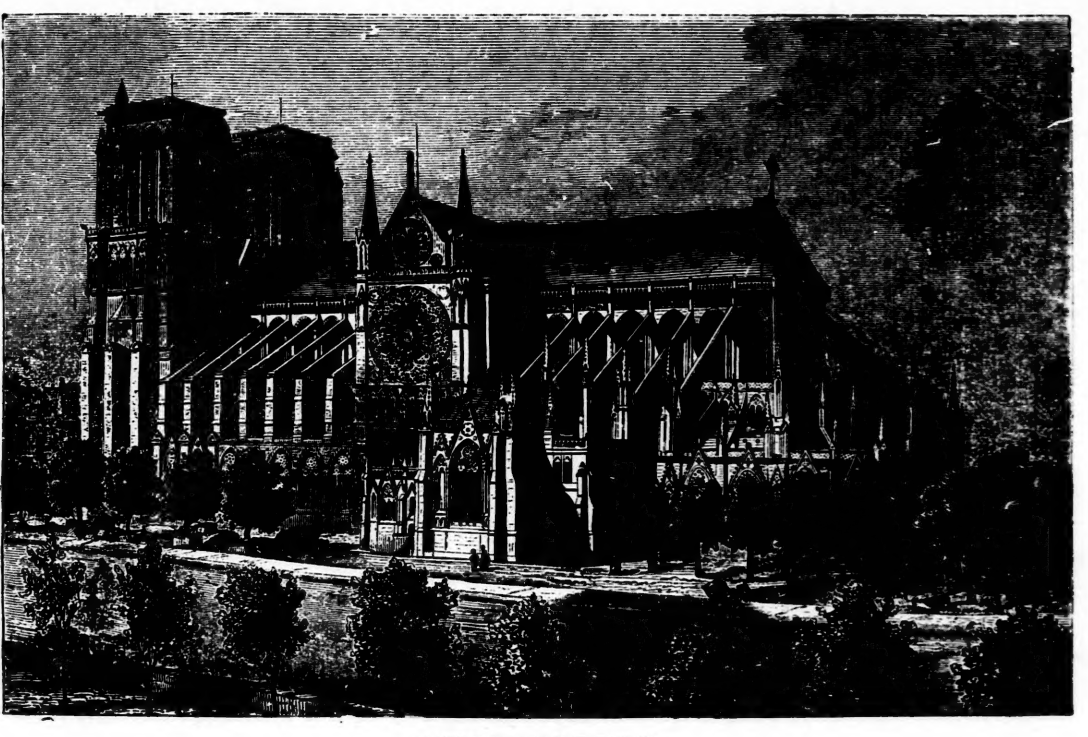
CINQ MOIS

EN EUROPE



NOTRE-DAME DE PARIS

CINQ MOIS

[illegible] EUROPE

[illegible]

[illegible] DU CURÉ LABELLE

EN FRANCE

[illegible] de la colonisation

[illegible]

[illegible]

[illegible]

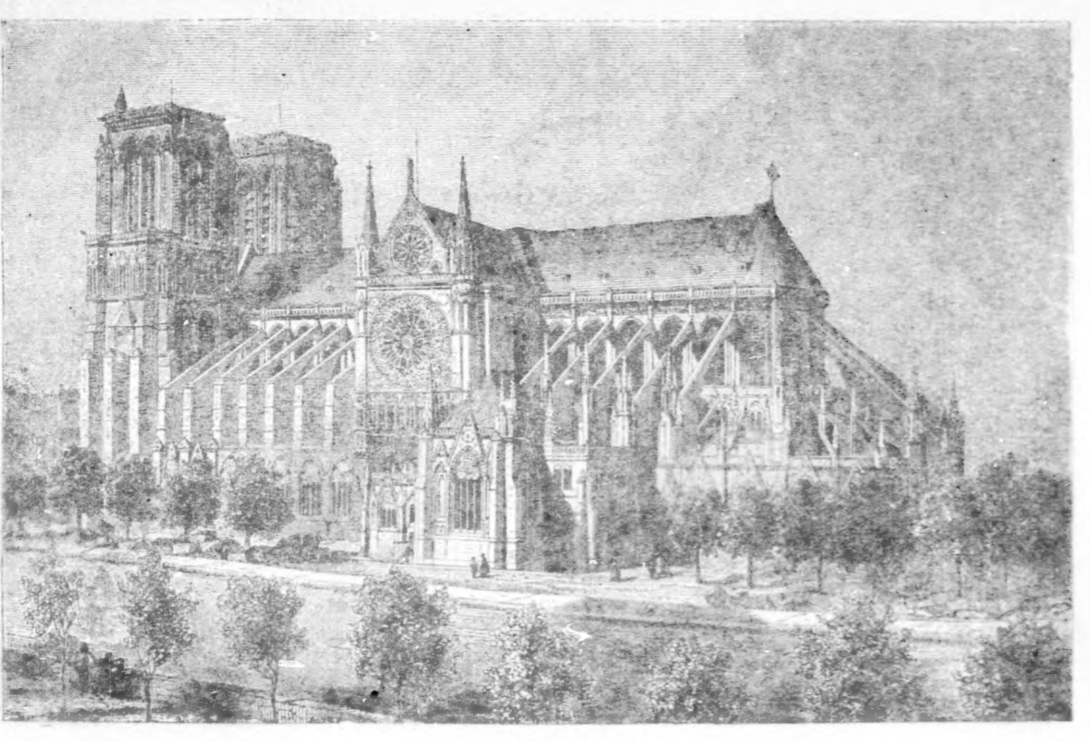


MONTREAL

[illegible] LIBRAIRES-IMPRIMEURS

[illegible] rue Saint-Paul

[illegible]



NOTRE-DAME DE PARIS

CINQ MOIS
EN EUROPE

OU

VOYAGE DU CURÉ LABELLE

EN FRANCE

En faveur de la colonisation

PAR

J. B. PROULX

CURÉ DE SAINT-RAPHAEL DE L'ILE BIZARD



MONTRÉAL
C. O. BEAUCHEMIN & FILS, LIBRAIRES-IMPRIMEURS
Nos 256 et 258, rue Saint-Paul

1888

ÉPITRE DÉDICATOIRE

Au Révérend A. LABELLE,

Curé de St-Jérôme.

MONSIEUR LE CURÉ,

Veuillez accepter la dédicace de ce livre. C'est mon devoir de vous l'offrir, puisque je dois à votre haute influence ce voyage de *cinq mois en Europe*, qui m'a été à la fois si utile et si agréable ; et, certes, le moindre de ces agréments n'a pas été celui de vivre avec vous pendant des mois, dans une intimité d'idée et de travail, de vous entendre et de vous voir agir.

Ce livre reproduit, revues et corrigées, les correspondances que, durant le cours du voyage, tantôt dans la cabine d'un steamer, tantôt dans un wagon de chemin de fer, tantôt dans le salon d'un hôtel, j'écrivais pour le journal *la Minerve ;* il a donc été, pour le plus grand nombre des pages, composé sous vos yeux, et j'ajouterai, pour être vrai, souvent inspiré par vous.

Jouant de malheur, il a passé, pendant que la copie était entre les mains de l'imprimeur, par l'incendie, par l'inondation et, ce qui pis est, par une dissolution de société : c'est ce qui explique pourquoi il arrive si tard. Il arrivera toujours assez tôt, s'il vous est acceptable, et s'il peut conserver, sous une forme durable, le souvenir des grands travaux que votre patriotisme vous a fait exécuter, sur un autre continent, pour la vraie cause nationale, la colonisation de notre cher pays par des populations saines, fortes, laborieuses et chrétiennes.

Écrit à St-Raphaël de l'Isle Bizard, ce huit décembre 1887, en la fête de l'Immaculée Conception de la bienheureuse Vierge Marie, *de quâ natus est Jesus, qui vocatur Christus.*

J. B. PROULX, Ptre.

CINQ MOIS EN EUROPE

I

DE MONTREAL A HALIFAX.

Une écritoire d'une nouvelle façon.—Les faux aruspices.—L'épée de Damoclès.—A travers les neiges.—La foi de nos pères.—Fortune de certains noms.—Noms algonquins.—Des jours tissés d'or et de soie.—Le centre intellectuel français de l'Acadie.—Un peuple intéressant.—Une calotte qui fait sensation.

A bord de "l'Intercolonial," 21 février 1885.

MONSIEUR LE DIRECTEUR, *

Pour me rendre à votre désir, je vous écris. Mon papier est étendu sur une boîte de cigares, la boîte repose sur mon genou, mon crayon tremble sous le frémissement du char, mon œil distrait s'échappe à tout bout de champ par la fenêtre ; position tout à fait favorable pour tracer des pattes de mouche, mais on ne peut plus contraire à l'éclosion de phrases littéraires. Cependant, je le sais, ce que vous désirez, ce n'est ni de la littérature, ni des phrases ; ce sont tout simplement des nouvelles, surtout des nouvelles de *votre curé*. Eh bien, voici.

Nous venons de quitter Truro et, avant deux heures, nous entrerons en gare à Halifax, malgré toutes les prédictions contraires. Je ne sais trop pourquoi, maints aruspices de mauvais augure prétendaient que nous n'arriverions pas à temps. Il est vrai que les choses, de prime abord, avaient mauvaise mine : nous avions manqué le train deux fois avant de partir. Mais est-ce de notre faute à nous, premièrement, si la tempête a *bloqué* les chars à Saint-Jérôme, secondement si les banquiers n'ont pu nous donner nos chèques à l'heure fixée ? Tout est bien qui finit bien ; or, nous prendrons la mer ce soir, et les faiseurs de pronostics à notre endroit auront réussi à peu près comme ce pauvre défunt Vennor vis-à-vis la température.

Partis de la gare Bonaventure, jeudi à 10 hrs 15 minutes p. m., nous avons passé la nuit tranquillement dans les bras de Mor-

* M. Joseph Tassé, M. P., directeur du journal *la Minerve*, à qui ont été adressées toutes les lettres qui forment ce volume.

phée ; et vendredi matin, à 7 heures et demie, nous nous réveillions à la Pointe-Lévis. Vous comprenez que j'ai pris le lit d'en haut, et pour cause : mon sommeil n'aurait pu être paisible sous l'épée de Damoclès. Dans un de ses voyages, un soir que tous les lits inférieurs étaient occupés, M. Labelle avait fait apporter l'escabeau et se préparait à escalader le lit supérieur, lorsque soudain, du hamac d'en bas, un homme sort la tête, tout effrayé : "Arrêtez, monsieur, dit-il.—Qu'est-ce que vous me voulez ? — Je sors d'ici. Changeons de place. Ma vie est en danger."

Certes, en ces jours rigoureux du boréal février, nous ne voyageons pas *dans ces prés fleuris qu'arrose la Seine.* Le fleuve Saint-Laurent coule emprisonné sous son pont et ses fers de glace ; les champs ne poussent plus ni fleurs ni moissons ; mais, au loin et au large, ils ont revêtu leur immense manteau de blancheur immaculée. Les clôtures sont presqu'entièrement disparues sous les avalanches tombées du ciel ; les maisons sont couvertes d'une mousse moelleuse et blanche, à travers laquelle s'élève en serpentant une colonne de fumée. Sous les rayons du soleil, les campagnes scintillent de diamants, de rubis et de paillettes d'argent : les sapins verts étendent leurs branches qui ploient sous une couche de neige légèrement posée ; vous diriez d'énormes pains bénits qui offrent aux passants leurs *cousins* poudrés de sucre blanc ; les érables aux têtes arrondies, bardés de verglas, se dressent comme des candélabres de cristal transparent, miroitant, chatoyant. Ici la plaine est unie comme une carte, là elle est ondulée de vagues légères et régulières, plus loin elle est tourmentée et bouleversée comme une mer en furie, plus loin encore, le caprice des vents l'a enjolivée de frisons, d'aigrettes, de dentelles dignes de l'architecture la plus curieuse et la plus déliée. Tout de même, c'est bien admirable de pouvoir voyager, par les neiges et les frimas, avec une si grande rapidité, avec autant et plus de confortable que si vous étiez assis tranquillement dans votre maison. Ma pensée se reporte instinctivement vers ces amis qui n'ont pour tout moyen de transport, à travers d'immenses contrées, que leurs raquettes, une traîne sauvage et des chiens. Dieu sera, et est déjà leur récompense, *merces magna nimis.*

J'étudie avec intérêt la carte du chemin de fer ; et, dans le nom que portent les différentes stations, je vois s'affirmer la foi de nos pères et l'influence qu'a exercée l'Église dans l'établissement du pays. Dans cette partie de la province de Québec, bien peu de localités sont baptisées d'après les grands hommes de la terre, la plupart le sont d'après les grands hommes du ciel, les saints : Saint-Pierre, Saint-Thomas, Saint-Roch, Saint-Pascal, Sainte-Hélène, et vingt autres saints et saintes.

Les premiers Canadiens, de plus, étaient en contact journalier avec les populations indigènes ; aussi ont-ils conservé plusieurs des

dénominations dont se servaient ces enfants des bois, pour désigner leurs principaux lieux de chasse et de pêche : *Cacouna*, *Sayabec*, *Assametquagan*, *Metapediac*, etc. A ce propos, M. Labelle faisait avec beaucoup de justesse, les réflexions suivantes :

" Il est singulier de voir comme certains noms d'endroits ont fait fortune, et comme ils ont traversé, inaltérables, le flot des générations successives depuis les premiers âges du monde, tels que Jérusalem en Palestine, Memphis en Égypte, Ophir dans les Indes, Sennaar en Syrie, Yeo en Chine. C'est un chaînon historique qui relie entre eux les peuples qui se sont remplacés sur la surface d'un pays, c'est la légende des races disparues écrite dans le sol en caractères ineffaçables. Bientôt les tribus indiennes seront éteintes entièrement sous les effets, pour eux délétères, de notre civilisation envahissante, mais leur souvenir vivra dans les dénominations de nos fleuves, de nos rivières, de nos lacs et de nos villes. Généralement, ces noms sont tirés de circonstances locales, et, étant basés sur la vérité, ils demeurent, car la vérité ne passe pas. Connaissez-vous assez le sauvage pour comprendre l'étymologie des différents noms indiens que nous avons laissés sur notre droite et sur notre gauche ?

—La plupart de ces mots, repris-je, appartiennent aux dialectes algonquins, la signification de quelques-uns m'est inconnue, les autres me paraissent tout à fait clairs. Ainsi *Yamaska* signifie, il y a du jonc au large ; *Yamachiche*, il y a de la boue au large ; *Mississiquoi*, la grande femme ; *Maskinongé*, gros brochet ; *Québec*, c'est fermé, c'est étroit, c'est bouché ; *Kamouraska*, il y a du foin au bord de l'eau ; *Cacouna*, là où il y a du porc-épic ; *Chicoutimi*, jusque-là c'est profond ; *Saguenay*, eau qui sort ; *Tadoussac*, deux mamelons ; *Kenebec*, couleuvre ; *Madawaska*, embouchure d'une rivière où il y a du jonc ; *Metapediac*, rocher qui s'avance sur le rivage ; *Rimouski*, demeure du chien ; *Ristigouche*, petit bois ; *Témiscouata*, c'est profond partout. En voulez-vous encore ?—Non, merci, assez, assez. Pour une première leçon de sauvage, cela suffit."

Nous rencontrâmes les premières ombres du soir au Bic, et nous ne revîmes les rayons du jour qu'à Canaan, pas en Galilée, mais au Nouveau-Brunswick. Il m'a fait peine de passer de nuit à Rimouski et à Sainte-Flavie, où j'ai coulé, dans une jeunesse déjà loin, voyageur en quête de grand air et de santé, des jours tissés d'or et de soie.

A 9 heures avant-midi, aujourd'hui, samedi, nous saluâmes de la main et du cœur le collège de Memramcook, tenu par les Pères de Sainte-Croix, qui a fait des progrès étonnants sous la direction habile, et je pourais dire inamovible, du rév. Père Lefebvre. C'est ici le centre intellectuel français dans les provinces maritimes, le foyer du patriotisme acadien, la source d'où découlent les assurances du présent et les espérances de l'avenir, la pépi-

nière qui a déjà fourni à l'Église et à la nationalité sœur, des hommes utiles et brillant. Jusqu'ici nos frères d'Acadie ont luttés avec une énergie admirable, dans les circonstances les plus désavantageuses, pour conserver leur foi, leurs coutumes et leur langue. Dorénavant, cette maison d'éducation va permettre à leurs enfants d'étendre le cercle de leur influence, et de peser, de tout le poids de leur nombre et de leur intelligence, dans les destinées des trois provinces maritimes.

A 1 heure après-midi, uous avons atteint le fond de la baie de Fundy, l'ancienne baie Française ; et nous coupâmes la pointe du Bassin des Mines, l'heureux berceau de la plus honnête, de la plus morale, de la plus simple et de la plus sobre des populations. Ici, en 1755, fleurissaient l'agriculture et la paix. Des terrains fertiles, enlevés à la mer au moyen d'aboiteaux et de terrasses, produisaient en abondance le blé, le maïs, le seigle et les pommes de terre ; les prairies nourrissaient soixante mille bêtes à cornes. Les femmes, à la maison, tissaient les toiles et les étoffes nécessaires à la famille. L'union régnait dans cette société de frères ; si quelques difficultés s'élevaient entre deux voisins, on portait la plainte devant le missionnaire ou les anciens de l'endroit, et les conseils de la sagesse et de la modération finissaient toujours par triompher. Lorsqu'un jeune homme était arrivé à l'âge de s'établir, ses parents et ses amis lui préparaient une terre, lui élevaient une maison avec bâtiments accessoires, et lui fournissaient tout ce qui était nécessaire pour l'exploitation d'une ferme ; le château étant ainsi préparé, l'heureux propriétaire y introduisait la châtelaine de son cœur. Les malheurs de la dispersion sont venus mettre fin aux douceurs et aux scènes bibliques de cette vie patriarcale. Pendant plus d'une heure, mon imagination ne put se défendre des souvenirs du passé, elle était comme hantée par les images lugubres de familles éplorées, arrachées violemment à leurs foyers, par les ombres douces et pleurantes d'Évangéline, de Jacques et Marie.— Mais revenons au présent.

Le curé Labelle s'est acheté pour le voyage un chapeau en alpaca, qui ne coûte qu'une piastre, mais qui est haut pour cinq, le sommet en menace le ciel, un vrai *tuyau*, enfin. A la vue de cette pyramide, nos compagnons de voyage ne pouvaient s'empêcher de sourire ; mais ils changèrent de façon, quand ils virent le curé sortir de sa valise, et poser lentement sur sa tête, un bonnet riche, bien travaillé, où sur un fond de satin noir se dessinent des fleurs éclatantes comme des roses ou blanches comme des lis, des feuilles tendres comme une verdure printanière, avec un gland aux couleurs de l'arc-en-ciel. Ils ignoreut de quelles aiguilles délicates sort ce bijou en broderie ; moi je le sais, et je n'en garderai pas le secret. Il vient, non pas des "dames d'Essex," mais des dames d'un des quartiers fashionables de Montréal, du quartier St-Jacques, lesquelles, l'ayant gagné au dernier bazar,

en ont fait à M. Labelle un gracieux présent. Bref, la calotte, ou l'homme, fait sensation.

Sur ce, j'arrête mon babil. Dans quelques heures, nous serons à bord du *Circassian*, et nous voyagerons vers nos deux mères patries, vers les plages de la fière Albion et les rivages ensoleillés de la douce France. Adieu !

II

D'HALIFAX A LIVERPOOL.

Un journal.— Halifax et sa rade.— La malle.— Le solennel du départ.— Nos cabines.— Le vaisseau en marche.— Douceur de la température. — Le repos du Seigneur.— La course.— Les mauves.— L'alphabet des mers.— Un gros temps.— Une glissade.— Le bredi-breda.— Les montagnes de l'Océan.— Le roi-prophète.— Lutte avec la vague.— La barque de Pierre.— Le mal de mer.— La table.— Le beau temps.— Habileté des pilotes.— Le *Captain Domnic*.— Une soirée délicieuse.— Les jours sans nuages.— Nos compagnons.— Passe-temps.— Les Écossais.— M. Ross.— Lafontaine et Baldwin.— Le navire danse.— Les assiettes se promènent.— Les collines d'azur roulent.— La " ville" du *Circassian*.— Confort et sécurité.— Le capitaine Hughes.— La compagnie " Allan. "— Sir George Étienne Cartier.— Latitude et longitude.— Discussions diverses.— L'éligibilité de la chambre des Lords. Le *Scott Act*.— Une journée d'aplomb.— Salut à Érin.— Terre de foi.— Patrie du génie.— Daniel O'Connell.— Une adresse au capitaine. Au nord de l'Irlande.— Moville.— Longueur totale de la course.— Les côtes d'Écosse.— En face de l'Angleterre.— Adieux.— Chez les Ursulines.— A la grâce de Dieu !

A bord du " Circassian," février 1885.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Je commence ce soir le journal de notre traversée ; le mal de mer me permettra-t-il de le continuer ? Je n'ai pas la prétention d'écrire du nouveau, ces lignes n'apprendront rien à ceux qui ont déjà voyagé sur l'Océan ; tout au plus pourront-elles réveiller les souvenirs effacés de leur voyage. Mais le grand nombre de vos lecteurs n'ont jamais fait métier de naviguer ; à ceux-là, je veux

donner une peinture fidèle, du moins je l'essaierai, de la vie qu'on mène à bord de ces grands steamers, des incidents qui y naissent, et des pensées qui nous y accompagnent.

Samedi, 21 février.—A 4 heures après-midi, les chars entraient dans la gare d'Halifax ; nous étions trois heures en retard, nous dûmes nous rendre de suite au steamer. De la capitale de la Nouvelle-Écosse nous ne vîmes que les quais, très élevés à cause de la marée ; qu'une longue rue bordée de hautes maisons en bois ; et que les églises qui portent dans les airs au-dessus des édifices environnants, leurs tours et leurs flèches. La ville s'élève en amphithéâtre sur le flanc d'une colline ; vous diriez Québec, vu de l'embouchure de la rivière Saint-Charles ; dans le lointain domine le sommet de la citadelle, qui ressemble plus ou moins au cap Diamant. Cette comparaison, du reste, comme toutes les figures de similitude, est juste par un côté, et par deux autres cloche et pèche.

La rade est longue, assez large, ceinte de côtes élevées, entièrement libre de glaces, profonde, sûre, capable de mettre une flotte nombreuse à l'abri de tous les vents, fermée du côté de la mer contre une attaque navale par une île dont les canons pourraient croiser leurs feux avec ceux de la citadelle. Donnez-lui une voie ferrée, rapide, peu dispendieuse, qui le mette en communication avec les grands centres commerciaux du vieux Canada, Halifax deviendra le grand port d'hiver de la Puissance. Le commerce n'a pas d'entrailles, il n'est guère susceptible de fléchir sous les sentiments du patriotisme. Comme les grands fleuves, il se rend à la mer par les pentes les plus inclinées, les plus faciles et les plus courtes. A nos gouvernants de redresser les voies, d'abattre les montagnes et de combler les vallées.

A cinq heures, le monstre qui nous porte dans ses flancs, je veux dire le *Circassian*, se mit en mouvement, lentement, solennellement. On n'avait pris juste que le temps de charger la malle royale, qui arrivait des chars en trois grandes voitures traînées chacune par deux chevaux, en tout environ cent cinquante sacs, amples comme des paillasses. "Quelle malle énorme ! remarqua l'un de nous deux.—Oui, reprit l'autre : quelque chose, n'est-ce pas, comme celle du Pays-fin !"

Un départ a toujours du sérieux, du saisissant. Les passagers, debout sur le pont, en silence, jettent un regard chargé d'impressions sur ce continent où ils laissent, pour la plupart, des parents et des amis ; et la pensée, par un vol rapide, va leur dire un dernier adieu. Le vaisseau s'élance vers l'immensité et l'inconnu. La mer nous garde-t-elle, dans son sein, du calme ou des tempêtes ? La vie est un voyage, nous naviguons sur l'océan du monde, quelquefois par des ondes tranquilles, le plus souvent à travers des temps sombres et des orages. Quand atteindrons-nous le port de l'éternité ?

Cependant, notre vaisseau, à toute vapeur, se dirige vers le port de Liverpool ; déjà dans un lointain indécis, les côtes s'abaissent, s'effacent, disparaissent. Seule, au milieu des ténèbres qui s'étendent sur la mer, la lumière d'un phare semble nous regarder aller, comme l'œil de l'Amérique. Que l'œil de Dieu veille sur nous, que son saint ange nous accompagne ; qu'il nous soit, pour me servir des mots de la prière, une consolation dans le voyage, un ombrage dans les chaleurs, un abri contre la pluie et le froid, un char dans la fatigue, un secours dans l'adversité, un bâton dans les pas dangereux, un port dans le naufrage ; *et demum incolumes ad propria redeamus*, enfin qu'il nous ramène sains et saufs dans la patrie, chez nous.

Dimanche, 22 février.—Nous avons passé notre première nuit sur le steamer, heureusement, avec un sommeil assez paisible. Les passagers sont peu nombreux, chacun a pu avoir une cabine à sa disposition ; les nôtres se trouvent au centre du navire, à l'endroit le plus favorable pour échapper, autant que faire se peut, au roulis. Nos chambres ont sept pieds sur neuf ; elles renferment deux lits superposés, un canapé, un lave-mains, une fenêtre ou plutôt un œil-de-bœuf que la vague vient lécher. Le lit n'a guère plus de deux pieds de large, et le bord en est formé d'une planche assez haute qui sert de garde-corps, pour empêcher qu'on ne roule sur le plancher quand la houle est grosse et agitée ; par ces temps de bourrasque, si vous êtes un peu pesant, pour réussir à vous caser dans une pareille cassette, c'est un exercice gymnastique, un vrai tour de force.

Nous nous réveillons en pleine mer, cinglant vers l'est sud-est. Tout autour de nous, le regard n'aperçoit que la plaine liquide, jusqu'aux limites de l'horizon. Au-dessus de nos têtes, le firmament nous apparaît comme une coupe d'azur renversée, incrustée de figures, c'est-à-dire de nuages bizarres. Un vent alizé souffle du nord ; deux voiles aidant la vapeur, le vaisseau file treize nœuds à l'heure. Les vagues, sans être grosses comme des montagnes, balancent mollement le navire de droite à gauche, et nous avons dormi bercés dans nos hamacs comme nous l'étions autrefois dans nos berceaux.

Le vaisseau s'ouvre un profond sillon dans le sein des ondes ; les vagues qu'il détermine entrent en conflit avec les vagues que soulève Borée, en faisant un bruit sourd et puissant, à peu près semblable à celui que produisent les gros vents dans les forêts, lorsqu'ils agitent la tête des grands arbres. Ce vacarme monotone des flots qui s'entrechoquent, me rappelle la belle épithète homérique *poluphlosboio thalassès*, "la mer aux flots retentissants," ainsi que l'onomatopée *iaché* : "et la vague ondulante retentissait grandement autour de la brillante carène du vaisseau en marche, *amphi dé cuma steirè porphureon mégal' iaché nèos iousès.*" L'hélice gronde sourdement comme une meule de moulin dans les profon-

deurs, en faisant trembler, à chaque tour de vis, l'énorme charpente qu'elle pousse en avant. Les eaux battues, brisées, fouettées, tourmentées, sortent de dessous le vaisseau, fleurissant, s'épanouissant comme les remous d'un rapide, comme les bouillons d'une source sous-marine. Deux flots d'écume, spongieux et blancs comme des flocons d'œufs à la neige, s'écartent de chaque côté de la poupe ; au milieu, les ondes affolées, inconstantes comme les couleurs d'un prisme, passent du vert tendre au vert pré, du vert pré au vert émeraude, du vert émeraude au bleu ciel, du bleu ciel au bleu foncé, au bleu indigo, etc. ; le navire laisse derrière lui, dans un champ noir et sombre, une longue traînée d'azur, moustachée de frisons de neige et d'une dentelle d'écume.

Je pensais qu'une fois arrivés au large sur l'Atlantique, le froid et la bise glaciale soufflant du pôle nord, nous chasseraient de dessus le pont et nous confineraient, pour la plus grande partie du jour, dans nos cabines. Il est arrivé tout le contraire, nous jouissons d'une température aussi douce et aussi agréable que nous l'apporte, à Montréal, une belle journée de la fin d'avril. C'est plaisir de se promener en titubant sur le tillac, et de humer le grand air ; les poumons se dilatent, les fonctions du foie s'activent, et l'appétit s'ouvre terriblement. Il paraît qu'il en est de la mer comme de l'eau-de-vie pour les ivrognes, elle rafraîchit l'atmosphère l'été, et elle le réchauffe l'hiver. Nous passons la nuit, dans des cabines qui ne sont pas chauffées, sans souffrir : même mon voisin a ouvert, du soir au matin, son œil-de-bœuf, ce qui n'a pas empêché ses yeux de chrétien de se fermer, et de goûter les douceurs du sommeil.

Nous n'avons pas oublié que c'est aujourd'hui dimanche, et nous avons tâché de passer, dans le recueillement et le silence, le jour du Seigneur. Bonsoir ! nous allons nous retirer discrètement, après avoir dit, comme parle l'hymme du jour : " *Audi, benigne conditor*, écoute, ô bienveillant créateur, les prières que nous répandons pendant le jeûne de cette sainte quarantaine."

Lundi, 23 février.—Ce matin, la mer était plus calme ; après dîner il est tombé de la neige fondue. Nous avons vent devant, ce qui ralentit un peu la marche du bateau. A midi, nous étions au 42,30 de latitude, et au 52,21 de longtitude. Depuis dimanche midi, nous avons parcouru 295 milles ; dans les dix-neuf premières heures, nous en avions dévidé 230, ce qui représente à peu près la même vitesse, 12 milles et un tiers par heure, en moyenne.

Nous tenons bon, nous avons le pied et le cœur sûrs comme de vieux marins, le mal de mer n'a pu encore nous faire sentir ses atteintes. Cependant je n'ose chanter le coq trop haut, ignorant ce que la semaine nous réserve de surprises ou de nausées.

Nous prenons plaisir à regarder les goélands suivre le navire, blancs comme des cygnes, leurs grandes ailes étendues, voltigeant deci delà, tantôt se perdant dans le ciel bleu à la façon des

aigles, tantôt à la manière des hirondelles rasant la surface de l'eau, tantôt se reposant sur la houle, pour reprendre ensuite leur vol avec plus d'agileté et de prestesse. Ce sont depuis deux jours nos compagnons fidèles, et, chose incroyable ! ils feront avec nous le voyage de Liverpool. Ils attendent la manne qui leur tombe trois fois par jour, lorsque les serviteurs jettent à la mer les miettes de la table et les déchets de la cuisine. Imitant, du moins en ce point, saint Jean soignant ses poulets, nous leur lançons des morceaux de pain qui flottent comme des bouchons de liège sur le dos des vagues ; ils doivent avoir le pouvoir optique excessivement développé, ils n'en perdent pas un seul. Le premier qui aperçoit la pâture, tombe dessus, rapide, inerte, comme un plomb que la pesanteur entraîne vers le centre de gravité. Alors il y a parmi la famille ailée va-et-vient, excitation et trémoussement. N'est-il pas admirable que, pour exalter la puissance et la bonté de Dieu, les airs, en pleine mer, aient leurs habitants, comme les retraites des forêts et les solitudes des déserts !

A 10 heures, nous rencontrons, à trois ou quatre milles de distance, un steamer d'une ligne américaine ; nous ne pouvons nous défendre d'un certain sentiment de satisfaction, en sentant près de nous, sur l'immensité de l'Océan, la présence d'un autre groupe humain. Ce vaisseau et les passagers qu'il porte nous sont inconnus, mais la similitude de leur sort avec le nôtre en fait presque des amis. Notre capitaine et le leur ont échangé des paroles. Tout vaisseau qui entreprend un voyage de long cours, a un alphabet de pavillons de différentes formes et de diverses couleurs ; chaque pavillon correspond à une lettre. Ces lettres-pavillons peuvent former des combinaisons par centaines et par milliers. D'après une convention connue de tous les marins, chaque combinaison exprime une phrase. Notre capitaine hisse à la poupe, disons par exemple, les deux pavillons qui se traduisent par les lettres A et B, c'est-à-dire : " Avez-vous rencontré beaucoup de glace ?" Le vaisseau ami répond : N K, "Pas beaucoup ;" et, par d'autres lettres, il a la gracieuseté d'indiquer à quelle latitude. Notre capitaine clôt la conversation en envoyant un merci : R R. Tels sont le langage et la politesse des mers. Actuellement à 10 heures du soir, nous sommes arrivés dans cette latitude de glaçons et de banquises ; le capitaine n'a pas encore soupé ; comme un maître consciencieux, il veille sur sa marchandise, et sur le plus précieux de son fret, nos vies.

Bonne nuit ! Le vent augmente. Je ne serais pas fâché qu'il nous apportât un grain, pour avoir le spectacle de la mer en courroux. Cependant, je ne m'engage pas à me faire attacher dans les vergues, comme Bernardin de Saint-Pierre, pour être témoin des sublimes colères de la tempête.

Mardi, 24 février.—Pan ! ma valise tombe du canapé et roule de l'autre côté de la cabine. Plouf ! l'eau sort du bol et jaillit

dans mon lit. Je me réveille. Nous ne sommes plus mollement bercés, nous sommes cahotés rudement, ballottés, renversés. Nous avons plus que nous n'avions désiré, non seulement un grain, mais un vrai gros temps. Il paraît que, pour les marins de trente ans, ce n'est pas encore une tempête, mais, pour des novices comme nous, c'est quelque chose de sérieux. Vous ne rencontrez partout que des visages allongés, blêmes, jaunes ; tout le monde a l'air de mauvaise humeur, le doux sourire s'est évanoui avec les rayons du soleil. Au déjeuner, nous étions sept convives, au dîner six. Nos assiettes avaient été emprisonnées ; sans cette précaution, elles auraient, sans façon, versé leur contenu sur nos genoux. J'ai dû donner à manger aux poissons cinq fois. Seul, ou presque seul, le curé Labelle a la figure épanouie comme une rose, sa constitution sanguine résiste à toutes les attaques de révolution de bile. Mais le nerf de ses jambes ne résiste pas aussi bien aux secousses de la houle.

Ce matin, comme il sortait de la salle à fumer, un coup de mer inclina fortement le vaisseau ; il se tenait après la porte, il allait l'arracher, il lâcha prise. Il y avait sur le pont une couche de quatre pouces de neige ; incontinent, il glissa, non en *tobagane*, mais sur les mappemondes, toute la largeur du vaisseau, jusqu'au parapet qui sert de garde-fou. On croyait la culotte déchirée, mais non, seulement il paraît qu'elle était trempée de part en part. Le genou rencontra une colonne en fer ; la colonne ne fut pas dépouillée, le genou l'a été, cependant la blessure n'est pas grave. Tout de même, c'est un jeu dangereux, je me rappelle que le défunt grand vicaire Truteau s'y est fracturé l'os d'un bras.

M. Labelle passe des heures, collé à la fenêtre, à contempler la lutte du vaisseau avec les vagues furieuses. Il aime le grandiose de ces commotions de la nature. Quelques années passées, comme des nuages sombres montaient à l'occident, que le tonnerre approchait en grondant sourdement, que les éclairs sillonnaient les nues, il était tranquillement assis sur sa galerie, à Saint-Jérôme, regardant venir l'orage. L'homme engagé de l'avocat de Montigny, qui demeurait le voisin du presbytère, était affolé de terreur, il allait et venait, il ne savait trop ce qu'il faisait. " N'as-tu pas honte ? lui dit M. de Montigny ; vois donc le curé, comme il est tranquille.— Ah ! dame, répondit l'autre, pour lui, cela fait son affaire, il aime tant le bredi-breda ! "

Lorsque vous avez fait vos excursions dans les Laurentides, êtes-vous monté quelquefois sur un sommet élevé, et là dans l'arbre le plus haut ? A perte de vue, tout à l'entour, vous aperceviez des montagnes couchées les unes à côté des autres, comme des meules de foin dans une prairie. Les unes ont une forme allongée et se terminent en *reintier* de cheval, les autres sont d'énormes masses reposant sur de solides assises, d'autres plus coquettes présentent des croupes arrondies, d'autres plus hardies

lancent vers les nues des pointes effilées. Telle aujourd'hui, du haut du pont, nous apparaît la mer. La seule différence, c'est que ces chaînes de montagnes aquatiques s'élèvent sur un sol toujours en mouvement, roulant, inconsistant, sinuant comme une couleuvre dans sa marche. Tout à coup une hauteur disparaît, et, à la place, s'ouvre un gouffre béant ; soudain, du fond de l'abîme, surgissent trois ou quatre pics élancés, plus pointus et plus élevés les uns que les autres, couronnés d'aigrettes de cristal. Ces collines roulantes se ruent contre le navire ; à ce point de vue, elles ressemblent à un bataillon de grosse cavalerie ; vous diriez au galop une armée innombrable de chevaux gris fer, agitant au vent leur blanche crinière. Le psalmiste parlait de ces montagnes et de ces collines, de ces béliers et de ces agneaux de l'Océan, lorsqu'il s'écriait : *Montes exultaverunt ut arietes et colles sicut agni ovium.* Il avait dit auparavant : " La mer a vu et a fui ; " et il ajoute immédiatement : " Les montagnes ont bondi comme des béliers et les collines comme des agneaux. " La comparaison peut être hardie, mais elle est on ne peut plus juste.

Mirabiles elationes maris, mirabilis in altis Dominus. " Les soulèvements de la mer sont admirables, mais plus admirable encore est le Seigneur qui habite au haut des cieux. " Le roi-prophète, quand il poussa ses conquêtes jusqu'à la mer Rouge, s'arrêta sur ses rivages et en admira les beautés. Il emprunte à ses soulèvements plusieurs des grandes images de ses chants inimitables. " Vous domptez l'orgueil de la mer, et calmez la violence de ses flots. " (Ps. 88, 10.) Nous ne craignons rien, " que l'Océan élève ses vagues avec un grand bruit, qu'il ébranle les montagnes par l'impétuosité de ses flots. " (Ps. 45, 4.) " C'est vous qui apaisez l'agitation de la mer, le bruit de ses vagues, et le tumulte des nations. " (Ps. 64, 8.) " Seigneur, mon Dieu, vous êtes infiniment grand, vous êtes environné de gloire et de majesté. Vous avez établi la terre sur ses bases, elle ne sera jamais renversée. Vous l'avez couverte de la mer comme d'un vêtement, les eaux étaient au-dessus des montagnes. Mais votre voix menaçante les a fait fuir ; au bruit de votre tonnerre elles se sont retirées avec précipitation. Alors les montagnes se sont élevées, et les vallons se sont abaissés, chacun dans la place que vous lui avez destinée. Vous avez marqué des bornes à la mer que les eaux ne passeront point, elles ne viendront plus couvrir la terre. " (Ps. 103, 1-9.) David est le premier des lyriques. Ses pensées sont hautes comme le ciel, ses sentiments vastes comme le cœur humain. Chacun de ses mots est un élan de prière à la divinité, et qui ne ressent le besoin de prier ? A côté de lui, ne sont que des poètes nains, et Pindare avec les chevaux d'Hiéron, et Horace avec son vin de Falerne, et Byron avec sa sombre misanthropie, et Lamartine avec son imagination vague et indécise, qui médite des pensées insaisissables à la pâle clarté de la lune et des étoiles.

Dans Shakespeare, on voit que la forêt de Birnam marchait contre Macbeth ; nous pouvons dire que les montagnes de l'Océan se précipitent sur nous. Je me figure être à Sainte-Thérèse, et il me semble que les trois coteaux superposés de la côte Saint-Louis roulent contre le collège. A la poupe jaillissent sans cesse quatre ou cinq clochetons surmontés de vingt flèches. De temps en temps une lame plus considérable, arrivant du nord, frappe le navire en flanc, le renverse sur le côté tellement que le tillac, qui, en temps ordinaire, se trouve à seize pieds au-dessus du niveau liquide, boit à la mer. Tout à coup arrive une vague impudente qui saute sur le pont et le couvre d'un pied d'eau. Enfin, nous avons, comme dit notre capitaine, *a regular fresh gale;* un marin français, paraît-il, appellerait cela un *grand frais solide*. Encore un peu plus, ce serait la tempête tumultueuse, incontrôlée, incontrôlable.

Nous faisons aujourd'hui, au bréviaire, la fête de la chaire de saint Pierre à Antioche. Comment ne pas songer à la barque de Pierre, qui porte, à travers les tempêtes humaines, le dépôt des vérités éternelles ? Les flots des persécutions l'ont assaillie, ainsi que les vents des hérésies, l'écume et la bave de l'impiété ; ses ennemis plus d'une fois l'ont cru submergée ; mais, quand le calme se rétablit, que le beau soleil reluit, elle apparaît aux regards étonnés, continuant sa course, tranquille, imperturbable, triomphante.

Mercredi, 25 février.—Le vent augmente, les vagues s'allongent, le steamer danse sur la houle, comme si c'était un canot d'écorce ; une lame a brisé les appuis d'une barque de sauvetage ; l'onde amère a pris possession du pont, le lave et la relave en tous sens. Seuls les matelots, habillés de toile cirée, qui vont et viennent pour la manœuvre, peuvent y tenir ; tous les passagers sont malades et reposent étendus sur des canapés, excepté toutefois le curé Labelle.

J'ai passé l'après-midi au lit, le cœur sur les lèvres, sans soucis, malade comme un pauvre chien. J'ai souhaité un *grain*, je l'ai eu un peu plus gros que je ne voulais. Je suis peut-être sorcier. Eh bien ! par la vertu de ma petite baguette, je souhaite, pour demain, du calme, du soleil et du beau temps.

Jeudi, 26 février.— Un homme qui se tordait dans les douleurs d'entrailles disait : "Oh ! que j'aime cela, les coliques, moi ; que j'aime cela !—Pourquoi ?—On est si bien quand c'est passé."

A mon tour, je dirai : " Que j'aime cela, le mauvais temps, que j'aime cela !—Pourquoi ?—Quand il est passé, on se sent si léger, on respire avec tant de délices le grand air, on a l'appétit si ouvert." Vraiment, je m'étonne que mon vénérable compagnon n'ait pas voulu faire cette expérience. Cependant, quant à l'appétit, je dois dire qu'il n'a point à se plaindre. Il n'a pas manqué, même au plus fort de la bourrasque, ni un repas, ni un coup de fourchette.

La table est excellente, la cuisine variée, propre et bien faite. Vous pouvez demander, à votre goût, des *steaks* de morue avec sauce de maître d'autel, du *haddock* sauté, des côtelettes de mouton, des croquettes de dindon, du pâté au veau, du *roast beef* de toutes les façons, du cou de mouton bouilli, du homard, des huîtres, des *bajoues* de porc frais, de la fricassée irlandaise, des puddings de cinquante sortes, etc., etc., sans oublier la soupe aux queues de bœuf, et le potage écossais, vulgairement appelé *souponne*. Le déjeuner a lieu à 8½ hrs, le lunch à 1 h., et le dîner à 6 hrs. A ce dernier repas sont servies les pièces de résistance.

Le beau temps est revenu : la mer petit à petit calme ses émotions, les vagues longues ondulent mollement ; le navire, poursuivant sa course à toute vapeur, se balance comme un cygne. Le soleil sourit aux figures riantes. La santé et la bonne humeur, envolées depuis deux jours, sont de retour.

Nous avons aujourd'hui rencontré deux vaisseaux, l'un de la ligne Anchor, l'autre de la ligne Allan, le *Peruvian*, qui a quitté Liverpool jeudi dernier. N'est-il pas admirable de voir comme ces pilotes suivent leur route sur le sein des ondes, tout comme les cochers suivent sur terre le chemin du roi ! Il y eut encore échange de signaux et de paroles. Ces communications d'un vaisseau à l'autre me rappellent une de mes connaissances de jeunesse, un type, le capitaine Dominique Leblanc, du Cap-Breton.

C'était un brave Acadien, honnête homme, *self-made man*, possesseur d'une jolie petite fortune, propriétaire d'une goélette, sachant se servir des cartes marines, conduisant lui-même des cargaisons de morue au Portugal et au Brésil. Il aimait tout le monde, excepté les Jersais, ayant eu maille à partir, plus d'une fois, avec les grandes maisons Robin et Bouthiller. Il était glorieux, aimait à dire son nom, et croyait que tous devaient le connaître sur les côtes du golfe ; il s'appelait lui-même, non pas "capitaine Dominique," mais à l'anglaise, comme on le nommait dans les hôtels d'Halifax, *Captain Domnic.*

Or, un jour, notre ami rencontre une goélette, à un demi-mille de distance. Le capitaine étranger prend son porte-voix et demande une information ; on entend venir sur les eaux des sons lents et sourds : "D'où venez-vous?" Notre capitaine, pensant qu'on s'informait de son nom, embouche sa trompette et répond : "Captain Domnic." Autre question : "Où allez-vous ?" Réponse : "Captain Domnic." Troisième question : "Pour quelle ville est votre cargaison ?" Réponse : "Captain Domnic." Eh bien, dit l'autre impatienté, va chez le diable, Captain Domnic." Le capitaine Dominique était furieux, il se promenait à pas précipités, allant, venant. "Ce sont des polissons, dit-il, de vrais polissons, ce ne peut être que des Jersais."

Nous filons bien, nous allons reprendre le temps que nous ont fait perdre les vents contraires. Les jours se comptent de midi à

midi. Mardi, nous n'avons parcouru que 158 milles ; mercredi, grâce à la bonne matinée d'aujourd'hui, nous avons pu atteindre 277 milles. A midi nous étions au 47e degré et 19 minutes de latitude, et de longitude 40° 20′.

C'est quelque chose de suave, ce soir, que de se promener sur le pont du navire. La température est douce, les poumons se dilatent et savourent. La lune, dans son plein, suspendue comme une lampe de vermeil dans le ciel bleu, répand ses rayons d'argent sur les flots noirs ; de rares étoiles, scintillant, nous regardent comme l'œil des anges : quelques flocons de nuages flottent sur la lisière de l'horizon. L'Amérique se trouve à quinze cents milles sur nos derrières, l'Europe à mille milles sur nos devants, le ciel étoilé s'élève des millions de lieues au-dessus de nos têtes, la mer se creuse à des milliers de brasses au-dessous de nos pieds. Nous sommes un grain de poussière, un atome suspendu entre quatre abîmes. Mais cet atome s'appelle l'homme. Il lui a été dit : " Tu domineras la terre. " Il peut, dans sa force, construire des vaisseaux assez puissants pour braver, fermes et solides, les efforts des tempêtes, et passer à travers la barrière des océans.

Vendredi, 27 février. — Un puissant sultan de Bagdad, désirant savoir combien il y aurait dans sa vie de journées complètement tranquilles et heureuses, jetait, chaque soir d'un jour sans nuages, une boule blanche dans l'orifice d'une boîte scellée. A sa mort on ouvrit la boîte, on y trouva seulement quatorze boules. Aussi rares, je crois, sont les jours calmes sur l'Atlantique, à cette saison de l'année. Le vent du nord, qui nous a passé sur le dos ces deux jours derniers, aujourd'hui nous revient du sud, ramenant avec lui les grosses houles, le balancement du vaisseau et les nausées. Déjà, plusieurs de nos compagnons ont succombé, et je sens que mon cœur commence à naviguer sur une mer de fadeur et de dégoût.

La compagnie est agréable, mais peu nombreuse. Nous ne sommes que dix-neuf passagers de cabine ; ils sont quarante-cinq dans l'entrepont ; mais, pour ceux-ci, nous ne faisons que les entrevoir. Sur nos dix-sept compagnons de première, on compte deux femmes et quatre enfants. L'enfant, avec sa figure réjouie, ses yeux brillants, sa chevelure se déroulant en boucles d'or, ses bonds sautillants, apporte la vie et la gaieté, au milieu du sérieux et des soucis de l'âge mûr. C'est le rosier dans un verger d'arbres fruitiers, c'est la fleur des bois qui brille, au sein des fougères, à l'ombre des géants de la forêt.

Quand le mal de mer ne vient pas assombrir les caractères et jeter de l'encre sur les pensées, la journée s'écoule tout à fait plaisante. Les uns se promènent au grand air sur le tillac ; les autres, au nombre desquels se trouve M. Labelle, goûtent, dans la salle à fumer, les douceurs du tabac, enveloppés dans des nuages d'encens délectable. La soirée amène le jeu de cartes ; pour nous deux,

nous forçons sur le trictrac. La conversation ne tarit pas ; nous parlons marine, politique, géologie, guerre du Soudan, Scott act et tempérance ; cependant tous les sujets sont primés par la colonisation. Le curé s'est acquis la considération générale : tous sentent qu'il n'est pas un homme ordinaire, et pour la grandeur de ses vues et pour la variété de ses informations.

Nos amis, pour la plupart, sont des Écossais. Quelle belle race, tant au physique qu'au moral ! Elle réussit partout où elle implante ses enfants. Elle a fourni les meilleurs fermiers à notre agriculture, les marchands les plus habiles à notrecommerce, les hommes d'État les plus forts à notre politique. Son caractère est le calme, la modération et le pratique. Le vieux sang celtique coule dans ses veines, pur de tout mélange. La Calédonie est vierge de servage, le pied de l'envahisseur n'a point foulé son sol, du moins pour un temps considérable. Galgacus, alors que l'empire romain imposait son joug de fer à toutes les nations, l'appelait la retraite, le refuge, le sanctuaire de la liberté expirante. Walter Scott avait raison de s'écrier, dans son amour pour le sol natal : "O chère Calédonie, contrée sévère et sauvage, douce nourricière pour les pensées d'un poète, terre de sombres bruyères et de rudes fourrés, terre de montagnes et de torrents, terre de mes aïeux, quelle main mortelle pourra jamais briser le lien filial qui m'attache à tes plages raboteuses ?" Je cite de mémoire, au risque d'estropier la mesure :

O dear Caledonia, stern and wild,
Meet nurse for a poetic child,
Land of brown heath, and shaggy wood,
Land of the mountain and of the flood,
Land of my sires : what mortal hand
Can ever untie the filial band
That knits me to thy rugged strand ?

Nous avons fait un ami particulier, dans la personne d'un jeune avocat de Toronto, âgé de 26 ans, instruit, poli, réservé. Nous ne fûmes pas surpris de cette bonne éducation, quand nous eûmes appris qu'il était le fils de l'honorable John Ross, qui fut ministre du cabinet des Canadas-Unis sous les administrations McNab-Taché, Hincks-Morin, et Cartier-McDonald, président de la compagnie du Grand-Tronc, enfin membre du sénat de la Puissance, jusqu'en 1871, époque de sa mort. Nous le fûmes encore moins, quand il nous eut dit qu'il était, par sa mère, le petit-fils de Baldwin, ce frère siamois de Lafontaine. Il me devint cher, je le considère comme un des nôtres.

Lafontaine et Baldwin, dans des jours difficiles, ont assuré au Canada le bon fonctionnement des institutions représentatives et responsables, le respect des droits mutuels, la protection, pour chaque groupe de population, de leurs intérêts nationaux et reli-

gieux. Notre édifice politique repose encore sur les bases solides et larges qu'ont posées ces deux hommes de génie.

Depuis notre départ d'Halifax, la mer ne nous a pas encore roulés comme ce soir ; le navire monte sur le dos de la vague, puis descend dans le fond de l'abîme comme un copeau ; parfois il semble naviguer dans le lit d'une rivière profonde entre deux écores formées de hautes montagnes ; il finit par grimper, de biais, sur le flanc escarpé ; alors il s'incline sur le côté, de telle sorte que le garde-corps du tillac touche à l'eau ; la perpendiculaire devient horizontale : tenez-vous sur vos pieds, amis, si vous le pouvez !

Il était presque aussi facile de prendre son souper, que de marcher sur la corde, c'était un véritable exercice d'acrobate. Les plats, malgré les rails qui gênent leur liberté, se promènent sur la table ; vous n'entendez partout que le cliquetis des verres et des assiettes, les théières font la culbute, les servants avancent, reculent, dansent comme des pantins ; à tout moment nous sommes menacés de recevoir, en pleine poitrine, un dindon ou un plat de sauce. Une fiche de consolation, c'est que nous avons fait aujourd'hui 280 milles, ce qui nous rapproche d'autant de la terre ferme, où les tables se tiennent solides sur leurs pieds. Bonsoir ! nous allons nous mettre dans nos berceaux.

Samedi, 28 février.—Terris arridet Phœbus pontoque refulget. Cependant Phébus ne dispense ses sourires qu'à la mer, car, de terre ici, l'on n'en découvre point. C'est un charme de voir, par ce temps clair, par ce gros vent, rouler les collines d'azur ; poudroyer la crête écumeuse des vagues comme chez nous, l'hiver, le sommet des bancs de neige ; et les goélands, joyeux, alertes, se baigner dans la lumière, les vapeurs et la bourrasque. Seulement vous devez rester assis, solidement cramponné aux barres de fer qui courent autour de tous les appartements, le long de tous les corridors ; vous ne pouvez prendre le plaisir d'une promenade sur le pont ; si vous vous y risquez, vous pourrez bien glisser sur les côtes, puis être renvoyé de droite à gauche, de gauche à droite, d'un bord à l'autre du vaisseau, comme une navette dans le métier du tisserand. J'en connais quelque chose.

Certains mots, dans toutes les langues, sont tout à fait expressifs et bien frappés. Aucun ne l'est plus que celui qui nomme les grands steamers, *villes* : la "Ville de Paris," la "Ville de Bruxelles," la "Ville de Hambourg." En effet, un vaisseau, tel que le nôtre, avec ses corridors longs comme des rues, avec ses appartements vastes comme des maisons, avec ses quatre ponts qui peuvent contenir à l'aise une population d'un millier de personnes, avec ses mâts superbes et sa forêt de cordages, n'est rien autre chose qu'une ville flottante, une cité ambulante.

La ville du "Circassian" mesure 430 pieds de long, sur 42 de large ; elle s'ouvre dans les profondeurs de la mer un sillon de

24 pieds, et elle domine encore les ondes d'au moins 16 pieds. Sa carène est toute bardée de fer. Le plus haut des trois mâts qu'elle balance, n'a pas moins de 150 pieds. Elle fait flotter une charge de 3,000 tonnes, et la machine qui dévore et digère le charbon dans ses entrailles, a une force de 400 chevaux. Les cabines de première classe reçoivent 120 passagers, celles de seconde 90, et l'entrepont 900, sans compter le personnel de l'équipage qui s'élève au nombre de 80 à 100 personnes. Ces proportions colossales font songer à l'arche de Noé. Cependant, comme le second père du genre humain avait à prendre à son bord un bagage plus considérable que le nôtre, il donna à son bateau des dimensions encore plus étendues : son arche mesurait 300 coudées de long, 50 de large et 30 de haut. Quel avertissement pour les hommes de ce temps-là, que la construction d'un tel navire ! mais les pécheurs endurcis sont aveugles et sourds, *moriemini in peccato vestro*, ils meurent dans leur péché.

Ici, à bord du bâtiment, tout est calculé pour le confort et la sécurité. Le service est parfait, les employés sont avenants et polis. La menuiserie et l'ameublement sont bien travaillés ; mais, surtout, tout y est bâti solidement pour résister aux violences de la mer. Le navire possède des machines qui peuvent distiller 2,000 gallons d'eau de mer par jour, en sorte qu'il ne craint en aucun temps la disette d'eau douce. Huit bateaux sont suspendus sur leurs échafauds, au-dessus du tillac, prêts à être lancés dans un cas d'accident. Les traversins de nos lits sont des appareils de sauvetage. Outre le capitaine, il y a, à bord, quatre officiers ayant reçu leur brevet de capacité, qui peuvent conduire le navire en toute connaissance des secrets de l'art nautique. L'ambition de la compagnie Allan a été de se former de bons officiers, et de se les attacher en les payant généreusement. Aussi, depuis plus de vingt ans, n'a-t-elle eu a enregistrer aucun désastre maritime. Sur ses vaisseaux, à travers les surprises et les tromperies de l'Océan, le voyage est devenu plus sûr que dans les wagons de la plus prudente compagnie de chemin de fer.

Le capitaine Hughes est un gentilhomme. Il nous a fait visiter son navire avec la politessse d'un grand seigneur qui conduit les étrangers à travers les beautés artistiques et architecturales de son château. Tout est à l'ordre, on sent que l'œil du maître pénètre dans tous les coins. La discipline est sévère, cependant le bourgeois paraît être bon pour ses matelots, aussi s'est-il gagné leur respect et leur estime. " J'ai passé, dit-il, par tous les grades du service, et je connais ce qu'ils peuvent avoir de misères et de difficultés." Il a la conscience de la responsabilité qui pèse sur ses épaules, ayant en main le dépôt de tant de richesses et de tant de vies. Pendant le gros temps, il n'a pas hésité à passer deux nuits blanches sur le sommet de la plate-forme, au vent et à la pluie, comme un bon général, le premier à l'honneur, le premier au danger.

La compagnie Allan a sur mer vingt-quatre vaisseaux de ce calibre, tant sur sa ligne de Liverpool à Québec, que sur celle de Glasgow à Boston. Cette flotte représente une valeur de plus de dix millions de dollars. Le génie commercial d'un homme a suffi pour bâtir, en peu d'années, cette fortune colossale.

Cependant, il ne faut pas oublier que le patriotisme et l'énergie de sir George Étienne Cartier n'ont pas été indifférents à la création de la première ligne de navigation canadienne entre le Canada et l'Angleterre, en accordant des *bonus* à la compagnie naissante, et en faisant construire des phares sur les côtes les plus dangereuses du golfe Saint-Laurent. Deux fois il mit son portefeuille au jeu pour la réussite de son projet. A ceux qui objectaient que le gouvernement allait faire la fortune de quelques particuliers, il répondait : "Il nous faut absolument cette communication directe et indépendante avec la mère patrie ; nous ne l'aurons jamais sans un encouragement monétaire. Peu importe que, dans la suite, des particuliers y trouvent leur profit, tant mieux pour eux. Nous ne pouvons espérer que des citoyens actifs et entreprenants travaillent dans l'intérêt commun, seulement pour les beaux yeux du public. L'important est que le pays trouve, dans les sacrifices qu'il s'impose, un accroissement proportionné de la fortune nationale." (Écoutez ! écoutez ! Applaudissements sur les banquettes ministérielles.)

Dimanche, 1er mars.—Le calme du dimanche n'a pas apporté le calme dans les éléments : le vent siffle, la mer moutonne, la vague berce. Nous avons filé 220 nœuds hier, et aujourd'hui 242. A midi, nous étions au 53° 10' de latitude, et au 23° 13' de longitude ; nous avions parcouru depuis Halifax 735 lieues.

Comme il n'y a pas de jeu de cartes en ce saint jour, le temps est aux discussions : discussions religieuses sur l'utilité des missions en pays infidèles, discussions théologiques sur l'inspiration de la Bible, discussions politiques et sociales. Il y a parmi nous un quelqu'un qui a foi au suffrage universel, et qui plaide pour l'abolition de la Chambre des Lords. Bon nombre d'opinions sortent au jour ; celle du curé Labelle fit autorité sur la question.

"Il peut y avoir, dit-il, dans le fonctionnement actuel du gouvernement impérial, certains défauts, certaines souffrances, vu qu'il n'y a pas de système humain sans quelque faiblesse ; qu'on les corrige, selon les circonstances, dans la mesure du possible. Mais si l'on enlève un des éléments essentiels de la constitution britannique, qui est l'ouvrage de l'expérience et des siècles, l'Angleterre aura vu ses beaux jours ; elle marchera rapidement au socialisme et aux horreurs des révolutions.

"La Chambre des Lords représente la propriété foncière, la Chambre des Communes le haut commerce ; la propriété foncière et le commerce sont les deux forces vitales, les deux pivots de la richesse et de la prospérité britanniques. Les lords, qui paient de

si lourdes taxes à l'État, plus que tout autre, ont un intérêt personnel à la bonne administration de la chose publique. On dit: "Pas de privilèges." Mais, l'hérédité des lords abolie, le choix du souverain ou l'élection populaire créera d'autres privilèges. Sera-ce la masse de la nation qui profitera du changement? non, mais cinq ou six cents individus, sur qui tombera la bonne fortune d'un sort souvent aveugle. Seront-ils, ces lords sortis des urnes électorales, mieux qualifiés pour les fonctions gouvernementales que les lords de la naissance et de l'hérédité?

"L'aristocratie a fait la gloire de l'Angleterre. Les cadets sont préparés, dès leur première jeunesse, pour la diplomatie, pour l'armée, pour la marine; ils reçoivent une éducation spéciale, ils suivent les cours des grandes universités. Le gouvernement a toujours sous la main des hommes à la hauteur de la circonstance. C'est ce qui explique comment l'Angleterre, depuis trois siècles, dans son administration intérieure et dans ses relations extérieures, a pu suivre une politique haute, ferme, persévérante, traditionnelle, qui à la fin, l'a fait sortir victorieuse de toutes les impasses et de toutes les difficultés.

"L'aristocratie n'est pas si impérieuse et si dominatrice qu'elle exclue de la gestion des affaires les élus de la branche populaire. Quand un homme a un véritable talent, il perce la foule, il s'élève, même d'en haut on lui tend les bras. Je me contenterai de citer trois exemples récents: D'Israeli, Gladstone et Wolseley.

"Le sénat aristocratique de l'ancienne Rome avait donné à la nation une puissance d'organisation, une élévation d'esprit public, une constance et une poursuite dans les projets qui la conduisirent à la conquête du monde. Mais, quand le plèbe, insatiable de droits nouveaux, eut réussi à placer ses hommes au timon des affaires, alors survinrent les divisions intestines, les querelles mesquines, les fluctuations dans les opinions dirigeantes, jusqu'à ce qu'enfin l'État aboutît au servage, sous le pied de fer d'un empereur, d'un tyran. "La lumière du passé devrait éclairer les agissements du présent et les aspirations de l'avenir."

Ces paroles sont hautes; plus hautes encore sont celles que l'Église chante dans son office du second dimanche du carême. Autant le ciel, qui nous couvre comme d'un pavillon, s'élève au-dessus des flots de la mer, autant la parole divine l'emporte sur la parole humaine. La parole de Dieu, c'est le Verbe. Il fait du bien au cœur de réciter ces psaumes, ces leçons, ces oraisons, quand on se sent comme perdu, loin de toutes terres, sur l'immensité de l'Océan.

"Il vous a confiés à ses anges, afin qu'ils vous accompagnent dans toutes vos voies." N'est-il pas doux de songer que nos bons anges gardiens sont à nos côtés, et que même ce vaisseau, comme la terre, comme les globes célestes, a un ange qui le dirige dans sa course?

" La droite du Seigneur a créé la force, Dieu est devenu mon soutien." N'est-ce pas la main puissante de Dieu qui nous soutient au-dessus de l'abîme entr'ouvert, qui bride la violence des vents, et apaise les colères tumultueuses des vagues ? Deux vers de Racine tombent d'eux-mêmes sous ma plume :

Celui qui met un frein à la fureur des flots,
Sait aussi des méchants arrêter les complots.

Et pourquoi craindrions-nous ? " Dieu vous a placés sous ses ailes, et vous espèrerez comme le poussin à l'abri des plumes de sa mère. Sa vérité vous révêtira d'un bouclier, et vous n'aurez pas à redouter les terreurs nocturnes."

Avant de nous retirer pour la nuit, récitons ensemble la prière des laudes : " O Dieu, qui voyez combien nous sommes dépourvus de force, gardez-nous extérieurement et intérieurement, afin que nos corps échappent à tout danger, et que nos cœurs demeurent purs de toutes pensées mauvaises. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il."

Lundi, 2 mars.—La salle à fumer est transformée en une chambre du parlement. L'orateur est au fauteuil, il s'agit de débattre une question qui est souvent revenue sur le tapis pendant la traversée : " Est-il désirable que le *Scott Act* devienne la loi du Canada ?"—Oui, oui," s'écrie un *teetotaller* de Québec, homme aux convictions profondes, à la parole ardente, à l'esprit vif et sautillant, qui ne boit aucuns spiritueux quelconques. Sa pratique sévère donne du poids à sa théorie.

" L'ivrognerie détruit les biens, la santé, les intelligences, le bonheur des familles. Aux États-Unis seulement, chaque année, 60,000 décès sont causés par les liqueurs enivrantes. Le *Scott Act* couperait le mal dans sa racine en éloignant les occasions d'ivresse. En conscience, d'après saint Paul, les chrétiens ne doivent-ils pas s'abstenir de ce qui pourrait scandaliser leurs frères ? La boisson non seulement les scandalise, mais elle en fait périr un grand nombre. C'est un poison, et il faut le traiter comme tel, c'est-à-dire ne le permettre que dans certains cas, par manière de remède. L'État du Maine s'est prononcé pour la prohibition, et s'en trouve bien. Je suis pour l'abstinence totale.

—Soyez-le pour vous-même, tant que vous voudrez, mais ne l'imposez pas aux autres, bon gré mal gré," se récrient les opposants, et ils sont nombreux.

Premier opposant : " Je soutiens que la boisson est une chose indifférente, l'abus seul est un mal. Retranchez l'abus, mais laissez subsister la chose."

Deuxième opposant : " La boisson est une occasion d'ivrognerie, *distinguo :* d'occasion éloignée, *concedo ;* d'occasion prochaine pour tout le monde, *nego.* Or, on n'est obligé de fuir que l'occasion

prochaine de péché. Que ceux qui, à raison de leur faiblesse intrinsèque, se trouvent dans une telle occasion en face d'un verre de whiskey, embrassent le *Scott Act*, et laissent les autres libres."

Troisième opposant : " Au texte de saint Paul, j'oppose celui de saint Jean, qui dit que s'il fallait fuir tous les scandales, il faudrait sortir de ce monde. La table tue plus d'hommes que l'épée. Va-t-on prohiber le dîner ? Il est évident que mon honorable ami a mal interprété saint Paul."

Cinquième opposant : " M. Teetotaller imite saint Jean-Baptiste qui ne buvait pas de vin, c'est très bien ; moi, je préfère suivre le Sauveur qui en a fabriqué par miracle aux noces de Cana, et qui s'en est servi pour instituer un grand sacrement à la dernière cène."

Teetotaller : " M. l'orateur, je demande la parole. Le Christ s'est servi de vin non fermenté."

Cinquième opposant : " Il ne faut pas distinguer où l'Écriture ne distingue pas. Tout ce qu'elle nous apprend, c'est que du moins, à Cana, ce vin que vous appelez non fermenté, était meilleur que le premier, qui était certainement fermenté."

Sixième opposant : " Saint Paul conseillait l'usage du vin à son disciple Timothée."

Teetotaller : " Oui, comme un remède. Encore, lui disait-il d'en prendre peu ; car, voyez-vous, c'est un poison."

Septième opposant : " Quant au Maine, voici un fait qui renverse le raisonnement de notre savant adversaire. Un voyageur, dans les chars, voulant déboucher une bouteille et n'ayant pas de tire-bouchon, se met à demander tout haut : " Y a-t-il quelqu'un de Portland ici ?" Un monsieur bien mis se lève et dit : " Moi, monsieur. — S'il vous plaît, reprend l'autre, voulez-vous me prêter votre tire-bouchon ?" Grand éclat de rire. Tout le monde comprit que cet homme, ne pouvant trouver d'hôtel licencié dans sa ville, devait porter dans sa valise sa buvette et tout ce qui s'en suit."

Huitième opposant : " Je n'ai aucune confiance dans la force légale, pour extirper le vice de l'ivrognerie. C'est là le travail de l'influence morale et religieuse. Que les pasteurs des différentes églises s'élèvent souvent contre les maux que l'ivrogne attire sur lui et les siens, qu'on organise des sociétés de tempérance, que les amis fassent de la propagande pour y engager leurs amis, et l'on réussira, non pas à détruire complètement, mais à diminuer considérablement les excès de ce vice. Il faut savoir qu'il existera toujours sur la terre des ivrognes, comme des voleurs et des médisants. La racine du mal est dans la perversité humaine. Tout ce que je demande à l'État, ce sont de bonnes lois pour régulariser et contenir dans de certaines limites la vente de cette marchandise, en soi indifférente, mais par circonstance, traîtresse et dangereuse."

" Que pensez-vous de la question ?" demanda-t-on à un passager

de marque, qui jusque-là s'était tenu enveloppé dans le silence le plus absolu. "Je ne suis pas opposé, dit-il, à un essai loyal du *Scott Act.* La majorité des citoyens peut demander aux hommes sobres et modérés un sacrifice pour le bien général de la société. Les ivrognes sont si faibles ! on leur rendrait un grand service en éloignant d'eux, par une loi, les occasions prochaines qu'ils n'ont pas la force de fuir par leur propre volonté. Mais ce qui porterait un coup mortel au *Scott Act* et aux bons effets que, dans l'esprit de ses auteurs, il est appelé à produire, ce serait de l'imposer au peuple sous de faux prétextes, comme de dire qu'on est obligé de l'adopter en conscience, que la boisson est radicalement mauvaise. Si, par vertu, par esprit de sacrifice, je m'abstiens de toute liqueur enivrante, je fais bien ; je puis conseiller la même abstinence à mon frère, mais je ne peux pas lui en faire, au nom de Dieu, un commandement. La porte du ciel est déjà assez étroite, ne la rétrécissons pas davantage. Soutenir que l'alcool est essentiellement mauvais, c'est tomber indirectement dans l'erreur des manichéens, qui professaient que le vin avait été créé non par Dieu, mais par le méchant *Éon.* Le zèle doit se garder de toute exagération, ce qui en serait une, que de prohiber la bière et le vin. *Non plus sapere,* dit saint Paul, *quam oportet sapere, sed sapere ad sobrietatem.* "Il ne faut pas vouloir être plus sage qu'il ne convient, mais se tenir en tout dans les bornes de la modération." Ces deux espèces de boisson ne constituent à proprement parler, pour personne, une occasion prochaine d'ivrognerie. L'exagération amène toujours une réaction. L'erreur n'a qu'un temps, on n'abuse pas indéfiniment les gens- Puis quand la réaction a commencé à se produire, malheureusement, les bonnes raisons mêmes perdent sur les esprits de leur force et de leur persuasion."

Qu'advint-il de cette discussion ? Elle eut à peu près le même résultat que les débats parlementaires. Tout le monde est anxieux de lancer un jet de lumière sur le sujet, puis chacun abonde dans son sens. Les ministériels votent avec le cabinet, l'opposition contre. *Yeas and nays.*

Nous avons pu, aujourd'hui, pour la première fois depuis une semaine, nous promener toute la journée sur le tillac, sans être en danger de nous casser le cou. Ce n'est pas que la mer soit unie comme un miroir, ni le vaisseau solide comme un pont ; mais enfin il y a moyen de se tenir debout. 269 nouveaux milles ont été parcourus. Demain nous serons en face des côtes de l'Irlande. Un arc-en-ciel, qui déployait ce soir ses mille nuances diaphanes dans les plis de la brume, nous prédisait sous peu la fin du voyage.

Mardi, 3 mars.—Salut, Hibernie, terre d'Erin, île Emeraude, perle des mers, Irlande mystérieuse. Je ne puis distinguer tes côtes verdoyantes, enveloppée que tu es dans ton épais manteau de brouillards ; mais je sais que tu es proche, je le sens, et mon cœur bat à l'unisson du tien. *Erin go bragh ! Ireland for ever !*

Salut, terre de foi. Ici a prêché, a vécu, est mort Patrice, ton apôtre, ton patron. Il a instillé sa piété dans les veines de la nation. A l'encontre des autres contrées, il y a implanté la religion du Christ, sans rencontrer le fer des bourreaux, comme par enchantement. Mais, d'après le plan divin, la doctrine de la croix est née, a grandi dans le sang, dans les sacrifices. Tu ne pouvais échapper à la loi commune des desseins et des mystères de Dieu. Aussi, depuis, que de persécutions ! le vent des tribulations a secoué fortement l'arbre de ta foi et en a répandu les semences fécondes, au loin, dans les cinq parties du monde.

Salut, terre fertile en génies. Le talent, l'esprit et le *wit* croissent sur ton sol, vivaces, pressés comme le *Shamrock*. Tu as produit Burke aux accents pathétiques, Sheridan à l'imagination orientale, Grattan au raisonnement démosthénique, Moore aux douces mélodies, le vainqueur de Waterloo, Wellington, l'apôtre de la tempérance, le Père Mathew, l'aventurier heureux des expéditions modernes, Wolseley, l'homme de la diplomatie actuelle, Dufferin, etc., et de tous le plus grand, Daniel O'Connell.

Orateur irrésistible, avocat retors, tribun puissant, *debater* parlementaire roué, homme d'État habile, patriote sincère, caractère noble et élevé, chrétien à la foi vive et pratique, O'Connell est et restera la gloire éternelle de son pays. Il a tracé à l'Irlande la route qu'elle doit suivre pour arriver sûrement au redressement de ses nombreux griefs, à la liberté ; modération dans la persévérance, agitation constitutionnelle, luttes légales sans violence, attention constante pour toujours se tenir dans les limites de la loi, respect pour tous les droits qu'ont consacrés la justice ou la prescription des âges. Si ses successeurs sur les sièges du parlement sont fidèles aux prescriptions de son testament politique, ils finiront par emporter l'objet de leur demande, comme il a réussi dans un point encore plus difficile, l'émancipation. Mais l'impatience et la violence gâteraient leur cause, le fénianisme l'empoisonnerait, la dynamite la tuerait.

A $1\frac{1}{2}$ heure, après le lunch, M. Martin, marchand de fourrures, de Montréal, au nom des passagers de cabine, présenta une adresse au capitaine ; tous s'étaient fait un plaisir et un devoir de la signer. En voici la traduction :

“ Avant de vous dire adieu, nous désirons vous exprimer combien nous apprécions votre conduite envers nous, pendant cette traversée que le gros temps aurait pu faire ennuyeuse. Mais vos bonnes attentions et votre obligeance ont su nous rendre ces dix jours tout à fait agréables.

“ Nous n'entreprendrons pas de parler de vos qualités de marin ; mais nous ne pouvons nous empêcher de penser que l'ordre, la propreté et la discipline que nous remarquons par tout le vaisseau, ne vous soient dus en grande partie, et sur ce point veuillez recevoir nos félicitations. Vous souhaitant bonheur et santé, espérant

que vous commanderez, bien des années encore, sur la ligne Allan un des vaisseaux de la malle, nous sommes, avec haute considération, vos tout dévoués serviteurs."

Le capitaine répondit en termes appropriés, renvoyant à ses aides une large part des bonnes paroles qu'on voulait bien lui adresser. Il était de son devoir d'apporter une grande attention aux marchandises confiées à ses soins, mais une attention encore plus grande aux passagers qui sont, à ses yeux, *the best of the goods.*

A 5 heures, nous longeons, à un mille de distance, la côte nord de l'Irlande, une haute montagne, tantôt s'étendant sur une ligne droite comme une muraille élevée avec un sommet uniforme, tantôt travaillée en dents de scie, tantôt avançant dans la mer une pointe hardie, tantôt retraitant en des baies profondes ; rochers granitiques, nus de forêt, moustachés ça et là d'une maigre végétation. Un ciel de plomb pèse sur la mer, et les brouillards ne nous laissent voir les objets qu'à travers un voile. Tacite appelait ces plages sombres et pleines d'horreur, les bornes du monde, la fin de l'univers et le magasin des tempêtes. Mais, ne vous laissez pas attrister par ces apparences chagrines. Derrière ces remparts sévères, se trouve l'Irlande fertile, verte, gaie, sémillante, au cœur chaud et à l'esprit prime-sautier.

Il est six heures. Nous arrivons à Moville, petit village sur la rivière Loughcoile. Le vaisseau doit y déposer la malle pour Dublin et même pour Londres ; par les chars elle gagnera quelques heures sur nous, ce qui est important en affaires, *time is money.* Tous les passagers, curieux, sont sur le pont ; trois bombes sont tirées, éclatantes comme des canons ; on lance, comme signal de notre arrivée, des pièces pyrotechniques ; une chaloupe amène un pilote à bord ; les phares brillent à travers les ombres de la côte, tournoyant, grandissant, diminuant comme des feux follets dans la nuit noire. Il règne autour de nous une vie inaccoutumée, c'est le premier événement qui vient rompre la monotonie de nos habitudes depuis dix jours.

Au revoir ! nous devons préparer nos malles, si nous ne voulons pas être surpris par le débarquement. Nous serons à Liverpool demain.

Mercredi, 4 mars.—Nous naviguons ce matin dans la mer d'Irlande ; nous y sommes entrés par le chenal du Nord. La ligne Allan arrive au septentrion de la verte Érin, tandis que la ligne Cunard, de New-York, passe au sud, et débouche dans cette mer par le détroit de Saint-George. Hier midi, nous avions parcouru 279 milles ; il nous en restait encore 50 pour Moville et 225 pour Liverpool, ce qui nous fera en tout, grâce aux détours occasionnés par les vents, une course de 2,977 milles.

Hier soir, nous passions à proximité des côtes d'Écosse, et nous voyions scintiller les rayonnements des phares comme autant

d'étoiles à la surface de l'eau. Au-dessus de ces lumières, plus haut que le sommet des montagnes noires et tristes, planait, au milieu d'autres images du passé, l'ombre douce, fière et mélancolique de Marie Stuart.

Vers midi, nous débarquerons à Liverpool. Nous ne pouvons nous défendre d'émotions palpitantes au moment de mettre le pied sur cette terre d'Angleterre, où se sont succédé tant de nations diverses, qui y ont laissé l'empreinte de leur passage : sol ensanglanté par de si nombreuses révolutions ; contrée où s'est développée cette constitution parlementaire, que le monde civilisé tâche aujourd'hui de s'adapter ; reine des mers ; Tyr moderne, qui fait boire à tous les peuples le vin de son commerce ; siège d'un empire plus vaste que celui de Charles-Quint, sur lequel le soleil ne se couche jamais.

Adieu, capitaine bienveillant et employés polis du *Circassian ;* adieu, compagnons de voyage, frères de traversée, votre société nous a été bien agréable ; adieu, jeune ami, petit-fils de Baldwin. Si je l'osais, je vous dirais : " Présentez nos saluts respectueux à votre mère, qui voyage en Suisse ; elle est Canadienne par la naissance, elle l'est aussi par l'éducation, puisqu'elle l'a puisée chez les Ursulines de Québec.

Il y a trois ans, en compagnie de son fils, madame Ross faisait visite à son *Alma Mater*, et elle avait le plaisir d'y retrouver plusieurs de ses anciennes maîtresses. Le jeune homme fut surpris d'entendre une des religieuses lui dire : " Je me rappelle très bien votre père ; il était de la suite du prince de Galles, quand Son Altesse Royale visita notre couvent, en 1860." Il ignorait que les couvents sont les lieux du monde où l'on cultive le plus fidèlement l'amitié, la reconnaissance et les pieux souvenirs.

Notre traversée a été rude. La tempête proprement dite ne nous a pas assaillis ; mais, le premier et les deux derniers jours exceptés, nous avons eu un gros temps presque continuel, des vagues hautes comme des collines, et un roulis à ne pas se tenir debout. Cependant, nous devons des actions de grâces à Dieu qui, pour parler les mots de la prière, nous a conduits, sains et saufs, comme Abraham dans ses pérégrinations, comme les Hébreux à travers les eaux de la mer Rouge, comme Tobie dans les dangers de son voyage. Nous lui demandons de vouloir bien nous continuer sa sainte protection. " *Prosperum iter faciat nobis Deus salutarium nostrorum.* " Qu'il nous fasse le chemin prospère, Celui qui est pour nous la source de tous les biens ! "

III

DE LIVERPOOL A LONDRES.

Liverpool.—La température.—En chars.—Belle culture.—Aspect général de la campagne.—La rivière au Chien.—St-Martin-le-Grand.—Sir Charles Tupper.—Le parc St-James.—L'abbaye de Westminster.—A vol d'oiseau.—L'église St-Paul.—La cathédrale catholique.—Le Musée Britannique.—La Tour de Londres.—Le Hyde-Park.—L'Albert Memorial.—Opulence et grandeur.—Le paupérisme.—Fourmilière grouillante.

Londres, 6 mars 1885.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Mercredi à midi, 4 mars, nous entrions à la douane de Liverpool, où l'on examina nos malles, pour voir si nous n'y cachions point du tabac, du brandy ou de la dynamite. Liverpool, immense amas d'énormes magasins et de vastes dépôts de marchandises, s'étend à cheval sur la rivière Mersey, laquelle, large de dix à douze arpents, coule entre deux rangées de quais superbes. Ici, comme dans l'entonnoir du commerce anglais, convergent des milliers et des milliers de navires, venant des cinq parties du monde ; et, cependant, le déchargement se fait avec facilité, sans encombrement, avec beaucoup moins de tohu-bohu qu'à Montréal. Il en sera ainsi dans notre bonne ville, quand on aura transporté le port à sa place naturelle, dans la baie d'Hochelaga.

Tout le monde sait que l'Angleterre, pour la saison, est de beaucoup en avant de notre pays. Nous jouissons d'une journée du commencement du mai, douce, chaude, pleine des senteurs et des fermentations du printemps. L'herbe reverdit, certaines fleurs hâtives commencent à émailler les prés. La sève gonfle les bourgeons qui, chez nous, à ce degré de renflement, seraient sur le point d'éclore et de s'épanouir ; mais, dans ce climat humide et lent, il se passera encore plusieurs semaines avant que les feuilles nouvelles ne voient le jour.

A 2½ heures p. m., nous quittions Liverpool par le *Northern London Railway*, train à grande vitesse ; et, cinq heures et demie après, à 8 heures, ayant traversé presque toute l'Angleterre, nous descendions dans la Babylone du mouvement, du bruit et de l'agitation, à Londres.

Nous avons voyagé à travers un jardin continuel, d'abord uni comme la main, puis accidenté de légers coteaux. Les labours sont parfaitement faits, l'irrigation a été travaillée avec un soin minu-

INTÉRIEUR DE L'ABBAYE DE WESTMINSTER A LONDRES.

tieux. Les canaux d'écoulement sont nombreux, et tous les bas-fonds ont été assainis. Il n'y a pas une pierre dans les champs. On voit qu'on ne ménage pas les engrais de tous genres ; en maints endroits, sont déposées des charretées de chaux et de guano. "Quand, s'écriait M. Labelle, notre pays sera-t-il cultivé avec autant d'intelligence ? Il rendrait aux cultivateurs des profits triples et quadruples. Quand ?... mais aussi, faut-il remarquer que la science agricole a, en Angleterre, des centaines d'années d'existence. Travaillons. La routine tombera, et le Canada à son tour deviendra le jardin de l'Amérique du Nord."

Les clôtures, partout, sont des haies vives. Le chêne est le bois dominant. Les maisons de la campagne sont de petits cottages en brique, bas, étroits, assez élégants, à peu près tous sur le même modèle. On ne voit pas de grange ; le foin et la paille sont en meules de petite dimension, très bien bâties pour supporter les pluies de l'hiver. La culture s'étend jusqu'aux portes des maisons, les chemins publics sont étroits, les chemins de fer n'ont guère enlevé à l'agriculture que la largeur de leur jauge. On ne taille pas ici dans un drap aussi large que celui du Canada ; le prix de la propriété et la densité de la population forcent de ménager chaque pouce de terrain.

Nous avons suivi, pendant cinquante milles, une petite rivière, pas plus considérable que ne l'est, aux jours du printemps, la rivière au Chien, dans le comté de Terrebonne. C'est plaisir de voir comme on a encaissé son cours avec soin, entre deux talus qui suivent ici et là tous ses méandres, souvent ombragés d'arbres, toujours proprement travaillés, pouvant servir de promenades élégantes. Ses eaux paraissent précieuses ; ici les fleuves sont rares. Console-toi, ô curé de Sainte-Thérèse, il paraît que l'Angleterre est remplie de rivières au Chien !

Nous sommes descendus au *Queen's Hotel*, Saint-Martin-le-Grand, au centre des affaires, au centre du vieux Londres, en face du bureau de poste principal. Tout près, se trouve la petite église Saint-Martin, noircie par les années, qui date du onzième siècle, de Guillaume le Conquérant, une des plus vieilles églises de la capitale anglaise. Les Normands apportèrent, dans le pays de leur conquête, leur dévotion pour le grand évêque et saint patron de Tours. Souvent la plus minime circonstance suffit pour faire pencher la balance des décisions. Nous devions prendre nos chambres à *Chering-Cross.* En apprenant la légende de l'église Saint-Martin, "Je suis fils des Normands, dit le curé, allons à Saint-Martin-le-Grand." Nous n'avons pas à nous en repentir ; nous sommes prévenus d'obligeance et d'attentions ; le service est mené sur un haut pied.

Jeudi, nous sommes allés voir sir Charles Tupper, avec lequel M. Labelle avait des affaires à traiter. Le "haut commissaire" du Canada, avec ses secrétaires et ses agents, réside sur l'avenue

Victoria Chambers, dans ce long édifice qui s'étend à perte de vue, où ont leurs bureaux tous les représentants des colonies de l'Afrique, de l'Asie, de l'Océanie, comme de l'Amérique ; c'est là, à proximité du parlement, que se brassent et se décident les intérêts généraux du plus grand empire colonial du monde. Certes, avec un homme de la puissance intellectuelle de sir Charles, entre toutes les colonies, le Canada n'est pas le plus mal représenté.

Nous passâmes l'après-midi à visiter les chambres du parlement, l'abbaye de Westminster qui lui est attenante, et le parc Saint-James, où les allées et les étangs circulent à l'ombre des chênes séculaires, gros et noueux, image de la force et de la persévérance britanniques. Il y a dans ces environs sévères et grandioses, quelque chose de la grandeur et du calme qui caractérisent les décisions du cabinet de Saint-James.

Je n'entreprendrai pas de décrire l'abbaye de Westminster, non plus qu'aucun autre monument de Londres, il faudrait des volumes. On ne peut, sans être profondément impressionné, pénétrer dans ce sanctuaire à la fois consacré au culte de la divinité et à la renommée des grands hommes ; où se pressent les héros de l'éloquence, de la poésie, des arts de la paix et des exploits de la guerre ; où brillent les splendeurs de l'architecture et les beautés de la sculpture, que fait ressortir, sous mille aspects différents, le jeu des rayons de lumière incertaine et d'ombres transparentes, versés pêle-mêle par les carreaux gothiques. A la porte, un orateur vous salue, William Pitt. Dans une des chapelles, nous avons remarqué Wolfe, expirant entre les bras de ses officiers, en face d'un ange qui vient déposer sur sa tête une couronne de laurier. Le Canada avait résisté si longtemps et si vaillamment aux armes anglaises, que la conquête en a valu au jeune vainqueur, jusque-là assez inconnu, une place dans le temple de la gloire, au milieu des plus grands hommes de la patrie. Cette église me fait comprendre encore davantage, que l'Angleterre est plutôt une république conduite par le suffrage aristocratique et populaire, qu'une monarchie dans le sens antique du mot. La plupart des statues, surtout dans les temps modernes, sont élevées non aux rois, mais aux célébrités sorties des rangs du peuple, aux grands hommes de la politique, de la science, de la mécanique.

Quand nous entrâmes dans l'église, on était à chanter l'office canonial, non pas en latin, mais en anglais. Les chanoines sont à leurs stalles, en surplis ; l'abbé, à l'air vénérable, avec une longue barbe grise, sur une espèce de trône, est revêtu d'une chape ; un lecteur vient réciter les leçons au lutrin. Une foule respectueuse, de femmes et même d'hommes, assiste à l'office, se lève, s'assied, se met à genoqx et prie. Aussitôt qu'il nous eut aperçus considérant les monuments à droite et à gauche, un sacristain vint nous chercher, et nous conduisit dans les stalles du chœur.

Je fis un salut à l'abbé, il me le rendit. Après un moment donné à notre curiosité de voyageurs, nous sortîmes en nous disant : " N'est-ce pas étonnant comme, grâce à leur esprit conservateur, les anglicans ont gardé des rites et des cérémonies de l'Église catholique ? C'est ce qui les ramènera, un jour, au bercail de leurs ancêtres."

Aujourd'hui, vendredi, nous prîmes la journée pour parcourir Londres, et en avoir une idée générale ; car, pour visiter en détail ce dédale de rues et cette multitude d'établissements, tant publics que privés, il faudrait des semaines. Nous engageâmes un cocher et un cicerone : la voiture qui nous conduisait, ressemble assez à nos carrosses de Montréal ; mais hier, nous nous promenâmes dans une *institution locale*, quelque chose qui tient le milieu entre nos charrettes et nos calèches, en supposant que ce quelque chose soit couvert et que le cocher soit perché sur un petit siège extérieur en arrière, et qu'il mène de haut son cheval par-dessus la couverture. Nous avons visité successivement :

1° La *cathédrale Saint-Paul*, la plus grande de la chrétienté après Saint-Pierre de Rome et la cathédrale de Milan ; longue de 550 pieds, croix latine, vaisseau grandiose, mais nu et froid. Sur l'autel, qui est tout à fait d'après le plan des nôtres, nous remarquâmes un crucifix et deux chandeliers : le vitrail peint qui se trouve au fond du chœur, représente le crucifiement. Il entrait, pour chanter l'office, une longue file d'enfants de chœur en surplis, de ministres portant rochet et étole, suivis du président en costume de chanoine. Rarement ai-je entendu une harmonie plus molle et plus déliée que cette psalmodie en partie, soutenue par un léger filet d'orgue, se promenant en sons argentins sous ces voûtes solitaires et à travers ces arcades sonores.

2° La *cathédrale catholique*, qui était fermée. Nous ne fûmes pas plus heureux chez Son Éminence le cardinal Manning, il était absent. Son secrétaire, M. Johnson, nous invita avec instance à revenir. Ici M. Labelle passa pour un évêque ; le portier, avant de porter nos cartes, me demanda, tout bas, à l'oreille : *Is he a bishop ?*

3° Le *Musée Britannique*, collection prodigieuse de livres curieux, de manuscrits rares, d'antiquités orientales, d'armures du moyen âge, de statues antiques, de spécimens zoologiques, botaniques, géologiques et minéralogiques. Vieil abonné des *Records of the past*, ayant lu les travaux de l'abbé Vigouroux sur " La Bible et les découvertes modernes," ce qui m'a le plus intéressé, ce sont les deux salles qui renferment, l'une les momies, les dieux et les statues de l'Égypte ancienne avec leurs hiéroglyphes, l'autre, les bas-reliefs des monuments assyriens avec leurs écritures cunéiformes.

4° La *Tour de Londres*, ancienne forteresse et sombre prison d'Etat, amas irrégulier de bâtisses construites à différentes

périodes, entourée de murailles élevées et d'un fossé qu'on a desséché vers 1840, personnification d'un passé déjà loin au milieu d'une ville que le progrès modernise, avec son architecture et ses créneaux du moyen âge, avec ses souvenirs de violence, de meurtre, de faits d'armes, d'actions d'éclat et de gloire.

5° Le *Hyde-Park*, avec ses allées et ses avenues, ses forêts sombres, ses prairies verdoyantes, ses étangs, grands comme des lacs, ses coteaux et ses vallons, un vrai morceau de campagne (puisqu'il comprend une étendue de 390 acres) perdu au beau milieu de la ville, entouré qu'il est de résidences élégantes et de palais somptueux.

6° L'*Albert Memorial*, un monument de goût et d'art, élevé par la générosité d'un peuple reconnaissant et par l'affection d'une épouse chère et fidèle : " A la mémoire d'Albert (ainsi dit l'inscription), prince consort, comme un tribut de leur gratitude pour une vie consacrée au bien public." Il a coûté près de $600,000. Sur une plate-forme spacieuse, à laquelle on arrive de chaque côté par des degrés en granit, s'élève un piédestal orné de reliefs en marbre, représentant les artistes de tous les temps : les poètes, les musiciens, les peintres, les architectes et les sculpteurs. A chaque angle du piédestal, quatre groupes en marbre représentent l'agriculture, la manufacture, le commerce et le génie civil. Au centre du piédestal est assise, en bronze doré, la statue colossale du prince Albert, portant les insignes de l'ordre de la Jarretière, haute de quinze pieds, sous un dais gothique souteuu par quatre colonnes en granit, dont la flèche porte sa croix à 175 pieds dans les airs. Plus bas, aux quatre coins des escaliers qui montent au piédestal, on admire quatre magnifiques groupes sculptés dans le marbre, représentant les quatre parties du monde, l'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique. Le prince consort avait été l'homme de la paix et de l'industrie ; tout autour de son monument parle d'industrie et de paix. Au risque de paraître naïf, *green*, comme disent les Américains, j'avouerai que jamais je n'ai vu, jusqu'ici, le bronze et le marbre exprimer avec autant d'idéal les sentiments de l'intelligence et les nuances de la pensée.

7° Le *palais Saint-James*, le *palais de Buckingham*, le *Blackfriars Bridge*, etc. Un de mes amis, qui a voyagé en Europe, me disait que Londres n'avait rien d'extraordinaire ; ou il ne l'avait pas vu, ou il l'avait parcouru les yeux fermés. Il est vrai que le ciel peut être généralement couvert de nuages de fumée, à travers lesquels le soleil apparaît pâle et terne comme au temps d'une éclipse partielle ; il est vrai que cette fumée noircit et vieillit vite les pierres les plus belles et les marbres les plus riches ; mais il n'est pas moins vrai que tout ici, dans la proportion des édifices, dans la splendeur et l'étendue des squares, dans le nombre et la somptuosité des monuments, dans la propreté et l'entretien des

rues, tout parle d'opulence et de grandeur, tout dit que c'est la tête d'un corps vigoureux dont les bras puissants embrassent le monde.

Pourquoi faut-il que, derrière ce bel extérieur, se cachent les misères les plus profondes et les plus complets dénuements ? Personne n'ignore que le paupérisme est la plaie sociale de l'Angleterre. La philanthropie, la générosité individuelle et les sages mesures gouvernementales ne sauront jamais la guérir. Nous, catholiques, nous savons où se trouve le remède : dans la charité, non pas seulement dans la charité de l'aumône, mais surtout dans la charité personnelle de ces congrégations et de ces communautés religieuses, qui se consacrent et se dévouent au soulagement de toutes les misères, de toutes les infirmités humaines.

Demain, nous dirons adieu, du moins pour un temps, à cette fourmilière grouillante d'hommes, de chevaux et de voitures, qui renferme autant d'âmes que toutes les provinces du Canada réunies, pour prendre notre vol vers la belle France.

IV

DE LONDRES A PARIS.

A travers le comté de Kent. — La Manche. — Calais. — Une santé à la France. — La campagne picarde. — Boulogne. — Noyelles. — St-Valéry. — Amiens. — Les ombres du soir. — L'Hôtel du Bon Lafontaine. — Un buste du grand fabuliste. — Les premières visites. — Froid humide.

Paris, 10 mars 1885.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Samedi, 7 mars, à 10 heures a. m., le vapeur nous emportait à toute vitesse du côté de Douvres, par le milieu du comté de Kent, qu'on a surnommé le jardin de l'Angleterre, à travers coteaux gracieux, vallons coquets, rivières aux méandres capricieux. Nous saluons en passant, assise sur les deux rives de la Medway, la ville de Chatham, nom rendu célèbre par le grand homme d'Etat qui plaida avec tant d'éloquence la justice des griefs dont se plaignaient les treize colonies d'Amérique, lui-même père d'un fils plus célèbre encore, Pitt. Nous saluons Cantorbéry, fameux pour

être le siège du primat de l'Église anglicane, le siège du primat de la vieille Angleterre catholique, et le siège d'un confesseur et martyr de la foi, saint Thomas, qui aima mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, et qui donna sa vie pour les droits de la liberté religieuse de son troupeau A midi, un petit steamboat, pas plus grand que le "Terrebonne" et bien moins confortable, nous emportait loin des hautes falaises en craie blanche de Douvres, vers les côtes de France qui nous apparaissaient, à la faveur d'un temps clair et lucide, comme un cordon bleu aux limites de l'horizon.

La Manche, contre ses habitudes, paraît-il, eut pour nous des égards et se montra tout à fait clémente. Trente vaisseaux, çà et là, avaient déployé leurs voiles comme un oiseau tend ses ailes, et glissaient sur la surface liquide. Debout sur le devant du navire, émus, silencieux, dévorant des yeux le lointain, nous regardons approcher la terre de France. C'est de là, pensions-nous, que sont partis nos pères, peu nombreux, pleins de courage et de foi, pour aller en Amérique faire souche et jeter les bases d'une France nouvelle. Aujourd'hui les Français du Canada comptent près de deux millions. Vers 1685, Jean Preaux, devenu plus tard, je ne sais trop comment, Jean Proulx, parti du diocèse de Nantes en Bretagne, débarquait à Québec et s'établissait sur la paroisse de Charlebourg. Vers la même époque le *grand* grand-père Labelle quittait Saint-Brieuc. Deux siècles passés, leurs petits-fils à la sixième génération viennent visiter les lieux de leur naissance : ils verront l'église où ont été baptisés ces aïeux inconnus, la maison où se sont écoulés les jours de leur enfance. Reste-t-il encore, à Pertuis et à Saint-Brieuc, de nos cousins et de nos cousines, de nos voisins et de nos voisines ?...

Cependant le steamboat marche. D'abord, sortent des eaux les tours de Notre-Dame, puis cette citadelle que les Anglais retinrent si longtemps, même après la perte de leurs autres possessions en France. Le duc de Guise la leur enleva en 1558, et la reine Marie d'Angleterre, inconsolable de ce revers, disait : "Après ma mort, vous trouverez Calais écrit dans mon cœur." Enfin voici Calais, cette ville que sauva de la destruction Eustache de Saint-Pierre, par son dévouement, se présentant au roi d'Angleterre comme otage, nu en chemise et la corde au cou. Ces souvenirs se pressaient dans mon cerveau, et l'imagination, qui est la folle du logis, me rappela tout à coup un vieux conte, qu'enfant je dévidais de fil en aiguille à mes petits compagnons de sept ans : *Jean de Calais*.

Nous entrons dans le port, qui n'est pas vaste, abrité par deux jetées dont l'une s'avance dans la mer à la distance de dix-huit arpents. Quand nous mîmes le pied sur le rivage, la terre de France n'a pas frémi, mais nos cœurs ont tressailli. Les douaniers, comme s'ils eussent reconnu en nous des frères, ne nous

demandèrent, ni d'ouvrir nos malles, ni d'exhiber nos passeports. "Avez-vous faim ? me dit M. Labelle.—Non.—N'importe, entrons au restaurant, et avec le meilleur vin français, portons une santé à la vieille mère patrie, la France."

Nous roulons vers Paris, côtoyant la mer à une petite distance, saluant à droite et à gauche plusieurs villages dont j'ignore le nom. "Quel aspect canadien a cette contrée !" C'est la première impression qui se présente à l'esprit. Il est vrai qu'ici le sol est cultivé avec plus de soin, que les clôtures sont des haies vives, que les maisons sont couvertes en tuiles ou en chaume, qu'elles sont généralement réunies en hameau ; mais, à part ces quelques différences, il existe maints traits de ressemblance entre la campagne picarde et la campagne canadienne. De longues lisières de pays et une succession de coteaux s'étendent devant vous, chauves d'arbres, et la vue n'est arrêtée, çà et là, que par de rares touffes feuillues. Les maisons sont bâties sur le même modèle que les nôtres, uniformes dans leur architecture, souvent en cailloux ou pierres des champs, presque toujours blanchies à la chaux. Sur le sommet des collines, vous apercevez des moulins à vent, circulaires, avec leur bonnet pointu et leurs grands bras qui rasent le sol. Ce sont nos tombereaux demi-carrés qui charroient les engrais dans les champs, nos charrettes à ridelles qui voyagent sur les routes. Évidemment nos pères ont pris, de ces endroits, plusieurs de leurs manières d'agir et de faire.

A 3 heures, suivant le cours de la Liane, nous entrons à Boulogne, port de mer important, ville de 45,000 habitants environ, dont les rues et les maisons ont un air frappant de parenté avec celles de Québec. Nous apercevons, sur la hauteur qui domine la rade, l'église de Notre-Dame, dont le dôme supporte une lanterne couronnée d'une statue colossale de la sainte Vierge ; et aussi le château, relique du treizième siècle, où fut interné, en 1840, le prince Louis Napoléon, après son premier attentat d'insurrection. C'est ici qu'en 1804, Napoléon Ier réunit une armée de près de 200,000 hommes et une flottille de plus de 2,400 vaisseaux de transport, dans le dessein d'envahir l'Angleterre ; mais la défaite de Trafalgar, et la guerre d'Autriche, qui surgit tout à coup aux instigations du cabinet de St-James, remirent à une époque indéfinie les projets du nouvel empereur.

A 40 milles de Boulogne, on rencontre Noyelles, où, en 1336, Édouard III traversa la Somme, en route pour Crécy.

A quatre milles, sur la droite, se trouve Saint-Valéry, point d'où partit Guillaume de Normandie pour la conquête du royaume d'Angleterre.

Abbeville renferme 20,000 habitants, et est renommée pour ses fabriques de drap ; nous n'en voyons pas grand'chose, la traversant à toute vapeur. De là jusqu'à Amiens, nous suivons la fertile vallée de la Somme, qui court entre deux rangées de

coteaux parfaitement cultivés ; les arbres, les taillis, les routes ombragées, les bocages sont plus communs qu'entre Calais et Boulogne. Les points de vue pittoresques ne manquent point.

Amiens, l'ancienne capitale de la Picardie, est une ville de 74,000 âmes ; elle est arrosée par la Somme et ses affluents, l'Arve et la Selle ; de nombreux canaux favorisent l'industrie et portent leurs eaux par le quartier des manufactures, où l'on fabrique, sur une grande échelle, le lin, les étoffes en laine, la soie, le fil, le cachemire et le velours. Ici, en 1802, le premier consul, dans tout l'éclat de sa gloire, signait avec l'Angleterre un traité de paix qui promettait beaucoup pour la tranquillité de l'Europe, mais qui dura bien peu de temps, pour le malheur de tous.

Les ombres du soir nous empêchèrent de voir les villes et villages que nous traversions : Boves, Breteuil, Clermont, Liancourt, Creil, etc. A 8 heures nous descendions à Paris, la capitale, non seulement de la France, mais du monde civilisé ; le rendez-vous de l'Europe qui veut voir, s'instruire ou s'amuser.

Pour le moment, nous avons pris nos appartements à l'*Hôtel du Bon La Fontaine,* maison bien recommandable, rue de Grenelle, faubourg Saint-Germain, quartier de l'ancienne noblesse, près du carrefour de la croix rouge, à quelques arpents de Saint-Sulpice. Nous avons dans un voisinage plus ou moins rapproché, l'église Notre-Dame, le palais du Louvre, le jardin des Tuileries, les Champs-Élysées, l'hôtel des Invalides, le Champ-de-Mars, l'École militaire, le palais et le jardin du Luxembourg, le Panthéon, etc. Nos chambres ont un air, un parfun d'antiquité qui plaît. Ces murs épais, ces parquets en bois franc, ces meubles solides et élégants, ces cheminées en marbre, ces grands miroirs tels qu'on en voit dans les livres du dernier siècle, tout cela doit remonter au temps de Louis XV, alors que nos pères vivaient encore sous le sceptre de la royauté française.

Sous nos fenêtres, un buste de La Fontaine, avec sa grande perruque frisée à la Louis XIV, son regard méditatif, son nez aquilin, ses lèvres fines, semble ruminer dans sa tête la matière, le sel, l'abandon, le naïf d'une de ces fables charmantes qu'on ne se fatigue jamais de lire et de relire. Tous ceux qui nous connaissent ne pourront s'empêcher d'approuver le choix de notre hôtel, sachant toute la dévotion que nous avons portée, notre vie durant, non seulement en paroles, mais en actions surtout, au bonhomme et à ses distractions.

Voici la quatrième journée que nous sommes à Paris, et nous ne l'avons pas encore visité. Nous avons bien parcouru ces rues propres comme des parquets, ces avenues superbes bordées de palais en marbre, ces squares spacieux, ces jardins qui s'étendent à perte de vue, ces boulevards où tout respire gaieté, plaisir et splendeur, mais c'est tout. Nous avons voulu, avant de voir les

choses, voir les personnes, rendre visite et hommage aux amis sincères et dévoués que le Canada possède à Paris, tels que M. Rameau, M. Claudio Jannet, M. Biel, supérieur du séminaire, etc., etc., l'honorable Hector Fabre, ancien sénateur, commissaire canadien, qui paraît se donner beaucoup de peine pour faire connaître notre pays et ses richesses. Il s'est mis à la tête d'un journal, rédigé avec goût et esprit, *le Paris-Canada ;* il est actuellement à faire, dans le nord de la France, une série de conférences qui excitent un vif intérêt dans toutes les classes de la population, et sir Charles Tupper nous disait qu'il les croit destinées à produire un grand bien.

Les deux premiers jours que nous avons passés ici, il a plu presque tout le temps ; il faisait un froid humide qui nous pénétrait jusqu'à la moelle des os, et, pour nous réchauffer, nous n'avions qu'un petit feu de cheminée, ou rien du tout ; nous étions tentés de regretter nos gros poêles canadiens qui bourdonnent en dévorant une bûche d'érable. Nous nous sommes acheté chacun un parapluie ; mon honorable compagnon, voulant sans doute imiter jusqu'au bout le patron de notre hôtel, a perdu le sien avant même de s'en être servi. Aujourd'hui le soleil riant nous laisse voir les splendeurs de la ville dans toute leur gloire. Nous allons en profiter. Adieu !

V

PARIS.

L'agence canadienne.—L'Hôtel de la cité du Retiro.—Nos relations.—Le cardinal Guibert.—Mgr Richard.—M. Biel et l'abbé Vigouroux.—M. Claudio Jannet.—M. Marmier.—M. Jules Simon.—Le comte de Sesmaisons et le baron de La Grange.—M. de Molinari.—MM. Thors, Meschine et de La Bassetière.—Les églises.—Notre-Dame.—Saint-Sulpice,— Saint-Germain.— Ste-Clotilde.— La Madeleine.— Notre-Dame-des-Victoires.— Saint-Roch.— Notre-Dame de Lorette. — La Trinité et St-Louis d'Antin.— Le Père Monsabré — Les Champs-Élysées.—Prudence des enfants du siècle.—Versailles.—Une brave famille.—Une espérance d'avenir.

Paris, 23 mars 1885.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Nous avons dû quitter le *Bon La Fontaine,* tout bon qu'il est, pour nous rapprocher du centre de nos affaires, du bureau de

M. Fabre ; M. Labelle tient à s'entendre avec le commissaire canadien, afin qu'il y ait unité dans les plans et ensemble dans les opérations. D'après lui, tout devrait converger vers le représentant du Canada, pour lui donner toujours de plus en plus de l'importance, du relief, de l'éclat. Cette institution, dans la capitale française, est devenue, non seulement utile et convenable, mais encore d'une nécessité absolue, si l'on veut renouer entre le Canada et la France, d'une manière sérieuse, des relations de commerce, d'émigration et d'opérations financières. C'est là un travail qui demande à être lent, si on le désire permanent et sûr. Pour profiter de toutes les circonstances, de toutes les ouvertures, pour créer les mouvements et les opinions, pour diriger les courants d'idée et de finance, il nous faut constamment, sur les lieux, un homme autorisé. Hier encore, M. Claudio Jannet nous disait : "Très souvent, il me vient des fils de bonnes familles, qui désirent passer au Canada. Je leur donne tous les renseignements que me permet la connaissance de votre pays, que me suggère ma sympathie pour votre population. Mais quand ils me demandent : devons-nous émigrer? je n'ose prendre sur moi la responsabilité de répondre un oui formel. Je les renvoie au commissaire du Canada. La suppression de cette agence serait un malheur pour vos intérêts en France. Jamais elle n'a été d'une plus grande nécessité que dans les conjonctures actuelles."

Nous avons transporté nos pénates à l'*Hôtel de la Cité du Retiro*, faubourg Saint-Honoré, à quelques cents verges de l'église de la Madeleine. *Retiro* est bien le nom, car le passage privé sur lequel donne notre porte d'entrée, quoique au centre de Paris, *est retiré*, loin du bruit et de ces roulements de voitures qui résonnent comme un tonnerre grondant ; et, au sein de l'agitation qui va et vient autour de nous, nous jouissons du calme, comme dans une île tranquille, perdue au milieu des flots qui battent ses rivages. Devant nous est la place de la Concorde, avec son obélisque, ses statues et ses fontaines, ensemble féerique, lorsqu'il est éclairé, dans la nuit sombre, par mille réverbères scintillants qui alignent leurs feux, les croisent, et en font les figures et les jeux les plus bizarres ; sur notre gauche, longeant la Seine, se tiennent comme par la main le jardin des Tuileries, le palais et les musées du Louvre ; sur notre droite s'étendent les Champs-Elysées qui, par une splendide avenue partant de l'*Arc de triomphe de l'Étoile*, communiquent avec le Bois de Boulogne. Nous n'avons qu'un pas à faire pour sortir de notre solitude et nous trouver sur les places les plus fréquentées de Paris. Au Retiro, nous vivons dans le commerce de plusieurs membres de l'ancienne noblesse, un comte et une comtesse de Montigny, un comte Jean de Sales, rejeton du frère du saint évêque de Genève, un député de la droite représentant le Gard, M. Pyerre, etc. ; toute la société nous est bien sympathique et agréable. Enfin, nous

n'avons pas à nous repentir d'être venus loger chez madame Durand.

Voici quinze jours que nous sommes ici, et M. Labelle n'a point encore vu Paris. Il n'a pas eu trop de temps pour visiter ses nombreux amis, et leur parler de colonisation. Il ne se fatigue jamais de répéter, du matin jusqu'au soir, tantôt à monsieur celui-ci, tantôt à monsieur celui-là, les mêmes explications. En arpentant les trottoirs, il pense sans doute à son sujet favori, et pendant que son esprit se promène dans la Rouge, dans la Lièvre, au Témiscamingue et au Manitoba, ses pieds s'égarent dans le dédale des rues, des avenues et des boulevards ; il n'a pu encore saisir le fil qui conduit à travers le labyrinthe de Paris ; mais il vise plus haut, *altius tendimus.* Partout, il est reçu avec les plus grands égards ; il ne se passe pas de jour qu'il ne soit invité, soit pour déjeuner, soit pour dîner, dans quelque famille tout à fait honorable. La renommée commence à publier son arrivée en France ; il lui vient, de tous côtés, des personnes qui désirent s'informer du Canada et de ses ressources. Quand il est à l'hôtel, je puis dire qu'il donne une suite d'audiences presque continuelles. En un mot, M. Labelle est à se créer en France, pour le plus grand bien de nos rapports avec l'ancienne mère patrie, un cercle de relations importantes dans le monde le mieux posé.

Son Eminence le cardinal Guibert a bien voulu nous donner une audience de près d'une heure. "Vous avez des lettres de Mgr Taché, mais j'ai pris part à son ordination ; du provincial des Pères oblats au Canada, mais je suis moi-même un enfant de Mgr Mazenod." Dans une conversation amicale, sérieuse, tranquille, il nous a développé les considérations les plus hautes sur l'état de la société en France ; c'était plaisir d'entendre parler la sagesse d'une longue expérience et la vigueur d'une verte vieillesse. Si j'étais un reporter du *New York Herald*, j'aurais à vous servir un bel article, plein de finesse et d'observations profondes ; mais laissons sous les secrets du voile ce qui a été confié à un entretien confidentiel.

Mgr Richard, coadjuteur de l'évêque de Paris, s'est montré pour nous plein de bonté ; il dit qu'il se met volontiers à notre service, pour nous ménager des relations avec le clergé.

De même M. Biel, supérieur du séminaire de Saint-Sulpice, avec le meilleur vouloir possible, nous donne des lettres pour toutes les maisons de sa société. Nous n'avons pu passer à Saint-Sulpice, sans faire visite à M. Vigouroux, cet homme si modeste et si savant, qui nous avait tant édifié et intéressé par son ouvrage en quatre volumes, intitulé *la Bible et les découvertes modernes.*

M. Claudio Jannet est un apôtre pour l'idée canadienne. Son esprit distingué, son autorité en science économique et ses hautes relations sociales, le mettent en état de nous faire beaucoup de

bien, et il nous le fait. Déjà, il a dirigé vers nos plages plusieurs fils de famille, et ces colons ne sont que les arrhes d'envois plus considérables. M. Labelle aime à proclamer hautement que M. Jannet, par l'intérêt qu'il porte à notre pays, par ses invitations pressantes, par sa correspondance, a déterminé ou, au moins, a précipité son voyage en Europe. Il nous invita à déjeuner chez lui. Madame Jannet et sa famille partagent l'affection de l'époux et du père pour la France d'Amérique ; nous avons reçu, sous ce toit ami, l'hospitalité de compatriotes sur la terre étrangère. L'illustre professeur se plaît à dire que le plus beau souvenir de sa vie, est son voyage au Canada, en 1880 ; et il ajoutait en riant : " Vous verrez que je finirai par aller mourir chez vous."

M. Marmier, de l'Académie française, nous reçut, avec une ouverture de cœur charmante, dans son cabinet de travail, enterré dans ses livres. Quelle foi dans l'avenir de la race française en Amérique ! Il nous fit présent, encore en épreuves, d'une nouvelle étude sur le Canada, qui doit paraître bientôt. Si vous voulez avoir une idée de la conversation que nous avons eue avec le savant académicien, je vous citerai quelques lignes de son livre ; elles en donnent le ton et la couleur. " Ces chers Canadiens ! comme ils ont combattu pour garder leur religion, leur idiome, leur nationalité. On glorifie le courage qui se manifeste sur le champ de bataille en une heure d'effervescence. N'est-il pas plus admirable, le courage de chaque jour qui se maintient résolument dans une lutte pénible, pendant de longues années ? Les Groënlandais disent que les aurores boréales sont produites par les âmes des morts, qui viennent, à la surface du ciel, voir les lieux qu'elles ont aimés. Dans cent ans, je voudrais être au milieu des aurores boréales du Nord-Ouest, pour voir, dans toute sa prospérité et sa splendeur, la noble fille de la France religieuse et monarchique du seizième siècle : la Nouvelle-France."

M. Jules Simon qui, pour un motif d'ordre et de conservation, a si bien défendu, au sénat, les droits du clergé et les privilèges de la papauté, nous disait : " Il y avait un temps où la France soutenait dans le monde les causes chevaleresques et l'idée catholique. Malheureusement ces jours ne sont plus. Vous êtes, messieurs, descendants de Bretons ; je suis Breton moi-même. J'ai longtemps représenté l'arrondissement de Saint-Brieuc. Si vous allez dans une certaine ville de Bretagne, vous y trouverez le boulevard de *Jules Simon* qui aboutit au boulevard de *Chateaubriand ;* souvent dans ce monde les extrêmes se touchent." Alors M. Labelle lui dit gracieusement : " Je suis destiné à avoir pour représentants aux chambres d'assemblées, des premiers ministres ; dans le pays de mes ancêtres, le premier ministre de la France ; dans mon pays natal, le premier ministre de la province de Québec, l'honorable J. A. Chapleau."

M. le comte de Sesmaisons et madame la comtesse aiment

beaucoup le Canada, en ayant rapporté le plus beau souvenir. Nous avons déjeuné à leur hôtel, en la compagnie du baron de La Grange. Le comte et le baron, qui sont deux voyageurs intrépides, se proposent de se rendre, au printemps, à la baie d'Hudson, par la route qu'a suivie, l'été dernier, monseigneur Lorrain. *Incredibile dictu !* la comtesse et la baronne, en véritables amazones des temps antiques, accompagneront leurs maris. Je leur souhaite bon voyage, bonne chasse, bonne pêche, et pas trop de maringouins.

M. de Molinari, qui a déjà visité deux fois le Canada, conseille les Flandres comme champs d'opérations ; là, se presse la pupulation la plus dense du globe, la science agricole s'y est élevée au plus haut degré.

M. Thors offre ses services. Le baron de Meschine, qui a poussé, l'automne dernier, une excursion jusqu'au lac Témiscamingue, se dit tout dévoué. M. de La Bassetière doit mettre M. Labelle en rapport avec le comité d'émigration de l'Alsace. Enfin, s'il me fallait énumérer tous les personnages de marque que nous avons rencontrés depuis quinze jours, je n'en finirais pas, et, pour parler comme Virgile, les ombres du soir, descendant des montagnes, s'allongeraient auparavant dans les vallées.

Tout en n'ayant pas la prétention de visiter en détail, nous ne passons pas devant une église sans y arrêter, et sans promener autour de ses chapelles, de ses nefs, de ses arceaux, un regard curieux et souvent étonné. Quelle variété dans les plans, les conceptions et l'architecture ! Quel cachet de majesté, de mystérieux, de demi-jour et de piété ! Ce qui frappe M. Labelle surtout, ce sont les tableaux des grands maîtres, suspendus à ces murs en pierre, à ces voûtes en marbre. " Quelles belles peintures ! ne cesse-t-il de répéter. Si nous en avions de semblables au pays, ce ne serait pas toujours, dans nos églises de la ville et de la campagne, de la menuiserie, encore de la menuiserie, toujours de la menuiserie." Entre autres églises, nous avons visité :

Notre-Dame, au portail gothique d'un effet superbe, dont la construction remonte au douzième siècle. Nos pères dans la foi, pas plus que les modernes industrieux, ne reculaient devant les entreprises gigantesques. Aujourd'hui, ou bâtit des chemins de fer, alors on bâtissait des temples au Très-Haut.

Saint-Sulpice, monument du siècle de Louis XIV, avec sa façade qui réunit, dans ses deux colonnades superposées, le dorique et l'ionique. Ses dix-huit chapelles sont d'une richesse et d'une beauté de peinture à ravir. C'est l'église de M. Olier ; c'est de là que sont partis ces éducateurs du clergé, ces prêtres modèles, qui ont tant fait pour promouvoir les intérêts du Canada, et en particulier, pour assurer et consolider l'établissement de Montréal.

Saint-Germain, une des plus anciennes églises de Paris, dont les décorations récentes sont le chef-d'œuvre d'Hippolyte Flandrin. Aujourd'hui, elle se trouve enclavée dans le centre de Paris ; au-

trefois elle était entourée de prairies, y compris le fameux "Pré-aux-Clercs," ce qui lui valut son titre de Saint-Germain-des-Prés. Alors florissait à ses côtés la célèbre abbaye qui fournissait des cardinaux à l'Église, et même des rois à l'État, comme dans le cas de Hugues Capet et de Casimir de Pologne.

Sainte-Clotilde, qui rappelle les gloires et la conversion de Clovis, du gothique le plus pur, le plus simple et le plus élancé. Puisse cette bonne sainte patronne ramener à la foi ceux de ses enfants qui s'en sont écartés, les communards, plus païens que les Francs de Mérovée.

La Madeleine, "le temple de la Gloire" sous Napoléon, édifice long de 354 pieds, large de 141, haut de 100, reposant sur une base de 21 pieds d'élévation, complètement entouré de massives colonnes corinthiennes. C'est là que nous disons la messe. Notre tour n'arrive pas avant dix heures. Il y a dix-neuf prêtres attachés à la desserte, et dix-neuf autres ecclésiastiques qui enseignent dans des familles privées, s'y rendent chaque matin pour y célébrer les saints mystères. Le curé, M. Lerebourre, qui a succédé à M. Deguerri, martyr de la commune, a été un des confrères de séminaire de Mgr Fabre.

Notre-Dame-des-Victoires, siège de l'Archiconfrérie, où les murs de toutes les chapelles sont couverts de plaques de marbre avec des inscriptions, ex-voto des âmes reconnaissantes qui veulent rendre un témoignage public à la puissance et à la bonté de la sainte Vierge.

Saint-Roch, l'église douce et pieuse, dont les chapelles n'en cèdent guère, en richesse, à celles de Saint-Sulpice. C'est ici que Bonaparte, commandant des troupes de Paris, commença sa fortune, le 3 octobre 1795, en dirigeant les canons de son artillerie sur la populace, qui venait renverser le Directoire.

Cessons d'énumérer. Cependant je ne puis taire *Notre-Dame de Lorette*, avec ses couleurs vives et gaies ; *la Trinité*, dans le style de la renaissance ; *Saint-Augustin*, dont l'autel semble vouloir s'élever jusqu'à la voûte; *Saint-Louis d'Antin*, église humble et pauvre à l'extérieur : elle se trouve sur le chemin que nous suivons pour nous rendre de notre hôtel au bureau du commissaire canadien ; j'y arrête souvent, cette modeste chapelle est pour moi pleine de charmes : *omnis gloria filiæ regis ab intus*, "toute sa beauté lui vient de l'intérieur."

Hier, dimanche, nous sommes allés, à Notre-Dame, entendre le Père Monsabré. Le cardinal, avec son chapitre, était au banc d'œuvre ; la basilique regorgeait d'hommes silencieux, recueillis, attentifs. La conférence traitait de la satisfaction : "Les grands pénitents ont été des sages pour eux-mêmes et des bienfaiteurs pour l'humanité." Pendant une heure et demie, le nombreux auditoire demeura sous le charme d'une parole digne, forte, nerveuse, d'une diction à la fois riche et sobre, d'un débit correct, noble et

sagement ménagé ; car l'orateur de Notre-Dame est un artiste, tout dans son action est prévu, amené, préparé. Cependant y a-t-il, dans cette éloquence, la spontanéité de Ravignan, les élans et l'envergure de Lacordaire ? A Montréal, plus d'une fois, j'ai été plus ébloui par M. Lecoq, plus entraîné et ému par M. Collin.

Le dimanche précédent, vers trois heures, revenant de chez M. Fabre, rue Boétie, nous traversâmes les Champs-Élysées ; flots de population qui s'écoulaient comme un fleuve humain, parlant, jasant, riant, vers le bois de Boulogne ; nombreux équipages étincelants de richesse et de luxe ; cafés chantants qui remplissaient l'air de leurs molles harmonies ; mille attractions diverses à travers ces allées superbes, bordées d'arbres séculaires ; c'est un tourbillon de plaisirs, un déploiement d'amusements, le rendez-vous des jouissances humaines, l'Élysée de la terre. Ces larges avenues sont-elles bien la route étroite qui mène à l'Élysée du ciel ? Tout de même, je dois dire que nous n'avons rien vu extérieurement que de convenable. Ce qui ne put ne pas charmer le curé, c'est une musique composée de hautbois, de fifres, de clarinettes, de tambourins, et que sais-je ? Des sons moelleux et doux, se modulant comme les roulades du rossignol, joyeux, sautillants, puis tristes et langoureux, expirant comme des soupirs pour se ranimer plus vivaces et plus sonores, produisaient une mélodie savoureuse et enivrante. Mon oreille est plus rebelle que la sienne aux séductions de la musique, je dus l'arracher à ces harmonies de sirènes. Heureusement qu'il n'y avait là ni Charybde ni Scylla.

" Quelle promenade ! disait-il, surtout quand le printemps est venu habiller ces arbres de leurs feuilles, émailler ces gazons de leurs fleurs, remplir les airs de senteurs parfumées. Tout Paris avec ses places ombragées, ses avenues, ses boulevards, n'est qu'un vaste parterre, entouré de monuments, de palais, de châteaux : c'est une ville féerique, une création des *Mille et une nuits*. Que de sommes énormes dépensées dans ces embellissements ! mais aussi, quels intérêts la curiosité de l'Europe ne vient-elle pas payer au capital investi dans les créations du plaisir et de l'amusement. C'est bien le cas de répéter que les enfants du siècle sont plus sages que les fils de la lumière. Si de pareilles sommes d'argent étaient jetées dans la colonisation, avant deux ans, mon chemin de fer aurait traversé la Lièvre et la Gatineau, et serait rendu dans la plaine du Témiscamingue."

Nous avons poussé une pointe, en dehors des murs de Paris, jusqu'à Versailles. Là, nous avons rencontré un chaud ami du Canada et des intérêts canadiens, homme de finances, bonapartiste décidé, ancien directeur d'un journal impérialiste, ami et élève de Rouher, M. Moranges. Il nous amena déjeuner chez lui, où madame et mademoiselle Moranges nous prodiguèrent, avec la plus grande bienveillance, les soins de l'hospitalité. Dans l'après-midi, notre hôte prit une voiture et nous fit visiter le *Palais de*

Versailles, tout plein des souvenirs et des gloires de Louis XIV, ainsi que des ombres douloureuses de l'invasion et des triomphes orgueilleux de Guillaume de Prusse, qui s'y fit proclamer, en 1871, empereur d'Allemagne; *les jardins*, arrachés par l'art et l'opulence, à une nature rebelle, avec la *pièce d'eau des Suisses*, le *tapis vert*, le *bassin d'Apollon*, etc., enfin le grand *Trianon*, villa bâtie pour la sage madame de Maintenon, et le petit *Trianon*, où l'infortunée Marie Antoinette, habillée en bergère, dans la solitude d'une forêt artificielle, sur le bord d'un étang, aimait à jouer à la fermière, trayait les vaches, et écrémait le lait sur des tablettes en marbre. Pauvre reine, digne d'un meilleur sor[illegible] ne puis traverser la place de la Concorde, qui se trouve à cent p[illegible]s de notre hôtel, sans songer à ses malheurs presque uniques dans l'histoire, à la guillotine qui fit tomber sa tête royale et, avec elle, la royauté.

Tout le monde sait que Paris est le siège des doctrines matérialistes, du sensualisme et des plaisirs mondains; personne n'ignore non plus que, dans cette Babylone moderne, le nombre des bons est considérable, c'est ce qui retient le bras vengeur de la justice divine; mais ce qu'on ignore généralement, peut-être, c'est le degré d'héroïsme où la vertu est portée dans les intérieurs chrétiens : la lutte aiguise le bien, le purifie, le fortifie. Nous sommes reçus sur un pied d'intimité dans une famille composée du père, de la mère, du beau-père, de la belle-sœur, et de sept enfants, six garçons et une fille; comme vous le voyez, une famille patriarcale, une vraie famille canadienne. Quel parfum de piété, d'édification et de bonne éducation on y respire ! Trois fois déjà, à sept heures du soir, nous avons dîné chez cet ami; les enfants à table se tiennent bien, sages, raisonnables; le père dit le *bénédicité*, la mère les grâces; à huit heures on passe au salon, tous s'asseoient en cercle autour de l'âtre qui pétille : quelle politesse, quelle ouverture de cœur, quelle simplicité et quelle dignité dans la conversation ! A 8½ heures, les enfants au-dessous de douze ans viennent embrasser père et mère, et se retirent dans leurs chambres à coucher; à 9 h., c'est le tour de ceux qui ont moins de seize ans; enfin à 9½ hrs, le grand garçon de dix-huit ans, et la mère, prennent leur congé, et la veillée se continue, jusqu'à 11 heures, avec le père et le grand-père; au moment du départ, la dame apparaît pour souhaiter bonsoir et bonne nuit. Avant longtemps vous aurez l'occasion de faire connaissance avec monsieur et madame Brisset. Cette famille possède plus d'un million de francs; elle est décidée à aller s'établir au Canada. Les parents, chrétiens à la façon de nos pères, qui cherchaient une terre nouvelle pour mieux servir Dieu, dans le dessein de soustraire leurs enfants aux mille dangers qui les environnent, quitteront la patrie tourmentée pour un pays plus tranquille, plus heureux.

M. Labelle souhaiterait pour la province de Québec, pour le Manitoba, une émigration française de ce genre. Les meilleures

traditions du passé se trouveraient renouées. Les capitaux de la France se joindraient aux capitaux anglais pour développer nos immenses ressources. L'esprit d'ordre et l'économie du Français viendrait aux secours de notre industrie naissante et de notre agriculture, qui entrent hardiment dans les voies du progrès. La nation canadienne, sortie des deux premiers peuples du monde, élevée dans les principes de la liberté la plus large et la plus solide, façonnée au maniement des institutions britanniques, deviendrait dans son pays sévère, mais fertile et salubre, la nation de l'avenir.

V

DE PARIS CHEZ M. RAMEAU.

Une résolution bien arrêtée.—Chez madame Camusat.— Une lettre de M. Rameau.— *La Terre à vol d'oiseau.*— Le haut de l'Ottawa.— Une lettre de M. O. Reclus.— Le géographe poète.— Chaintreauville.— D'un agrément dans un autre.— Adon.— Ce qui s'appelle jaser.— Un homme qui s'y connaît.— Départ pour Rome.

Adon (Loiret), 25 mars 1885.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Avant de partir d'Halifax, M. Labelle me disait : " J'irai voir M. Rameau, dussé-je courir aux extrémités de la France ; cet homme nous a fait trop de bien ! il nous a révélés à nous-mêmes. Il a compris la philosophie de notre histoire, la force de notre expansion, la stratégie de nos mouvements, les secrets de notre avenir et les destinées extraordinaires de ce groupe français appelé, à côté de populations celtiques et anglo-saxonnes, à être un des éléments constitutifs d'un grand peuple. *La France aux colonies* a relevé bien des courages abattus, ouvert à la perspective nationale des horizons nouveaux, et rallié autour d'un même drapeau tous les efforts et tous les dévouements.

Une des premières lettres écrites sur la terre de France, a été pour Adon, commune du Loiret, où demeure le grand ami du Canada ; une des premières visites a été pour madame Rameau, alors de passage à Paris, chez sa mère madame Camusat. Dieu

sait avec quelle cordialité nous avons été reçus, avec quel empressement nous avons été invités à nous rendre à Adon.

Le 10 mars, M. Labelle recevait, du Loiret, une lettre dont voici quelques extraits : " Monsieur l'abbé, j'apprends que vous " êtes arrivé à Paris et descendu au *Bon La Fontaine*. Je suis à la " campagne en ce moment, mais madame Rameau est à Paris, et " près de vous, rue du Pré-aux-Clercs, n° 7. Elle sera heureuse " de vous voir, elle vous connaît de réputation. Comme il me " serait impossible d'aller à Paris avant le 6 d'avril, vous pourrez " combiner avec elle une petite excursion jusqu'ici, où je serai " très heureux de vous recevoir et de causer avec vous. Mon " ami, M. Reclus, qui aime passionnément le Canada, qui est un " des Français qui connaissent bien toute la question concernant " ce pays, et qui notamment suit vos publications et vos entre- " prises, s'y intéressant tout particulièrement, serait très désireux " que vous pussiez arrêter chez lui en venant ici. Il demeure, " moitié chemin de Paris à Adon, à la porte de Nemours. Vous " n'auriez qu'à le prévenir de votre passage, et il serait à la gare " pour vous attendre. C'est un homme fort distingué, d'un esprit " élevé, et qui joue un rôle considérable dans les publications de " la maison Hachette. Il vous sera agréable et utile de le con- " naître. Une fois chez lui, tâchez de vous arranger pour venir " ensemble chez moi, où vous serez les bienvenus, et où nous " pourrons nous entretenir à notre aise de votre cher pays..."

Entre autres publications, M. Onésime Reclus a donné au public un ouvrage illustré sur la géographie, *la Terre à vol d'oiseau*, un chef-d'œuvre d'exactitude, en même temps que le style, de coloris, de prestesse et d'éclat. Il a su rendre attachante et attrayante, comme les tableaux d'un roman, une étude jusqu'ici sèche et aride, une nomenclature trop souvent monotone de villes, de lacs et de montagnes. Il est à donner de son ouvrage une nouvelle édition considérablement augmentée, sur un format agrandi, avec accroissement dans le nombre des gravures, quelque chose, je crois, qui est appelé à faire sensation dans le monde de la science et de la littérature.

Rarement trouvera-t-on en Europe, où notre pays est encore si peu connu, un écrivain qui décrive avec autant de justesse, notre grande nature et ses sauvages beautés, notre vigoureuse population avec ses ressources d'énergie et ses forces de résistance. Ce n'est pas lui qui dirait que le pont Victoria touche, d'un bout, Portland, et de l'autre Port Huron. Voulez-vous avoir une idée de sa manière ? voici comme il parle du haut de l'Ottawa :

" L'Outaouais, ou Ottawa, sort d'un archipel de lacs sévères " dans le haut septentrion, au sein de forêts que le bûcheron " épargne encore. Tantôt il s'élargit en bassins assez amples pour " s'appeler lacs, tantôt ses deux rives, dressées en noirs escarpe- " ments, se rapprochent tellement l'une de l'autre qu'elles con-

" fondent presque l'ombre de leurs granits et de leurs sapins dans " le sombre cristal de ses eaux. Il court de dormants en rapides ; " les vapeurs remontent ses courants les plus violents, mais ne " peuvent triompher des cascades : le sifflet de la locomotive rem- " place alors celui du bateau, des chemins de fer tournent l'obs- " tacle, à travers des solitudes qu'animent à peine quelques caba- " nes et des camps d'abatteurs de bois."

Le 18 mars, M. Labelle recevait, de cet écrivain plein de verve, une lettre dont suit un extrait : " Je serai trop heureux de voir " de mes yeux M. Labelle, colonisateur en chef. Je vous ai beau- " coup de reconnaissance comme Français, car plus que personne " vous étendez la France dans ce qu'elle a de plus vivant et " durable, le Canada ; comme homme, car nul n'arrache ou ne " détourne plus de jeunes gens de la manufacture, de l'industrie " de la ville, pour les planter au bord des lacs ; or, je suis profon- " dément ennemi de la civilisation moderne en ce qu'elle a d'ur- " bain, c'est-à-dire de faux, de vain, d'énervant, de pourrissant. " Vous avez crié ce qu'il faut crier : *au nord !*

" Voyez comme je suis de votre avis. Dans un livre que je " publie en ce moment, et dont il vous sera fait hommage à la " fin de l'année sous forme de livre d'étrennes, vous lirez, à pro- " pos de l'avenir des Français, qu'il leur reste (s'ils le veulent bien) " *le Canada, grand comme l'Europe et blanc tous les ans de son* " *premier à son dernier sapin, sous le scintillement des sept astres* " *du Nord. Heureux le peuple des longues neiges, virilement élevé* " *par une nature sévère ; sa jeunesse sera renouvelée comme celle* " *de l'aigle.*

" Dans le grand désir que j'ai de vous voir, j'avais prié M. " Fabre de vous conseiller ceci : quand vous irez faire visite à " M. Rameau, en sa résidence de Saint-Père, à Adon-en-Gâtinais, " vous passerez, bon gré mal gré, à Nemours. Pourquoi ne pas " vous arrêter entre deux trains ? Je vous ferai déjeuner avec le " curé de Saint-Pierre-le-Nemours, qui s'intéresse au Canada, et " avec un médecin qui s'y intéresse plus encore ; et peut-être que " le dit curé, M. Lamy, pourra plus tard vous aider en votre " œuvre. Après quoi, si je puis, je vous accompagnerai chez M. " Rameau, dans le cas où je ne serais pas trop chargé de travail, " avant mon départ pour une petite ville, aux lieux paternels, " dans les Pyrénées, à Orthex, ville point trop éloignée de Lour- " des, que tout Canadien visite."

En conséquence de ces invitations pressantes, mardi 24, à 7½ heures a. m., nous prenons les chars pour la campagne. Trois heures plus tard, ayant parcouru soixante-six milles, nous descendons à Nemours, où nous tendent les mains M. Reclus et le curé de Saint-Pierre. Regard bienveillant et fier, œil vif et pur comme notre ciel de janvier, chevelure épaisse et noire encadrant l'intelligence et la poésie, physionomie nerveuse et mobile du méridional,

mouvements brusques, allures alertes, démarche preste et légère, M. Reclus réalise pour moi l'idéal que je me suis formé du chevalier espagnol, aventureux et hardi, qui partait, trois siècles passés, à la découverte et à la conquête de pays nouveaux.

Nous faisons visite au presbytère ; puis, par une route pittoresque, grimpant au flanc de la colline, contournant les rochers, abritée d'arbres divers, nous montons à Chaintreauville, la résidence du géographe poète. De là, nous voyons à nos pieds, distante d'un mille, la ville de Nemours, la vallée fertile à travers laquelle la Loing promène ses méandres, bordée qu'elle est de coteaux enchanteurs. M. Labelle, Troyen qui voit partout l'image de la patrie absente, trouve que le pays ressemble à la Chute-aux-Iroquois. Sous la gracieuse présidence de la dame de céans, en compagnie du curé, du médecin, au sein d'une petite famille pétillante de vie et de santé, nous prenons un déjeuner arrosé de Saint-Émilion, de gaieté et d'esprit. Je ne pouvais revenir de mon étonnement, en entendant notre hôte nous parler du Canada, avec une connaissance parfaite des moindres détails de notre vie sociale et des progrès de notre colonisation. Il reçoit nos principaux journaux, voir *le Manitoba*, de Saint-Boniface. Quel Canadien pourrait m'en dire autant sur Saint-Léon, Sainte-Agathe, et Saint-Pierre de la Rivière-aux-Rats ? Ce sont des paroisses que j'ai vues naître ; j'étais ravi. *Les plus belles choses ont le pire destin, et* cette visite, *rose, a vécu ce que vivent les roses !* A deux heures, nous dûmes partir.

Cependant, il ne faut pas trop se plaindre. Nous tombons d'un agrément dans un autre. Madame et mademoiselle Rameau, revenant de Paris, sont dans les chars. Avec elles, nous faisons le trajet de Nemours à Nogent-sur-Vernisson, dans le même compartiment, puis de Nogent à Adon, distance de neuf milles, sur une route superbe, dans une même voiture, celle que M. Rameau a envoyée à notre rencontre.

Adon est une commune de l'ancien Orléanais, isolée, retirée, à 35 lieues environ de Paris. M. Rameau y vit comme un patriarche, dans la solitude d'une campagne tranquille, faisant profiter ses treize cents arpents de terre, veillant sur ses fermiers, se livrant à ses études sérieuses, s'occupant lui-même de l'éducation de ses enfants ; ils sont au nombre de quatre, trois filles, dont l'une est mariée, et un garçon, vif, spirituel, l'espoir de la race. On me pardonnera ces détails, car, au Canada, vous le savez, M. Rameau est regardé comme le père et le protecteur né des intérêts nationaux.

Il reçut M. Labelle à bras ouverts, et l'embrassa comme un vieil ami qui revoit son ami après une longue absence. Durant une veillée délicieuse, assis en cercle autour de l'âtre qui pétille, enfoncés dans de grands fauteuils, les pieds tournés au feu, minuit nous surprit parlant du Canada. Ce matin, sur la route qui con-

duit à l'église d'Adon, éloignée d'un mille du manoir, nous nous entretînmes encore du Canada ; le Canada, de nouveau, a été le sujet de la conversation depuis le déjeuner jusqu'au moment du départ. Notre hôte s'informa, en détail, des nombreux amis qu'il a au pays, mais le pays lui-même est le premier de ses amis. Madame Rameau n'en cède pas à son noble époux en intérêt pour les Français d'outre-mer. Il est impossible de dire tout ce qu'elle a fait pour nous rendre agréable le séjour de sa maison ; bref, au risque de manquer à notre parole, nous avons dû promettre de revenir.

M. Rameau a étudié notre histoire en penseur et en philosophe ; il ne s'est pas tenu à la surface des événements, il a creusé ; raconter des faits ne lui suffit pas, il brasse des idées. Il recherche les causes latentes de notre force, il dévoile les secrets de nos succès, il signale les écueils à éviter ; enfin, éclairé par les lumières du passé, les raisonnements de la critique et les leçons des événements, il trace à grands traits la route à suivre, comme un prophète qui lit dans l'avenir. Il n'hésite pas à dire qu'il est de l'intérêt des Canadiens, comme de celui de la couronne britannique, que nous restions, autant qu'il plaira à Dieu, ce que nous sommes. D'après lui, la grande force qui développera toujours de plus en plus les meilleurs intérêts de notre nationalité, c'est le double amour que nous portons à la patrie et à la religion. Dernièrement, dans un travail fait de main de maître, fort en chiffres comme un problème de mathématiques, qu'il a lu devant la Société d'économie politique, fondée par M. Le Play, il s'est écrié :

" Patriotisme et religion ! ces deux termes marchent ici, dans
" une union admirable, vers un but commun ; le Canadien est
" profondément attaché à la foi catholique, d'où il a tiré de si
" précieux enseignements et de si fortes qualités ; mais, d'autre
" part, il a, depuis quelques années, acquis une telle confiance de
" sa force, des progrès étonnants qu'il a accomplis et de ceux
" auxquels il peut encore prétendre, que ses travaux eux-mêmes
" en reçoivent une impression nouvelle ; il ne se fait pas un défri-
" chement que les pionniers ne songent qu'ils agrandissent la
" puissance générale de la patrie, tout en créant la fortune de
" leur famille, et c'est là, messieurs, une bien grande force."

Nous retournons ce soir à Paris, et demain nous partirons pour Rome. Voir la Ville Éternelle, le Saint-Père, les lieux et les monuments consacrés par le sang de tant de martyrs, c'est un voyage qui m'apparaît à travers une auréole couleur d'aurore boréale.

VII

DE PARIS A GENES.

Premiers feuillets d'un journal.—La caravane.—Notre compartiment.—A travers la Bourgogne.—En Franche-Comté.—Aix-les-Bains.—Les petits Savoyards.—La maison de Savoie.—Les Alpes.—Les Laurentides.—Vallée de la Loire.—Turin.—A travers le Piémont.—Asti.—Alexandrie.—Gênes la Superbe.

Gênes, 28 mars 1885.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Nous sommes à Gênes, la ville aux palais imposants, l'antique rivale de Venise. Je tiens, jour par jour, le journal de cette excursion que nous faisons hors de France; je vous en envoie les premiers feuillets, espérant qu'ils trouveront auprès de vous la même bienveillance que mes lettres précédentes.

Jeudi, 26 mars.—Les vacances de Pâques commencent, les affaires chôment, chacun rentre dans ses foyers, nous en profitons pour faire notre voyage de Rome. Un train de plaisir y mène, aller et retour, pour cent francs, c'est une bagatelle, nous y sautons; et à 2½ heures p. m., nous roulons vers la ville des Césars et des Papes.

La caravane compte environ six cents personnes, qui, aux cinq minutes d'arrêt, grouillent et se croisent, sur la plateforme des gares, comme un peuple de fourmis.

Nous sommes neuf dans notre compartiment, de quatre nationalités différentes: trois Parisiens, MM. Pélisson, Lébé et Viallemonteil; trois Chiliens, M. Gonzales, monsieur et madame Pietro, qui, tout naturellement, sont glorieux de la guerre que leur pays vient de terminer avec le Pérou; un Italien à la physionomie mouvante et artistique; et deux Canadiens, qui entendent bien porter haut l'honneur de leur nation. Je prends de mon voisin des leçons d'espagnol, pour aujourd'hui j'ai appris à compter jusqu'à cent. M. Labelle, avec éloquence, décrit les ressources de notre pays, les richesses de nos forêts, l'étendue de nos prairies, les perfections de notre constitution, et les avantages de la *Rouge;* ces pauvres gens, qui n'ont jamais ouï parler du Canada, surpris, émerveillés, croient entendre des histoires de l'autre monde.

Nous saluons en passant *Charenton*, le Beauport de Paris pour les aliénés; *Melun*, patrie de Jacques Amyot; *Montereau*, célèbre par une victoire de Napoléon contre l'Europe coalisée; *Sens*, ville

de 13,000 habitants, assise sur l'Yonne ; *Laroche*, où, dans une cohue d'affamés, nous gagnons notre souper à la pointe de l'épée ; *Tonnerre*, nom terrible, place tout à fait paisible ; *Nuits-sous-Ravières* et les *Laumes*. Il était onze heures de nuit quand nous arrivâmes à la capitale de ces anciens princes bourguignons, si puissants, qui firent plus d'une fois trembler leur suzerain français, Dijon, la patrie de Philippe-le-Hardi et de Jean-sans-Peur, mais non pas sans reproche. Pendant que nous cognions des clous sur nos sièges, la vapeur nous emportait à travers les collines et les vignobles de la Bourgogne; nous ne vîmes rien de *Chagny*, de *Chalon-sur-Saône* et de *Bourg*. Ce fut une nuit de fatigues. Les Européens, qui ont devancé les autres peuples en tant de points, le cèdent certainement aux Américains pour la beauté et la commodité de leurs wagons ; ils n'ont en général, sur leurs chemins de fer, ni chars dortoirs, ni chars salons, ni autres choses encore plus nécessaires. Ceux qui ont eu, comme nous, à souffrir de cet inconvénient par delà les mers, me comprennent : *intelligenti pauca.*

Vendredi, 27 mars.—A 6 heures, nos yeux s'ouvraient à la lumière ; le soleil matinal éclairait notre entrée dans les montagnes de la Franche-Comté, puis de la Savoie. En laissant *Culoz* on longe le lac du *Bourget*, jolie nappe d'eau que Lamartine a immortalisée en la chantant dans un de ses poèmes. Ce nom, au Canada, a été immortalisé non par des vers, mais ce qui est mieux, par des vertus.

Aix-les-Bains est une petite ville de 5,000 habitants, située dans une plaine entourée de pics sauvages. Elle doit sa réputation à ses eaux thermales sulfureuses, et, chaque année, 12,000 baigneurs viennent y chercher la guérison de leurs rhumatismes. C'est ici que fait plusieurs mois de séjour notre jeune ami de la traversée, M. Ross. Que ne sait-il la nouvelle de notre passage ! Comme nous serions heureux de lui serrer la main !

A 7½ heures, nous entrons à Chambéry, capitale de la Savoie. La ville a 20,090 âmes, et des environs charmants. Qui n'a entendu parler des petits Savoyards ? Le poème d'Alexandre Guiraud me trottait par la tête :

J'ai faim ; vous qui passez, daignez me secourir.
Voyez : la neige tombe, et la terre est glacée.
J'ai froid ; le vent s'élève et l'heure est avancée,
Et je n'ai rien pour me couvrir.

Ici a régné cette noble et antique maison de Savoie qui a donné tant de héros à l'État, tant de saints à l'Église, et dont le dernier descendant s'est constitué de nos jours, à sa honte éternelle, le geôlier du pape. Les circonstances et les carbonari, sans doute, sont plus coupables que lui. Ses pieux ancêtres, du haut du ciel, ont dû répéter bien souvent cette parole du Sauveur : "Mon Dieu, pardonnez-lui, car il ne sait pas ce qu'il fait." Certainement il ne

sait pas qu'il pousse son trône et sa dynastie vers les horreurs de la révolution. Mais revenons aux Alpes.

Le convoi s'y engage, remontant en zigzag l'étroite vallée de la *Maurienne*, traversant la rivière de l'*Arc* de droite à gauche et de gauche à droite, tantôt longeant des abîmes, tantôt s'enfonçant dans des tunnels ; il traverse plusieurs villages, tous plus ou moins pittoresques, tous assez animés par l'exploitation de l'industrie et des mines ; *Aiguebelle*, *Épierre*, *Saint-Jean-de-Maurienne*, siège d'un évêché, quoique ne renfermant que 3,000 habitants ; *Saint-Michel*, enfin *Modane*, où sont les bureaux de douane, français et italiens.

A 1 heure p. m., nous nous engagions dans le tunnel du mont Cénis, pour n'en sortir que 45 minutes plus tard. Il y fait noir comme chez le loup ; des lanternes, placées de 1,500 pieds en 1,500 pieds, envoient aux voyageurs des jets de lumière blafarde ; au milieu de cette obscurité le bruit des chars roulant sur un sol de pierre, entre deux parois de pierre, sous une voûte de pierre, a quelque chose de sinistre. Le souterrain a environ deux lieues et demie de longueur. Ce travail gigantesque, commencé en 1857, n'a été achevé qu'en décembre 1870, pendant la guerre franco-prussienne. Il a coûté 75 millions de francs, payés moitié par la France, moitié par l'Italie. C'est bien le cas de répéter avec Horace : *Audax Iapeti genus*, ô race audacieuse de Japhet !

Sur tout le parcours, dans les Alpes, le paysage est d'un grandiose sublime. Vallées profondes, cols étroits et sombres, gorges étranglées, petites plaines oblongues, unies comme la main, étendant leur tapis de gazon jusqu'au pied des monts qui tout à coup s'élèvent abrupts ; villages épars qui se groupent serrés autour de leur église ; masses énormes reposant sur d'immenses assises ; rochers superposés dont les plus hauts surplombent au-dessus de nos têtes ; pics élancés comme des clochers de cathédrales gothiques ; croupes arrondies, dentelles de crêtes granitiques qui bornent avec caprice les limites de l'horizon ; verdure au bas des penchants ; au milieu, roches arides à travers lesquelles émergent çà et là quelques traces de végétation, ou même de petits champs cultivés ; sommets couverts d'une neige immaculée ; ruisseaux qui, en sautillant, descendent leurs marches de pierre ; filets d'écume et d'argent qui semblent tomber des hauteurs du ciel ; et, pour animer cette nature sévère, rude, sauvage, maisonnettes perchées sur les flancs en talus comme des nids d'hirondelles : seule, la main du Créateur pouvait semer à profusion d'aussi étonnantes merveilles. Les boulevards de Paris sont dépassés. Je sommeillais de temps à autre ; mon vis-à-vis, M. Pélisson, enthousiasmé, hors de lui-même, me poussait, disant : "Comment peut-on dormir en face d'une telle nature !"

De son côté, M. Labelle disait : "Quelle différence entre ces montagnes et nos Laurentides ! On dirait que les Alpes sont sor-

ties de terre, par une commotion volcanique, après que la croûte arable du globe a été entièrement formée, tandis que notre terrain laurentien et huronien, existant à la surface, *in principio*, dès les commencements, s'est couvert petit à petit d'une couche végétale, par le détritus provenant des feuilles et des débris d'arbres renversés. Si ces pauvres gens de la Savoie venaient s'établir dans les forêts de nos cantons, ou dans les prairies du Manitoba, comme ils amélioreraient leurs conditions d'existence. Ils ne seraient pas à la peine d'arracher une misérable récolte aux rochers et aux précipices. Ils sont honnêtes et moraux, Dieu les bénit de nombreuses familles, ils trouveraient dans notre pays l'espace et les facilités pour établir leurs enfants dans une honorable aisance." C'est là le sujet du discours, je vous fais grâce du développement.

Nous descendons les Alpes par la vallée de la Doire. Successivement Bardonèche, Beaulard, Salbertrand, Exilles, Chaumont, etc., font passer sous nos yeux leurs beautés, leurs cottages modernes, leurs maisons antiques et leurs souvenirs remontant au temps des Romains. Ce versant des Alpes est moins sauvage, nous approchons de l'élégance italienne.

A cinq heures, nous sommes à Turin, la ville de Victor-Emmanuel, l'ancienne capitale du Piémont, " le pays au pied des monts," borné qu'il est en effet de trois côtés par les montagnes des Alpes et des Apennins. Nous visiterons cette ville au retour. Qu'il me suffise de dire que nous y avons passé une bonne nuit à l'*hôtel de Bologne*. Si vous voulez voyager avec agrément et sans trop de fatigue, rappelez-vous et mettez en pratique ce double conseil : " bien dîner, bien dormir."

Samedi, 28 mars.— Il est 6 heures a. m. " Messieurs, montez en voiture ; en voiture ! En route pour Gênes." Les stations résonnent avec le charme d'une langue douce et sonore : *Moncalieri*, *Trofarello*, *Cambiano*, *Villanova*, *Villafranca*. Je me rappelle que dans une petite ville, près de *Vérone*, aussi appelée *Villafranca*, Napoléon III, à l'apogée de sa gloire, dictait, le 11 juillet 1859, à l'Autriche humiliée, les préliminaires d'un dur traité de paix. Hélas ! il ne songeait guère aux humiliations qui l'attendaient lui-même, onze ans plus tard. Les Romains avaient bien raison de faire crier sur la route que parcourait le triomphateur : " Souviens-toi que tu es homme." Traversant une campagne unie et bien cultivée, nous jetons un dernier regard sur les sommets blanchis des hautes Alpes, qui apparaissent éclatants et glorieux sous les premiers rayons du soleil, pendant que la plaine repose encore dans les indécisions d'une demi-obscurité.

Asti, ville de 17,000 habitants, est la patrie du poète Alfieri ; et ses concitoyens, fiers de sa renommée, lui ont élevé une statue sur la place publique, près de la cathédrale, Comme les œuvres

du grand dramaturge italien, le vin d'Asti a une réputation européenne.

Alexandrie, 29,000 habitants, fut bâtie en 1168 par les villes lombardes, liées contre l'empereur d'Allemagne, Frédéric Barberousse: on lui donna le nom du pape alors régnant, Alexandre III. A une petite distance d'Alexandrie, se trouve le village de *Marengo*, où le 14 juin 1800, Napoléon, premier consul, et le général autrichien Mélas, jouèrent les destinées de l'Europe.

A *Serravalle*, l'horizon se rétrécit et la voie s'engage de nouveau dans les montagnes, en suivant la vallée de la *Scrivia*. Les points de vue sont riches et variés ; nous serpentons sur de hautes terrasses maçonnées, à travers coteaux et vallons ; de jolies villas, devenant de plus en plus nombreuses, ornent le penchant des collines, plantées de vignes ou couvertes de blé encore en herbe. Enfin, tout à coup, comme nous sortions d'une gorge étroite, nous apparaît, baignant ses pieds à la mer, s'étendant en amphithéâtre sur le flanc à pente douce et régulière d'une montagne, ceinte de ses murailles solides, couronnée au loin d'un puissant cercle de forts postés comme des sentinelles avancées sur des sommets abrupts, avec ses palais de marbre, avec son port couvert d'une forêt de mâts, tout à coup, dis-je, nous apparaît, belle, brillante, éblouissante, Gênes la Superbe.

VIII

GÊNES.

Christophe Colomb.— A travers les rues et les ruelles.— *L'Annunziata*.— Le *Campo Santo*.— Québec.— La Gênes de l'Amérique.—Divisions intestines.— Un long détour.— La *Reno*.— *L'Ombrone*.— Pistoie.— Florence la Belle.— Une pension italienne.— Le palais *Pitti* et celui des *Offices*.— La *Viale dei Colli*.—Montréal.

Florence, 30 mars 1885.

Monsieur le Directeur,

Samedi, 28 mars.— Donc, à midi, nous arrivions à Gênes. En mettant le pied dans la ville, la première chose de remarque que nous rencontrons, c'est le monument de son grand homme le plus célèbre, une figure sympathique et chère à tout habitant de l'Amérique : Christophe Colomb. Le célèbre navigateur, debout

sur sa colonne de marbre, est appuyé sur une autre ; l'Amérique est à genoux à ses pieds, et les statues de la Religion, de la Science, de la Force et de la Sagesse l'entourent : conception tout à fait ingénieuse ! La science, dirigée par la sagesse, lui a donné l'idée de l'existence d'un autre continent ; la force lui a fait surmonter les mille obstacles qui s'opposaient à son entreprise, et la religion était le grand mobile qui le poussait à porter, avant tout, la foi chrétienne dans des régions nouvelles. Non seulement l'Amérique, mais le monde entier doit s'incliner devant ce génie bienfaiteur, trop méconnu, après comme avant sa mort. L'Eglise, peut-être un jour, mettra-t-elle à son front une auréole plus brillante que toute la gloire, toujours faible et passagère, que les hommes auraient pu lui donner.

Nous descendîmes à l'hôtel de Londres : on nous prit pour des lords anglais, nous payâmes en conséquence. Nous n'avions qu'une demi-journée pour visiter ; voulant jouer jusqu'au bout au grand seigneur (cela nous arrive rarement), nous louâmes un carrosse découvert, à deux chevaux ; et, l'air solennel, le corps droit : " Fouette, cocher ! en avant à travers les rues, bordées de palais en marbre à sept, huit et neuf étages, par les ruelles étroites et tortueuses qui n'ont jamais connu les rayons du soleil, et du fond desquelles le ciel bleu apparaît à peine large d'une aune. Mène-nous voir l'hémicycle superbe du *port*, la cathédrale de *S. Lorenzo*, les églises de *S. Ambroglio*, de *Santa Maria in Carignano* et de l'*Annunziata*, le palais *municipal*, le *palazzo Bianco*, le *palazzo Rosso*, le *palazzo Balbi*, le *Campo Santo*, les places *Del Principe d'Acquasale*, *d'Acquaverde*, et le reste."

L'église de l'*Annonciation* (Annunziata), en forme de croix, à trois nefs, avec voûtes en berceau reposant sur douze colonnes de marbre cannelées et incrustées, est un éblouissement de magnificences, de décorations, de dorures, de peintures et de tableaux. Ici, pas de menuiserie. Il faudrait un jour entier pour se rendre compte de chacun de ses détails.

La merveille de Gênes, d'après moi, est son cimetière, le *Campo Santo*. Sur une double galerie, formant un carré d'environ mille pieds sur toutes les faces, sont rangés des centaines et des centaines de monuments funèbres, évalués de dix à cent mille francs. Que de variété dans les créations ! aucun de ces dessins ne se ressemble. Ici, une épouse pleure, voilée de douleur, sur la tombe de son époux ; là, de petits enfants tendent les bras à une mère enlevée à leur affection ; plus loin, une mère blessée au cœur ne peut se consoler de la perte de son *tenellulo bambino*. Que de souplesse dans les formes ! vous jureriez que ces statues ont la vie ! Que de délicatesse dans le fini ! il faut toucher de la main pour se convaincre que ces frisures ne sont pas en dentelle de lin, que ces robes ne sont pas de soie blanche. Le marbre prie, pleure, parle d'espérance et d'éternité. Tous ces tombeaux sont

dus au ciseau de sculpteurs génois : que de ressources et d'encouragements pour l'art et le génie national ! La chapelle mortuaire est une rotonde, dont le dôme est supporté par seize colonnes monolythes en marbre noir, de vingt-cinq pieds de hauteur. Le sacristain nous dit qu'elle coûte plus d'un million de francs.

Le site de Gênes est splendide. Cependant Québec, avec son cap Diamant au front sombre, son cordon bleu des Laurentides, sa ceinture blanche des maisons de Beauport, sa verdure de l'île d'Orléans, ses falaises animées de Lévis, et ses gracieux contours de la rivière Saint-Charles, ne le cède en rien, pour le paysage, à la reine de la Méditerranée.

Gênes a écrasé Pise, la maîtresse de la mer tyrrhénienne ; elle a fait une concurrence longue et sérieuse à Venise. Où résidait le secret de ses ressources et de sa force ? dans son commerce avec le Levant, dans ses comptoirs de Constantinople, de Caffa et de Chypre. Je songe au Canada. Le commerce de l'Orient va passer, grâce à notre grande voie du Pacifique, par notre territoire. Montréal ne deviendrait-il pas la Gênes du nouveau monde, devançant Chicago, rivalisant avec New-York ?

Gênes est tombée par ses divisions intestines. Leçon pour nous, vrais fils de Normands, qui aimons à nous exercer à fendre des cheveux en quatre, et qui nous entêtons, souvent, à nous chicaner sur des nuances de couleur ! "Tout royaume divisé contre lui-même périra."

A 10½ heures du soir, nous nous embarquâmes pour *Florence*. Nous devions passer par *Pise*, longeant les côtes de la mer et leurs beautés ; mais un éboulis, près de *Spezia*, força notre courrier à faire un long détour par *Tortone*, *Plaisance*, *Parme*, *Modène*. Encore si nous eussions pu voir la physionomie de ces villes ; mais nous les passâmes toutes avant le lever du soleil, et, comme dit le proverbe, la nuit tous les chats sont gris. Nous secouâmes les torpeurs d'un sommeil brisé dans la plaine fertile qui entoure *Bologne*, si célèbre au moyen âge pour son université ; aussi ses monnaies portent-elles l'inscription : "Bologne enseigne, *Bononia docet.*"

Dimanche, 29 mars.—Nous remontons la vallé de la *Reno*, en plein cœur des Apennins. C'est dans une île de cette petite rivière que, l'an 43 avant Jésus-Christ, Octave, Antoine et Lépide formèrent le second triumvirat. La vallée est étroite, tortueuse et sauvage.

A *Pracchia*, par un tunnel de 81,000 pieds de longueur, on passe du versant oriental au versant occidental des Apennins ; nous disons adieu à la *Reno*, qui va se perdre dans l'Adriatique, pour suivre le cours de l'*Ombrone*, affluent de l'*Arno* qui coule vers la mer de Toscane.

Pistoie est à huit lieues de Florence. Ici fut inventé, pour le bonheur ou le malheur de l'humanité, le pistolet ; la ville est

encore renommée pour ses manufactures d'armes. C'est le *Pistoria* des Romains ; dans ses environs, Catilina fut vaincu et tué l'an 62 avant Jésus-Christ, puis Cicéron put prendre et répéter à satiété le nom de "sauveur de la patrie." La vue est splendide ; passant à travers une foule de villas charmantes, on découvre au loin la plaine de la Toscane, fertile, unie et verte.

Cinq milles plus loin, se trouve *Prato* ceinturé de prés, puis *Calenzano* et *Castello*, enfin *Firenze*, "la ville des fleurs," le centre littéraire et artistique de l'Italie au moyen âge, le pays natal des Médicis, qui donnèrent à l'Europe des princes, des reines, des guerriers, des savants, des cardinaux et des papes ; la patrie de Dante Alighieri, le séjour de Boccace, le théâtre où brillèrent Pic de La Mirandole, Varchi et Galilée ; l'école où se sont perfectionné la main Léonard de Vinci, Michel-Ange, Raphaël et Fra Bartolomeo ; vous me devinez, je veux dire *Florence la Belle.*

Nous devions être à Florence dimanche matin, mais le dérangement survenu dans notre itinéraire recula notre arrivée à une heure après-midi. Impossible de dire, ni même d'entendre la messe. Nous consacrâmes l'après-dîner au repos du Seigneur, à la visite de quelques églises et à de courtes promenades aux environs de notre hôtel. Instruits par notre expérience de Gênes, nous renonçâmes aux rendez-vous britanniques, pour une pension italienne ; nous nous en sommes bien trouvés, confortablement et à bon marché.

Lundi, 30 mars.— Je ne vous fatiguerai pas de la description des musées, des palais, des places publiques, des églises que nous avons visités ici ; pourtant il y aurait de bien belles choses à dire sur le *Dôme*, ou cathédrale *di S. Maria del Fiore*, et le *Baptistère.* Je me contenterai de vous signaler ce qui nous a frappés davantage à Florence : les galeries des *Offices* et du palais *Pitti*, ainsi que la *Viale dei Colli*, qui aboutit aux hauteurs de *S. Miniato al Monte.*

Le palais Pitti et celui des *Offices* renferment, dans leurs salles, leurs tribunes, leurs corridors, une collection de tableaux qui, pour le nombre et la valeur des objets, est une des premières du monde. Les grands maîtres s'y coudoient : Filippino Lippi, Ghirlandajo, Fra Bartolomeo, Léonard de Vinci, Albertinelli, Van Dyck, Rubens, Giotto, Raphaël, Michel-Ange, Le Corrège, Lebrun, et combien d'autres très connus dans le monde de l'art, mais dont la renommée n'est pas parvenue à l'oreille du simple vulgaire, *cujus magna pars fui.* Toutes les écoles y ont leurs représentants, la vénitienne, la lombarde, la hollandaise, la flamande, l'allemande, la française, tout comme la florentine. Il est curieux de comparer les types qu'affectionne chaque peuple, et de constater comme ils sont toujours en rapport avec les mœurs et les coutumes que leur prête l'histoire. Nous ne pouvions nous arracher de ces peintures, qui vous charment par la science de la perspective et de l'anatomie, par l'art de draper les costumes, par la richesse du

coloris, par l'exactitude des détails, par le vrai et le gracieux des formes, qui sont sans raideur ni dureté ; enfin, par la symétrie et l'harmonie qui règnent dans les proportions, dans l'arrangement des groupes et tout l'ensemble de la composition.

La *Viale dei Colli*, bordée de jolies plantations, de haies de rosiers, de platanes, d'ormes, de lauriers-roses, s'élève en lacets sur une colline au sud de Florence, jusqu'à une place appelée *Michel-Ange*. De là, on voit à ses pieds les dômes et les tours de la cité, assise sur l'Arno, dans une vallée délicieuse de moyenne largeur, autour de laquelle les dernières ramifications des Apennins forment un cirque pittoresque. En arrière de la ville, d'un seul regard, l'œil embrasse une couronne de collines couvertes de villas : *Fiesole*, la ville de *Fæsulæ* des Romains, ancienne cité étrusque dont les murs énormes sont en partie conservés ; et, dans une gorge profonde, *Vallombreuse*.

Hugues Gualbert, appartenant à une des plus illustres familles de Florence, avait été tué dans une querelle. Son frère Jean se crut obligé de le venger ; avec des hommes armés, il se mit à la poursuite du meurtrier ; il le rencontra sur cette colline où nous sommes assis en ce moment, le vendredi saint. Son ennemi se jette à genoux et lui demande grâce, les bras en croix, au nom de celui qui est mort en ce jour pour notre salut. Jean le relève, le conduit à l'église de S. Miniato al Monte, qui est à cent pas derrière nous, et lui pardonne. Jusque-là sa jeunesse n'avait pas été édifiante ; il se convertit et prit l'habit religieux chez les moines de S. Miniato. Plus tard, voulant mener une vie encore plus sévère et plus mortifiée, il alla fonder un monastère dans la solitude de Vallombreuse. La sainteté, telle fut pour lui la récompense d'une bonne action.

Certainement la vue d'ici est magnifique. Mais est-elle supérieure à celle que nous avons du haut du Mont-Royal, par un beau jour d'été, lorsque nous voyons à nos pieds, fébrile, incessante, l'activité de la grande métropole ; les résidences superbes et gaies de la rue Sherbrooke, du chemin Ste-Catherine et de la Côte-des-Neiges, souriant au millieu de leurs jardins en fleurs et de leurs parterres verdoyants ; le grand fleuve couché comme un géant au milieu d'un pays qui s'étend à perte de vue ; des campagnes couvertes de moissons et de bosquets luxuriants, à travers lesquels on voit briller cent clochers élancés ou les eaux miroitantes des lacs et des rivières ; et là-bas, aux limites de l'horizon, d'un côté la chaîne des Laurentides, et de l'autre celles des montagnes du Vermont, dont les sommets semblent servir de colonnes et de chapiteaux à la voûte azurée. A Florence l'art, à notre pays la grande nature ! Vous me direz : "c'est le patriote qui parle chez vous." Peut-être. N'importe, je suis heureux que telle soit la couleur de mes impressions ; et, si elles ne sont que des illusions, je ne veux pas qu'on me les enlève. Il n'y a rien comme la patrie. *Home, sweet home, there is no place like home.*

IX

DE FLORENCE A NAPLES.

Partenza.—Apennins et Laurentides.—La Suisse est vaincue.—Espérances d'avenir.—Le chemin de fer de la colonisation.—Arretium.—Le lac Trasimène.—Clusium.—Le Tibre.—Monte-Rotondo.—La coupole de Saint-Pierre.—Le P. Prévost.—Une jaserie du pays.—Chez les Volsques.—Aquino et Cassino.—Capoue.—Voir Naples et mourir.—La ville.—S. Gennaro.—Le Musée National.—La Riviera di Chiaia.—Vue à vol d'oiseau.—Pompéi.—A travers les ruines.—Une maison romaine.—La semaine sainte.

Naples, 2 avril 1885.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Mardi, 31 mars.—Il est 9½ heures du soir. "*Partenza ! Partenza !*" ce qui correspond à la locution française : *en voitures ! en voitures !* ou aux mots saxons : *all a board.* Partenza pour Rome.

Nous remontons l'Arno presque jusqu'à sa source, voyageant toujours au beau milieu des Apennins. M. Labelle disait : " Voyez donc comme ces montagnes ressemblent à nos Laurentides ; c'est à peu près la même hauteur, la même inclinaison des penchants autant, mais pas plus que les nôtres, elles sont couvertes de terre et propres aux travaux de l'agriculture. Ne diriez-vous pas que c'est ici le bassin de Saint-Sauveur, là le plateau découvert de Sainte-Agathe. Rarement rencontrons-nous des vallées plus étendues que celle de Saint-Jovite, jamais de plus vastes que la plaine qui va du Nominingue à la Lièvre. S'il y a une différence, elle est en faveur des Laurentides ; les collines y sont plus longues, moins brisées et par conséquent moins rebelles au sillon de la charrue. Ici, de rencontrer un lac, c'est une merveille, c'est une rareté. Chez nous, les nappes d'eau claires et limpides pullulent : elles sont rattachées les unes aux autres par une ramification de décharges, de petites rivières qui couvrent le pays comme d'une toile d'araignée. Quelle source de fécondité pour les moissons ! que de facilités pour l'élevage des bestiaux !

" Certainement les Apennins abondent en points de vue pittoresques ; mais, quand les chemins de fer sillonneront les Laurentides, le voyageur étonné s'écriera : *La Suisse est vaincue !* Notre grandiose n'est pas circonscrit, comme dans l'antique Helvétie,

dans un espace restreint; il est semé à pleines mains du Manitoba au Labrador, une bagatelle de six cents lieues.

" Remarquez que les trois quarts de l'Italie sont occupés par des montagnes, ce qui ne l'empêche pas d'être un des premiers pays de la terre. Ces montagnes sont parsemées de villes florissantes, sont couvertes de champs bien cultivés ; elles nourrissent des populations heureuses, fortes, qui autrefois, dans des circonstances favorables, avec les anciens Romains, ont pu marcher à la conquête du monde. C'est ce qui me fait espérer de grandes choses pour notre chaîne de monts canadiens. Dans cent ans, là sera le cœur du pays, là circulera la force vive de la nation.

" Voyez comme il est facile de bâtir un chemin de fer dans les montagnes. Il ne s'agit pas, comme plusieurs semblent le croire, d'aller tout droit, à tort et à travers, par monts et par vaux ; on suit le cours des rivières. La nature elle-même s'est chargée de faire les tranchées, les ouvertures, les travaux préliminaires; partout où coule une rivière, un cours d'eau, une décharge, il y a moyen de passer une voie de dix pieds de large. Ah! si une bonne fois, nos gouvernants peuvent me prêter un secours efficace, avant longtemps, vous verrez mon chemin de colonisation remonter le Nord, puis la Nation, puis la Lièvre, puis descendre les sources de l'Ottawa jusqu'au lac Témiscamingue, où il mettra en valeur une étendue de terre dont, en général, on ne se forme pas une juste idée."

A une vingtaine de lieues de Florence, on rencontre *Arezzo*, l'*Arretium* des anciens, ville proprette, de 11,000 habitants. Arretium fut une des douze villes de la confédération étrusque, qui fit à Rome une lutte si terrible. Elle vit naître Mécène, le ministre d'Auguste, le protecteur de Virgile et d'Horace, ainsi que Pétrarque, le grand poète lyrique de l'Italie.

Après avoir salué la patrie adoptive de sainte Marguerite, *Cortone*, majestueusement assise sur une colline, nous longons le lac *Trasimène*. Je voyais au nord le défilé où Annibal attira, comme dans un piège, l'armée du consul Flaminius. Le souvenir de cette victoire sanglante s'est perpétué de génération en génération dans le pays et est demeuré comme imprégné dans le sol : un des petits ruisseaux qui se jettent dans le lac, rougi alors par des flots de sang romain, porte encore aujourd'hui le nom de *Sanguinetto*.

Chiusi, l'ancienne *Clusium*, me rappela Porsenna et l'audace de Mucius Scævola : " Je suis citoyen romain," *Romanus sum civis*. Impossible de rendre en français la nuance d'idée que permet l'inversion latine.

Nous atteignons la vallée épais boisée, où le Tibre roule ses flots boueux, ou, pour parler comme les poètes dont la riche imagination dore tout, ses flots dorés. Nous apercevons, au milieu de sommets moins élevés, la tête superbe et mystérieuse du mont Soracte. Qui ne se rappelle, à ce mot, le vers d'Horace : *Vides ut*

alta stat nive candidum Soracte? "Voyez-vous comme le Soracte élève sa tête blanche de neige?" Le pieux Virgile, de son côté, parle de sa divinité : *Sancti custos Soractis Apollo,* "Apollon gardien du Soracte sacré."

Nous ne sommes plus qu'à huit lieues de Rome. Voici *Monte-Rotondo.* Le 26 octobre 1867, Garibaldi prenait cette ville d'assaut ; le 3 novembre suivant, il était battu, à deux milles de là, à Mentana, par les troupes réunies de la France et du pape. Le sang canadien coulait pour la plus noble des causes ; il s'en éleva une voix qui retentit par tout notre pays : et, peu après, nos zouaves pontificaux partaient au cri de : "Aime Dieu et va ton chemin."

Nous faisons un long circuit autour des murs de Rome, et la masse énorme de la coupole de Saint-Pierre, à travers les voiles de l'obscurité tombante, nous apparaît majestueuse, aérienne, mystérieuse, indécise. Les yeux sont grands pour voir, les têtes se pressent aux fenêtres, les bouches restent muettes, et le cœur bat fort et dru. On sent qu'on arrive au centre du monde. D'ici part, dans toute sa pureté, la foi du Christ, la parole infaillible, l'écho du Verbe divin, pour instruire, soutenir et vivifier la terre.

A 7 heures, nous entrons en gare. Le P. Tenaillon, supérieur des Pères du Saint-Sacrement, et le P. Prévost, fils du Dr Prévost, de Saint-Jérôme, nous attendent pour nous presser la main et nous inviter à descendre chez eux. "Mon Père, dit M. Labelle, nous continuons jusqu'à Naples; faites-moi le plaisir de permettre à mon paroissien, le P. Prévost, de nous accompagner ; nous serons de retour dans trois jours."

Ainsi dit, ainsi fait. Trois heures plus tard, le train emportait vers Naples les trois Canadiens, joyeux, jasant, riant, parlant des nouvelles, des choses et des personnes du pays : cette nuit-là, bien des rêves couleur de rose ont dû être faits, bien des oreilles ont dû tinter dans une petite ville située sur les bords de la rivière du Nord, au pied des Laurentides.

La nuit enveloppait d'ombres épaisses la campagne romaine, le pays des Volsques et celui des Herniques ; je ne vis la contrée qu'à la lueur des souvenirs classiques, et sous les couleurs que Tite-Live lui a données dans ses descriptions.

Nous suivons l'antique voie latine. Entre deux sommes, j'entends crier *Aquino* et *Cassino :* le premier de ces noms me fait songer au maître de l'école, au "docteur angélique," saint Thomas d'Aquin ; le second me reporte au sixième siècle, alors que saint Benoît fonda, au sommet du Mont-Cassin, ce monastère resté si célèbre dans la chrétienté, comme asile de sainteté et de science.

Les premières lueurs du jour éclairèrent notre entrée dans Capoue et "ses délices." Nous eûmes bien garde de nous y laisser prendre, comme les soldats d'Annibal ! Du reste, sans nous donner de loisir, la vapeur nous emportait à toute vitesse à travers cette

plaine fertile de la Campanie, un vrai jardin, superbe de culture, luxuriant de végétation. C'est une des contrées les plus riches du monde ; outre le produit de ses innombrables arbres fruitiers, elle peut donner, bon an mal an, deux récoltes de blé et une de fourrage. Somme toute, pourtant, je préfère les rigueurs de notre climat ; elles forcent le peuple à travailler. Notre pays produit moins de légumes, mais aussi moins de lézards, et plus d'énergie.

Le proverbe dit : "Voir Naples et mourir." A 7 heures nous descendons à *l'Hôtel de Chambéry*, et nous nous mettons en frais d'exécuter la première partie du dicton : la seconde, mourir, viendra toute seule sans que nous ayons besoin d'y mettre la main.

Nous avons vu le centre de population le plus considérable de l'Italie, ses grandes rues modernes, ses vieilles ruelles tortueuses et sombres, ses maisons hautes avec balcons, son tapage incessant, le claquement de ses fouets, le braiment de ses ânes, les cris de ses vendeurs ambulants, les importunités de ses guides et ses mille rumeurs bruyantes.

Nous avons vu la cathédrale de *S. Gennaro*, brillante de marbre, édifice gothique dans le style français, avec de hautes tours et des voûtes en ogives ; et nous n'avons pas manqué de descendre dans la chapelle de Saint-Janvier, construite au coût de 4,200,000 francs, où l'on conserve les ampoules du sang miraculeux qui plus d'une fois "a sauvé la patrie de la famine, de la guerre, de la peste et du feu du Vésuve."

Nous avons vu le *Musée National*, où il est entassé moins de richesses curieuses et artistiques qu'à Florence, mais où la disposition des salles et le jeu de la lumière sont mieux calculés pour faire ressortir les beautés de la peinture ou de la sculpture.

Nous avons vu, à l'heure du soleil couchant, la *Riviera di Chiaia*, une des rues les plus animées de Naples la fiévreuse, bordée d'un côté par les eaux de la baie, de l'autre par les jardins de la *Villa Nationale*. C'est le rendez-vous des brillants équipages qui courent parallèlement, qui se rencontrent, qui se croisent en tous sens, tandis que d'élégants cavaliers caracolent sur les côtés, et qu'une foule de piétons remplissent les promenades de la villa. N'avons-nous pas un carrosse à deux chevaux et ne sommes-nous pas aussi *messieurs* que plusieurs de ceux qui se carrent là, et qui n'ont pour toute recommandation que la richesse ou la naissance ? "Cocher, entre dans la circulation et promène-nous trois fois autour de la place." Les gros Anglais finirent, sans doute, par remarquer le puissant curé, son air flegmatique, son sérieux de circonstance, et son teint couleur d'Albion ; ils paraissaient nous saluer avec complaisance, comme des membres honorables appartenant au grand corps britannique.

Nous avons vu, des hauteurs du *Corso Victor-Emmanuel*, au pied du mont Saint-Elme, la ville dans son ensemble, descendant en emphithéâtre jusqu'au bord des eaux ; ce rivage circulaire

parsemé de villas riantes, de villages coquets et de plantations au feuillage exubérant ; ce vaste bassin en fer à cheval, enfermé entre de hautes montagnes bleues, bouleversées et sauvages ; cette échappée de vue sur la mer sans limite ; l'île de Caprée, pyramide de rochers et de verdure, sombre comme Tibère et ses souvenirs sanglants ; dominant le tableau, menaçant, le Vésuve, dont le sommet, comme le tuyau d'une monstrueuse locomotive, vomit sans cesse une colonne de noire fumée ; clair, limpide, inondé d'un soleil brillant, un ciel de l'azur le plus pur, où flottent et se promènent des toisons de laine blanche, des flocons de neige et des draperies de fin lin. Certes, à mon avis, Naples mérite la réputation que les siècles lui ont faite ; et, pour le superbe, le vaste, l'étonnant, Québec est surpassé.

Jeudi, 2 avril.—Les Romains des derniers temps de la république et des premiers jours de l'empire, qui ne vivaient que pour les jouissances matérielles, n'avaient pu ne pas remarquer les charmes qu'offrait la baie de Naples aux loisirs de la grandeur et aux amusements de l'opulence. Aussi y avaient-ils plusieurs rendez-vous d'été, entr'autres Pompéi. Tout le monde sait que cette ville fut ensevelie, l'an 79, sous une pluie de cendres et de laves que vomissait le Vésuve. Pline l'Ancien, commandant de la flotte romaine, voulant examiner à son aise le phénomène et sauver les malheureux fugitifs échappés à la catastrophe, fit avancer son vaisseau jusqu'à Castellamare : c'était trop près, il fut étouffé dans une atmosphère épaisse, chargée de cendre et de vapeurs. Personne n'ignore, non plus, que, par une suite de travaux poussés avec vigueur, on est parvenu à déterrer une grande partie de la ville ignorée depuis des siècles, pour la rendre à la lumière telle qu'elle était à peu près aux jours du tragique événement. C'est la chose la plus curieuse que nous ayons encore vue depuis notre départ du Canada : une antiquité vivante, une nécropole ressuscitée.

Une heure en chemin de fer nous conduit aux ruines. Les ciceroni ne font pas défaut ; pour un franc par tête, ils vous donneront toutes les explications que vous désirez et que vous ne désirez pas. Avec un intérêt intarissable, nous avons passé la journée à nous promener dans ces rues droites, étroites, pavées de grands blocs polygones ; à examiner, jusque dans les moindres détails, le genre et la forme de construction de cette civilisation qui n'est plus ; à visiter le forum où se débattaient les affaires publiques ; les thermes, les maisons des principaux citoyens, en particulier celle de Salluste, et l'appartement où, sans doute, l'écrivain indigné s'élevait contre les concussions, après avoir fait son immense fortune en dilapidant pendant son proconsulat la province d'Afrique. Un musée, bâti aux portes de cette ville tirée des ombres de la mort, renferme tous les objets que les intempéries des saisons pourraient injurier : amphores, poterie, vases de bronze, comestibles carbonisés, crânes, ossements d'animaux,

squelettes d'hommes. On voit, aux contorsions des bras et des mains, que ces pauvres malheureux sont morts dans des souffrances atroces ; la plupart sont couchés sur la figure, comme pour procurer un dernier filet d'air à leur respiration difficile.

On a écrit des volumes sur Pompéi et ses ruines, je n'entreprendrai pas de refaire, plus ou moins mal, un ouvrage qui a été bien fait ; je me contenterai, en terminant ces quelques réflexions, de donner une description de ce qu'était une maison romaine. J'en avais bien, jusqu'ici, une idée vague, mais *je ne sais trop pour quelle cause, je ne distinguais pas très bien*. Combien de vos lecteurs sont, peut-être, dans le même cas.

La porte d'entrée, qui donnait sur la rue, conduisait par un petit corridor, *vestibulum*, dans une première cour appelée *atrium ;* de chaque côté du *vestibulum*, avec des portes également sur la rue, se trouvaient de petits logements, loués ordinairement pour servir de boutiques à des marchands de détail. La cour était entourée d'une galerie couverte dont le toit allait en s'abaissant vers le milieu, et, au centre de la dite cour qui était à ciel ouvert, avait été creusé l'*impluvium*, le bassin destiné à recevoir l'eau de la pluie ; l'ouverture supérieure se nommait *compluvium*. En arrière de la cour s'étendait une grande salle, le *tablinum :* là se concentrait la vie publique, le patron y recevait ses clients, y traitait ses affaires. Par delà le mur du *tablinum*, se trouvait une seconde cour, entourée de colonnes et appelée *peristylium*, au fond de laquelle s'étendait une salle commune, plus retirée que le *tablinum*, plus intime, l'*œcus ;* cette cour formait un jardin, où l'on cultivait des fleurs, au milieu des statues des dieux et d'autres objets d'art ; ici était le sanctuaire de la vie privée. Autour de ces parties principales de l'habitation que je viens de décrire, se groupaient les chambres à coucher, les salles à manger, les logements des esclaves, la cuisine, le cellier. Le défaut de fenêtres, telles que nous les permet la découverte du verre, imposait aux grandes constructions romaines la nécessité de ces cours intérieures pour donner aux divers appartements l'air et la lumière. Les riches, en arrière de l'*œcus*, avaient une troisième cour plus vaste, aussi entourée de colonnes, destinée à la culture d'arbres fruitiers ; c'était le *xystus*. En général, les chambres étaient étroites ; le plus souvent, le travail se faisait, les récréations se prenaient dans les cours, ou sous les galeries qui les entouraient, *sub divo*, au grand air, sous les flots de la lumière pure.

Bonsoir ! nous partons demain pour Rome, qui est le point culminant de notre excursion en Italie. Nous avons bien hâte d'y être arrivés, pour finir dans plus de recueillement une semaine sainte commencée au milieu de bien nombreuses distractions. *Christus factus est pro nobis obediens usque ad mortem, mortem autem crucis.* " Le Christ s'est fait pour nous obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la croix."

X

ROME.

Une plume rétive.— Les parfums de Rome.— Le chant de la Passion.— L'office des Ténèbres.— Le *Miserere*.— La messe de Pâques.—Splendeurs d'autrefois.— Les Pères du Saint-Sacrement.— Beautés à l'état gazeux.—St-Pierre-du-Vatican.—St-Pierre-aux-Liens.—Ste-Marie-de-la-Rotonde. — St-Jean-de-Latran.— St-Paul-hors-les-Murs. — Autres endroits vénérables.— Ruines profanes.—Les Canadiens au séminaire français.— Visites au rév. Père Smeulders.— Audience du cardinal Simeoni.—L'unité italienne.—La Rome moderne.—Astuce de la Révolution.—Le doigt de Dieu.—Un article du *Journal de Rome*.

Rome, 7 avril 1885.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Jusqu'ici, j'ai pu, tant bien que mal, vous tracer un itinéraire assez exact de nos allées et venues. A Rome, j'y renonce. Mon esprit se déclare inférieur à la tâche ; et ma plume, comme un cheval rétif, s'arrête et s'arc-boute devant une course trop longue.

A chaque pas, ici, vous heurtez un monument, une ruine, une église, un souvenir ; chaque pierre vous parle de la grandeur romaine, de la puissance des Césars, des luttes du christianisme naissant, de l'héroïsme des martyrs, du triomphe du vrai sur l'erreur, des bienfaits véritablement civilisateurs apportés au monde par les idées nouvelles de l'Évangile, de la paternelle magnanimité du pouvoir papal, de la protection que l'Église a toujours accordée aux lettres, aux sciences et aux arts. En dépit de ce qu'a pu faire la révolution pour la rendre une ville comme une autre, Rome a gardé son cachet apostolique ; elle est restée le temple de la religion, la Jérusalem des affections chrétiennes, la Sion des saintes espérances ; et, malgré son deuil qui se prolonge, malgré l'exil de son pontife au sein même de la patrie, bien qu'en partie on ait fait taire les voix et suspendu les pompes de ses grandes cérémonies, cependant, à travers les voiles de sa tristesse, nous avons entendu comme un écho, nous avons vu comme un mirage de splendeurs et d'harmonies qui n'appartiennent pas à la terre ; nous avons respiré avec délices les parfums de surnaturel, de céleste, de divin qui s'exhalent de ses nombreux sanctuaires, de ses catacombes mystérieuses, de son sol imprégné et sanctifié du sang de nos pères dans la foi. Qu'il est bien intitulé ce livre qui a nom : *les Parfums de Rome !*

Le vendredi saint au matin, nous eûmes la bonne fortune d'entendre le chant de la Passion à Ste-Croix-de-Jérusalem; c'était la fête propre de cette basilique, bâtie par sainte Hélène pour y recevoir le bois de la vraie croix, récemment découverte par ses soins pieux et ses persévérantes recherches. Le cardinal-vicaire y officiait, entouré de son armée de diacres, sous-diacres et acolytes. Jamais il ne m'avait été donné d'assister à cérémonie plus touchante, à scène plus émouvante, à dialogue plus frémissant. La synagogue est orgueilleuse, hautaine, arrogante, impudente. Un chœur de ténors puissants et de basses caverneuses rend brisés, saccadés, ameutés, les cris du peuple en fureur : l'horreur glaçait les veines. La voix du Sauveur, lente, majestueuse, douce, suave, chargée de mansuétude, de tristesse et d'amour, s'insinue dans l'âme, en remue profondément les fibres, charge le cœur d'émotions et de repentance, fait couler des yeux une pluie de larmes. C'est l'agneau innocent que l'on conduit à la boucherie. "Mon ami, pourquoi trahis-tu le Fils de l'homme par un baiser?"—"Mon Père, mon Père, pardonnez-leur, car il ne savent ce qu'ils font."

Dans l'après-midi, nous étions à Ténèbres, à St-Pierre. L'office se chantait dans une chapelle Une foule considérable s'était massée à la grille ; ailleurs, le vaste temple paraissait désert. Je n'ai pas l'oreille musicale, le gosier non plus, ceux qui me connaissent peuvent l'attester. Cependant, musicien une fois dans ma vie, j'ai entendu là, quand les psalmodies bruyantes cessaient, quand les accords puissants se taisaient comme pour la faire ressortir, seule, une voix de soprano qui m'enleva comme l'aimant soulève le fer, me transporta hors de moi-même, en sorte que je ne raisonnais plus ni le lieu, ni le temps, ni l'existence. C'est la première extase que j'ai eue dans ma trop froide carrière : elle n'était ni de piété ni de ferveur, elle était de ravissement. Sonore, déliée, distincte, limpide, argentine, la voix remplit la chapelle, s'élève sous les voûtes, fait le tour des arcades, s'étend dans les nefs, va se perdre dans les concavités des dômes. Je m'éloigne et j'écoute. Les vibrations m'arrivent claires comme le timbre d'une cloche dans le silence du soir, puis elles vont s'effaçant, expirant, pour renaître encore dans un tremolo plus vibrant, en des roulades plus enivrantes. Par suite des effets et des caprices de l'écho, vous ne pouvez saisir le foyer précis d'où jaillit cette harmonie. Naît-elle sous terre, à droite, à gauche, dans les hauteurs de cette coupole incomparable? est-ce la mélodie du rossignol dans les secrets de la nuit? est-ce le soupir des vents dans les branches des arbres? est-ce le frémissement qui s'échappe d'une harpe céleste, vibrant sous la main d'un ange? Ah! non. Je le sens. C'est la fille de Jérusalem qui, assise sur les cendres de sa patrie, se lamente et gémit: "O vous qui passez sur le grand chemin, voyez s'il est une douleur semblable à la mienne. Ma

douleur est vaste comme la mer. Mes yeux s'éteignent sous les pleurs ; les murs de la ville ont été renversés, les portes arrachées, le roi et les princes sont en exil ; nos vaillants sont tombés. Les passants se sont moqués de nous, ils ont secoué la tête et ils ont dit : Est-ce là cette ville si belle qui pouvait défier à la guerre tout l'univers ? *Jerusalem, Jerusalem, convertere ad Dominum Deum tuum...*" Je m'arrête, j'ai été trop long, mais c'était si beau !

Le soir du même jour, nous entendîmes Laudes au *Gesu*. Le *Miserere* était enlevant. Mélange de soupirs, croisements de gémissements, cris douloureux, plaintes tendres et languissantes, puis tonnerres de voix déchirantes, c'est comme cela, ce me semble, que doivent chanter et prier les âmes du purgatoire. Le curé est là, cloué sur sa chaise, l'oreille aux écoutes, l'œil plongé dans l'infini. "Mais, lui dis-je, il faut partir ;... allons, sortons ;... il est temps, on nous attend pour souper... Voyons, c'est assez, venez.—Oui, oui, encore un moment." Il me faut répéter dix fois la même invitation. "Oui, oui, tantôt." Croyez que c'est une affaire, dans ces moments-là, que de le remuer. Du reste, c'est bien naturel. Si cette musique, répétant les prodiges d'Orphée, a le don d'émouvoir les rochers, je veux dire des cœurs ordinairement revêches comme le mien aux accords de la symphonie, que ne doit-elle pas produire de jouissance et d'enthousiasme chez les âmes que Dieu à créées musiciennes, sensibles aux souffles de l'harmonie comme des harpes éoliennes ? Mozart et Beethoven viennent de grandir de dix coudées dans mon estime.

Cependant j'avouerai avec la même naïveté et mon enthousiasme et mon désappointement. La messe de Pâques, à St-Pierre, est restée bien au-dessous de mon attente. Certes, les cérémonies étaient grandioses ; l'assistance ne manquait pas, des flots de population s'engouffraient par les portes ouvertes à deux battants. pour aller se perdre dans la vaste enceinte ; l'officiant était un homme superbe d'extérieur et de dignité, le cardinal Howard, appartenant à la première noblesse d'Angleterre, petit cousin de notre gracieuse dame la Reine. Or, voici le point faible : le chœur, composé d'une soixantaine de voix, juché près de l'autel, dans un jubé portatif, se donnait beaucoup de mouvement, ouvrait de grandes bouches, et devait donner tout l'air que renfermaient des poumons vigoureux, mais ses efforts n'étaient pas à la hauteur des exigences de l'acoustique ; les voix paraissaient grêles sous les hauteurs de la grande nef, elles dominaient à peine le bruit des pas sur le pavé et le chuchottement des remarques que se transmettaient les visiteurs et les curieux. Le soprano du vendredi saint, grâce aux échos qu'engendraient le silence et le recueillement du temple, m'avait impressionné bien autrement. Je dis à un prêtre de Rome qui se tenait debout à mes côtés : "Je tombe des nues. Je sors désenchanté. Je m'attendais à autre

chose de la messe de Pâques, de ses *alleluia* puissants, de ses cris de joie délirante et de ses transports d'allégresse.—Vous avez raison, me répondit-il, les fêtes à St-Pierre ne sont plus que l'ombre de ce qu'elles étaient autrefois, alors que le Pontife-Roi apparaissait, dans tout le rayonnement de sa liberté et de sa puissance, au milieu du collège vénérable de ses cardinaux, entouré de l'affection et du concours de son peuple. Au lieu de ce chœur maigre, trop faible que vous venez d'entendre, il y en avait deux, nombreux, bien composés, fournis de voix retentissantes ; deux orgues les soutenaient de leurs accords. Le tonnerre grondait, la tempête mugissait, c'était le bruit des grandes eaux dont parle l'Écriture, les voûtes résonnaient d'échos mélodieux et d'éclatantes harmonies. Puis quand en face de la place, noire de têtes, couverte d'une foule muette d'attente et d'admiration, le Saint-Père, du haut du balcon de la façade, comme suspendu entre le ciel et la terre, les yeux levés vers les montagnes d'où descend le salut, les mains étendues, d'une voix qui prie et qui commande, donnait sa bénédiction, la bénédiction de Celui dont il est le vicaire, à la Ville entre les villes et à tout l'univers, *Urbi et orbi*, quel spectacle ! Ces beaux jours reviendront-ils jamais ?—Oui, monsieur, lui répondis-je, ils reviendront plus beaux et plus brillants. Je ne suis ni prophète, ni fils de prophète ; mais, dans le monde de la grâce comme dans le monde de la nature, les tempêtes ont pour effet de purifier l'atmosphère et d'éclaircir l'azur des cieux."

Nous sommes les hôtes des RR. Pères du Saint-Sacrement, qui ont ici un noviciat ; cette maison fournit en même temps à leurs jeunes scolastiques l'avantage de suivre les cours du collège romain, et d'y prendre leurs degrés de licence et de doctorat. Trois jeunes Canadiens, actuellement, puisent à cette double source la piété et la science : M. Prévost, fils du Dr Prévost, de Saint-Jérôme ; M. Seers, fils de l'avocat Seers, de Beauharnois ; et un M. Letellier, de la Rivière-Ouelle. Les PP. Tenaillon et Estevenon, l'un supérieur de la maison et l'autre Père vicaire, ont bien voulu se constituer nos ciceroni ; ils connaissent Rome parfaitement, l'habitant depuis plusieurs années, et c'est grâce à leur direction, si nous avons pu voir tant de choses en un si court laps de temps ; aucun de nos pas n'était perdu, aucune de nos démarches inutile, tout coup portait.

Rome renferme près de quatre cents églises, nous en rencontrons presque à chaque coin de rue. En général leur apparence extérieure n'a rien qui frappe, toute leur beauté leur vient du dedans, *omnis pulchritudo filiæ regis ab intus*. C'est un éblouissement de marbre, de mosaïques, de fresques, de peintures, de sculptures, d'architecture éloquente et variée. Nous avons, coup sur coup, visité tant de beautés, de chefs-d'œuvre et de merveilles, qu'ils sont passés dans mon cerveau comme à l'état gazeux, se confondant les uns avec les autres. Cependant, il y a certaines églises dont le

type original ressort, qui impriment caractère et que, le voudrait on, l'on ne pourrait oublier. De ce nombre sont :

St-Pierre-du-Vatican, avec sa place et sa colonnade uniques dans le monde, avec sa coupole grande comme le Panthéon antique, élevée dans les airs sur quatre énormes piliers de 206 pieds de circonférence, à la hauteur prodigieuse de 166 pieds, avec sa croix qui se perd dans les régions de la foudre, à 424 pieds du sol, avec ses 30 autels et ses 148 colonnes ; vaisseau immense mesurant près de six cents pieds de longueur, imposant tant par les dimensions colossales de chacune de ses parties que par leurs proportions harmonieuses ; église au pavé de marbre, aux colonnes de marbre, aux murailles de marbre, aux voûtes de marbre, la plus grande du monde, majestueuse image de la catholicité. Je recule devant la description des détails ; il me faudrait des pages, seulement pour résumer les réflexions du curé devant deux chefs-d'œuvres, l'un du Dominiquin, l'autre de Raphaël, la *Communion de saint Jérôme* et la *Transfiguration*.

St-Pierre-aux-Liens, où l'on conserve les chaînes dont fut attaché le prince des apôtres. C'est là que se trouve le fameux *Moïse* de Michel-Ange, statue colossale, torse énorme, bras nerveux, draperie aux plis mouvants, yeux courroucés ; vous croiriez que le législateur des Hébreux, irrité de leur idolâtrie, va se lever de son siège. On dit que, l'œuvre terminée, l'ouvrier en admiration et en extase devant sa création, dans un transport d'enthousiasme soudain, la frappa du marteau en disant : " Parle donc !"

Ste-Marie-de-la-Rotonde, ou Panthéon, le seul des édifices de l'ancienne Rome qui soit entièrement conservé ; rotonde imposante avec une puissante colonnade, éclairée uniquement par une ouverture au centre de la coupole, témoignage vivant du triomphe de la foi chrétienne sur le paganisme, temple où Marie a remplacé Minerve, où les saints ont détrôné les dieux.

St-Jean-de-Latran, l'église propre du Pape, sa cathédrale comme évêque de Rome, la mère et la tête de toutes les églises, *omnium urbis et orbis ecclesiarum mater et caput*, comme le dit l'inscription latine écrite sur le frontispice en lettres de marbre ; temple sévère, simple, régulier, grandiose comme la doctrine dont il est le canal de communication entre le ciel et la terre.

St-Paul-hors-les-Murs, luisant de 76 espèces de marbre, de malachite, d'albâtre, de jaspe, et, je crois, de toutes les pierres précieuses que saint Jean a vues dans les murs et les portes de la Jérusalem céleste ; en me mirant dans le pavé lisse, uni et brillant comme une glace, je songeais à cette place, éclairée par l'Agneau, "d'un or pur comme du verre transparent." Pie IX, en faisant restaurer cette église avec autant d'éclat, a voulu, sans doute, qu'elle vînt réfléchir sur nos imagination saisies, surprises, ébahies, comme un reflet des splendeurs et des gloires rayonnantes qui éblouissent les saints dans la basilique du ciel.

Assez de descriptions d'églises, il ne faut pas vous fatiguer. Je quitte ce sujet à regret. Hélas ! de tous côtés, que de pieux sanctuaires, que de retraites bénies, que de lieux vénérables embaumés de souvenirs et de vertus ! N'est-ce pas une suavité pour le cœur, un enivrement pour l'âme que de pouvoir s'agenouiller sur les tombeaux de celui à qui il fut dit : "Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église ; " du bienheureux Paul, de ce vase d'élection choisi pour porter la bonne nouvelle aux gentils ; de saint Ignace, le fondateur de cette vaillante compagnie qui combat si fortement les bons combats ; de saint Louis de Gonzague, de saint Stanislas de Kostka, de sainte Agnès, anges d'innocence et de pureté, qui en peu de jours ont vécu une longue vie, *in brevi expleverunt tempora multa ;* que de prier à *St-André delle Fratte,* au pied de cette image miraculeuse de la Vierge Immaculée, devant laquelle s'est converti le Juif obstiné, M. de Ratisbonne ; que de descendre dans cette noire prison, où saint Pierre vit un ange briser ses chaînes ; de fouler le sol même où la tête de saint Paul, détachée du tronc, bondissant à trois reprises, fit jaillir trois fontaines qui coulent encore : de visiter la pauvre chambre où mourut pauvrement le pauvre Benoît Joseph Labre, que Dieu suscita en ces jours de poursuites sensuelles pour confondre les délicatesses d'un monde qui se dissout dans la mollesse ; de parcourir ces obscurs corridors des catacombes, entre deux rangées de cercueils, où reposent dans la paix du Seigneur les os des confesseurs et des martyrs, et de pouvoir se dire : bien souvent les premiers chrétiens, comme moi en ce moment, une bougie à la main, à la lueur d'une lumière vacillante, se sont enfoncés dans ces dédales ténébreux, fuyant les persécuteurs, venant participer aux saints mystères pour nourrir leur foi et soutenir leurs forces. Que de fois cette parole de l'office divin a résonné à mon oreille : O *quam metuendus est locus iste !* " Que ce lieu est redoutable, c'est vraiment la maison de Dieu et la porte du ciel ! "

Si nous passons aux ruines profanes, dites-moi, n'y a-t-il pas pour un amateur d'antiquités une véritable délectation à se promener sur le *forum,* où se sont débattues pendant si longtemps les destinées du monde, à toucher de la main ces *rostres* du haut desquels la voix de Cicéron déroulait ses sentences périodiques et cadencées, à monter à ce *capitole* où tant de triomphateurs ont étalé le faste et l'orgueil de leur gloire d'un jour ; à visiter ces *thermes* d'une étendue incroyable qu'éleva le désir de soigner la santé publique et surtout la faveur populaire ; enfin à vous arrêter stupéfait devant le colosse des constructions romaines, long de 187 mètres, qui porte ses énormes blocs de pierre superposés à la hauteur de 144 pieds, monstre qui semble vous regarder avec ses arcades sombres et ses quatre rangées de fenêtres ouvertes, *monstrum horrendum, informe, ingens,* je veux dire le *colosseum,* le *Colisée.*

LE COLISÉE A ROME

da
Ca
ch
tai
sou
St-
Ar
idé
la
ten
pou
au
Mg
Dir
sém
joy
ter
app
V
au
Mor
com
dit-i
cieu
la v
qu'il
venu
L
préf
qui s
peut
bont
prom
c'éta
tend
aujou
lade,
D'un
notre
Rome
piété
chère
enfan
moins
Le
nemen

Rome a sa colonie de jeunes prêtres canadiens. Nommez-moi, dans le monde, le pays où n'ont pas pénétré les enfants du Canada. Ils ont porté l'Évangile au pied des montagnes Rocheuses ; les neiges polaires les ont vus à la recherche du capitaine Franklin ; et maintenant les voilà qui reviennent de vaincre, sous le soleil d'Afrique, les cataractes du Nil. Donc, les fils du St-Laurent, au nombre de huit, parmi lesquels se trouvent MM. Archambault et Bourassa, du diocèse de Montréal, ont eu la bonne idée de venir puiser à sa source la science de la philosophie, de la théologie et du droit canon. Vous avouerez que, dans les temps agités que nous traversons, la connaissance des canons pourra être, chez nous, de quelque utilité. Ils pensionnent tous au séminaire français. Sous le même toit ont leurs appartements Mgr Racine, évêque de Chicoutimi, et son sécrétaire, M. Gagnon. Dimanche, gracieusement invités à dîner par M. le supérieur du séminaire, nous avons passé, en compagnie de compatriotes joyeux, de bien agréables quarts d'heure ; c'était la patrie sur la terre étrangère, si toutefois, pour un catholique, Rome peut être appelée une terre étrangère.

Vendredi, je me fis un devoir et un plaisir d'aller rendre visite au R. Père Smeulders, que j'avais eu l'occasion de connaître à Montréal, chez les RR. Pères Oblats ; j'y retournai samedi, en compagnie de M. Labelle. Il parut heureux de nous voir : " Car, dit-il, j'ai rapporté du Canada et des Canadiens un souvenir précieux." Humble, affable, souriant, il est rentré avec bonheur dans la vie calme, régulière, cachée de son couvent, en saint religieux qu'il est, comme s'accordent à le reconnaître tous ceux qui sont venus en contact avec lui.

Le jour de Pâques au soir, Son Eminence le cardinal Simeoni, préfet de la Propagande, a bien voulu nous donner une audience, qui a duré, ni plus ni moins, une heure et dix minutes. On ne peut apporter dans une conversation plus de bienveillance, de bonté, de paternité. Il a poussé le bon vouloir jusqu'à nous promettre pour aujourd'hui, mardi, une audience du Saint-Père ; c'était seulement deux jours d'avis, et l'on sait ce qu'il faut attendre ordinairement pour avoir son entrée au Vatican. Or, aujourd'hui, il se trouve que le Saint-Père, sans être très malade, se sent indisposé. Ses médecins lui défendent de recevoir. D'un autre côté, notre billet de retour nous défend de remettre notre départ à un jour ultérieur. Il nous faut donc quitter Rome sans voir le Pape. Certes, c'est un sacrifice pour notre piété filiale, un désappointement dans notre expectative la plus chère. *Fiat voluntas Dei !* Nous n'en resterons pas moins les enfants soumis du successeur de Pierre, et nous n'en serons pas moins disposés à suivre ses ordres et ses désirs.

Le Souverain Pontife se trouve ici dans une difficulté humainement inextricable, et personne ne peut prévoir quelle main

tranchera le nœud gordien. L'unité italienne est une idée qui sourit à l'orgueil national, elle est dans le cours des aspirations modernes, et la révolution sait utiliser à son profit ce sentiment populaire. On veut être et on se croit une grande nation : *Italia fara da se.*

Le siège du gouvernement a attiré à Rome, tout naturellement, une affluence de monde officiel, de vie factice, de mouvement empressé et de circulation monétaire. Les bureaux publics, les ministères de l'État surgissent comme par enchantement, beaux, splendides. On est à créer, à côté de l'ancienne ville, une ville nouvelle avec rues larges, droites, propres, à la manière des boulevards de Paris. On invite la population à faire la comparaison entre la ville des rois et la ville des Papes. Cette dernière certainement parle bien davantage à l'esprit et au cœur ; nos huit cents compagnons de pèlerinage n'en ont pas visité d'autre ; mais, dans ce siècle de sensualisme et de confort matériel, il n'est pas moins vrai qu'il est tout-puissant celui qui sait parler aux yeux, aux sens et aux passions.

La révolution agit, à Rome, avec la finesse propre aux Italiens, sans bruit éclatant, sans violences saccadées, sans ostentations inutiles de victoire qui peuvent amener des réveils et des réactions dans l'esprit public endormi, ne marchant que pas à pas, démolissant avec lenteur, spoliant avec des formes, se contentant d'insinuer pour le moment dans la législation des principes secrets qui amèneront nécessairement plus tard leurs conséquences délétères, portant la main sur les choses saintes tout en protestant de ses égards et de son respect pour la religion et son chef vénéré : hypocrites ! Petit à petit, le cercle de fer se resserre autour du Vatican. Qui le brisera ?

Quand tout secours humain fait défaut, alors survient, comme par miracle, le secours divin. Dieu, du haut du ciel, se moque des projets des impies. *Qui habitat in cœlis irridebit eos.* Il leur parlera dans sa colère et les troublera dans sa fureur. Celui qui a sauvé son Église du naufrage des persécutions sanglantes, saura bien la protéger contre les tempêtes et les roueries des persécutions légales. Prions et espérons. Ce qu'on a dit dans le passé, on le proclamera dans l'avenir : *Digitus Dei est hic !*

P. S.—Je vous envoie ci-inclus un article de deux colonnes, que le *Journal de Rome* a publié à l'occasion du passage du curé Labelle dans la Ville-Eternelle. Vous en donnerez à vos lecteurs ce que vous jugerez à propos. Il est aussi bien écrit que pensé. Rarement, à l'étranger, parle-t-on avec autant de justesse et de connaissance de cause, de notre pays, de nos ressources et de nos hommes publics.

XI

DE ROME A TURIN.

Tristesse du départ.—Le long de la mer.—L'île d'Elbe.—Les Maremmes.—Pise.—Ses quatre merveilles.—Le capitale du Piémont.—Impression favorable.—Belle apparence de Turin.—Une plaie du voyage.—Pas d'effets sans causes.—Une sage politique.—Une dégringolade future.—Un point noir à l'horizon.

Turin, 10 avril 1885.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Mercredi, 8 avril, à 7 heures du matin, le cœur serré, l'esprit un peu triste, comme le citoyen qui quitte la patrie, nous quittons Rome. La campagne romaine, dans son langage muet, parlait à nos âmes des souvenirs, des leçons et des aspects à l'unisson de nos pensées de tristesse, sombre qu'elle est, morne et silencieuse comme les générations et les monuments qui y dorment dans la poussière. *Sic transit gloria mundi !*

L'objet de notre course est Pise. D'abord nous atteignons à *Palo* les côtes de la mer, toujours grande, toujours solennelle avec ses vues sans limites et ses immensités, image de l'immensité véritable. Nous saluons *Civitta-Vecchia*, le port de mer de Rome ; *Corneto*, dans le voisinage de laquelle se trouvent les ruines et les nécropoles étrusques de *Tarquinies*, la ville sainte qui a tant fourni au culte de Rome paienne ; *Orbetello*, où l'on voit encore les restes de murs cyclopéens ; *Follonica*, d'où l'on a une vue superbe sur l'île d'Elbe, qui surgit au-dessus des eaux à quatre milles du rivage.

L'île d'Elbe, six lieues de long, deux lieues et demie de large,—l'île Jésus quant aux dimensions,—est couverte de montagnes hautes, escarpées, qui fournissent à l'industrie, depuis la plus haute antiquité, des mines de fer de qualité supérieure. Elle a quelques vallées fertiles ; sa population est évaluée à 22,000 âmes. Le capitale s'appelle *Portoferrajo*, nom significatif qui rappelle le métal dont l'exploitation constitue encore aujourd'hui, avec la pêche de la sardine, la principale richesse des habitants. C'est là, pensais-je, que du 5 mai 1814 au 25 février 1815, régna, dans une prison, large pour un particulier, étroite pour un empereur, celui dont l'autorité pendant vingt ans s'était étendue directement

ou indirectement sur toute l'Europe. Heureux, si l'ambition ne l'eût pas rejeté sur la terre de France et dans les aventures des cent-jours. Il se serait éteint doucement comme un radieux soleil d'été qui descend dans les ondes, dans une retraite paisible, aux portes de la patrie, au lieu d'aller dépérir misérablement dans une île inconnue de l'Atlantique, sur les côtes lointaines du continent africain. Cependant on ne peut nier que cette fin mystérieuse, enveloppée de deuil et d'angoisses, ajoute une auréole de malheur et de sympathie à la légende d'une vie qui ne ressemble à aucune autre. Il y a eu dans cette existence extraordinaire de grandes fautes. A côté se trouve l'expiation. Le mal est oublié, le bien rayonne de toutes les splendeurs du vrai. C'est pourquoi, Napoléon, aimé ou détesté, restera toujours dans l'histoire des peuples comme un point lumineux, le héros d'une épopée admirée."

Nous voyageons ici en pleines *Maremmes*, pays rempli de forêts, de marécages, souvent inculte, toujours, en été, infesté par une espèce de fièvre appelée *malaria*. La population des campagnes vit surtout de la fabrication du charbon de bois dans la forêt, et de l'élevage des bestiaux dans les plaines ; au mois de mai, il paraît que la plus grande partie des habitants s'enfuient vers les montagnes de la Toscane, et la malaria alors exerce ses ravages sur les pauvres malheureux aux figures hâves, aux corps débiles, qui ne sont pas en état de quitter ces parages malsains. Vivent les bords du Saint-Laurent, qui connaissent les neiges, mais qui ignorent toutes les maladies épidémiques ! contrée au ciel pur, à l'air vivifiant, au soleil brillant. "*O Canada, mon pays, mes amours !*"

Nous laissons sur la gauche Livourne la commerçante, et à 4 heures nous entrons dans Pise la tranquille, calme, digne et propre comme une matrone qui a fait sa toilette après une journée besogneuse. Il n'en fut pas toujours ainsi ; au treizième siècle, elle vendit, elle navigua, elle guerroya ; même elle réussit, la lance au poing, à chasser les Sarrasins de la Sardaigne, et fit tomber cette île superbe dans les joyaux de sa couronne. Elle tenait en échec la puissance et le commerce de Gênes. C'était du reste le beau temps des villes italiennes : époque de libertés municipales et individuelles, de chevalerie, d'études, de peinture, de sculpture, d'unité nationale par la langue, la foi, les idées et la littérature. Je doute que l'unité actuelle, basée sur la rapine, apporte à l'Italie un semblable rayonnement de gloire.

Nous n'avions que trois heures de délai, assez cependant pour voir les quatre merveilles de Pise : la *cathédrale*, en style toscan, à cinq nefs ; le *baptistère*, bel édifice en marbre de forme circulaire, dont la voûte sonore répète la parole avec deux et trois échos ; le *campo santo*, où, au milieu de richesses antiques, on voit une illustration moderne, la statue de Cavour qui brise les chaînes de l'Italie : que ne les a-t-il brisées par des moyens légitimes ! son œuvre ne serait pas condamnée à une mort préma-

turée par un vice de naissance ; enfin, ce que nous tenions davantage à voir, la fameuse *tour penchée*, haute de près de deux cents pieds, du sommet de laquelle Galilée a fait ses expériences sur la pesanteur.

A 7 heures, nous reprenons le train pour Turin. A l'entrée de la nuit, nous retombons, à Pistoie, sur le chemin que nous avions suivi, il y a dix jours, pour nous rendre à Florence ; et hier, jeudi, vers midi nous descendions pour la seconde fois dans l'ancienne capitale du Piémont.

Turin fut fondé par les Ligures. Annibal la détruisit. Les Romains la nommèrent *Augusta Taurinorum.* Capitale d'abord du comté du Piémont, puis du royaume de Sardaigne, elle le fut de l'Italie toute entière, de 1859 à 1865. Elle compte plus de 250,000 habitants. Ce fut un rude coup pour cette ville que de perdre le siège du gouvernement, mais l'énergie de sa population se trouva à la hauteur de la circonstance, et, par son activité et son esprit d'entreprise, elle sut réparer le grand vide qu'y laissait le monde officiel.

A part Rome, où l'âme vit dans une atmosphère de parfums célestes, de toutes les villes de l'Italie que nous avons visitées, celle où j'aimerais le mieux à couler mes jours, supposé que je serais rentier ou indépendant, c'est Turin. Je ne veux pas me donner comme un juge bien informé, je parle *à primâ facie*, mais enfin c'est là mon impression et elle est tout à fait favorable au peuple de la haute Italie. *C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière.* L'Italie peut dire peut-être : c'est du Nord que me vient la force, le travail, l'insdustrie, un peu de cette mâle énergie qui fait les peuples vigoureux.

Turin n'a pas les palais de marbre de Gênes, ni les musées artistiques de Florence, ni le soleil et le *far niente* de Naples, ni de monuments publics qui soient riches de souvenirs antiques. Presque entouré de sommets hardis, blancs de neiges éternelles, il connaît les froideurs d'un climat un peu sévère. Mais Turin est construit sur un plan régulier comme nos villes américaines, il a des rues larges, droites, bordées d'arbres comme le boulevard des Italiens à Paris ; il présente dans l'apparence de ses maisons la propreté, l'élégance, le goût de la capitale française. Ses places publiques sont nombreuses, ses jardins vastes et frais d'ombrages ; et mieux que tout cela, sa population est belle, propre, bien mise, gaie, intelligente, elle paraît adonnée au travail, aux affaires. De plus, elle a de la dignité, le respect d'elle-même : vous ne rencontrez pas à tous les coins de rues des gens qui vous tendent la main, pour un rien, pour des services dont vous n'avez pas besoin, pour des renseignements que vous ne demandez point.

Je ne parle aucunement ici de la haute classe italienne, dont la noblesse de sentiments est si délicate, dont l'éducation est si solide et si raffinée ; mais dans les rangs du bas peuple, dans

presque toutes les villes, il s'est formé une catégorie, hélas! trop nombreuse, d'individus qui semblent avoir pour mission d'exploiter les touristes, de vous faire payer bien cher votre qualité d'étranger, de construire des marchés louches avec une porte pour amener à la fin toute une kyrielle d'extra; importuns qui courent vous ouvrir une porte, qui se précipitent pour vous montrer le guichet d'une gare vous crevant les yeux, puis qui, pour ces prétendus services, exigent avec des paroles violentes un pourboire : sangsues, armée de sauterelles, essaim de moustiques et de maringouins bourdonnants, plus agaçants que les brûlots de la baie d'Hudson. Il fallait voir le curé, avec son grand cœur et sa générosité bien connue, distribuant les sous à droite et à gauche, et quelquefois, impatienté, les gros mots. C'est ici surtout qu'il a senti l'utilité d'un caissier inflexible, qui porte serré le cordon de la bourse.

Le Piémont a avalé le reste de l'Italie. Je suis loin d'approuver les voies et moyens qu'il a employés pour arriver à ses fins; seulement il est de vérité historique, que s'il y avait un État italien capable de s'imposer aux autres, par la virilité de ses populations, par ses habitudes de travail, par la discipline de ses troupes, par l'activité de sa diplomatie, c'était le royaume des princes de Savoie. Il n'existe pas d'effets sans causes. Rome est devenue la maîtresse du monde, parce que Rome avait des vertus de sobriété, de modération, de travail et de constance. Frédéric a organisé puissamment son petit duché de Brandebourg, et aujourd'hui la Prusse a absorbé l'Allemagne. Pierre le Grand a donné une forme vigoureuse à un peuple nouveau, et ce peuple marche à la conquête de l'Asie; l'Europe elle-même pourra-t-elle résister à ses empiètements, lents, mais graduels et sûrs? La dynastie capétienne avait des traditions d'honneur, de valeur et de foi; elle a fini par dompter l'orgueil et les rivalités de vassaux plus puissants qu'elle-même; et elle a fait l'œuvre admirable de l'unité française. Les nations, pour leurs qualités collectives, pour leurs vertus morales, sont récompensées dès ce monde : sans cela, comme dans l'éternité il ne vit plus que des individualités dans le grand peuple des élus, elles échapperaient à la récompense comme au châtiment. Leçon pour nous.

Nous sommes à jeter les bases d'une grande nation, composée des meilleurs éléments qui existent sous le soleil. Semons dans les cœurs et les intelligences l'amour du travail régulier, l'attachement au sol natal, la modération par des habitudes de sobriété et d'économie, les bonnes mœurs par la religion, et nous aurons planté un arbre, dur comme l'érable, vigoureux comme le chêne. Nous n'avons guère à nous occuper par quel détour de politique nous nous ferons jour plus tard sur le théâtre du monde; souvent la politique n'est que jeu d'enfants. L'homme s'agite, Dieu le mène. D'ailleurs, l'expérience de notre histoire est là pour nous

dire qu'au milieu de nos plus grandes difficultés la main de la Providence s'est toujours levée pour nous protéger et nous sauver. Soyons un peuple vertueux, la grandeur viendra d'elle même.

Le Piémont a manqué à la justice dans l'échafaudage de son élévation ; c'est pourquoi je ne crois pas qu'elle tienne. Malgré l'idée machiavélique de ses politiciens, malgré la bonne tenue de ses soldats, propres, élégants et fiers d'eux-mêmes, malgré les faveurs dont jouit en général dans les esprits l'unité nationale, malgré les intérêts qu'ont un si grand nombre de fonctionnaires dans le maintien du *statu quo*, un tremblement de terre, viendra-t-il du volcan républicain, ou des officines ténébreuses du socialisme, ou d'une secousse extérieure, renversera tôt ou tard l'œuvre commune de Cavour, de Victor-Emmanuel et de Garibaldi. Dans une semblable question, éclairé par les enseignements de l'histoire, il n'est pas difficile d'être prophète. L'Italie, il faut l'espérer, reviendra à la première de ses gloires qui est aujourd'hui tern e et voilée, celle d'être la capitale du monde par la Papauté. Le i Piémont, fort, généreux, avait un beau rôle à jouer, celui d'être le premier soldat du Vatican ; il a préféré s'en constituer le geôlier. Heureux si, dans la dégringolade qui viendra, il peut garder la place que lui méritent sa puissante organisation, les qualités de son peuple et la protection des saints qui se sont succédé sur son trône.

Nous rentrons ce soir en France, avec la détermination de mettre sérieusement la main à l'œuvre qui nous a fait traverser les mers. Cependant j'aperçois un point noir à l'horizon. Nous venons d'apprendre le soulèvement des Métis dans le Nord-Ouest ; il produira nécessairement une mauvaise impression en Europe. Nous aurons beau dire que Battleford est a sept cents lieues de Montréal, à deux cents lieues de Winnipeg, quand on est loin, on ne se forme pas une idée exacte des distances : la mappe du globe est si petite, et les points noirs qui indiquent la place des villes, y sont si rapprochés.

Je ne dirai pas tout ce que je pense à propos de ces troubles malheureux ; mes réflexions arriveraient conmme de la moutarde après le dîner. Ils ont certainement tort ceux qui, pour le redressement de leurs griefs, ont recours à des moyens violents ; mais bien autrement tort ont ceux qui harcellent et taquinent, depuis des années, une population naturellement paisible. Je n'ignore pas que les chefs du gouvernement, qu'il s'appelle conservateur ou libéral, n'ont aucun intérêt à perpétrer des injustices dans le Nord-Ouest ; le mal est dans les bureaux, où il se trouve des subalternes aux vues étroites et aux rancunes toujours vivaces, à qui il n'importe guère de jeter le pays dans des embarras inextricables. Maintenant que les vies sont menacées, sans doute, il est du devoir du gouvernement de masser dans les prairies une force considérable, pour en imposer, et surtout pour empêcher

un soulèvement des sauvages. Mais il me paraîtrait de bonne politique de n'obéir à aucun entraînement de vengeance ou de représailles, de ne verser aucune goutte de sang, et de ne demander la tête de personne. Qu'on s'arrange, coûte que coûte, à l'amiable. Quand on possède des terrains immenses où l'on convie tous les peuples à venir s'y tailler des héritages, est-il si difficile d'en sacrifier un petit coin, pour satisfaire les réclamations légitimes des premiers propriétaires du sol? Lorsque tout le monde est coupable, il est d'une haute sagesse de se montrer généreux et magnanime.

XII

A PARIS.

Le Canada, le curé Labelle et la colonisation.— Une préface.— Six chapitres.— Les grandes lignes d'un grand projet.— Un vaste cercle d'opérations. — Invitation à l'Europe centrale. — État social du Canada.— Le catholicisme et la langue française.— Facilités d'établissement.— Conditions dans la province de Québec.— Le Manitoba et le Nord-Ouest.— Prix des terres.— Orphelinats agricoles.— Température.— Salubrité du climat.— L'hiver, ses plaisirs et ses avantages — L'été.— Aux capitalistes.— Garanties et sûretés.— Le clergé.

Paris, 20 avril 1885.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

" Le Canada, le curé Labelle et la colonisation," tel est le titre d'une brochure que je viens de faire paraître. Dans quel but ? la preface du livre le dit :

" Bon nombre de personnes, qui s'intéressent au Canada, m'ayant demandé des renseignements sur la mission du curé Labelle en France, et sur les travaux qu'il a exécutés dans notre pays en faveur de la grande œuvre de la colonisation, j'ai cru ne pouvoir mieux faire que de réunir en une brochure certains articles qui ont paru, de temps à autre, dans les journaux du Canada. Je suis loin d'avoir sous la main tout ce qu'on a publié sur le compte de l'*Apôtre de la colonisation* ; du reste, j'ai dû me borner, afin de n'être pas trop long. Comme ces pages ont été écrites sous l'inspiration du moment, et qu'elles sont l'écho spontané de l'opinion publique, on y trouvera, je l'espère, pris sur le vif, le portrait de l'homme qu'on désire connaître. A ces témoi-

gnages extérieurs, j'ai ajouté quelques pages de mon cru qui exposeront, comme dans un programme clair et précis, les projets que, pendant son voyage en Europe, le curé Labelle se propose de conduire à bonne fin, tant dans l'intérêt du Canada que de ceux qui voudront bien favoriser, soit de leur personne, soit de leur argent, l'œuvre de la colonisation. De là, le titre de cette brochure : *Le Canada, le curé Labelle et la colonisation.*"

Puis suivent six chapitres :

I.—La mission du curé Labelle. Extrait du journal *le Nord*, 19 février 1885.

II.—Le curé Labelle en Europe. Extrait du journal *la Minerve*, 28 février 1885.

III.—L'homme d'une idée. Extrait des *Annales Térésiennes*, février 1881.

IV.—Le roi du Nord. Extrait des *Annales Térésiennes*, octobre 1882.

V.—Hommage du clergé et du peuple au curé Labelle à l'occasion du cinquantième anniversaire de sa naissance : 1° Notice biographique ; 2° Adresse du clergé ; 3° Adresse des citoyens ; 4° Le banquet. Extrait du journal *le Nord*, 29 novembre 1885.

VI.—Exposé du plan du curé Labelle. Cet exposé renferme seulement les idées mères du programme, les grandes lignes du projet ; pour l'information des futurs émigrants, il devra suivre une seconde brochure, dans un style tout à fait à la portée du peuple, donnant des détails circonstanciés, des renseignements précis et des conseils pratiques. Je vous envoie ce dernier chapitre en son entier, et ce sera ma correspondance d'aujourd'hui.

Comme on le voit par les extraits de journaux qui précèdent, pour le curé Labelle, l'idée de ses préoccupations journalières, l'œuvre de sa vie, a été la colonisation. Jusqu'ici ses efforts se sont concentrés surtout dans la vallée de l'Ottawa, et au sein de la population cadadienne-française. Aujourd'hui, sur les invitations pressantes de ses nombreux amis, étendant le champ de ses opérations, il embrasse, dans le cercle de ses travaux, le Manitoba et le Nord-Ouest, tout comme la province de Québec ; et il vient en Europe offrir à ceux qui se sentent disposés à émigrer ou à placer des capitaux dans l'œuvre de la colonisation, les directions et les conseils de sa longue expérience.

Le chemin de fer du Pacifique canadien, construit au coût de près d'un milliard de francs, reliant les côtes de l'Atlantique à celles du Pacifique, entre en opération sur tout son parcours au mois d'octobre prochain, et ouvre au défrichement des étendues immenses de prairies, prêtes à recevoir la charrue. A cette occasion, le gouvernement de la Puissance du Canada convie les émigrants de tous les pays à profiter des facilités d'établissement qu'il leur donne. En particulier M. Labelle, agissant sous les auspices du dit gouvernement, sous la direction du haut com-

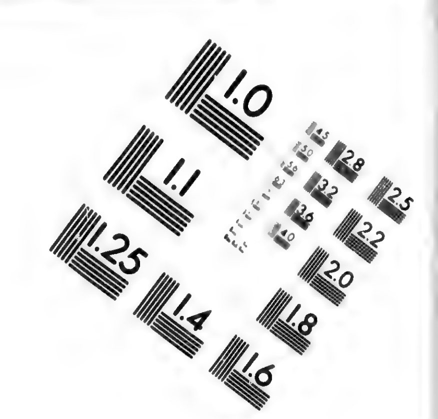
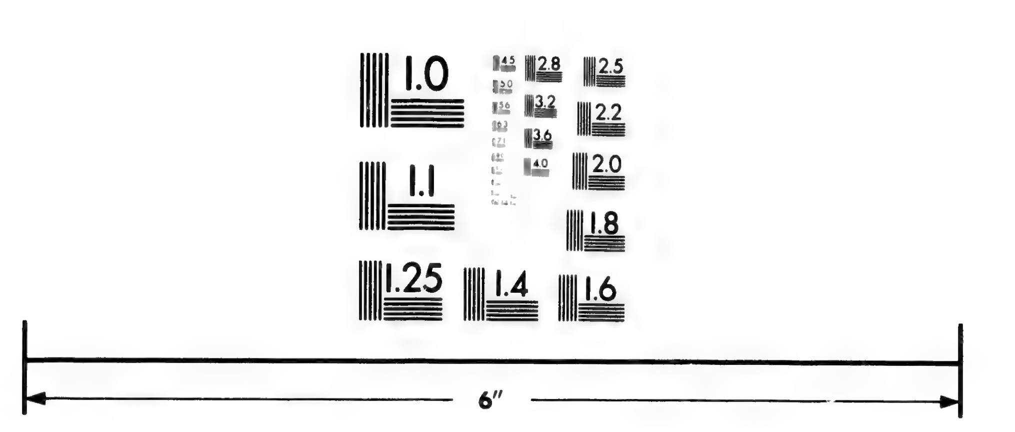
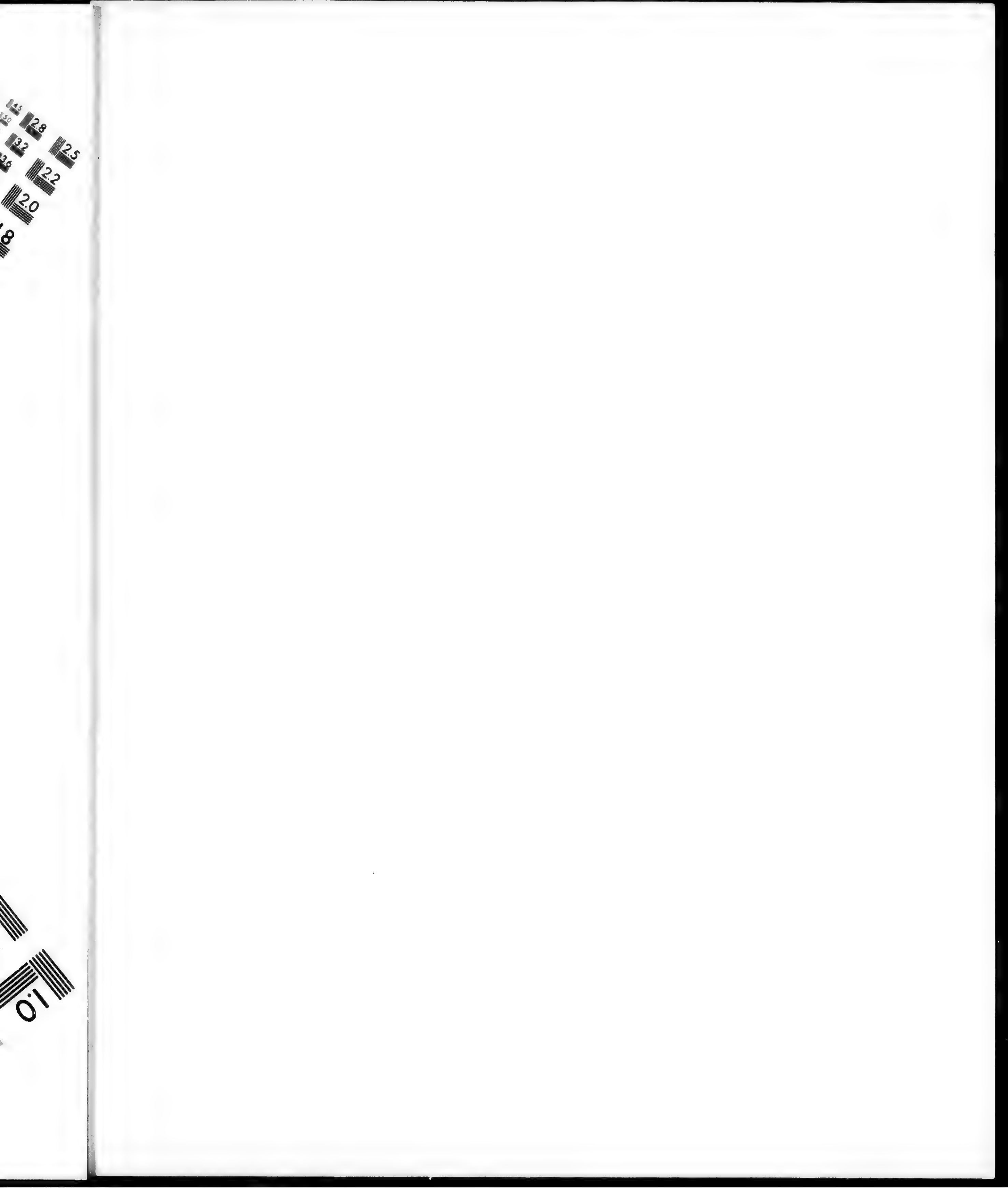


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
2.0

missaire canadien à Londres, sir Charles Tupper, et du commissaire canadien à Paris, l'honorable Hector Fabre, s'adresse aux populations de l'Europe centrale, de la France, de la Belgique, de la Hollande, de la Suisse et de l'Alsace-Lorraine, pour les inviter à prendre leur part de cet héritage offert au monde entier, et à poser avec nous, sur cette terre vierge de l'Amérique, les bases d'une grande nation.

Notre pays, sous la haute égide de l'Angleterre, jouit de la plus grande, de la plus large, de la plus complète liberté politique, religieuse, scolaire et municipale. Les taxes sur les propriétés foncières par l'État sont inconnues ; la chose publique se maintient seulement par les droits imposés sur les marchandises importées de l'étranger, ainsi que sur les spiritueux et les tabacs fabriqués dans le pays : ce qui constitue un revenu annuel de trente-trois millions de piastres. Il n'y a pas de conscription militaire ; et les familles n'ont pas la douleur de voir, chaque année, leurs enfants arrachés du foyer domestique pour être jetés dans les dangers de toute sorte qu'offre la vie des camps. Nous possédons, dans la province de Québec, le code de lois peut-être le plus perfectionné du monde. Certainement il n'existe pas sur la terre de pays où la vie et la propriété soient plus en sûreté, où le bien-être matériel soit plus général, où la paix et la bonne harmonie règnent davantage entre les différentes races et les religions diverses qui partagent la population.

Les familles françaises et catholiques tomberont au milieu de frères et de compatriotes qui leur seront sympathiques pour la langue, pour la religion, pour les lois, pour les mœurs, pour les coutumes et manières de vivre. Les Canadiens-Français comptent dans la Puissance pour un million cinq cent mille. La province de Québec est plus d'aux trois quarts française, et celle de Manitoba possède un fort groupe français qui ne peut que grandir en nombre et en influence. Dans le parlement fédéral d'Ottawa, comme dans les parlements provinciaux de Québec et de Manitoba, les deux langues sont sur un pied d'égalité ; les documents officiels sont publiés à la fois en anglais et en français. Les catholiques, chez nous, trouveront, comme en Europe, leurs paroisses organisées, leurs églises, leurs prêtres, leurs écoles primaires répandues dans les moindres campagnes, et, pour la haute éducation de leurs enfants, leurs collèges dirigés par des ecclésiastiques et leurs couvents tenus par des religieuses. Comme dans la patrie, ils entendront résonner à leurs oreilles les sons toujours harmonieux de leur langue maternelle ; ils respireront la même atmosphère de foi et de croyances ; à peine s'apercevront-ils qu'ils ont été transportés sur une terre étrangère.

Les familles à l'aise qui, fatiguées des instabilités actuelles de la politique européenne, veulent chercher un état de société plus stable et plus tranquille, peuvent se procurer dans les environs

des grands centres de population, ou des établissements nouveaux à demi défrichés, de bonnes propriétés à des prix moindres qu'en Europe, qui leur rapporteront facilement des profits annuels de cinq ou six pour cent. Aux émigrants qui n'ont pas les ressources suffisantes pour acheter une ferme déjà en opération en tout ou en partie, ou qui veulent se tailler une large propriété pour eux et leurs enfants à même la fôret, la province de Québec, soit au lac Témiscaming, soit dans les vallées de l'Ottawa, du Saint-Maurice et du lac Saint-Jean, soit dans les cantons de l'Est, soit dans la Gaspésie, offre à leur choix des millions et des millions d'acres de terre. La province est grande comme la France ; plus des deux tiers restent encore à défricher. Ontario, la Nouvelle-Écosse, le Nouveau-Brunswick et l'île du Prince-Édouard, selon les goûts, peuvent fournir à peu près les mêmes avantages.

Le prix de ces terres n'est vraiment que nominal, variant de vingt à soixante centins l'acre, c'est-à-dire d'un à trois francs. L'acre est d'un onzième environ plus grand que l'arpent français, et un peu moins que la moitié d'un hectare. Les conditions de cette vente sont des plus libérales et des plus faciles à rempli r payer comptant un cinquième du prix d'achat et le reste en quatre versements annuels et égaux, portant intérêt au taux de six pour cent par an ; prendre possession de la terre vendue dans les six mois de la date de vente et y résider, dès lors, par soi-même ou par ses représentants, pendant au moins deux années consécutives ; enfin défricher et mettre en culture, pendant les quatre premières années, environ dix acres par cent acres et y construire une maison habitable de seize pieds sur vingt. A ces conditions, quel est le petit propriétaire français possesseur de six ou dix mille francs, destiné à végéter toute sa vie au milieu de la concurrence européenne, qui ne puisse dans la province de Québec, se procurer pour lui-même et chacun de ses enfants une terre de trente à quarante hectares ? Avant dix ans, si son travail est prudent et sage, c'est pour lui l'aisance, l'abondance et peut-être la richesse.

Craignez-vous le labeur un peu rude du défrichement dans la forêt ? Le Manitoba, le territoire du Nord-Ouest est là, vous offrant, sur une étendue de trois cents lieues, des prairies toutes prêtes à recevoir le soc de la charrue, parsemées de lacs, de rivières, de ruisseaux, d'*îles de bois* et de lisières de forêt : régions agricoles les plus fertiles du monde, et, en certains endroits, surtout au pied des montagnes Rocheuses, éminemment propres à l'élevage des bestiaux. Le sol est riche, profond, noir, composé d'argile ou de marne, reposant sur un sous-sol de glaise épaisse et dure. Pendant des années il ne requiert point d'engrais, sa fertilité est inépuisable, et les analyses chimiques le déclarent spécialement adapté à la culture du blé. D'après une expérience long-

temps répétée, chaque acre de terre peut donner annuellement en moyenne 20 à 30 minots de blé, 30 à 50 minots d'orge, 50 minots d'avoine, 300 minots de pommes de terre, 700 minots de betteraves, et 800 à 1,000 minots de navets. Le lin, le chanvre et le houblon viennent avec une vigueur remarquable.

Que coûtent d'aussi belles terres ? Rien, ou presque rien. Si vous les achetez de la compagnie du Pacifique Canadien, dans les environs du chemin de fer, vous pouvez en obtenir au coût de dix francs l'acre ; et, si vous vous engagez à les mettre immédiatement en culture, la compagnie vous fera des réductions considérables sur le prix d'achat et vous donnera des conditions de paiement par versements très faciles à rencontrer. Si vous prenez un *homestead* sur les terres de la couronne, vous n'avez à débourser pour 160 acres que 50 francs ; la seule condition qu'y met le gouvernement, c'est que vous habitiez, par vous-même ou votre représentant, cette propriété pendant trois ans, et que vous en cultiviez une certaine partie. De plus vous avez droit, de préférence à tout autre, d'acheter, à un prix variant de huit à dix francs par acre, les 160 acres attenant à votre *homestead*. Tout jeune homme de dix-huit ans, demeurerait-il encore avec son père, a droit aux mêmes privilèges. Voyez quelle grande propriété une famille quelque peu nombreuse pourrait se tailler dans les fertiles plaines du Manitoba. Sans aucun doute, l'avenir et la fortune sont dans l'Ouest. Il faut un peu plus d'argent pour commencer, au moins six ou sept mille francs, mais les rendements du travail et de l'agriculture sont bien plus prompts et rémunérateurs.

En outre, pour les orphelinats agricoles qui ont des ressources pécuniaires, le Canada est un vaste champ ouvert à leurs opérations ; ils peuvent, à des frais comparativement minimes, y établir leurs jeunes protégés, loin de la corruption des ville, dans des campagnes heureuses, tout en leur imposant des obligations de remboursement légères pour chacun d'eux, mais qui, réunies, finiraient par constituer un revenu important pour indemniser la maison mère de ses avances de fonds.

"Très bien ! nous dit-on, mais votre climat est froid, dur, insupportable." On s'exagère beaucoup en Europe la rigueur de nos hivers, ne les connaissant que par les relations de certains voyageurs qui veulent donner du piquant à leurs récits, ou par les rapports des missionnaires qui vivent quatre et six cents lieues au nord de la zone que nous habitons et que nous voulons coloniser. Il n'est pas étonnant qu'un pays qui est aussi étendu que l'Europe, ait une grande variété de température.

Notre climat est sans contredit le plus salubre de l'Amérique du Nord. Nous ne connaissons aucune fièvre quelconque, aucune maladie épidémique. La sécheresse de l'air, la nature du sol, l'absence totale de brume, un soleil qui luit presque continuel-

lement, tout contribue à faire de notre pays le séjour d'un peuple sain, vigoureux et prospère. Le petit noyau français déposé sur nos bords il y a deux siècles, a pu prendre racine, faire souche, se développer rapidement, se doubler tous les vingt-huit ans, donner naissance à une population forte et pleine d'avenir, qui nombre aujourd'hui deux millions. Trouvez-moi dans le monde un climat sous les bénignes influences duquel s'est produit un tel accroissement, un tel déploiement d'expansion et de vigueur !

Le thermomètre, dans les mois de décembre, janvier et février, se tient, selon les différentes parties du pays, entre zéro et quatre, six, huit ou dix degrés centigrades ; quand il descend plus bas, c'est une exception qui ne dure qu'un ou deux jours. Nos maisons sont construites pour résister au froid ; elles sont fournies de poêles ou de systèmes calorifères qui permettent d'y établir la température que nous voulons ; le bois dans la province de Québec, et le charbon dans les prairies de l'Ouest, ne manquent pas ; et partout le combustible est à la portée de toutes les bourses. Quand vous sortez au grand air, la mode du pays vous revêt de pardessus en laine ou en fourrure qui vous mettent à l'abri des bises les plus piquantes. Du reste, l'expérience est là : après un séjour d'un an au Canada, il n'est guère d'Européen qui n'avoue avoir plus souffert du froid dans les maisons de son pays, chauffées seulement par un feu de cheminée et avec un bois parcimonieux, qui ne proclame hautement préférer notre ciel sans nuages et nos froids vivifiants aux petites pluies fines et glaciales, ou aux brumes trop souvent sombres et ennuyeuses de leur hiver. La saison des neiges, pour le Canadien, c'est l'époque du repos, des visites, des amusements, des promenades au grand air en *carrioles* et en équipages richement harnachés : c'est le temps le plus agréable de l'année.

Loin d'être défavorable aux travaux agricoles, une épaisse couche de neige protège le sol, lui donne un repos complet, le féconde, lui est en quelque sorte, au dégel, comme une véritable inondation du Nil ; au printemps, la végétation se développe avec une vigueur et une rapidité de croissance que l'on rencontre rarement ailleurs. Ajoutez à ces avantages l'excellence de nos routes d'hiver, qui nous fournissent de si grandes facilités pour le transport des produits au marché, pour le charriage des engrais sur les fermes et pour le halage du bois hors de la forêt.

En été, Québec jouit de la température de Paris, Montréal de celle de Lyon, et Winnipeg de celle de Bruxelles. Les céréales et les légumes de toutes sortes, les fruits, tels que pommes, prunes, tomates, concombres, melons, les plantes ligneuses, comme le chanvre, le lin, le maïs, le houblon, le tabac, parviennent toujours à leur entière maturité, sans être injuriés par des gelées précoces de l'automne ; et nos récoltes peuvent, au point de vue de la qualité comme de la quantité, soutenir avantageusement la com-

paraison avec celles de n'importe quel pays. Mais assez pour le climat.

Nous ne nous adressons pas seulement aux agriculteurs. Aux capitalistes qui hésitent à exposer leur argent sur le marché monétaire actuellement si craintif de l'Europe, le Canada offre des placements sûrs et rémunérateurs dans l'exploitation de ses forêts inépuisables ; dans les opérations d'un commerce qui a à son service la quatrième flotte du monde pour le tonnage, et un réseau de chemins de fer qui mesure une étendue totale de plus trois mille lieues ; dans l'achat de débentures gouvernementales ou municipales, ainsi que de parts de banque tout à fait solides ; dans la construction de lignes de chemins de fer subventionnées par l'État ; dans la mise en valeur de nos mines de phosphate si riches, de nos mines de fer, de cuivre, d'or, d'argent, d'amiante et de charbon ; dans des sociétés de prêts ou de crédit foncier ; et surtout dans des parts de "sociétés de colonisation." L'état bien équilibré de notre société politique, les mœurs tranquilles et honnêtes de nos populations, l'augmentation graduelle de la propriété dans un pays nouveau, sont autant de garanties pour la sûreté du capital investi en de semblables conditions.

Les sociétés de colonisation ont pour but d'aider les commencements du colon indigène ou de l'émigrant européen qui n'a pas par lui-même les moyens suffisants pour s'établir. Ou la société achète la terre pour la revendre au colon, qui rembourse l'avance de fonds en payant un intérêt de six pour cent ; ou elle prête une certaine somme d'argent hypothéquée sur une propriété à laquelle le nouveau colon a déjà donné de la valeur ; ou elle s'occupe des industries accessoires que fait naître nécessairement la création d'un nouveau centre de population, telles que moulin, commerce, chemin, manufacture, etc. Ces placements d'argent échappent à tous les risques de l'agiotage, ils sont sûrs et solides comme le sol sur lequel ils reposent ; car ces terres, obtenues du gouvernement à des conditions excessivement libérales, après quelques années de défrichement et de culture, ont acquis un accroissement de valeur tel, que souvent elles ont décuplé et même centuplé leur prix d'achat.

Autre garantie supérieure de sûreté, c'est que ces sociétés sont généralement sous la gestion directe ou indirecte du clergé. La colonisation française au Canada se fait sous les auspices de la religion : on élève une chapelle au milieu de la forêt ou de la prairie, et les émigrants catholiques viennent s'y grouper comme autour d'un centre commun. Les familles y retrouvent le clocher, les cérémonies religieuses et les consolations spirituelles de leur village natal, et, dans les premiers mois d'un séjour qui est naturellement pénible, elles ressentent moins durs les ennuis de l'éloignement. Il est d'expérience que la colonisation par le clergé est celle qui réussit le mieux, non seulement au Canada, mais aussi

dans la plus importante des colonies actuelles de la France. En Algérie, c'est la seule qui ait eu un succès vraiment durable ; d'après les rapports du gouvernement, aucun centre de colonisation ne peut rivaliser avec l'établissement des Trappistes de Staouëli. Partout, les mêmes causes produisent les mêmes effets ; le clergé ne coûte rien, rapporte beaucoup, et ne meurt jamais : *uno avulso, non deficit alter.*

XIII

A PARIS.

Le récit d'une sœur.—Mademoiselle Eugénie de La Ferronnays.—M. le comte de Mun.—Au cercle catholique du boulevard Mont-Parnasse.—Morale en action.—La pièce de résistance.—Une causerie noble.—Portrait d'un orateur.—MM. de Lesseps et Renan à l'Académie française.—M. Emile Olivier.—M. Chesnelong. — Un salon assiégé.—La solitude d'Issy.—Le collège de Vaugirard.—Les Pères Maristes.—Le marquis de Bassano. — Le général de Charette.— Le baron de Cambourg.— A la Société des études coloniales et maritines.—Anglais et Fidjiens. — Un grand Français-Canadien. — Discours du curé Labelle.—Enthousiasme.

Paris, 30 avril 1885.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

En 1867, je passais l'automne à l'île du Prince-Edouard. Jeune homme, débutant dans la vie, loin du foyer paternel, loin des amis, n'entendant résonner autour de moi que des sons étrangers, surtout dans les premiers mois, je cherchais mes distractions dans la lecture. J'avais un beau livre, *Récit d'une sœur, par Mme Augustus Craven, née La Ferronnays.* Que de soirées délicieuses, dans ma petite chambre aux murs blancs et nus, lorsque les grands vents du golfe tordaient les sapins au dehors auprès d'une lampe fumeuse, j'ai passées à lire et à relire ces pages embaumées de sentiments généreux, de pensées élevées, de réflexions chrétiennes, de piété solide, de délicatesse exquise, de joies pures, d'infortunes résignées, d'héroïsme. Gygès invisible, vivant par la pensée dans un autre monde, j'étais devenu, sans que personne ne s'en doutât, un intime dans la noble famille de La Ferronnays, et je fréquentais ses salons avec nombre d'hommes illustres, dont la

réputation est devenue universelle, Montalembert, Mgr Gerbet, Ratisbonne, et bien d'autres.

En particulier, un des personnages de ce véritable roman de la vie réelle m'intéressait fort, par le sérieux de son caractère, la solidité de ses principes, le pratique de ses jugements, la sérénité de son âme, le calme de ses gaietés, le dévouement de son amour filial et de son amitié fraternelle, je veux dire Mademoiselle Eugénie de La Ferronnays, plus tard Madame la comtesse de Mun. Je me rappelle encore, sinon le texte exact, du moins le sens de quelques-unes de ses paroles. Elle écrivait à sa sœur aînée, "que l'idée de son bonheur lui donnait des accès de joie folle, que leurs âmes étaient liées comme les corps des frères siamois." Après une semaine sainte passée à Venise, elle disait que "son cœur avait été rempli complètement de l'amour de Dieu et d'une affection profonde pour le monde entier." A la suite d'un voyage pénible, elle s'excusait auprès de sa sœur de ne pas lui avoir écrit plus tôt : "Avant de penser à toi, il a bien fallu penser à Dieu, et aller le remercier de sa protection en entendant la sainte messe." Quelques jours avant son mariage, elle écrivait du comte Adrien de Mun : "Moi qui aime les âmes de tous les hommes, juge à quel point je dois aimer son âme, à lui, et combien je dois prier Dieu de m'aider à lui assurer la paix et le bonheur dans ce monde et dans l'autre." Je m'arrête, je pourrais être inépuisable de belles citations.

"Mais, direz-vous, à quoi bon cette légende, qui ressemble à un conte de fée ?" Voici. Ces réminiscences de mes vingt ans se sont réveillées fortes, ensoleillées d'une auréole de passé, le 19 du présent mois, lorsqu'un membre distingué de cette famille qui avait conquis mon admiration, un petit-fils de ce La Ferronnays mort comme un prédestiné, le fils d'Eugénie, M. le comte Albert de Mun, renouvelait chez moi le charme de mes vieilles lectures par le charme plus grand encore de son éloquence. Me serais-je alors douté, à Charlottetown, qu'un jour, à Paris, je rattacherais le fil des mêmes jouissances littéraires ?

Donc, le 19, dimanche après-midi, dans la grande salle du cercle du boulevard Mont-Parnasse se pressait une foule d'ouvriers des différents cercles catholiques de Paris. Quand M. de Mun doit prendre la parole quelque part, les auditeurs ne manquent jamais. Le P. Leclerc, supérieur d'une communauté dont le zèle embrasse en particulier l'œuvre des cercles d'ouvriers, nous avait fait le plaisir de nous inviter à cette réunion. Sur l'estrade, outre l'orateur du jour, on voyait MM. de La Bouillerie, Raoul Ancel, Milcent, de Marolles, Geoffroy, de Grandmaison, Roussel, de *l'Univers*, l'abbé Bruchési, de Montréal, plusieurs prêtres, et nombre d'autres notabilités laïques dont je n'ai pu retenir les noms. M. Labelle eut la place d'honneur, à la droite de M. le comte de Mun. *L'Univers*, en signalant sa présence, l'appelle un homme

"célèbre au Canada par son zèle et sa puissante action colonisatrice." L'éminent orateur, à la fin d'une de ses éloquentes périodes, a ajouté : "Nous professons, Messieurs, ces doctrines bienfaisantes, humanitaires, universelles, catholiques, qui me permettent d'un côté, d'applaudir au succès de nos frères d'Allemagne, et, de l'autre côté, de tendre la main à un brave et patriotique curé du Canada, M. Labelle." En même temps, en effet, il tendait une main à notre curé, et l'autre à un Allemand, assis à sa gauche. La phrase et le geste furent soulignés par une salve d'applaudissements.

M. Arnoult, directeur du cercle, après avoir lu une adresse à l'honneur de M. de Mun, raconta, en termes simples mais émus, la vie d'un ouvrier couvreur, Martel, bon travailleur, bon citoyen, bon ami, bon père de famille, bon chrétien, que la mort venait d'enlever à la vice-présidence de leur administration. C'était une page de morale en action. Tout le monde remarqua une parole heureuse de Martel. On lui disait : "Mais, n'avez-vous pas peur de vous casser le cou dans les périls de votre travail journalier ?— Oh ! non, répondit-il, nous avons là de petites cordes qui nous feraient tomber en haut." Et il montrait son scapulaire.

A plusieurs reprises, pendant la séance, le chœur du cercle exécuta divers morceaux de musique tout à fait réussis, entre autres, *In hoc signo vinces*. Mais la pièce de résistance fut le discours de M. de Mun, que tous écoutèrent avec une religieuse attention, et qui, par moments, souleva des transports d'admiration et d'enthousiasme.

Pourtant, en lui-même, le sujet était sec et prêtait peu aux mouvements oratoires. Il s'agissait d'expliq uer l'organisation de l'œuvre, d'exposer la synthèse puissante parslaquelle l'âme circulait dans le vaste corps des cercles, et de paaser en revue chacun de ses services supérieurs : secrétariat génèrul, sections de propagande, bureau du trésorier, comités des étàdes. La déclamation aurait été déplacée ; un seul ton convenait v la circonstance, celui de la causerie. Quelle causerie noble, éle ée, facile, agrémentée de mots d'esprit, d'allusions fines, de compliments délicats, de considérations profondes, d'éclairs d'un bon sens tout à fait lumineux pour la classe ouvrière, de catholicisme net et franc ! "Si nous voulons, s'est-il écrié, travailler d'une manière efficace au relèvement de la France, et à la réorganisation de la société sur des bases solides, nous devons nous attacher aux enseignements du Pape infaillible, nous devons faire la contre-révolution."

Stature haute et élancée, port militaire, manières distinguées, traits tout à fait réguliers, front découvert, figure naturellement souriante, regard doux et fier qui laisse échapper des étincelles, tout dès d'abord, en M. de Mun, gagne la sympathie et la confiance. On sait, par la voix publique, qu'il est le *dicendi peritus*, l'habile en paroles dont parle Ciceron, et l'on sent comme par

instinct qu'il en est en même temps le *vir bonus*, l'homme probe. Sa diction est pure, noble, correcte ; son geste est simple et grand ; sa voix, claire, distincte, sonore. Avant d'être membre d'une assemblée délibérante, le comte était officier dans l'armée : sa phrase marche, d'un pas sûr, avec une régularité toute militaire ; ses périodes, se déroulant avec clarté, arrivent complètes et fortes comme un bataillon carré ; l'ironie coupe comme un tranchant d'épée ; et, dans les moments qui paraissent les plus embarrassants, alors qu'il est besoin d'une suite d'expressions techniques, le mot juste est toujours là qui dit : présent. Le discours ne manque pas de chaleur, mais on sent qu'une raison puissante a coordonné tous les mouvements de la stratégie, qu'elle dirige les écarts de l'enthousiasme et les élans de la passion. Dieu l'a voulu ainsi ; il est de ces hommes, qu'ils soient à l'armée, dans un couvent ou à la tribune, qu'on les nomme Périclès, César ou saint Bernard, faits pour plaire et commander.

De ce temps-ci, Paris est plein de séances intéressantes, de vrais festins littéraires. Entre autres, l'Académie française vient de recevoir au nombre des quarante immortels le perceur d'isthmes : un petit discours du grand Français, et un grand discours du petit homme qui s'est attaqué à Jésus-Christ. Le petit discours, avec sa verve, sa bonhomie et sa franchise, valait mieux que le grand. M. Renan possède, sans doute, le secret et le maniement des phrases à effet ; mais, le sourire sur les lèvres, avec un air satisfait de lui-même, il a brouillé tous les principes, mélangé toutes les erreurs, écorné toutes les vérités, joué comme un Balthasar avec les choses saintes, proféré mielleusement les plus gros blasphèmes, sans paraître s'en douter.

Lundi, le 27 avril, M. Émile Olivier, l'ancien premier ministre de Napoléon III, avec cette puissance de parole, avec cette élévation de diction, cette clarté lumineuse et ce charme captivant qui lui sont propres, à grand renfort de renseignements théologiques, a donné une conférence sur le *Gallicanisme* et *l'Ultramontanisme :* gallicanisme qui s'est toujours montré, d'après lui, libéral sur le terrain religieux, et absolu sur le terrain politique, donnant au roi une infaillibité qu'il refusait au pape ; ultramontanisme libéral, c'est-à-dire large et sans parti pris, en politique, et absolu en religion ; car il n'y a rien d'inflexible comme la vérité. Le mot est joli et *bene trovato*.

Hier soir, au cirque d'Hiver, devant une réunion de cinq mille personnes, M. Chesnelong, parlant de l'*œuvre diocésaine des écoles chrétiennes libres*, a fait un discours d'éclat, de chaleur, d'éloquence brûlante et de verve spirituelle. Les chiffres qu'il a cités ont bien leur enseignement et leur consolation, ils montrent que la persécution atteint mal son but. Avant les lois de laïcisation, les écoles congréganistes de Paris instruisaient quarante mille enfants ; aujourd'hui ce nombre est presque double, puis-

qu'elles donnent l'éducation à soixante-dix mille élèves. La charité, par contributions volontaires, a su trouver seize millions de francs. Non, la France chrétienne n'est pas morte ! il y a encore dans son cœur trop de ressources de foi et de générosité.

Mais le moyen d'assister à toutes ces exhibitions de la science, à ces joutes oratoires ! il ne faudrait pas avoir à faire autre chose ; et, du matin au soir, notre salon est assiégé de visiteurs qui viennent prendre des informations sur le Canada. C'est à peine si M. Labelle a le temps de se rendre aux gracieuses et pressantes invitations que lui font, d'aller les voir dans leur intérieur, ses anciennes et nouvelles connaissances.

C'est un plaisir de retrouver, dans la solitude d'Issy, retraite où se conserve comme dans un sanctuaire l'esprit de M. Olier, tout ce qui nous est si familier au séminaire de Montréal, silence, recueillement, même aspect de jardins et de parterres, manières de faire, coutumes antiques, jusqu'au marteau de bois qui frappe et annonce le moment des grâces.

Au collège de Vaugirard, cette immense pépinière où croissent sous les bénignes influences de la science et de la religion plus de huit cents rejetons des plus illustres familles de la France ou de l'étranger, parmi bon nombre de professeurs qui s'intéressent au Canada, nous comptons un ami tout à fait dévoué, M. l'abbé Biron, qui a passé les premières années de sa vie sacerdotale au Nouveau-Brunswick, et qui a consacré le meilleur de sa jeunesse et de ses revenus à l'éducation de l'Acadie renaissante. Aujourd'hui encore son bon souvenir entoure plusieurs de ses anciens élèves d'une sympathie qui est loin d'être stérile.

A Vaugirard encore, le R. P. Forestier, supérieur des Maristes, a conservé l'impression la plus favorable de son voyage au Canada ; avant longtemps, tout porte à le croire, ces bons Pères auront un établissement au Madawaska, et seront d'un appoint précieux pour la desserte et l'éducation de nos frères du Maine et de la baie des Chaleurs.

Chez le marquis de Bassano, petit-fils d'un grand personnage du premier empire, lui-même un des intimes dans l'entourage de l'infortuné prince impérial, Canadien par son mariage avec une de nos campatriotes bien connue, ainsi que par ses chaudes sympathies et ses précieuses collections d'antiquités sur les origines de notre histoire, nous avons rencontré M. le duc de Blacas, un grand propriétaire au lac Manitoba, et le général de Charette.

Qui ne connaît au pays, du moins de réputation, le Bayard des temps modernes, le chevalier *sans peur et sans reproche* de Mentana, l'idole de nos zouaves ? Franchise militaire, politesse du gentilhomme, principes solides comme l'acier de son épée, vues larges, langage qui, dans un mot, dit tout un monde d'idées, je comprends ce qu'une telle influence a pu exercer sur ses subor-

donnés d'attraction et de magnétisme. "Je suis Breton ; chez vous, ce qui domine, c'est la note bretonne. Venez en Bretagne, et je vous aiderai dans votre propagande auprès de nos campagnards.—Merci, général, bientôt vous nous trouverez au poste."

Le baron de Cambourg appartient à plusieurs sociétés qui s'occupent de colonisation, de sciences maritimes, et des relations commerciales de la France. Il consacre à ces œuvres de zèle patriotique les loisirs que lui laisse sa fortune. Il comprend M. Labelle, et ce concours précieux nous sera, je crois, d'une utilité inappréciable. Il a voulu rendre service à notre cause, même avant que nous eussions eu l'honneur de lui avoir été présentés. Voici en quelles circonstances.

Lundi, 20 avril, à huit heures du soir, la *Société des études coloniales et maritimes* tenait sa séance mensuelle, à la cité Rougemont, n° 10. Le vice-amiral Thomasset devait présider ; mais, empêché par des circonstances imprévues, il fut remplacé par M. Grodet, sous-directeur des colonies. L'auditoire était nombreux, d'élite ; on remarquait, entre autres notabilités, la présence de l'amiral Cloué.

Le sujet de la conférence était : *Anglais et Fidjiens.* M. Edouard George Petit, sous-commissaire de la marine de réserve, nous fit faire une promenade dans l'intérieur de l'île de Viti-Lebon, donnant maints détails historiques et topographiques, décrivant les mœurs et les coutumes des habitants, exhibant toute une collection de curiosités recueillies dans cet archipel lointain, enfin montrant, au moyen de projections sur la toile, les portraits des principaux personnages de là-bas : bref, il sut être tout à fait intéressant.

A la fin de la séance, M. le baron de Cambourg, s'avançant à la droite du président, dit qu'il était heureux de faire remarquer " qu'il y avait dans l'auditoire un citoyen important d'une ancienne colonie française, un grand Français-Canadien dont parlent tous les livres écrits dernièrement sur le Canada, un patriote qui a consacré sa vie à la colonisation de son pays, le curé Labelle." Et il fit en quelques mots l'histoire de ses œuvres et de ses succès.

Tous les yeux cherchaient dans l'assemblée le curé Labelle. Il se leva, et, de sa place, il fit d'une voix émue quelques remarques, courtes, mais pleines d'à-propos.

" Il était confus et reconnaissant pour les bonnes paroles qu'on " venait de prononcer à son adresse. Sujet loyal de la couronne " britannique, son cœur, comme son sang, était resté français. Ce " n'est pas sans une émotion profonde qu'il a mis, il y a quelques " semaines, le pied pour la première fois sur le sol de la vieille " mère patrie. Le nom de la France est toujours cher à nos " populations : et chez nous, qu'elle soit couronnée de gloire ou " abreuvée d'épreuves, la France est toujours *la grande nation.*

" Le Canada français, aux jours de Montcalm, a succombé sous " le nombre ; mais sa dernière bataille a été une victoire, et il est " tombé enveloppé dans les plis de la gloire." Puis l'orateur, à grands traits, raconte les luttes de notre pays pour l'obtention de ses droits civils et religieux, sa liberté actuelle qui est plus sage et plus réglée que celle de la grande République américaine, ses ressources immenses, ses espérances d'avenir. Il termine en disant : " Nulle part sur la terre la vie et la propriété ne sont plus en " sûreté ; nos hommes de police, nos soldats, ce sont les comman- " dements de Dieu et de l'Église."

L'auditoire était non seulement sympathique, mais il paraissait enlevé, enthousiasmé. Chaque phrase de l'orateur était couverte d'applaudissements ; à la fin de la séance, bon nombre de personnes vinrent lui presser la main et le féliciter.

Sur ce, je m'arrête et me souscris votre tout devoué.

XIV

A PARIS.

Un ménage de vieux garçon.—M. Labelle à Anvers.—Lettre de l'Exposition.—Pas égoïste.—Sur le passage du roi des Belges.—Exposition du Manitoba.—Un dîner à la presse.—Pêle-mêle.—Système pour moudre le grain avec des rouleaux.—Départ pour Bruxelles.—Aux Champs-Élysées.—Les équipages.—La chapelle expiatoire.—Le Rév. P. Martin.—La prise de Pékin.—Le cœur de la France.—Un témoignage d'estime.

Paris, 7 mai 1885.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

De ce temps-ci, je fais ménage de vieux garçon, isolé, morne et taciturne. Je suis seul à Paris, M. Labelle est en Belgique.

La semaine dernière, sir Charles et lady Tupper passaient quelques jours au Grand-Hotel, boulevard des Capucines ; nous leur fîmes visite. Sir Charles invita gracieusement le curé à se trouver à Anvers, le jour de l'ouverture de l'exposition. Plus il y aurait de Canadiens à la section canadienne en cette circonstance solennelle, mieux ce serait. En conséquence, vendredi, premier de mai, M. Labelle prenait les chars pour le port de mer des Flandres, pour *Antwerp*. Ayant de l'ouvrage ici, je suis resté. L'exposition ne perd rien pour attendre, dans quelques semaines elle aura l'honneur ou l'embarras de ma visite.

M. Labelle s'est rendu heureusement. Il m'écrivait le lendemain de son arrivée " 2 *mai.* Me voici donc à Anvers, au *Grand-Hôtel*, le plus beau de la ville. N'ayant pu trouver de place au *Grand-Laboureur*, qui était naturellement l'hôtel de mon choix, force m'a donc été de me réfugier ici, où je paie six francs seulement pour la chambre. D'ailleurs, c'est conforme à notre dignité ! J'ai failli manquer mon train et perdre ma valise à Bruxelles, et si je n'avais rogné terriblement mon dîner, ça y était. Vous me direz que cela ne vous surprend pas ; pourtant, comme toujours, il n'y avait aucunement de ma faute."

De ma *Cité du Retiro* j'assiste à plus d'un incident de l'Exposition, M. Labelle m'écrivant tous les jours. Comme je ne suis pas égoïste de mes avantages, je vous en ferai part volontiers, espérant que ces extraits de correspondance auront pour vous le même intérêt qu'a eu pour moi la correspondance entière.

" 3 *mai.* J'étais au poste, lorsque le roi et la reine passèrent. Le Canada est représenté dans ses richesses agricoles et minérales d'une manière tout à fait remarquable; quant au reste, tout est encore renfermé dans les caisses d'emballage. Sir Charles en grande tenue, l'épée au côté, dit au roi que le Canada est un pays d'avenir pour le commerce et l'agriculture, qu'il désire établir des relations d'affaires plus fréquentes avec la Belgique. Le roi répondit que, depuis quelque temps, il entendait beaucoup parler du Canada, que pour lui il désirait fort de voir une union plus intime se cimenter entre les deux pays, que pour cela il faudrait de toute nécessité l'établissement d'une ligne de navigation directe d'Anvers à Québec ou Montréal."—Nous avons fait notre part, reprit sir Charles, pour prouver combien nous tenons à avoir des rapports nombreux avec la Belgique.—Je reviendrai, ajouta le roi, examiner en détail chaque compartiment de l'exposition, et je porterai une attention toute particulière à celui du Canada." Pour comprendre cette conversation, j'étais, pour ainsi dire, dans le groupe royal ; j'avais été préalablement introduit à la haute représentation anglaise.

" On a envoyé ici, dans des boîtes vitrées, de la terre du Manitoba. Toutes les espèces de céréales y sont exposées dans de grands vases en verre. Les têtes d'orignaux, de caribous et de buffalos ne manquent pas...

" Ce soir, à l'hôtel, la presse donne son dîner. Je vous écris au son de la musique, au cliquetis des assiettes et des verres, aux applaudissements des convives. En votre qualité de journaliste, vous devriez être là."

" 4 *mai.* Il vous faudra venir à Anvers dans une quinzaine de jours. Actuellement rien n'est au complet ; d'ici là, tout sera mis à sa place ; et vous pourrez jouir plus à votre aise de ce grand spectacle de l'industrie du monde entier.

" Je partirai à la fin de la semaine pour aller vous rejoindre.

je profiterai de ces quelques jours pour visiter de mon mieux. J'aimerais bien à étudier le système de moudre le grain avec les rouleaux, pour voir s'il n'y aurait pas économie à l'introduire dans les Laurentides. Notre système actuel est trop dispendieux pour commencer. Il faut vous entretenir un meunier toute l'année, que vous ayez de l'ouvrage ou que vous n'en ayez pas ; cela coûte très cher.....

" 5 *mai*. Je pense partir demain pour me rendre à Bruxelles où je ferai halte chez les Pères du Saint-Sacrement. Il pourrait se faire que je revienne avec vous à Anvers."

Je suis resté à Paris pour travailler. Je mène dans ma *Cité du Retiro*, une vie aussi sédentaire que si j'étais à Montréal, rue Fullum, nº 182. Cependant chaque jour, pour me dégourdir la jambe et me reposer la tête, je vais faire un tour aux Champs-Elysées. Retiré dans un angle plus ou moins solitaire du vaste jardin, au milieu des fleurs et des parfums, sous l'ombrage d'un feuillage épais, je lis mon journal. C'est un plaisir, entre deux articles, de voir cette myriade d'enfants, sous la surveillance de leurs bonnes, gais, actifs, pétillants, sautillants, gambader dans les allées, courir autour des plates-bandes de gazon, danser sur la corde, jouer à *l'attaque*, se promener en petits carrosses traînés par des boucs, crier, rire, chanter, pendant que les oiseaux gazouillent et voltigent au-dessus de nos têtes dans les rameaux verts. Age fortuné ! que ne dure-t-il plus longtemps ! Mais, eux-mêmes, ces enfants heureux, se doutent-ils de leur bonheur ? Leurs petits chagrins n'égalent-ils point nos grosses peines ? L'âge mûr pleure-t-il plus souvent que l'enfance ? Le bonheur consiste dans la modération et la satisfaction de désirs légitimes. Leurs désirs sont-ils moins nombreux que les nôtres, plus sages, plus souvent satisfaits ? Mystère que le secret du bonheur ici-bas : l'âme chrétienne est plus heureuse d'une espérance future que d'une jouissance présente. Mais il est vrai de dire qu'elle jouit déjà, du moins dans une certaine mesure, de l'objet de son espérance, Dieu.

Où vont, à plein chemin, dans cette large avenue qui conduit à l'arc de l'Etoile, ces brillants équipages, qui passent, qui passent, qui passent toujours ? Ainsi coulent, coulent, coulent sans interruption les flots de la rivière. Où vont-ils ? les flots se rendent à la mer, les équipages, au bois de Boulogne, les uns par curiosité ou pour une récréation bien légitime, les autres pour tuer le temps, pour voir et être vus. Cet étalage de toilettes, ce déploiement de vanité, comme spectacle de féerie, peut être gai, très gai ; mais comme réalité de la vie, c'est du triste le plus noir. Où est l'utilité de ces existences oisives ? Germe-t-il, au sein de ces bagatelles, une idée sérieuse, grande, généreuse ? est-ce au milieu de cette classe de la jouissance matérielle qu'on trouvera des principes solides, des barrières pour arrêter les envahissements

du socialisme grandissant ? Cet affichage public de la richesse insolente sape les bases de l'édifice social, tout aussi bien que les menées sourdes des sociétés secrètes. En haut, pas de charité ; en bas, pas de résignation ; de l'orgueil et de l'égoïsme partout. Les entrailles de la société se chargent de mépris, de colère, de vengeance. Est-il étonnant qu'à la fin le volcan fasse éruption ? Mais jusque-là, les jouisseurs roulent tranquillement leurs carrosses et dorment paisibles sur le péril.

Quand je veux être plus tranquille, je porte mes pas à quelques arpents en arrière de notre hôtel, au square où s'élève la *Chapelle Expiatoire.* Sur la façade on lit cette inscription : " Le roi Louis XVIII a érigé ce monument pour consacrer le lieu où les dépouilles mortelles du roi Louis XVI et de la reine Marie Antoinette, transférées le XXI janvier MDCCCXV dans la sépulture royale de Saint-Denis, ont reposé pendant XXI ans. Il a été achevé la deuxième année du règne du roi Charles X, l'an de grâce MDCCCXXVI." Le monument se compose d'une chapelle et de galeries simulant des tombeaux antiques. La chapelle renferme deux groupes en marbre : le premier, représentant Louis XVI et un ange qui lui adresse ces mots : " Fils de saint Louis, montez au ciel ; " le second, Marie Antoinette soutenue par la religion sous les traits de Madame Elisabeth. Le style sévère de ces tombeaux, le sombre ombrage qu'y répandent des arbres touffus, la tranquillité des rues voisines, l'isolement où se trouvent les quelques personnes qui viennent s'asseoir près de ces gazons funéraires, les souvenirs d'instabilité et de vanité des choses humaines qui chargent, en quelque sorte, l'atmosphère et les pensées, tout ici porte à la réflexion, à la méditation, au grave.

Je viens d'y lire un livre très sérieux, mais palpitant d'intérêt, qui m'a retracé à la mémoire, sur la terre étrangère, l'image de la patrie absente avec ses luttes, ses martyrs et ses gloires : *Autobiographie du R. P. Chaumonot.* Ce livre qui vient de paraître chez Oudin, 17, rue Bonaparte, a sa place dans toutes les bibliothèques canadiennes à côté des *Relations du P. Bressani*, de la *Vie du P. Brébeuf;* et comme ces derniers ouvrages, il est dû à la science et aux recherches infatigables du P. Martin, qui possède à Montréal tant d'amis et d'élèves reconnaissants. Le Père Chaumonot, sur l'ordre de son directeur, avait dû écrire son autobiographie, mais par modestie il avait laissé, dans sa vie, de nombreuses lacunes ; le P. Martin les a comblées. Le zèle du P. Chaumonot a fondé au Canada une œuvre qui porte encore, après deux cents ans, ses fruits de bénédiction, l'*Association de la Sainte-Famille,* " pour la sanctification des familles chrétiennes, sur le modèle de celle du Verbe incarné, les hommes imitant saint Joseph, les femmes la divine Marie, et les enfants l'Enfant Jésus." Entre autres documents précieux, ce livre renferme la tra-

duction du *vœu* que les Hurons de Lorette envoyèrent, en 1680, à Notre-Dame de Chartres, sur une *écorce parlante*. Bref, c'est un nouveau monument élevé a la gloire de Dieu et à l'honneur de notre pays.

Nous avons cru de notre devoir, M. Labelle et moi, de faire visite à ce véritable ami de la patrie canadienne. Il coule les jours de sa verte vieillesse, entouré de manuscrits et de travail, à Vaugirard, dans un presbytère aux murs antiques, qu'habita M. Olier avant d'être transféré à la cure de Saint-Sulpice. Cette maison possède une petite chapelle, où les Sulpiciens, scrupuleux observateurs des anciennes traditions, enfants fidèles à la mémoire de leur père, viennent chaque année dire une messe de pèlerinage.

Dimanche, pour égayer ma solitude, j'allai au collège de Vaugirard voir notre ami M. Biron, et, sans m'en douter, j'assistai à la prise de Pékin. Les élèves du petit cours, cent en nombre à peu près, tous enfants au-dessous de douze ans, convertis en soldats, portant l'uniforme, la plume sur la casquette et le bouclier à la main, ayant à leur tête leurs officiers galonnés, le sabre au poing, suivis de leurs pièces d'artillerie et de leurs corps d'ambulance, aux accords de la fanfare, firent sous les yeux de leurs professeurs, de leurs parents et de nombreux étrangers, pendant une demi-heure, maintes évolutions militaires. Au fond de la cour s'élève un fort chinois, commandé par trois mandarins en costume du céleste empire. Le signal de l'attaque est donné. De toutes parts volent les boulets, les bombes, les obus, sous la forme de pelotes en caoutchouc ; les cymbales, je veux dire les pièces d'artillerie, résonnent, les cris des assaillants se mêlent aux cris des assiégés ; les blessés tombent, enlevés de suite par le service des hôpitaux. Enfin, après un quart d'heure d'assaut acharné, les remparts sont escaladés, le fort est pris, et les Chinois faits prisonniers sont promenés en triomphe. Ces guerriers imberbes en eurent plus tôt fini avec la Chine que l'amiral Brière de l'Ile. Ainsi, chez le Français l'esprit militaire est inné, inoculé dans le sang ; enfant il joue au soldat ; homme fait, toute cause qui a des couleurs chevaleresques, au premier son du clairon, le trouve prêt à courir au champ d'honneur.

L'honneur n'est pas mort en France, la générosité est grande, la charité vivace; et la charité couvre la multitude des fautes. Chez un trop grand nombre l'esprit a été faussé, en général le cœur est resté bon ; c'est le cœur qui sauvera la France. Ah ! si les conseils des bons avaient l'activité des conciliabules de la révolution, avant longtemps le sort de cette grande nation aurait passé en d'autres mains. Le malheur, c'est que la masse réunie des indifférents, des découragés ou des optimistes est immense ; pour des motifs divers, tous ces gens se désintéressent des affaires publiques et laissent le pays aller à la dérive. Pour leur

ouvrir les yeux, il faudra un grand coup. Quand plaira-t-il à Dieu de le donner ?

Je termine cette correspondance en disant que M. Labelle vient de recevoir du gouvernement canadien un haut témoignage d'estime. La lettre que lui écrit à cette occasion le secrétaire d'État, l'honorable J. A. Chapleau, parle assez d'elle-même, sans que j'aie besoin d'y ajouter des commentaires : " Révérend Monsieur, j'ai l'honneur de vous annoncer qu'il a plu à Son Excellence le gouverneur général en conseil d'ordonner qu'une des médailles frappées, il y a quelques années, par ordre du gouvernement en commémoration de la confédération des colonies britanniques de l'Amérique du Nord vous soit présentée, en vous priant de l'accepter en témoignage de reconnaissance pour les loyaux et nombreux services que vous avez rendus au Canada."

Jamais distinction ne fut mieux méritée. Un pays s'honore en honorant ses dévoués serviteurs.

XV

A PARIS.

Le salon de peinture.— Les nudités.— Les matérialistes.— Les orientalistes.— Les portraitistes.— Les paysagistes.— Terre à terre.— Sunt bona.— Le génie en France.— Le lion du jour.— Un torpilleur.— Un noble mendiant. — Le cardinal Lavigerie. — Un sermon digne et habile.— M. Labelle de retour.— L'Ascension.

Paris, 14 mai 1886.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

J'arrive du *Salon*, qui fait courir tout Paris ; je l'ai parcouru sur les flots d'une marée humaine toujours montante. Figurez-vous 2,488 tableaux, bien comptés, exposés sous le plus beau jour, pêle-mêle, un charmant galimatias, un éblouissement monotone. Il y a du beau, il y a du laid, il y a du médiocre. *Sunt bona, sunt mala, sunt mediocria plura*, comme avait coutume de dire notre professeur de Belles-Lettres, chaque fois que nous corrigions des vers latins. Commençons par le laid, afin de pouvoir aller en gradation ascendante.

Le plus laid, selon moi, ce sont les nudités qui s'étalent sans pudeur sous les regards des femmes, des jeunes filles, des enfants. Le beau est la réunion du bon et du bien. Il faut que les mœurs d'un pays soient bien relâchées, pour que l'opinion publique se

montre aussi indifférente à de pareilles indécences ; et, d'un autre côté, ces indécences, que l'on rencontre partout, dans le salon de peinture comme sur les rues et dans les squares, doivent contribuer grandement au relâchement des mœurs. *Alterius sic altera poscit opem res, et conjurat amice.* A mon avis, comme ils ont été bien mieux inspirés, ces peintres qui, au lieu de baigneuses et de nymphes dans le costume d'Eve, nous ont représenté des fillettes habillées jusqu'au cou, des bergères avec leurs troupeaux, des fileuses avec leur quenouille, des paysannes cheminant au milieu des blés. Là au moins, s'il n'y a pas toujours du génie, on trouve de la candeur, de la naïveté, de la fraîcheur, un sentiment qui plaît ou qui élève.

Fait aussi dans le laid la trop nombreuse école des *matérialistes* qui copient la nature brutalement, comme si la nature n'avait pas été viciée par la faute originelle, et qu'il ne nous fallait par la relever par un rayon de surnaturel. Un troupeau de gros bœufs paissant daus une lande déserte, un ramassis d'ivrognes qui se soûlenl autour d'un tonneau de vin, une bande d'ouvriers poudreux et déguenillés qui taillent des pierres, etc., la copie peut être vraie, le relief des choses, réel ; mais le spectacle est trivial, sans saveur, vide, fastidieux, souvent disgracieux et écœurant. C'est Zola transporté dans la peinture. Où sont dans ces créations, ou plutôt dans ces fades imitations, la pensée, la vie, la poésie, l'émotion, enfin l'art ?

Passons au médiocre. Dans cette classe, qui est légion, je rangerai d'abord le groupe des *orientalistes*, qui, sous des horizons plus au moins orientaux, nous présentent des figures françaises, après les avoir un peu brunies, et les affublent de costumes parisiens. Les peuples de ces pays-là, voyez-vous, ne tiennent pas compte des exigences de la peinture, et ils voilent le visage de leurs chères moitiés ; aussi les peintres se vengent-ils de ces coutumes peu civiles, ils font tomber le voile. Mais où est la vérité ?

Vient ensuite la troupe des portraitistes. Il est entendu qu'un bon portrait doit reproduire les traits de l'original, en les enjolivant quelque peu : je ne conteste pas cette double qualité aux tableaux que je critique. Mais ne sont-ils pas, pour un trop grand nombre, de plates photographies, raides, insignifiantes, avec des poses communes, sans originalité ? Trouvez-moi sur ces figures un reflet de l'âme, un trait de caractère, une révélation de l'intérieur. Quand je pose devant un peintre, je ne veux pas avoir affaire seulement à un compas qui tire des lignes, à un pinceau qui étend des couleurs, mais bien à un psychologiste qui pénètre mes sentiments intimes et les livre à mes petits neveux.

Il me fait peine de ranger sur les bancs de la médiocrité la plupart des paysagistes, qui offrent à nos regards ravis de si jolies choses : des villages champêtres assis au bord des lacs, des cieux d'azur, des levers de soleil empourprés, des montagnes sombres

dont les sommets sont dorés par les derniers rayons du crépuscule, des forêts altières qui mirent leur tête dans le cristal des eaux, des cascades qui déboulent du haut des rochers en bouillons blancs d'écume, la mer unie comme une glace, des flots courroucés, etc. ; c'est frais, riant, gracieux, plein de lumière, d'ombres et de coloris. Alors c'est beau ? Non. Je n'ai jamais compris la description pour le simple plaisir de décrire. Le paysage est un accessoire, un décor ; mais sur la scène il faut un personnage, un événement qui dramatise la situation et établisse entre le dessin du peintre et vôtre âme un courant d'idées ou d'émotions quelconques ; y a-t-il, sur la terre, un lecteur qui ait pu lire d'un bout à l'autre, sans dormir, Saint-Lambert décrivant *les Saisons?* Saint-Lambert est le paysagiste de la littérature.

Certes, tous ces peintres que je me suis permis d'appeler médiocres, comme si je connaissais au moins l'abécé en fait de peinture, sont loin de manquer de talent ; plusieurs même en ont, je crois, énormément. Leur pinceau a de la souplesse et de l'expérience. Ce qui leur manque, c'est l'idée créatrice, ce sont des ailes pour s'élever au-dessus du terre à terre journalier dans des sphères plus pures. Ce défaut n'est pas leur exclusivement, il est celui de la société dans laquelle ils se meuvent. Les mœurs, les calculs, les aspirations sont au bien-être matériel, au frivole, au confortable ; est-il étonnant que l'art le soit ? Cependant il est du génie, du talent vraiment supérieur, d'échapper aux courants mauvais, et de réagir contre les entraînements d'un goût dépravé. C'est ce qu'ont entrepris de faire noblement plus d'un d'entre les peintres dont les œuvres sont exposées au salon ; par eux je terminerai, *sunt bona.*

Quant à ceux-là, qu'ils aient pris pour idéal de leur travail, un portrait, un paysage, un fait d'histoire, une légende ou un tableau d'intérieur, qu'ils s'appellent Sargent, Breslau, Besnard, Laurens, Breton, Rafaelli, Dagnan-Bouveret, Wistler, ou Latour (je n'ai pas la prétention de donner tous les noms bien méritants, ma visite ne m'ayant permis qu'un coup d'œil général plutôt qu'une inspection de détails), pour ceux-là, dis-je, on sent que le souffle de l'inspiration a passé sur leur toile : sujet simple, ameublement discret, sobriété d'accessoires, grandes lignes magistrales, physionomie saillante du personnage principal, jeu de lumière doux et sans éclat forcé, rien dans les coups du burin qui ressente la froideur ou la sécheresse ; surtout l'artiste n'est pas seulement un peintre des objets et des corps, il est un évocateur des âmes ; sa manière montre qu'il possède la synthèse des sentiments, l'analyse des pensées, le secret des retraites les plus cachées du cœur. Tout parle dans ses personnages, poses, gestes, regards, maintien, et, devant ces toiles muettes, obéissant à un magnétisme secret, vous passez, sans vous en apercevoir, de la joie à la tristesse, du sourire au recueillement, de la pitié à l'enthousiame : c'est une conversa-

tion tacite, c'est une lecture, c'est un poème qui déroule sous vos yeux son histoire émouvante.

"O France, pensais-je en m'en revenant à mon hôtel, les talents de toutes sortes pullulent dans ton sein. Tu étincelles d'esprit, de goût, de générosité, et même de foi. Que ne puisses-tu te débarrasser de ce manteau de matérialisme et de naturalisme qui t'écrase? Tes destinées sont plus hautes ; dans tes entrailles bat et vit un génie plus sain que ces doctrines délétères qui flottent à ta surface. Si jamais tu reviens aux voies qui te sont naturelles, ton soleil brillera sur le monde plus respendissant que jamais."

La semaine dernière, le lion du jour (car à Paris il y a toujours un lion sur le tapis) était le torpilleur N° 68, qui est à traverser toute la France, se rendant du Havre à Marseille par la Seine, l'Yonne, la Saône et le Rhône. On veut résoudre ce problème : "dans une guerre maritime, au cas que la flotte anglaise barrerait le détroit de Gibraltar, y aurait-il moyen de conduire par l'intérieur du pays, pour la protection du littoral de la Méditerranée, ces petits mais puissants engins de destruction ?" Le peuple de Paris a tant vu de choses, vous croyez peut-être qu'il ne se mettra pas en émoi pour si peu. Eh bien ! pendant trois jours, plus de vingt mille personnes se sont succédé sans interruption, du matin au soir, sur le pont de la Concorde et sur les quais environnants. Une femme, s'étant trop penchée au-dessus du parapet, a été éteindre au fond de l'eau l'ardeur de sa curiosité ; on l'a repêchée saine et sauve.

Et qu'a-t-on vu ? un poisson armé, un long canot d'écorce couvert, *ichkotétchiman*, diraient les Algonquins, *un canot de feu*, enfin pour dire le mot, un cylindre en tôle d'acier, peint en gris invisible à une certaine distance, couleur de mer et de flots agités. Cet enfant terrible mesure cent et quelques pieds de long et une douzaine de large, a une force de 320 chevaux, file 20 nœuds à l'heure, coûte 250,000 francs, compte 13 hommes d'équipage, lance des torpilles à la vitesse d'une lieue en cinq minutes ; chacune de ces bombes sous-marines, chargées de fulmicoton, vaut la bagatelle de dix mille francs ; mais aussi, en éclatant, elle peut faire sauter un cuirassé du coût de 14 millions. Que c'est une belle chose que la guerre ! Plus les événements vont, plus les conquérants d'orgueil et de sang baissent dans mon estime, ces Césars au petit pied, ces guerriers qui tuent pour se faire un nom, ces héros magnanimes qui poursuivent, à travers les pleurs et les massacres, leurs desseins de haine, de rancune, de vengeance : *Qui potest capere, capiat.*

Autre sujet d'attraction, celui-là plus noble, plus élevé. Tout le monde sait que le gouvernement français, à sa honte éternelle, vient de rogner le budget des cultes. Ferry a encore été plus loin que le maître : Gambetta disait que la "guerre au cléricalisme" n'était pas un objet d'exportation et qu'il ne fallait pas la trans-

porter aux colonies. Du coup, l'archevêque d'Alger a perdu cinq cent mille francs qu'il employait au soutien de ses missionnaires et de ses ecclésiastiques. Pour combler le déficit, le cardinal Lavigerie vient tendre la main à la charité de la France chrétienne ; déjà il avait prêché, avec le plus grand succès, à Marseille et à Lyon ; dimanche il se trouvait à la Madeleine. Depuis deux mois la Madeleine est notre paroisse : en bon paroissien je me rendis au poste.

L'église était remplie, comme un œuf, par les sommités de la finance, du nom, de la littérature et de la foi, en tout environ six mille personnes. A trois heures, après vêpres, le cardinal parut en chaire, belle figure, soixante-dix ans environ, taille élevée, allure majestueuse, longue barbe dont la blancheur tranche sur l'écarlate de son costume rouge, voix puissante et sonore, manière qui n'est pas d'un orateur cherchant à produire de l'effet, mais d'un conférencier qui s'insinue doucement.

Il traita son sujet, il fit ressortir ses besoins, avec dignité, clarté, et surtout habileté. Ses auditeurs appartenaient à toutes les nuances d'opinion, il sut se mettre en dehors de la politique : "Je n'ai jamais servi d'autre royaume que le royaume du ciel, dit-il, et je n'ai jamais eu d'autre drapeau que le drapeau de la France." A plusieurs reprises, au cours de sa conférence, il fit vibrer une corde intime, commune à tous les esprits qui l'écoutaient, à tous les cœurs qu'il charmait, le patriotisme. L'influence du prêtre en Afrique étend l'influence française, la religion soutient le prestige du nom français. "Donnez, s'écrie-t-il, en terminant ; donnez généreusement, car c'est à la France elle-même que vous ferez la charité." On dit que le but de l'éloquence, c'est la persuasion, c'est l'action. Le cardinal Lavigerie, quelques minutes après son discours, put se convaincre qu'il avait été éloquent, en voyant tomber dans la bourse qu'il tendait à ses auditeurs, les louis d'or et les billets de banque.

M. Labelle est revenu d'Anvers, et la vie de voyage nous est plus agréable à deux. Il tient toujours boutique ouverte de renseignements, de discours patriotiques, de paroles colonisatrices ; et je vous assure qu'il ne manque pas de chalands.

Je vous écris en ce jour de l'Ascension qui est en France, avec l'Assomption, la Toussaint et Noël, une des quatre fêtes d'obligation que le Concordat a conservées : c'est la fête et le triomphe de notre humanité coupable qui est exaltée, après avoir été purifiée, comme le dit si bien l'hymne de Matines :

Peccat caro, mundat caro,
Regnat Deus Dei caro.

XVI

A PARIS.

Un auteur favori.—M. Auguste Nicolas.—Chez les gens de lettres.—Chez les abbés.—Chez M. Lecoffre.—Chez M. Oudin.—Chez M. Poussielgue.—Un Jérémie moderne.—Le climat de Paris.—Douceurs trompeuses.—Agacement des nerfs.—Poésies de l'âtre.—Croissance fougueuse au Canada.—Parfums de notre printemps.—La débâcle.—Chacun son goût.—Chez M. Keller.

Paris, 18 mai 1885.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Au premier printemps de la vie, alors qu'ils débordent de sève, d'ardeur et de générosité, il n'est guère de jeunes gens qui n'aient un livre de prédilection, lequel finit par exercer une influence prédominante sur leur goût, leurs aspirations, leur vie. L'un préfère Balmès aux saveurs théologiques, l'autre le philosophe de Bonald, un troisième Joseph de Maistre qui parle comme un prophète. Je me rappelle encore avec charme le plaisir, les enivrantes émotions que faisait naître en mon âme de dix-huit ans la lecture de Fénelon ; et, aux jours des vacances, je ne pouvais passer d'heures plus délicieuses qu'à lire et relire les lettres charmantes de naturel, d'abandon de cœur, de simplicité que le bon évêque écrivait à *Tonton*, son neveu qui était à l'armée.

Pour M. Labelle, au collège, il paraît que son homme était Auguste Nicolas, auteur des *Etudes philosophiques sur le christianisme*. Il le savait presque par cœur ; et il en parlait si souvent et avec tant d'enthousiasme, que ses compagnons d'études l'avaient surnommé *Nicolas*.

"Cet homme m'a fait du bien, me dit-il. Il a résolu à mes recherches inquiètes bien des problèmes, il a affermi ma foi, il a ouvert devant mes projets des horizons nouveaux. Si je suis prêtre aujourd'hui, après Dieu, c'est peut-être à lui que je le dois. J'irai, pour le remercier, aux extrémités de la France. Pourriez-vous savoir s'il vit encore, et, dans ce cas, découvrir le lieu de sa retraite ?"

Un beau matin qu'il faisait frais, que le soleil était brillant et quetout Paris semblait sourire d'aise et de légèreté, à sept heures et demie, je partis à la recherche de notre auteur. Je me rendis chez un homme de lettres. "Monsieur, connaissez-vous M. Au-

guste Nicolas?—Non, monsieur." J'allai chez un député: "Connaissez-vous M. Auguste Nicolas?—Non." Je passai chez un bibliothécaire: "Connaissez-vous M. Nicolas?— Non, il m'est inconnu." Hélas! pensai-je par devers moi, le proverbe dit bien vrai: personne n'est prophète dans son pays. Allez, maintenant, travailler pour la gloire; la réputation est un vain mot, nous passons au milieu des hommes comme une ombre. Il n'y a que les saints canonisés qui aient une renommée vraiment universelle.

Peut-être, me dis-je, aurai-je plus de chance auprès du clergé. Je rencontre un prêtre sur la rue.—"Excusez, M. l'abbé; mais pourriez-vous me dire si vous connaissez M. Auguste Nicolas, l'auteur des *Études philosophiques?*—Certainement. Quelle érudition! quel style grave, nerveux, imaginé!—Vit-il encore?—Ah! c'est ce que j'ignore." J'allai trouver un vicaire de mes amis:—Connaissez-vous M. Auguste Nicolas?—Sans doute; ses ouvrages sont dans toutes les mains; ses *Études philosophiques sur le christianisme* sont une œuvre de haute raison, de force, de vigueur, de logique lucide et serrée.—Vit-il encore?—Non. Il doit être mort il y a deux ou trois ans. Pourtant, je ne suis pas sûr." J'allai frapper à la porte d'un curé:—"M. le curé, connaissez-vous M. Auguste Nicolas?—Oui.—Vit-il encore?—Oui, je crois; cependant, je ne suis pas certain. Les libraires seront probablement en état de vous renseigner sur ce sujet." Je m'aperçus que c'était par là que j'aurais dû commencer.

Je traverse la place et le pont de la Concorde, je remonte le boulevard Saint-Germain, j'arrive par les rues des Saints-Pères et du Vieux-Colombier, à la place Saint-Sulpice; et de là je me rends au nº 90 de la rue Bonaparte, chez M. Jacques Lecoffre. "Bonjour, monsieur.—Bonjour. A qui ai-je l'honneur de parler?—Mon nom est Proulx, je suis du Canada.—De Sainte-Thérèse?—Oui, autrefois.—Nous avons fait des affaires avec vous. Vous venez pour une commande?—Non, pas précisément. Connaissez-vous M. Auguste Nicolas?—Oui.—Vit-il encore?—Oui.—Savez-vous où il demeure?—C'est plus que je puis vous dire, il a longtemps demeuré à la campagne, j'ignore le lieu actuel de sa résidence. M. Oudin est en état de vous dire cela, peut-être."

J'avais un point d'acquis dans mes recherches, c'est que M. Nicolas vit encore. Je descendis la rue Bonaparte, au nº 17: "Bonjour, M. Oudin. Pourriez-vous me dire où demeure M. Auguste Nicolas?—Non, pas maintenant, il a resté longtemps du côté de Bordeaux, mais il a changé de résidence. Vous auriez, à coup sûr, ce renseignement chez M. Poussielgue, il a acheté tous ses ouvrages."

Je touchais au dénouement. La journée s'était réchauffée, il était quatre heures du soir, j'étais tout en sueur. Je courus au nº 15, rue Cassette. "M. Poussielgue, pourriez-vous me dire où demeure M. Auguste Nicolas?—Bien volontiers, à Versailles, bou-

levard du Roi, nº 1.— Merci, monsieur ; d'un mot vous couronnez de succès une terrible journée de travail. " Je repris, fatigué, mais d'un pas vainqueur, le chemin de la Cité du Retiro.

Le lendemain M. Labelle partait pour Versailles. A son retour, je lui dis : " Eh bien ! êtes-vous content de votre voyage ? — Oui. J'ai trouvé un vieillard grand, fluet, portant noblement ses soixante-quinze ans, avec une figure d'ascète, le teint frais, rose et illuminé, un air qui respire la douceur, un regard où resplendit la sérénité du juste. Comme Jérémie pleurant sur les ruines de Jérusalem, il gémit sur les ruines morales de la société moderne. Sodome et Gomorrhe étaient-ils plus coupables, lorsqu'ils ont attiré le feu du ciel ? le monde romain, lorsqu'il mérita l'invasion des barbares ? Par quel châtiment exemplaire Dieu ramènera-t-il dans les droits sentiers ceux qui ont perdu le sens de la justice, la rectitude de l'esprit et les premières notions du vrai ? Cependant espérons, Dieu a fait les nations guérissables. Le remède souvent vient par l'excès du mal. "

Voici deux mois et demi que nous habitons Paris. Voulez-vous connaître mon impression sur le climat dont jouit ou ne jouit pas, du moins cette année, la capitale de la belle France ?

D'abord, au premier aspect, le mars parisien nous parut bien clément : pas un brin de neige sur le sol, pas de ces tourbillons de *poudrerie* qui ragent et voilent le ciel, pas de ces vents qui hurlent dans les encoignures, pas de ces nuits sévères qui couvrent les vitres de frimas. Le thermomètre se tenait constamment au-dessus de zéro, le gazon un peu pâle verdoyait sur les plates-bandes, cependant les arbres étaient encore veufs de leur feuillage,

Le bocage était sans mystère,
Le rossignol était sans voix.

A la fin je me trouvai agacé de ce soleil qui brillait sans chaleur, de cette atmosphère crue qui ne voulait pas s'attiédir, de ce froid humide qui nous pénétrait jusqu'à la moelle des os. De ma vie je n'ai eu les mains si engourdies, les articulations si goutteuses, le sang si figé et les pieds si glacés. Je regrettais notre froid vif et sec qui fait pétiller le sang dans les joues, qui vous force au mouvement, qui s'introduit dans les poumons en haleines si pures, activant la respiration. Chez nous il fait assez froid pour se doubler de laine, se flanquer de fourrure, et faire bourdonner les poêles dans les maisons. Ici il fait justement assez froid pour se geler, et pas assez pour se chauffer. Il y a bien dans chaque chambre une cheminée, où l'on vous corde, pour un franc, trois ou quatre petits rondins, ce que nos gros poêles avaleraient dans une demi-bouchée ; mais supposé que vous parveniez à tempérer l'air de votre chambre, la température des vestibules, des passages, des corridors, restera toujours d'une crudité qui vous crispera les nerfs.

Cependant, pour être juste, il faut bien avouer qu'un feu de cheminée, le soir, a bien ses agréments et sa poésie, quand vous êtes assis à demi couché dans votre fauteuil, les pieds tournés au foyer, que les lueurs vacillantes se jouent sur les murailles, et que les flammèches dansent au-dessus du brasier comme autant de lutins fantastiques : c'est le moment du vague, du rêve, du repos intellectuel, alors que l'esprit ne veillant plus n'est pas encore endormi ; quelque chose comme l'heure de l'affût dont parle LaFontaine, "lorsque n'étant plus jour il n'est pas encore nuit." Le pauvre du Canada, aussi, quand il n'a pas sa provision de bois ou de charbon, sans doute préférerait au sien l'hiver de Paris. Je m'arrête ; car bientôt, changeant d'opinion, je me verrai forcé de dire avec le poète des *Joies naïves :*

> Je n'aime plus la neige, à présent que je songe
> Aux pauvres orphelins qui pleurent de la voir,
> Lorsqu'ils n'ont pas de feu, que c'est bientôt le soir,
> Et que, depuis deux jours, l'ardente faim les ronge.

Le 13 avril, lorsque nous arrivâmes de Rome, les bourgeons des arbres s'épanouissaient ; et aujourd'hui, après un mois, c'est à peine si les feuilles ont atteint leur grandeur complète. Aussi les nuits sont froides, et le jour ne se réchauffe guère. La verdure est belle, d'une teinte riche et d'un velouté délicat. Mais on ne voit pas ici, comme chez nous, cette croissance fougueuse, cette exubérance de sève qui travaille, cette expansion rapide de végétation qui semble sourire après les chaudes ondées, ces progrès de développement que l'on constate à vue d'œil ; enfin on n'entend pas pousser l'herbe dans les champs.

Le matin, quand vous ouvrez votre fenêtre, il ne se précipite pas dans votre chambre des bouffées d'air pur, des courants d'aromes champêtres, et des gaietés de soleil qui danse sur le mur. Notre printemps vient plus tard, mais il nous arrive plus rapide, plus leste, plus jeune, bien autrement parfumé. Puis à Montréal, quand il fait beau, il fait beau ; et quand il pleut, il pleut. Mais ici vous sortez par un temps clair, aucun nuage au firmament, indice d'un beau jour ; et, tout à coup, sans avertissement, voici qu'il vous tombe sur les épaules une ondée ; elle ne durera pas longtemps, mais elle pourra revenir dans une demi-heure. Aussi, sur la rue, tout le monde porte-t-il sous le bras son parapluie.

Paris connaît-il la débâcle ? ces glaces qui craquent, qui se brisent avec fracas, qui se soulèvent, qui s'entassent comme des montagnes, qui s'avancent comme des tours rangées en bataille? Il est vrai que cette année la débâcle vous a été bien cruelle, mais exception ne fait pas règle. Nous avons, au Canada, les plaisirs de l'hiver comme en Russie, les douceurs du printemps comme en Italie, les jours de l'été comme à Nice, le calme serein

de l'automne comme en Champagne. Dans un an, quelle variété de tableaux sans sortir de notre pays, nous faisons le tour du monde.

On dit que les Esquimaux, même au mois d'août, préfèrent leurs glaciers aux forêts ombragées de leurs voisins plus méridionaux, les Algonquins, et que, aussitôt leurs échanges faits aux magasins de la compagnie de la baie d'Hudson, ils s'empressent de retourner dans les neiges, les tempêtes et les agréments de leur région polaire. Si ces lignes tombent sous les yeux d'un Parisien, il m'appellera bien : *Esquimau.* Comme il le voudra ! après tout, les jugements sont libres, chacun son goût, *de gustibus non est disputandum.*

M. Labelle continue à se nouer une chaîne des plus belles relations sociales. Dimanche, il dînait chez un homme tout à fait distingué, dont le nom est bien connu au pays, ancien député, orateur éminent, ami du Canada, se proposant d'y envoyer plusieurs de ses compatriotes alsaciens, M. Keller ; il nous a mis en rapport avec un des prêtres les plus importants de l'Alsace, M. Winverer, curé de Mulhouse. Autour de la table, outre la famille qui se compose de huit enfants, quatre garçons et quatre filles, était rangée une société d'élite : M. et Mme Lottin, ex-notaire ; M. et Madame Armand Lottin fils ; M. Rastaing, grand industriel ; M. Lallemand ; M. Claudio Jannet, le professeur que vous connaissez ; M. Lacroix, capitaine d'artillerie ; M. Auguste Laglio ; M. et Madame Fernann Laglio, agent de change ; Mademoiselle de Claye ; M., Madame et Mademoiselle Florent Laglio. Le Canada, expliquant ses gloires et ses ressources, pouvait-il souhaiter plus bel auditoire ?

XVII

A PARIS.

Pèlerinage des Nantais à la basilique du Sacré-Cœur.—Vue de Paris à vol d'oiseau.—Montmartre.—La commune et le soulèvement du Nord-Ouest.—Un paratonnerre.—Le Vœu national.—Hauts encouragements.—Les souscriptions.—Une messe en plein air.—Pas de respect humain.—Catholique et Breton.—Sancta Anna, patrona Britonum.—Un discours plein de tact.—Mgr Richard et Mgr Lecoq.—Mort de Victor Hugo.—Porte-étendard du socialisme.—Bourdes sur le Canada.—Un article de journal disséqué.—Chemin de fer portatif de Decauville.

Paris, 25 mai 1885.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Le 19 mai, les fidèles du diocèse de Nantes, au nombre de huit cents, tous hommes, sous la présidence de leur évêque Mgr Lecoq, auquel s'étaient joints nombre de ses prêtres, faisaient un pèlerinage à la basilique du Sacré-Cœur, Montmartre. Je me rappelai que mes ancêtres venaient du pays nantais. L'occasion était belle pour visiter l'église du Vœu national. A huit heures je gravissais les marches de pierre qui conduisent au sommet de la sainte colline.

Quel beau spectacle ! le mamelon s'élève à plus de trois cents pieds au-dessus de la Seine. Vous avez de Paris une vue à vol d'oiseau ; et, avec ses dômes dorés, ses tours, ses palais et ses parcs, avec sa rivière qui semble se complaire à la traverser en serpentant, la ville féerique se déroule et s'étend devant vous, jusqu'à ce contour de coteaux et de hauteurs, tantôt isolés, tantôt se tenant comme par la main, qui l'environnent d'une ceinture de verdure, de villages champêtres et de forts imprenables.

Montmartre, d'après quelques antiquaires, tirerait son nom d'un temple du dieu Mars, que les anciens Gaulois auraient élevé sur cette éminence, *Mons Martis*, montagne de Mars. Je préfère de beaucoup la tradition chrétienne qui en fait le théâtre du martyre de saint Denys et de ses compagnons, de là *Mons Martyrum*, montagne des Martyrs.

Ces hauteurs ont été témoins des dernières luttes entre l'armée des alliés et celle de Napoléon à son déclin, le 30 mars 1814.

En 1871, elles virent les soldats qui avaient assassiné les généraux Clément-Thomas et Lecomte, y lever l'étendard de la Commune. C'était le 18 mars ; l'ignoble insurrection ne fut étouffée dans son sang que le 28 mai, non sans avoir donné au martyre de saint Denys d'autres glorieux compagnons : Mgr Darboy, le curé de la Madeleine, le Père Olivaint, et plusieurs autres. C'est ainsi que, dans toutes les agitations de la malice et de l'ignorance, l'Eglise et ses ministres, à raison de leurs principes d'ordre et de leurs prédications de paix, sont en butte aux passions, aux haines ou aux vengeances des populations égarées. C'est ainsi que deux prêtres, fidèles au poste et au devoir, viennent de verser leur sang dans les troubles du Nord-Ouest. Leur mort sanglante est une réponse péremptoire au fanatisme aveugle qui veut voir au fond des exigences armées d'un petit nombre de Métis, une influence catholique et sacerdotale. Ah ! si les missionnaires avaient poussé leurs ouailles à la révolte, d'après ce que nous avons vu, comprenez ce que nos milices auraient eu d'obstacles et d'embarras à renverser. Messieurs, cherchez ailleurs, et plus près de vous peut être, la cause du mal.

Revenons à Montmartre. Cette colline qui domine Paris où bouillonnent les flots du bon et du mauvais, ce caravansérail de l'humanité où défilent toutes les hontes et toutes les gloires, a été choisi pour être le siège de la basilique du Sacré-Cœur ; elle sera le paratonnerre qui éloignera du front de la ville coupable, qui éloignera de la France entière, les foudres de la justice divine.

Elles sont aussi simples que nobles, les paroles du vœu national : "En présence des malheurs qui désolent la France, et des malheurs plus grands peut-être qui la menacent encore ; en présence des attentats sacrilèges commis à Rome contre les droits de l'Eglise et du Saint-Siège, et contre la personne sacrée du Vicaire de Jésus-Christ ; nous nous humilions devant Dieu, et, réunissant dans notre amour l'Eglise et notre patrie, nous reconnaissons que nous avons été coupables et justement châtiés ; et pour faire amende honorable de nos péchés et obtenir de l'infinie miséricorde du Sacré-Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ le pardon de nos fautes, ainsi que les secours extraordinaires qui peuvent seuls délivrer le Souverain-Pontife de sa captivité et faire cesser les malheurs de la France, nous promettons de contribuer à l'érection, à Paris, d'un sanctuaire dédié au Sacré-Cœur de Jésus."

Le Souverain-Pontife a honoré l'œuvre de plusieurs brefs et d'une offrande de 20,000 francs ; nombre d'évêques et d'archevêques l'ont approuvée d'une manière formelle ; Son Eminence le cardinal archevêque de Paris l'a prise sous son patronage ; et l'assemblée des députés de 1873 lui a donné, en quelque sorte, un caractère national, en fournissant les facilités nécessaires pour l'acquisition des terrains et la construction de la basilique.

Jusqu'ici, la charité publique a versé dans la caisse de l'œuvre la somme de 15,500,000 francs ; le seul mois d'avril apportait 22,200 piastres. Les murs de l'église sont élevés à une trentaine de pieds au-dessus du sol, plusieurs chapelles sont très avancées. Espérons que le courant des dons ne tarira pas, que les travaux iront toujours s'accélérant, et qu'au milieu des monuments que notre siècle élève à la matière, on verra surgir à l'honneur du Dieu très bon un sanctuaire digne des âges de foi. Espérons que, lorsque ce temple recevra son couronnement, les deux objets pour lesquels il a été construit auront leur plein accomplissement : que le Pape sera rendu à la liberté que requièrent la grandeur et l'indépendance de sa mission ; que la noble France, généreuse et malgré tout chrétienne, sera délivrée des farceurs et des escamoteurs qui l'exploitent.

Pendant que je me perds dans mes réflexions et mes remarques, la foule des pèlerins a envahi la grande nef qui n'a d'autre couverture que la voûte azurée ; Mgr l'évêque de Nantes a commencé une messe basse sur un autel abrité de tentures et de fleurs ; un chœur nombreux monté sur les échafauds fait résonner les airs de pieux cantiques, la masse du peuple répète le refrain ; et au milieu de ces chants graves, puissants, entraînants, vous entendez, comme battant la mesure, le bruit des marteaux sur la pierre, le cri aigre des grues et le grincement des poulies.

Je me croyais transporté dans une de nos campagnes ; quelle ressemblance avec nos braves habitants dans ces grosses têtes rondes, dans ces figures mâles et énergiques, dans cette absence de respect humain, dans ce recueillement de prière ! Evidemment dans la physionomie et le caractère canadien, il est entré une large proportion de la foi, de la volonté et du granit breton. Tant mieux ! Nous n'avons pas à rougir d'être cousins de ces Nantais qui ont donné à Pie IX Pimodan, Guérin, Charette.

Un refrain de cantique surtout m'a frappé, il était enlevé avec tant d'entrain ! il m'est resté gravé dans la mémoire, le voici :

> O Marie, ô Mère chérie,
> Garde aux Bretons la foi des anciens jours ;
> Entends du ciel le cri de la patrie :
> Catholique et Breton toujours !

Pendant la messe, on récita une dizaine de fois pour le pape, pour les évêques, pour la France, pour cette intention-ci, pour cette autre-là, une petite litanie qui se terminait toujours par cette invocation : *Sancta Anna, patrona Britonum, ora pro nobis*, Sainte Anne, patronne des Bretons, priez pour nous. J'ajoutais tout bas : *Sancta Anna, patrona Canadensium.*

A l'évangile, Mgr Richard, coadjuteur du cardinal archevêque de Paris, fit sur la dévotion au Sacré-Cœur et sur la démarche

actuelle du peuple nantais une allocution pleine de piété, de chaleur douce et de tact. Je remarquai ces paroles : " Je suis des vôtres. J'appartiens à l'église de Nantes, non seulement par la naissance, non seulement par le baptême, mais aussi par le sacerdoce ; et je me rappellerai toujours les heureuses années que j'ai passées au milieu de ce clergé modèle qui continue si bien les traditions de nos pères. Aujourd'hui se vérifie la parole de notre ancien évêque, lorsqu'il bénissait les travaux du premier chemin de fer qui se rendait de Paris à Nantes ; il disait : Paris nous apporte les fruits de son industrie, Nantes lui portera les fruits de sa foi inébranlable. En effet, aujourd'hui, vous nous apportez, dans ce pèlerinage, le spectacle édifiant de votre religion, et de plus les statues des *Enfants nantais* que vous laisserez dans une des chapelles de la crypte de cette église, et elles resteront là comme un gage de l'affection fraternelle qui unit les chrétiens de la cité bretonne et de la capitale française." Sous le nom gracieux d'*Enfants nantais*, les habitants de Nantes désignent avec une naïve familiarité les saints patrons de leur ville, deux jeunes gens, deux frères qui furent martyrisés sous le règne de Dioclétien.

A dix heures, avaient lieu l'installation de ces deux statues et la bénédiction du saint Sacrement ; je dus partir avant la cérémonie. J'eus l'honneur d'être reçu par le R. P. Voirin, supérieur des Oblats, qui ont la desserte de la chapelle provisoire du Vœu national ; il voulut bien me présenter à Mgr Richard et à Mgr Lecoq. Je mentirais si je disais que j'ai passé une heure avec Leurs Grandeurs ; mais, n'importe, quelques paroles seulement de ces saints personnages font du bien à l'âme. Un rayon de paix au cœur, l'image d'un beau souvenir au fond de la mémoire, je descendis des hauteurs de Montmartre pour aller me plonger dans le brouhaha du mouvement parisien.

Victor Hugo est mort, génie inégal, ange déchu. Il a écrit des choses étonnantes, les unes de profondeur, les autres de galimatias. Il a voulu être un révolutionnaire de style, sa réputation en souffrira d'autant. Tout le monde aujourd'hui le porte aux nues, les trois quarts des gens ne savent trop pourquoi, on a pris l'habitude de l'éloge vis-à-vis lui : on l'a tant encensé que bien des critiques n'osent pas dire ce qu'ils en pensent. Son siècle lui a été bien "débonnaire et doux," la postérité sera plus sévère ; elle ne mettra pas en doute son immense talent, mais elle lui demandera compte de ses convictions chrétiennes et sociales qu'il a jetées l'une après l'autre aux quatre vents du ciel, des idées radicales revêtues d'un vernis de spiritisme dont il s'est fait l'apôtre à la fin de sa vie, du réalisme brutal où trop souvent il a traîné son goût littéraire naturellement mieux inspiré, de la cacophonie ambitieuse de ses phrases à effet, tantôt brisées, tantôt sonores, qui résonnent vide, fêlé, creux. Je m'arrête, je me fais scrupule

d'élever une note discordante dans ce concert de louanges, que tout Paris entonne sur la tombe du *poète cosmopolite.*

Il sera enfoui lundi prochain. On lui prépare, aux frais de l'Etat, des obsèques dont la splendeur devra éclipser même celles de Gambetta, si toutefois le drapeau rouge des communards ne vient pas apporter le désordre dans le ménage ; les soixante blessés d'hier soir au *Père-Lachaise* sont de mauvais augure. Depuis les jours où le peuple romain plaçait, à leur mort, ses grands et petits hommes au nombre des dieux, rarement a-t-on vu pareille idolâtrie. Au fond, on se moque bien de Victor Hugo et de sa dépouille mortelle. Je ne crois pas que deux de ces admirateurs en délire qui affectent une si profonde émotion, qui s'écrient d'un ton théâtral : "l'Europe est veuve, l'âme de la France s'est envolée," puissent se regarder dans les yeux sans rire. On poursuit, avec le drap d'un cercueil pour drapeau, la diffusion et le triomphe d'une idée. Victor Hugo est l'incarnation du socialisme moderne ; et ce sont les doctrines socialistes dont on veut faire, lundi, l'apothéose. Les révolutionnaires de toutes couleurs, de toutes nuances, se donnent du mouvement, conduisent le deuil ; les bonasses suivent ; les curieux regardent ; et les bons catholiques, par pitié, par respect pour le talent et la mort, se taisent.

Plus que jamais, en France, on parle du Canada ; il n'est pas très rare de rencontrer des personnes assez bien renseignées sur nos hommes et nos ressources ; cependant, seuls, les amateurs de nationalité française nous connaissent tels que nous sommes. Pour le public lettré en général, comme il manque d'études préliminaires sur notre histoire et notre géographie, il lui arrive encore assez souvent de faire sur notre compte des bourdes grosses comme une église. Pour vous en donner un exemple, je vous citerai, sur le dernier soulèvement des Métis au Nord-Ouest, un passage d'un journal très important, très bien disposé à notre égard, très bien écrit, qui compte ses abonnés par quatre-vingt mille.

Il intitule son article, en grosses lettres : *Les Français du Haut-Canada.* Par *Français* il veut désigner les Métis, le mot est au moins impropre. Le journal ignore qu'on ne dit plus *Haut-Canada*, mais *Ontario.* Si, d'après lui, outre le district d'Algoma qu'il vient de se faire adjuger, Ontario doit encore englober Qu'Appelle, Assiniboia et Alberta, le jugement du conseil privé est surpassé. Il m'est avis que, sur ce sujet, conseil et journal en connaissent à peu près aussi long. Je cite :

" Les solitudes du Nord-Ouest du continent américain viennent d'être troublées par une étrange révolution."

Jusqu'ici on avait appelé l'action des Métis, les uns résistance, les autres soulèvement, les plus sévères révolte ; personne n'avait songé à la révolution.

'Le Dominion Canadien, ou le gouvernement réuni des colo-

nies anglaises de l'Amérique du Nord, a vu éclater la guerre civile à la suite d'un mouvement agraire, provoqué par d'injustes mesures fiscales."

Que dites-vous de ce *mouvement agraire* et de ces *mesures fiscales ?* Malgré moi, je songe à Tiberius et Caïus Gracchus.

"Au fur et à mesure que l'immigration peuplait les rives de la baie d'Hudson, les premiers occupants du sol prirent le chemin du Nord-Ouest et allèrent peupler les solitudes qui s'étendent jusqu'au Pacifique."

Qui se serait douté que les bords de la baie d'Hudson étaient colonisés ? J'y suis allé l'été dernier, en compagnie de Mgr Lorrain, et, sur l'espace de deux cents lieues, notre canot d'écorce n'a rencontré, au sein de forêts profondes, que quatre habitations et une vingtaine de blancs tout au plus. Les occupants du sol, ou plutôt des forêts, continuent de chasser le castor et le caribou sur les terres où reposent les os de leurs pères.

"Le jour où ils durent légitimer leurs possessions, ils ne purent invoquer que le droit de premier occupant. Le gouvernement leur contesta en partie les propriétés qu'ils s'attribuaient, et voulut en régulariser les titres. Les détenteurs du sol en appelèrent aux armes et la guerre éclata."

Tout ceci n'est pas très clair. L'écrivain devait concevoir embrouillé, s'il est vrai de dire avec Boileau :

> Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
> Et les mots pour le dire arrivent aisément.

"Le gouvernement canadien envoya contre eux le général Middleton avec un petit corps de troupes, appuyé par les milices. Le Nouveau-Brunswick et la province d'Ontario envoyèrent deux bataillons dans la province de la région d'Edmonton, menacée par des tribus d'Indiens qui se mirent à dévaster les propriétés à la faveur de la guerre civile."

Deux bataillons, ce n'est pas beaucoup ! on dirait qu'il n'y a que le Nouveau-Brunswick et Ontario qui partirent en guerre ; et le 9e de Québec ? et le 65e de Montréal ? allez maintenant remplir les gazettes de vos marches intrépides, l'Europe ne connaît pas la force de vos jarrets d'acier. Je me tais sur l'expression *la province de la région*...

"Ces tribus se déclarèrent en faveur des Canadiens révoltés, dont un grand nombre, véritables chasseurs de bois, étaient des métis, issus de mariages contractés avec des Indiennes par les premiers occupants du sol, dont beaucoup étaient d'origine française."

Pour le coup, cette phrase doit avoir une queue. Je le lui pardonne ; mais ce que je ne lui pardonne pas, c'est de dire que les Canadiens se sont révoltés, tandis qu'ils sont allés combattre la

révolte. Premier contresens. Deuxième contresens, les Canadiens deviennent des Métis. Troisième contresens, les Métis ne sont pas des *chasseurs de bois*, mais bien des chasseurs de prairies, des chasseurs de buffle. Quatrième contresens, ce ne sont pas les *premiers occupants du sol* qui ont épousé des Indiennes, mais bien les traiteurs français, les coureurs de bois et les voyageurs. Est-ce assez pour une phrase ?

" Les noms des chefs de l'insurrection, Riel, Dumont, indiquent suffisamment cette origine. La presse française de Montréal ne déguise pas du reste la sympathie qu'inspirent les révoltés à la population française si nombreuse du Canada."

La population française, du moins la masse du peuple, éprouve de la sympathie, *distinguo :* pour les droits des Métis, *concedo :* pour leur révolte, *nego.*

" Louis Riel, à la tête de 150 combattants canadiens-français, de 400 Métis de même origine et d'une troupe de Sauvages, après avoir livré à lord Melgund et au général Middleton quelques engagements heureux, fut défait par ce dernier à Batouches dans une rencontre qui dura les journées des 9, 10, 11 mai."

Je ne chicanerai pas sur le nombre des combattants, non plus que sur le nom de *Batouches* qu'on devrait écrire, je crois, Batoche ; mais, de grâce, qu'on ôte de là ces 150 Canadiens-Français. Voilà 80,000 lecteurs qui vont croire que nous nous sommes révoltés ; allez leur dire qu'il n'en est rien : " Si, si, répondront-ils, nous l'avons vu dans le journal."

" Batouches en ruines, manquant de munitions, Riel dut abandonner la place et prendre la fuite. Il vient d'être fait prisonnier et amené au général Middleton, qui avait mis sa tête à prix."

Est-ce bien vrai que Middleton avait mis la tête de Riel à prix ? la conduite qu'il tient vis-à-vis son prisonnier démontre le contraire.

" La soumission des Métis, maintenant que leur chef est pris, ne fait pas de doute ; mais l'insurrection ne cessera que le jour où le gouvernement du Canada leur accordera les titres de propriété qu'ils revendiquent les armes à la main, ne voulant pas se laisser déposséder des terres dont ils sont réellement les légitimes propriétaires, du droit de premiers occupants."

Il doit y avoir là contradiction flagrante ; la soumission des Métis se fera et l'insurrection ne cessera pas !

Ainsi se fabrique l'histoire ! Un historien futur, manquant de critique et de jugement, viendra, cet article de journal à la main, nous lancer l'insulte à la figure, en disant : " J'ai mes documents." La chose s'est déjà vue.

Ces jours-ci, accompagné de M. Radzil, ingénieur du gouvernement, commensal tout à fait agréable qui pensionne avec nous à la Cité de Retiro, M. Labelle est allé à Petit-Bourg, 55 minutes

de Paris, visiter les grandes usines de M. Decauville et son chemin de fer portatif à pose instantanée, qui donne, paraît-il, tant de satisfaction et de si merveilleux résultats dansles pays nouveaux et sur les lignes d'un parcours limité ; mais, comme il se fait tard, et que ma plume est fatiguée de la course qu'elle vient de parcourir, je dételle et m'arrête tout court.

XVIII

A PARIS.

Assemblée générale des catholiques de France.— Noms illustres.— Questions importantes.— Les lumières du ciel.— Discours de M. Chesnelong.— Hardiesse téméraire.— Invitation de M. Rémont.— Une lettre à M. Labelle. — Une échappatoire. — Une réponse évasive. — Une finesse prise dans ses filets.— Discours d'un Canadien.— Un auditoire impressionnable.— Funérailles de Victor Hugo. — La punition. — Le remords de Caïn.— Une lettre de goujat.— J'espère.— Au cimetière du Mont-Parnasse.— Plus qu'un ami. — Un pèlerinage.— Parrallèle entre Louis Veuillot et Victor Hugo.— Le monument du grand polémiste.—Un *De profundis*.—Trois couronnes.— Au vaillant défenseur de l'Église le Canada français et catholique.— Témoignage d'admiration.

Paris, 4 juin 1885.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Les 26, 27, 28, 29 et 30 mai, s'est tenu, dans l'hôtel de la "Société de Géographie, boulevard Saint-Germain, 184," la quatorzième assemblée générale annuelle des catholiques de France. *Vivat qui Francos diligit Christus !* Vive le Christ qui aime les Francs !

Difficilement pourrait-on réunir, dans le monde entier, une assemblée plus illustre pour la science, pour la naissance, pour la littérature, pour la foi. Lisez les noms qui suivent : MM. Chesnelong, Rémont, le Père Delaporte, le Père Forestier, le comte de Marsy, G. Champeaux, Gaston de Carné, Claudio Jannet, Lucien Brun, le comte de Mun, le comte de Cadolle, Paul Allard, l'abbé Gillet, le comte Emile Keller, le Père Lescœur, A. Baudon, le baron de Ravignan, le comte de Colaincourt, Léon de Crousaz-Crétet, le comte de Verclos, le baron de Mackau, le baron de Chamborant, de Lamarzelle, l'abbé Cornelly, Besson, d'Herbelot,

Delamarre, le comte de Melun, Albert Chaudé, Paul de Caux, Antonin Pagès, Fénelon Gibon, et que d'autres illustrations qui m'échappent ou qui me sont inconnues !

Dans des réunions longues, sérieuses et multipliées, on a traité les questions les plus hautes et les plus diverses, à la solution desquelles se trouve intéressé grandement le bien de la société : les œuvres de foi et de prière, l'art chrétien, l'enseignement primaire, professionnel, secondaire et supérieur, la presse et les conférences, la législation, l'économie sociale et les œuvres catholiques, etc.! le champ est-il assez vaste ?

Les lumières du ciel furent appelées au secours des lumières de la science. Pendant la durée de l'assemblée, tous les matins, à huit heures, la sainte messe était célébrée à Saint-Thomas d'Aquin ; et tous les soirs, à cinq heures, dans la même église, avait lieu la bénédiction du saint Sacrement. Pouvait-on, pour la circonstance, invoquer une meilleure protection que celle de ce saint docteur, le plus profond, avec saint Augustin, des philosophes chrétiens, à qui Jésus disait : *Bene dixisti de me, Thoma.* Vous avez bien parlé de moi, quelle récompense voulez-vous ? Et le saint de répondre : " Aucune autre que vous-même, Seigneur." C'est aussi celle qu'ont choisie les membres du Congrès ; je les ai vus en grand nombre aller à la sainte table, leur président, M. Chesnelong, en tête, humblement, dévotement. Après un tel acte de religion, on peut parler sans crainte ; on porte en soi les secrets du Père, la parole d'en haut, celui qui est le Verbe.

Il y avait deux fois par jour, avant-midi et après-midi, séances particulières, séances de discussion, séances d'affaires ; et le soir, à huit heures, avait lieu une assemblée générale, à laquelle les dames étaient admises. Mardi soir, jour de l'ouverture, M. Chesnelong fit, sur le budget des cultes, un discours, clair d'exposition, savant de recherches, fort de preuves et de données historiques, élevé de philosophie et même de théologie, chaud de mouvements et quelquefois d'indignation patriotique. A part la force du raisonnement, rien qu'à voir cette figure d'honnête homme, ce regard brillant et calme, cette tête fière et bienveillante, ces manières distinguées du gentilhomme chrétien, rien qu'à entendre le timbre sonore et vibrant de cette voix convaincue, déjà vous vous sentez favorablement impressionné, à demi-persuadé ; que sera-ce, lorsque vous vous verrez assiégé de tous côtés par cette logique pressante, soulevé par les élans de cette ardeur infatigable, entraîné par les flots de cette éloquence impétueuse qui déborde ? Alors, vaincu, obéissant à l'esprit qui vous domine, vous n'avez plus qu'à vous abandonner, comme la foule silencieuse, mouvementée, frémissante, aux transports de votre enthousiasme et au délire d'applaudissements frénétiques.

J'ai eu la témérité d'aller pérorer devant cet aréopage. Voici comment la chose est arrivée. Le 19 mai, je recevais de M. C. Rémont, secrétaire du Congrès, la lettre suivante :

"Le Comité catholique vous serait très reconnaissant, si vous vouliez bien lui faire l'honneur de prendre part au Congrès, qui va se réunir par ses soins la semaine prochaine, et dont vous trouverez ci-inclus le programme. Il ose espérer que vous consentirez à nous dire quelques mots sur la situation du Canada, cette terre si vaillamment chrétienne, à laquelle nous portons en France la plus vive sympathie. Dans l'attente d'une réponse favorable, je vous prie d'agréer, avec nos remerciements, l'hommage de mon profond respect."

Dans une lettre du même genre que recevait M. Labelle, on lisait ces mots : "Nous vous serions très obligés, si vous aviez la bonté de joindre vos instances aux nôtres, pour décider M. l'abbé Proulx à dire quelques mots au Congrès sur la situation religieuse du Canada ; vous pouvez l'assurer d'avance qu'il sera accueilli avec la plus grande sympathie."

En jetant les yeux sur le programme, j'y lus ce dispositif : "Tous les travaux destinés à l'assemblée doivent être communiqués d'abord à MM. les présidents des commissions auxquelles se rapportent ces travaux. Aucun rapport ne peut être lu en séance générale sans l'autorisation : 1° de la commission dans laquelle il a été lu et discuté ; 2° du bureau de l'assemblée." Cette règle brilla à mes yeux comme un trait de lumière. "Bon ! me dis-je, je vais m'en servir, comme d'une ressource ingénieuse, pour éluder l'invitation, sans cependant refuser nettement." Je répondis :

"MONSIEUR, M. Labelle et moi, nous vous sommes très reconnaissants de l'invitation que vous nous faites de prendre part au Congrès catholique, et d'assister à ses séances littéraires, économiques et théologiques, qui devront être si intéressantes pour l'esprit et si bienfaisantes pour le cœur. Quant à dire quelques mots sur la situation religieuse du Canada, s'il s'agit de présenter un travail soigné et écrit, le temps limité qu'il nous reste d'ici à l'ouverture du Congrès, et les nombreuses occupations qui m'assiègent actuellement, ne me permettent pas d'entreprendre cette tâche. Si, au contraire, il ne s'agit que de préparer un certain nombre d'idées pour le fond, puis d'en abandonner la forme à l'improvisation du moment, je me risquerai, pour me rendre à vos désirs, à paraître à la tribune du Congrès. Veuillez me dire ce qu'on exige de moi, et, supposé que je doive parler dans les conditions ci-haut mentionnées, me faire connaître le jour où j'aurai à m'exécuter. Croyez que, etc."

Je voulais user de finesse, je fus pris dans mes lacets. La poste du lendemain m'apportait la missive que voici : "Monsieur l'abbé, nous acceptons avec reconnaissance votre aimable proposition de parler, au Congrès des catholiques, de votre cher pays, dans une allocution improvisée quant à la forme ; et nous vous inscrivons, à votre choix, soit pour la séance du mercredi soir, soit pour celle du jeudi."

Il n'y avait plus à reculer. Je répondis : " En m'invitant à parler au Congrès catholique, vous me faites un honneur qui est grand ; et moi, en ayant la témérité d'accepter, je m'impose un fardeau qui n'est pas petit. Puisque vous avez l'obligeance de laisser à mon choix le jour où je prendrai la parole, je retarderai le plus possible l'heure de mon supplice, et peut-être aussi la torture morale de mes auditeurs. Je ne parlerai que jeudi soir. En attendant le plaisir de faire personnellement votre connaissance, croyez aux sentiments de haute considération avec lesquels je suis votre très dévoué serviteur."

Donc, jeudi soir, je montai sur l'échafaud, je veux dire sur le théâtre où étaient assis les orateurs de la séance. La salle était comble ; Monseigneur d'Hultz, recteur de l'Université de Paris, présidait. Je ne pus me défendre, en me levant en face d'un tel auditoire, d'un petit frisson qui me promena le froid par toutes les veines ; mais, bientôt, comme mes premières paroles furent reçues avec tant de sympathie, je me suis senti revenir la confiance au cœur. Je parlai des intérêts français et catholiques du Canada. Il ne m'appartient pas de vous faire l'appréciation de ce discours, les journaux français, du reste, vous la porteront. Cependant, par politesse vis-à-vis un compatriote d'outre-mer, ils se sont montrés d'une bienveillance telle, que vous devez prendre leurs éloges *cum grano salis.* * Après que je me fus assis, M. Chesnelong, qui m'avait introduit à l'assemblée par ces mots : "Je donne la parole à M. l'abbé Proulx, qui va nous parler du Canada ; c'est assez

---

* Voici l'appréciation qu'ont faite de ce discours les deux grands journaux catholiques de Paris, *l'Univers* et *le Monde.*

Le Monde : " Je donne la parole, dit M. Chesnelong, à M. l'abbé Proulx, " du diocèse de Montréal, qui va nous parler du Canada ; c'est dire que " nous ne sortons pas de France. Et de fait, on s'en est vite aperçu aux " sentiments qu'a exprimés M. l'abbé Proulx, et à la forme dans laquelle " il les a exposés ; il a tour à tour diverti et ému son auditoire ; il n'a " cessé un instant de le tenir sous le charme vraiment saisissant de sa " parole. Son succès a été énorme. La vaillance avec laquelle le Canada a " conservé intactes ses traditions a émerveillé l'assemblée. Les Français " canadiens n'ont jamais été vaincus ; ils sont tombés épuisés, mais victo- " rieux, dans les plis du vieux drapeau national, le drapeau fleurdelisé. " Ils ont su imposer à l'Angleterre le respect de leurs coutumes, si noble- " ment chrétiennes et françaises. Quel exemple pour nous, catholiques de " France ! quelle leçon et quel encouragement ! "

L'Univers : " Un prêtre canadien, M. l'abbé Proulx, du diocèse de " Montréal, a obtenu un splendide succès par l'exposé qu'il a présenté, " avec autant d'esprit que d'éloquence, des efforts de ses compatriotes pour " demeurer Français et catholiques. La vaillance avec laquelle le Canada " a conservé intactes ses traditions et obtenu que sa législation soit respec- " tueuse de ses principes religieux et de ses coutumes si noblement chré- " tiennes, a ravi l'assemblée et soulevé l'explosion des plus vives sympa- " thies."

dire que nous ne sortons pas de France," a eu l'obligeance d'ajouter : "Monseigneur l'évêque de Montréal, dans un de ses voyages en France, me disait que, au Canada, on avait conservé les manières et le langage du dix-septième siècle, un parfum d'atticisme et d'archaïsme du temps de Richelieu et de Louis XIII ; M. l'abbé Proulx s'est chargé de nous en donner la preuve ce soir." Je reçus le compliment avec fierté, non pour moi, mais pour mon pays, puisqu'il s'agit de ce que nous avons eu, tous ensemble, le bon esprit de conserver au Canada.

Je souhaiterais à tous les orateurs un auditoire français ; ce sont les Athéniens des temps modernes. Vous n'avez pas devant vous, comme à Thèbes, c'est-à-dire comme ailleurs, une masse inerte, lourde, pesante, qu'il vous faut remuer avec effort comme un sac de plomb. Leur âme a tant de délicatesse qu'elle frémit sous la parole comme une feuille sous la brise ; vous lisez, comme dans un miroir, dans le pétillement des yeux, dans les mouvements subits de la figure, l'impression que vous produisez ; aucune nuance de votre pensée n'échappe ; et l'on souligne, par le sourire, par le rire, par des agitations diverses, par des applaudissements, les expressions ou les phrases qui ressortent. Il s'établit, entre l'âme qui parle et l'âme qui écoute, comme un courant magnétique ; il n'y a plus qu'une seule vibration ; à la fin même il se produit un choc en retour, et il faut à l'orateur une certaine dose d'énergie, s'il ne veut pas être dominé et conduit par son auditoire.

Il a eu lieu, par une belle journée, sans ardeurs brûlantes, au milieu d'un concours de curieux qui se comptent par millions, cet enterrement civil du poète humanitaire, cette apothéose païenne : démonstration énorme sans enthousiasme, deuil de commande, admiration boursoufflée et factice, défilé pompeux mais surchargé, cérémonie grandiose sans âme ni grandeur, prétexte pour la glorification des principes révolutionnaires, attitude piteuse des anarchistes qui ne pouvaient déployer leurs couleurs, cependant fiche de consolation pour eux de ce qu'ils marchaient au Panthéon enlevé au culte catholique ; fureur de curiosité, foule joyeuse, spectacle où l'on s'amuse en gouaillant, saturnales funèbres, mascarade de carnaval, tohu-bohu de gaieté inconvenante, immense débauche oratoire en des discours vides d'idées saines ; cette journée a été, comme l'a si bien dit M. Lucien Brun, une journée révolutionnaire, dans laquelle, sans doute, la tranquillité matérielle n'a pas été troublée, mais où l'ordre moral, déjà frappé de tant de coups, a reçu une nouvelle et profonde blessure.

Qu'un gouvernement fasse des funérailles publiques, aux frais de l'Etat, à un grand citoyen, c'est dans l'ordre, personne n'y trouvera à redire ; mais que, par là, il veuille faire acte d'athéisme, et qu'il profite de la curiosité publique, du respect pour la mort, de l'admiration pour le génie, afin de faire mousser des idées anti-

chrétiennes, des doctrines socialistes, cette conduite dépasse la mesure et mérite châtiment. Quel sera le sien ? pour la première punition je lui souhaite (car elle pourrait produire un fruit de résipiscence) celle que Victor Hugo lui-même, qui n'a pas toujours écrit en fatras grotesque, a décrite dans une de ses plus belles pages, le *Remords*.

Lorsque, avec ses enfants vêtus de peaux de bêtes,
Echevelé, livide au milieu des tempêtes,
Caïn se fut enfui de devant Jéhovah,
Comme le soir tombait, l'homme sombre arriva
Au bas d'une montagne en une grande plaine.
La femme fatiguée et ses fils hors d'haleine,
Lui dirent : "Couchons-nous sur la terre et dormons."
Caïn, ne dormant pas, songeait au pied des monts.
Ayant levé la tête, au fond des cieux funèbres,
Il vit un œil, tout grand ouvert dans les ténèbres,
Et qui le regardait dans l'ombre fixement.
"Je suis trop près," dit-il avec un tremblement.
Il réveilla ses fils dormant, sa femme lasse,
Et se remit à fuir, sinistre, dans l'espace.
Il marcha trente jours, il marcha trente nuits.
Il allait muet, pâle et frémissant aux bruits,
Furtif, sans regarder derrière lui, sans trêve,
Sans repos, sans sommeil : il atteignit la grève
Des mers dans le pays qui fut depuis Assur.
"Arrêtons-nous, dit-il, car cet asile est sûr.
Restons-y. Nous avons du monde atteint les bornes."
Et, comme il s'asseyait, il vit dans les cieux mornes
L'œil à la même place au fond de l'horizon.
Alors il tressaillit en proie au noir frisson.
"Cachez-moi !" cria-t-il ; et le doigt sur la bouche,
Tous ses fils regardaient trembler l'aïeul farouche.
Caïn dit à Jabel, père de ceux qui vont
Sous des tentes de poil dans le désert profond :
"Etends de ce côté la toile et la tente."
Et l'on développa la muraille flottante ;
Et quand on l'eut fixée avec des poids de plomb :
"Vous ne voyez plus rien ?" dit Tsilla, l'enfant blond,
La fille de ses fils, douce comme l'aurore ;
Et Caïn répondit : "Je vois cet œil encore !"
Jubal, père de ceux qui passent dans les bourgs,
Soufflant dans les clairons et frappant des tambours,
Cria : "Je saurai bien construire une barrière."
Il fit un mur de bronze et mit Caïn derrière.
Et Caïn dit : "Cet œil me regarde toujours !"
Hénoch dit : "Il faut faire une enceinte de tours
Si terrible, que rien ne puisse approcher d'elle ;
Bâtissons une ville avec sa citadelle.
Bâtissons une ville et nous la fermerons."
Alors Tubalcaïn, père des forgerons,
Construisit une ville énorme et surhumaine.
Pendant qu'il travaillait, ses frères dans la plaine,
Chassaient les fils d'Enos et les enfants de Seth ;
Et l'on crevait les yeux à quiconque passait ;
Et, le soir, on lançait des flèches aux étoiles.

Le granit remplaça la tente aux murs de toiles,
On lia chaque bloc avec des nœuds de fer.
Et la ville semblait une ville d'enfer ;
L'ombre des tours faisait la nuit dans les campagnes ;
Ils donnèrent aux murs l'épaisseur des montagnes ;
Sur la porte on grava : " Défense à Dieu d'entrer."
Quand ils eurent fini de clore et de murer,
On mit l'aïeul au centre en une tour de pierre ;
Et lui restait lugubre et hagard. " O mon père !
L'œil a-t-il disparu ? " dit en tremblant Tsilla.
Et Caïn répondit : " Non, il est toujours là."
Alors il dit : " Je veux habiter sous la terre,
Comme dans son sépulcre un homme solitaire ;
Rien ne me verra plus, je ne verrai plus rien."
On fit donc une fosse, et Caïn dit : " C'est bien !"
Puis il descendit seul sous cette voûte sombre.
Quand il se fut assis sur sa chaise dans l'ombre
Et qu'on eut sur son front fermé le souterrain,
L'œil était dans la tombe et regardait Caïn.

Ces sectaires dont nous parlons, qu'ils fuient aussi avant qu'ils le désirent dans le désert de leurs arides conceptions, loin des devoirs et des consolations de leur baptême, n'échapperont pas aux angoisses d'une voix vengeresse, aux terreurs d'un regard qui voit tout ; qu'ils essaient, à force de lois et de décrets, de se bâtir une tour de législation inexpugnable, ils verront toujours, dans la nuit sombre, l'œil ; la protestation noble, énergique et apostolique de l'archevêque de Paris les a fait tressaillir ; je n'en veux pas d'autre preuve que les colères et la menace dont M. le ministre des cultes s'est servi dans sa réponse, laquelle, entre parenthèse, *le Gaulois* appelle une " lettre de goujat."

" Vous vous trompez, M. l'abbé, me dit un homme très instruit et très chrétien, à qui je faisais ces réflexions ; pour être susceptible de remords, il faut avoir une conscience, et ces gens n'en ont plus.

— Ils sont donc pires que Caïn ?

— Sans doute, Caïn avait tué son frère ; eux, à l'exemple de Judas, ont trahi leur foi, ont levé la main contre leur Dieu. Ah ! notre pauvre France paiera bien cher le crime d'avoir, par légèreté, par insouciance, par demi-connivence, confié ses destinées à de tels pilotes.

— Et moi, lui dis-je.... j'espère !

J'ai commencé cette lettre, ce matin, sur ma table de la Cité du Retiro ; je la termine ce soir sur un banc au cimetière Mont-Parnasse, assis sous une voûte de verdure impénétrable que forment, au-dessus de ces longues allées, ces rangées de tilleuls touffus aux branches entrelacées. Le soleil descend à l'horizon comme notre vie s'incline vers la tombe ; les feuilles frémissent sous la brise, je frissonne à la pensée de la dissolution. Je respire, avec une certaine horreur, les doux parfums de ces fleurs

diverses, croissant, fraîches et vivaces, sur ces dépouilles mortelles que la pourriture et les vers rongent au sein des tombeaux. Il règne autour de moi un silence morne, triste, solonnel, qu'interrompt seulement le chant joyeux des petits oiseaux. Là-bas Paris s'agite, se réjouit, prie, pèche ; ici la mort se repose, dort, récompense, expie.

Je suis venu veiller à l'installation d'une couronne sur un tombeau. "Eh ! me demandera quelqu'un, avez-vous, qui dorment au cimetière du Mont-Parnasse, les cendres d'une connaissance, d'un ami, d'un parent ? — Oui, tout cela à la fois ; mais, entendons-nous, dans le monde des âmes."

Mardi, M. Labelle me dit : "Hier tout Paris faisait le pèlerinage du Panthéon, à la suite de Victor Hugo ; pour nous, aujourd'hui, faisons le pèlerinage du Mont-Parnasse, à la tombe de Louis Veuillot. Ce sont deux génies, égaux peut-être par les dons de la nature, par la fécondité de l'esprit, mais dont l'un a habité des hauteurs sublimes, tandis que l'autre, malheureusement trop souvent, s'est égaré dans les bas-fonds obscurs et tortueux du matérialisme."

En effet Louis Veuillot, né et élevé dans les froides ombres de l'indifférentisme, dès qu'il eut vu la lumière, s'est toujours conduit à ses clartés ; Victor Hugo, illuminé dès son enfance des splendeurs de l'enseignement chrétien, s'est enfoncé toujours de plus en plus dans les ténèbres et les indécisions d'opinions vagues, jusqu'à ce qu'enfin il fût arrivé à la doctrine de simple déiste, tout comme un Esquimau païen. Louis Veuillot s'attacha à défendre le seul pouvoir qui résiste à toutes les commotions modernes, et d'où viendra le salut de la société, le roc de Pierre ; Victor Hugo flatta presque tous les pouvoirs qui se sont succédé au timon des affaires en France, et le pire de tous, le socialisme d'un peuple en délire. Hugo voulut secouer les anciennes coutumes littéraires, il fut le Mirabeau et le Robespierre de la littérature, plus d'une fois il n'atteint que le grotesque, l'enflure et le vide ; Veuillot fut l'écrivain de son siècle, la personnification de l'idée actuelle en ce qu'elle a de bon, ayant la désinvolture romantique, sans perdre du goût et de la pureté classiques.

"Mais, dira-t-on, leur mort a été bien différente. Le cercueil de Victor Hugo a été enterré sous les fleurs et les éloges les plus pompeux." C'est vrai, l'un s'est endormi tranquillement dans la paix du Seigneur, sous les bénédictions et les prières de l'Eglise ; que ne peut-on dire de l'autre des choses aussi consolantes ! Aux cérémonies des funérailles, Victor Hugo a eu la quantité, Louis Veuillot la qualité. Dans trois siècles, lequel de ces deux noms, pensez-vous, restera ? Quand saint Paul écrivait ses épîtres, alors connues d'un bien petit nombre, Sénèque était à la tête de la littérature romaine ; on s'arrachait, on dévorait ses ouvrages. Aujourd'hui les lettres de Sénèque languissent au fond des

bibliothèques, les lettres de Paul sont lues dans toutes les chaires du monde chrétien, et font la nourriture spirituelle des ignorants comme des savants.

Louis Veuillot est enterré à quelques pas seulement de la porte principale du cimetière, au milieu d'humbles monuments ; et le sien est un des plus modestes, un simple tombeau en granit poli, de quatre pieds de hauteur, ayant pour toute parure une large croix sculptée en relief, couchée sur le couvercle. Sur le pied du sarcophage on lit ces seuls mots : *Louis Veuillot*, et plus bas : *J'ai cru ; je vois.* Ce granit convient très bien à ce caractère si fortement trempé, énergique, granitique. *J'ai cru* parle de sa foi inébranlable au milieu des épreuves ; *je vois*, des joies de la récompense. Quand on a lu, non seulement ses articles de polémique où brillent les grands coups d'épée comme au temps des preux chevaliers, mais encore ses *Pèlerinages de Suisse*, ses *Parfums de Rome*, ses *Lettres du Concile*, sa *Vie de Jésus-Christ*, surtout quand on a parcouru ses lettres intimes qui n'étaient pas destinées à la publicité, au spectacle de cette belle âme, de ce cœur large et généreux, de cette foi naïve et enfantine, de cet amour pour le genre humain tout entier et en particulier pour ses ennemis, de cette douceur de mœurs, de cette tendresse d'amitié sainte, de cette piété simple et droite, qui pourrait douter de la vérité de ce mot : *Je vois ?*

Nous nous agenouillâmes avec respect pour réciter un *De profundis*, en pensant par devers nous : " Il n'en a pas besoin, peut-être, mais " c'est une pensée salutaire que de prier pour les morts."

Au grillage en fer qui entoure le tombeau étaient suspendues trois couronnes. Celle du centre, appartenant à la famille, plus grande, plus riche, renferme une croix avec cette inscription : " *Cruce et calamo.* Celui qui veut être mon disciple, qu'il prenne sa croix et me suive." Soldat du Christ, Veuillot combattit avec la croix, combattit avec la plume. Celle de droite, composée de roses blanches, vient d'une terre méridionale : *A Louis Veuillot les cercles catholiques de Brague, Portugal.* Celle de gauche, plus triste, plus sombre avec ses longs rubans noirs, représente le deuil de la patrie et de la littérature : *Patronage catholique des Alsaciens Lorrains.*

M. Labelle me dit : " Le Canada, qui a tant aimé et admiré Louis Veuillot, manque ici à ce concert d'amour et d'admiration ; je veux, en son nom, déposer une couronne sur la tombe de l'illustre écrivain." De suite nous gagnons un magasin de fleurs funèbres, en face du cimetière ; on nous apporte des modèles de toutes façons ! nous sommes difficiles, aucun ne nous convient. Nous allions partir, lorsqu'enfin nous trouvons notre fait : une couronne en fleurs blanches et immaculées, distribuées sur un fond noir, dont le centre contient un crucifix sous un globe de verre, et au pied de la croix, croisées en sautoir, deux plumes d'oie sur lesquelles sont

attachées des pensées de diverses couleurs. Nous avions là, écrits sans lettres, le *cruce et calamo ;* et ces pensées ne sont-elles pas l'image de ces beautés et de ces trésors intellectuels que cette plume intarissable n'a cessé de produire ? Il fallait une inscription ; sans nous être consultés, nous tombâmes d'accord : " Au vaillant défenseur de l'Eglise, le Canada français et catholique." Elle fut écrite autour de la couronne en lettres bleues, couleur de ciel et d'espérance.

Cette couronne n'est pas précieuse par sa richesse comme celles que l'on portait lundi à la suite du corbillard de Victor Hugo, elle n'a pas coûté dix ou vingt mille francs ; mais elle ne l'est pas moins par le cœur qui l'a donnée. Qu'elle reste là, non comme un produit fastueux de l'opulence et de l'orgueil, mais comme un témoignage, humble et sincère, de l'affection, de l'admiration et de la reconnaissance de tout le peuple canadien ; car Louis Veuillot, il l'a montré dans ses paroles et ses écrits, aimait le Canada.

XIX

A PARIS.

Une correspondance facile.—Nous ne sortirons pas de France.—Remerciements.—Besoin de sympathie.—Français de cœur.—Lutte héroïque.—Une digression.—Au coin du foyer.—Pas d'éducation anglaise.—La grande éducation classique.—Clause odieuse de la constitution biffée.— Le français, langue officielle.— Une réponse péremptoire. —Catholiques tout court.— Une nation modèle.— Espérances ambitieuses.—Liberté de l'Eglise.—L'Etat n'enseigne pas.—Code de lois chrétien.— Suffrage populaire bien équilibré.— Liberté, égalité, fraternité.— *Gesta Dei per Francos.*— Bonnes paroles du président.—Vigoureuse simplicité.—Cordialité éloquente.

Paris, 7 juin 1885.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Ma correspondance d'aujourd'hui sera vite composée, et ne me coûtera pas grand'peine. Ce sont les sténographes du " Congrès catholique" qui en ont fait tous les frais. Ils ont pris au vol, mot à mot, avec tous les mouvements de l'auditoire, le discours que j'ai prononcé à la séance générale du 28 du mois dernier ; et ils viennent de m'en passer une copie. Je vous l'envoie, sans y ajouter ni en retrancher un iota, tel qu'il sera publié au mois de

juillet dans le rapport intitulé : " Assemblée des catholiques, quatorzième année."

M. CHESNELONG :—Je donne la parole à M. l'abbé Proulx, qui appartient au clergé de Montréal. Il va nous parler du Canada ; c'est vous dire que nous ne sortirons pas de France. (Sourires approbatifs et vifs applaudissements.)

M. J. B. PROULX :—*Monseigneur, Monsieur le Président, Mesdames et Messieurs.* Mon premier mot sera un remerciement à M. le Président, pour l'honneur qu'il a voulu faire à mon pays, le fils aîné de la France, en m'invitant à prendre une part active aux délibérations de ce Congrès, à parler sur les intérêts français et catholiques du Canada (je ne regrette qu'une chose, c'est que mon pays ne soit pas mieux représenté) ; un remerciement à vous, Mesdames et Messieurs, pour la sympathie avec laquelle vous accueillez ma présence au milieu de vous. C'est de sympathie que j'ai besoin en ce moment ; et avec votre délicatesse, avec votre politesse toute française vis-à-vis un compatriote d'outre-mer, vous me l'avez donnée avant même que je ne l'aie demandée. (Applaudissements.)

Je suis Français, Messieurs, puisque, il y a deux cents ans, mon aïeul, à la sixième génération, quittait les bords de la Bretagne pour aller habiter les rives du Saint-Laurent ; le français est ma langue maternelle, puisque je n'en ai pas appris d'autre de la bouche de ma mère. Cependant, je le sens, actuellement plus que jamais, pour parler devant une réunion comme celle-ci, l'élite de la société française, la fleur de la littérature, il ne suffit pas de savoir balbutier, tant bien que mal, quelques mots français ; il me faudrait un atticisme de langage, une pureté de diction, auxquels nous ne sommes guère accoutumés dans le laisser-aller de notre sans-gêne américain. (Parlez ! parlez !) Voyant que déjà l'on m'encourage, Monsieur le Président, je cesse de me plaindre. Du reste, j'ai accepté ; le vin est tiré, il faut le boire... (Rires et applaudissements.)

Sujets loyaux de la couronne britannique, fidèles aux nouveaux liens que la Providence leur a créés, les Canadiens sont restés Français de cœur, d'affection, de mœurs, de lois et de foi. (Très bien !) Le nom de la France est vénéré au sein de nos populations ; quand elles veulent désigner les âges héroïques de notre histoire, elles disent, *du temps des Français.* (Sensation. Très bien !) Nos cœurs battent à l'unisson de vos joies, de vos tristesses, de vos allégresses et de vos deuils. (Vifs applaudissements.) Et, qu'elle soit glorieuse, l'arbitre de l'Europe, ou bien que, dans un moment d'épreuve, elle ressente le besoin de se recueillir, la France, chez nous, est toujours la grande nation. (Applaudissements prolongés.)

Après la conquête... je me trompe, Messieurs, car nous n'admettons pas de conquête dans notre histoire, nous disons la *cession.* (Rires.) Non, il n'a pas été conquis, ce peuple magnanime qui,

pour demeurer attaché à l'ancienne mère patrie, a versé le plus pur de son sang, épuisé la totalité de ses ressources, gagné la dernière bataille, assiégé l'envahisseur sur le rocher même de Québec, et qui n'est tombé que sous l'écrasement du nombre, épuisé, enveloppé dans les plis de la victoire et de son drapeau, notre vieux drapeau fleurdelisé. (Bravos et applaudissements prolongés.)

Messieurs, puisque je viens de faire allusion à la malheureuse mais glorieuse guerre de sept ans, vous me permettrez une digression, qui ne sera pas longue du reste, elle n'aura qu'une phrase. Je ne puis vous cacher le plaisir que j'ai éprouvé en entrant dans cette salle, lorsque j'y ai vu, occupant une place d'honneur, le buste d'un homme illustre dans nos fastes guerriers, Canadien par ses exploits, compagnon d'armes de l'immortel Montcalm, héros qui a laissé chez nous les plus beaux souvenirs de bravoure et d'honnêteté ; vous m'avez déjà compris, je veux désigner ce célèbre marin qui a promené sur toutes les mers du globe son vaisseau hardi et le nom français, Bougainville. (Vifs applaudissements.)

Donc, après la cession, le gouvernement nouveau voulut proscrire la langue française. Les Canadiens se retirèrent sur leurs terres ; et là, dans le repos, au sein du bonheur domestique, ils cultivèrent leurs champs, les arts de la paix et les mœurs patriarcales. " Ici, du moins, se dirent-ils, nous échappons aux exigences pénibles ; dans nos familles, au coin de nos foyers, personne ne nous empêchera de parler français." (Applaudissements.)

Pour un temps, le gouvernement nouveau suspendit le fonctionnement des lois françaises ; le banc judiciaire devint le partage exclusif de la race qui s'appelait elle-même supérieure. Les Canadiens dirent : " Gardez pour vous, Messieurs, vos lois, votre justice et vos juges ; nous plaiderons nos différends devant nos curés, ce sera plus court et moins dispendieux (rires et applaudissements), et si nous tenons absolument à nous disputer, nous aurons au moins le plaisir de le faire en français." (Nouveaux rires et applaudissements.)

Le gouvernement établit dans les paroisses de nombreuses écoles anglaises ; libre était-il aux cultivateurs d'y envoyer leurs enfants, sans débourser un sou. Les cultivateurs gardèrent leur jeunesse à la maison. Ils s'imposèrent de forts sacrifices pécuniaires pour soutenir, ici et là, des écoles de fabrique ; quelques-uns engageaient les services de maîtres ambulants. Il se disaient : " En attendant des circonstances meilleures, nos enfants seront moins instruits, mais toujours ils resteront, comme nous, Français." (Applaudissements.)

Cependant leurs enfants ne furent pas moins instruits. Le clergé, à force d'économie, de sacrifice et de zèle, éleva par tout le pays des lycées, des collèges, des séminaires où l'on distribuait pour un

prix bien modique, la haute éducation des Jésuites. Qu'arriva-t-il ? Avant qu'une génération ne fût écoulée, les Grecs subtils avaient triomphé des Romains. (Rires.) L'éducation anglaise, l'éducation commerciale et industrielle était surpassée, débordée, submergée par la grande, par la noble, par la vigoureuse, par la chrétienne et catholique éducation française. (Bravos et applaudissements.)

Enfin, après bien des pétitions populaires, bien des luttes parlementaires, même du sang répandu, l'Angleterre se décida, les uns disent par intérêt, les autres par crainte, d'autres par générosité (sourires), à nous accorder une constitution large, forte, solide, bâtie à l'effigie de celle qui régit les îles Britanniques. Seulement, entre autres dispositions restrictives, il y avait une petite clause qui disait que, dans les Chambres, on ne devait faire usage que de la langue anglaise. Le premier parlement s'ouvre ; celui qui est considéré comme le chef naturel des Canadiens se lève et commence un discours en français. "*Order, order !* lui cria une voix saxonne ; A l'ordre ! à l'ordre ! " — " Comment ! répond l'orateur, est-ce que l'Angleterre nous a donné réellement la liberté du suffrage, ou seulement une ombre de liberté ? Tout citoyen a le droit de prétendre à la représentation nationale, le peuple peut envoyer ici qui il veut. Mais si je ne sais pas l'anglais, je suis donc un député muet ; si je parle devant des représentants qui n'entendent que le français, je m'adresse donc à un auditoire sourd ; l'Angleterre a-t-elle voulu nous donner un parlement sourd-muet ?" (Rires et vifs applaudissements.) Messieurs, je ne fais que citer ; vos applaudissements s'adressent, non pas à moi, mais à celui qui a été le plus grand peut-être de nos hommes politiques, sir Louis Hippolyte Lafontaine. (Applaudissenents prolongés.) M. Lafontaine continue : " Veut-on nous forcer à dire d'Albion qu'elle est perfide ; à dire des Anglais : *Timeo Danaos et dona ferentes ?* (Rires.) Non, je crois l'Angleterre sincère ; et vous devez accepter, avec moi, la première conséquence qui découle de la liberté d'élection, à savoir que le représentant du peuple peut parler dans la seule langue qu'il connaisse." M. Lafontaine continua de parler français ; tous les Canadiens firent comme lui, et, six ans après, la clause odieuse était biffée de la constitution. (Applaudissements.)

Aujourd'hui, Messieurs, — je ne parle pas du parlement de Québec où nous sommes la très grande majorité, mais bien de celui d'Ottawa, qui est, pour la Puissance du Canada, à peu près ce qu'est Washington pour la république américaine,—un député français se lève de son siège, et prend part à la discussion dans sa langue maternelle. Tous les actes officiels sont publiés dans les deux langues ; et chaque année, à l'ouverture de la session, nous avons le plaisir d'entendre le représentant de notre gracieuse dame et souveraine, la reine Victoria, prononcer en français le discours du trône. (Applaudissements.) La langue de Pascal, de

Corneille et de Bossuet marche sur un pied d'égalité avec la langue de Shakespeare, de Milton et de Pitt ; et, empruntant un vers d'un de ses grands poètes, Racine, dans *Athalie*, elle peut dire de sa rivale :

Je ceignis la tiare, et marchai son égale.

(Vifs applaudissements.)

Jusqu'ici je n'ai parlé que d'intérêts français. Si quelqu'un était tenté de me reprocher de n'être pas encore entré dans mon sujet (non, non !), vu que devant un Congrès comme celui-ci il s'agit de traiter des intérêts religieux, pour me justifier, j'aurais une réponse bien courte, mais, je crois, péremptoire. C'est que, chez nous, aux yeux de toutes les races et de toutes les religions, Français et catholique sont deux expressions tout à fait synonymes. (Très bien, très bien !)

Les Canadiens-Français sont catholiques, et catholiques tout court. (Applaudissements.) Je ne voudrais pas être optimiste. Sans doute, au Canada comme ailleurs, les effets du péché originel se font sentir ; l'impiété a essayé d'y jeter une semence délétère, le libéralisme d'y pousser de mauvaises racines, les sociétés secrètes d'y faire leur travail souterrain. Mais, je le proclame à l'honneur de mon pays, l'impiété n'a pu faire école au sein de nos populations, sa voix s'est perdue dans le désert. Les sociétés secrètes n'ont réussi à recruter qu'un nombre d'adhérents, en soi trop grand, il est vrai, cependant, si l'on considère la plupart des pays, relativement petit, et encore, en général, en dehors de la classe dirigeante ; et lorsque quelques hommes importants se sont laissés prendre aux promesses fallacieuses des loges maçonniques, après que le secret coupable, qu'ils cachaient avec tant de soin, eut été découvert, s'ils ont voulu conserver l'influence à laquelle leur donnaient droit leurs talents, ils ont dû rompre les liens de leur filiation anti-catholique, ou feindre de les rompre ; n'importe, dans l'un comme dans l'autre cas, leur conduite, sincère ou hypocrite, est un hommage rendu à la vertu et au bon sens du peuple. (Applaudissements.)

Le Canada a été fondé au beau temps de la France religieuse et monarchique, au siècle de Louis XIV ; par une providence toute spéciale, nous avons échappé aux rigueurs desséchantes du jansénisme, aux servitudes des libertés gallicanes, au venin des doctrines révolutionnaires. (Très bien ! très bien !) Nous avons la prétention, clergé comme laïques, d'édifier une nation modèle, qui repose sur les principes du vrai, qui continue les meilleures traditions des âges chrétiens, tout en respectant, sans violer aucun principe, les exigences qu'imposent des circonstances exceptionnelles, et en admettant les changements successifs que le

temps apporte nécessairement dans les formes gouvernementales. (Applaudissements.)

" Vous êtes un jeune peuple, me direz-vous, et vous avez les illusions de la jeunesse." Peut-être, mais qu'on nous laisse nos illusions, elles nous soutiennent dans les luttes de la vie. (Très bien ! très bien !) Pourtant, quand un peuple a réussi à se faire jour au milieu de si nombreux obstacles, quand il a pu traverser tant de périls par des voies si extraordinaires, quand il s'est doublé en nombre tous les vingt-huit ans, et que 60,000 hommes, par leurs seules forces d'expansion, en un siècle et quart, ont pu produire une population de deux millions, il est bien permis, sans témérité, je crois, d'avoir confiance en son étoile, d'envisager l'avenir avec hardiesse, et d'abandonner son esprit aux espérances les plus vastes et les plus ambitieuses. (Applaudissements prolongés.)

Au Canada, l'Église est libre dans ses mouvements, dans ses allures et dans son enseignement. Je ne parle pas de certains actes de violence, que réprouve l'opinion honnête et qui font exception ; l'exception prouve la règle générale. (Très bien !) Le gouvernement n'a rien à voir dans la nomination des évêques. Quand un siège épiscopal devient vacant, tous les évêques de la province ecclésiastique réunis désignent trois candidats, dont ils envoient les noms à la cour de Rome. Le Pape choisit, l'élu est consacré ; alors seulement on avertit le gouvernement que la corporation épiscopale, reconnue déjà par une loi antérieure, a un autre président. (Très bien !) Il n'y a pas de pays au monde où le Pape soit plus à l'aise pour faire parvenir ses ordres ou ses désirs ; les bulles et les encycliques pontificales sont publiées en dehors de tout contrôle administratif quelconque ; et le gouvernement n'en a connaissance que par la voie des journaux, ou qu'au prône de la grand'messe du dimanche, quand il y va. (Rires et applaudissements.) Nos gouvernants ne jalousent pas l'influence de cette grande et imposante autorité papale et ils comprennent que, pour le maintien de l'ordre public, nos meilleurs soldats, comme l'a si bien dit dernièrement une voix plus autorisée que la mienne, sont les commandements de Dieu et les commandements de l'Église. (Applaudissements.) Nous n'avons pas de concordat, l'union de l'Église et de l'État n'est pas écrite. Je fais erreur, elle est écrite, non sur le papier, ni sur le parchemin, ni même sur l'airain, mais sur quelque chose de plus durable encore, *aere perennius ;* car elle est gravée dans le cœur des citoyens, dans le sentiment populaire et les mœurs nationales. (Vifs applaudissements.) Et les deux pouvoirs ont compris que, pour le bien de la société, ils doivent s'aider et se protéger mutuellement, chacun dans la sphère de ses opérations respectives. (Bravos et applaudissements.)

Quant à l'éducation, Mesdames et Messieurs, la volonté de la

nation bien arrêtée, bien déterminée, et maintes fois solennellement exprimée, est celle-ci: "l'État doit protéger l'éducation chrétienne, mais non pas enseigner." (Très bien! et applaudissements.) L'enseignement est sous le contrôle tout-puissant d'un conseil, composé par moitié de laïques éminents que l'opinion publique désigne au choix du gouvernement, et d'autre part de tous les évêques de la province qui en font partie de droit: la présence, dans ce conseil dirigeant, des pasteurs à qui il a été dit "d'aller et d'enseigner toutes les nations," est une garantie que l'éducation ne se laissera pas entraîner sur la pente des principes malsains ou des essais dangereux. (Très bien! très bien!) Il serait trop long d'expliquer dans le détail tous les rouages de notre système scolaire; qu'il me suffise de dire que la première science qu'on enseigne dans nos classes, est celle que renferme ce petit livre aussi profond dans ses pensées que simple dans sa forme, le catéchisme; que le premier objet qui frappe le regard en entrant dans la maison d'école, c'est l'image du Crucifié; et que, de par la loi, Dieu y règne en maître. (Applaudissements prolongés.)

Après ses tentatives infructueuses d'anglicisation légale, l'Angleterre dut nous laisser l'usage de nos lois françaises, qui, pour la plupart, étaient les coutumes de Rouen, de Tours et de Paris; mais comme ces coutumes diverses, avec leurs dispositions quelquefois contradictoires, formaient un dédale d'interprétations souvent inextricable, dans lequel les avocats étaient en danger d'égarer les causes de leurs clients (rires), nos députés instituèrent une commission judiciaire chargée d'apporter l'uniformité dans notre législation. Ces codificateurs prirent pour base de leur travail le code Napoléon, à raison de la précision lumineuse de ses définitions et de la grande clarté de ses divisions; mais votre code, Messieurs, est sorti de leurs mains grandement amélioré... ou terriblement défiguré (rires) par de nombreuses modifications, faites d'après l'esprit des anciennes coutumes françaises et les traditions du droit romain. Et, malgré les imperfections qui s'y rencontreraient encore, nous pouvons dire que nous possédons le code civil le plus catholique qu'il y ait aujourd'hui sur la terre. (Applaudissements.)

Notre représentation au parlement est basée sur le suffrage populaire, pas universel, presque universel, universel quand on veut. Pour avoir le droit de voter, il faut posséder, dans la propriété nationale, 1,500 à 2,000 francs. (Très bien, parfait!) C'est une prime offerte à l'économie, le jeune homme aspirant à devenir le plus tôt possible un citoyen dans toute la force du mot, un "voteur." (Très bien!) Et dans un pays nouveau, où il est facile d'acquérir, celui qui ne peut amasser un aussi modique avoir est considéré comme n'ayant pas assez d'intelligence pour conduire ses propres affaires, et par là même inapte à conduire les affaires publiques. (Bravos et applaudissements.) De plus, cette part

de propriété, quelque minime qu'elle soit, est une garantie de la réflexion du vote ; car il est d'expérience que le petit propriétaire tient autant à ses écus que le millionnaire à ses millions, et il se trouve intéressé à la stabilité et au bon fonctionnement des institutions gouvernementales. (Très bien ! très bien !) Comme notre éducation politique s'est faite petit à petit, sous les dures mais viriles leçons de l'adversité, alors que nous étions unis comme une grande famille pour la conservation de notre foi et de notre nationalité ; comme on n'en a pas élagué l'influence salutaire de la religion et les conseils d'un clergé patriotique (applaudissements), comme ce qui nous reste de normand dans l'esprit nous rend, d'habitude, assez subtils pour distinguer la vérité nue des apparences miroitantes des principes menteurs (rires), comme la large part de breton qui entre dans notre caractère national (rires et applaudissements), fait que nous nous attachons d'une manière inébranlable aux fortes traditions du passé français et catholique, nous n'avons pas jusqu'ici, généralement parlant, à nous plaindre du vote populaire. (Applaudissements prolongés.) J'invite les penseurs, les publicistes chrétiens, à venir aux prochaines élections générales étudier au Canada le caractère, la libéralité et le bon esprit des mœurs électorales. Ils verront qu'avant tout, avant le talent, avant l'instruction, avant l'influence de l'argent ou de la position sociale, au-dessus des disputes de parti et des divisions d'intérêts, un peuple chrétien demande à ses mandataires le respect de la morale et de la religion. (Bravos et applaudissements prolongés.)

Je ne voudrais être désagréable à personne ; ce serait mal à moi, après la bienveillance si ample que vous m'accordez en ce moment, après les témoignages de réception cordiale qu'on nous à prodigués partout, depuis que nous sommes débarqués, M Labelle et moi, sur le sol français. Mais, pour jeter une dernière lumière sur le sujet qui nous intéresse actuellement, je dois dire que, dans notre pays, nous regardons comme une immense farce, comme une phrase qui résonne creux, la devise, l'apophtegme, le *motto*, je ne sais trop comment l'appeler, qui dit : "Liberté, égalité, fraternité." (Applaudissements.) La liberté, nous y croyons, nous l'avons, nous en sommes fiers. Mais, comme vous qui m'écoutez, Mesdames et Messieurs, nous mettons une différence entre la liberté et la licence, la licence de tout faire, de persécuter les opinions, d'étouffer les principes, de déchristianiser les institutions, et même de paganiser les temples du Dieu saint. (Bravos et applaudissements.) Nous croyons à la fraternité, à la fraternité de frères aimants sous l'autorité d'un même père, qui est Dieu ; à la fraternité d'enfants dévoués sous la conduite d'une même mère, qui est l'Église ; à la fraternité de citoyens paisibles au sein d'une même société qui est la patrie. (Très bien ! très bien ! parfait !) Mais nous nous défions de la fraternité des instincts mauvais

coalisés pour la destruction du bien et la ruine de l'ordre social ; heureusement, pour la délivrance des bons, souvent, entre eux, les loups qui sont frères se dévorent. (Rires et applaudissements.) Mais ce à quoi nous ne croyons aucunement, c'est à l'égalité. (Rires.) Les hommes naissent essentiellement inégaux, soit par l'âge, soit par les forces physiques, soit par les forces intellectuelles. Et ce que nous demandons au pouvoir public, ce n'est pas de faire table rase, ce n'est pas de supprimer l'inégalité sociale, mais bien, au contraire, de la maintenir dans un juste équilibre et de la couvrir de sa protection. (Bravos et applaudissements.)

En terminant, Mesdames et Messieurs, je rappellerai cette vérité, qu'il y a dans l'histoire du monde, dans le mouvement de l'humanité, des nations qui ont une mission spéciale, une vocation en quelque sorte sacerdotale : la France est de ce nombre. Or, ce que la France a si noblement fait, pour le bien de la religion, en Europe et dans tout l'Orient, ce qu'elle fait encore aujourd'hui, malgré des entraves malheureuses, par son inépuisable charité et par le zèle infatigable de ses missionnaires, nous, Canadiens-Français, nous avons l'ambition de le renouveler sur la terre d'Amérique. (Vifs applaudissements.) Nous avons converti les tribus sauvages qui erraient sous le couvert de nos grands bois ; depuis longtemps, nos missionnaires ont pénétré jusqu'au pied des montagnes Rocheuses, et poussé leurs courses évangéliques jusqu'aux climats du septentrion le plus lointain. (Applaudissements.) Nous édifions une société sur les bases inébranlables de la justice, du respect pour tous les intérêts et de la vraie liberté ; et nous faisons pénétrer, dans sa constitution politique comme dans sa législation civile, le souffle et la vie des enseignements chrétiens. (Applaudissements.) Nos séminaires sont des pépinières inépuisables, où de nombreux ecclésiastiques reçoivent la plus pieuse des éducations sacerdotales, et d'où ils vont ensuite porter le feu sacré, non seulement en Canada, mais encore par tous les États de la grande république voisine. Les Américains nous confient ce qu'ils ont de plus précieux que leur or et leur commerce, l'âme et l'éducation de leurs enfants. (Applaudissements.) Leurs évêques, pour apporter un remède aux maux de leurs écoles communes qui font des générations sans Dieu, citent à leurs ouailles notre système scolaire comme l'idéal à réaliser dans les réformes de la législation nationale. Tous les jours, s'étend notre influence sociale et religieuse. Ainsi donc, éclairés par les enseignements de notre histoire, comptant sur les secours d'une providence qui ne nous a jamais manqué, nous laissant aller à des espoirs grandioses dont la raison d'être repose sur des faits, nous ne craignons pas, Messieurs, de le proclamer hautement, ce que le passé et le présent disent de la vieille France de l'Europe, l'avenir le dira de la nouvelle France de l'Amérique : *Gesta Dei per Francos*. (Très bien ! Bravos et applaudissements prolongés.)

M. Chesnelong :— Vous me permettrez, Messieurs, de remercier M. l'abbé Proulx des excellentes paroles qu'il vient de nous adresser et qui ont retenti jusqu'au fond de nos cœurs.

Mgr l'évêque de Montréal, que j'eus l'honneur de voir à Paris, il y a peu d'années, me disait qu'on trouve dans le Canada, en raccourci, une image fidèle de la France du commencement du XVII[e] siècle. C'est la même foi et la même langue ; ce sont les mêmes sentiments et les mêmes mœurs. M. l'abbé Proulx nous l'a bien fait voir tout à l'heure. Il craignait que, dans sa vigoureuse simplicité, sa langue ne manquât un peu d'atticisme. Hélas ! c'est la nôtre qui en est dépourvue. Nous aurions mieux fait de nous en tenir à celle de Pascal et de Corneille. Les vieux modèles sont, à coup sûr, préférables aux nouveaux. Heureux aussi le Canada d'avoir conservé cette énergie de foi, cette distinction de sentiments dont nous applaudissions tout à l'heure la vivante expression ! A voir les choses qui se passent aujourd'hui, M. l'abbé Proulx pourrait croire qu'en France nous en sommes bien loin actuellement, mais je tiens à lui dire que, grâce à Dieu, la France vaut mieux que le parti qui la gouverne, et qu'elle reste fidèle, par le fond de son cœur, à sa vieille foi et à son vieil honneur.

Je remercie donc M. l'abbé Proulx de ses paroles qui nous ont vivement touchés ; je le remercie aussi de la sympathie que, comme ses compatriotes d'origine française, il garde à notre pays et qu'il nous a exprimée avec une cordialité si éloquente. (Applaudissements.)

XX

A PARIS.

Le Guide du colon français.—Préface.—Deux extraits.—Qui doit émigrer ?—Le petit propriétaire.—Le fermier à gag[illegible]e père d'une famille nombreuse.—Le cadet de famille.—Les [illegible]olonats agricoles.—L'homme de fortune.—Le capitaliste.—Travail intelligent.—Conseils aux ouvriers, aux artisans et aux hommes de profession.—Où émigrer.—Avantages respectifs des différentes provinces de la Puissance.—Rues de Paris portant des noms canadiens.—La rue du Canada.—Une course aventureuse.—Une ville comme une autre.—Une ruelle pas brillante.—Un repas de bûcheron.—Vanité des vanités.—Un pays de chien.—Une mystification.—Une citation du journal *l'Univers.*

Paris, 11 juin 1885.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Une nouvelle brochure vient de paraît[illegible] plus détaillée, plus circonstanciée que la première. *Le Can[illegible] curé Labelle et la Colonisation* faisait connaître les œuvre[illegible] l'apôtre de l'idée colonisatrice au Canada et donnait les grandes lignes du plan qu'il entend réaliser en Europe. *Le Guide du colon français*, lui, descend aux renseignements pratiques et aux particularités minutieuses. En voici la préface :

"Cette brochure s'adresse surtout aux populations de la France, de la Belgique et de la Suisse, en un mot à toute population dont la langue maternelle est le français ; elle se propose de leur faire connaître les avantages, jusqu'ici trop ignorés, qu'offre le Canada aux émigrants de langue française qui, pour une raison ou pour une autre, se voient obligés d'aller chercher fortune en dehors de leurs pays. De là son titre : *Le Guide du colon français au Canada.*

"Nous n'avons pas eu la prétention de donner, dans ces quelques pages, une connaissance complète et approfondie de chacune des nombreuses ressources que renferme le Canada : il faudrait pour cela des volumes. Seulement, nous avons voulu réunir, dans un cadre restreint, les principaux renseignements qui intéressent un futur colon, et donner, autant que possible, une réponse, courte et claire, aux questions qu'on nous pose le plus souvent.

"En tête de l'opuscule, nous avons placé une table des ma-

tières très détaillée, afin de faciliter, au besoin, à notre lecteur son travail de consultation.

" A la fin, nous y avons annexé une carte géographique, pour qu'il puisse nous suivre, comme des yeux, dans toutes les parties du pays où nous promenons son attention.

" Si, arrivé à la dernière page de la brochure, il lui reste encore dans l'esprit quelque obscurité ou quelque difficulté, il pourra en obtenir l'éclaircissement et la solution, en s'adressant, soit à Londres, au bureau de sir Charles Tupper, haut commissaire du Canada, 9, Victoria Chambers, soit à Paris, au bureau de l'honorable Hector Fabre, commissaire-général du Canada, 76, boulevard Haussman."

Comme on est sensé connaître au Canada les informations que renferme cet opuscule, je vous en épargnerai la lecture. Seulement, pour bien faire comprendre, chez nous, à quel genre de population nous nous adressons ici, et en quelles parties du pays nous dirigeons leurs aspirations ou leurs pas, je citerai les deux questions préliminaires : *Qui doit émigrer ?* et *Où émigrer ?*

" Qui doit émigrer ?

" Le petit propriétaire qui prévoit devoir végéter toute sa vie au milieu de la concurrence européenne. Le Canada lui offre à exploiter, moyennant un modique avoir, de grandes propriétés qui ne coûtent rien ou presque rien.

" Le fermier à gages qui n'a aucun espoir, en Europe, de devenir un jour propriétaire. S'il peut réaliser seulement cinq ou six mille francs, le Canada lui promet la liberté et l'aisance.

" Le propriétaire endetté, qui voit chaque année les intérêts qu'il paie, manger insensiblement son capital. Qu'il règle ses dettes, tandis qu'il en est encore temps ; et, avec les débris de sa fortune, il refera au Canada, vu les facilités de l'établissement, son avenir en péril.

" Le père d'une famille nombreuse, vivant assez bien lui-même, mais incapable de donner un héritage à chacun de ses enfants. Au Canada, dans nos vastes prairies ou dans nos forêts profondes, il pourra, comme un patriarche, les établir autour de lui, facilement et grandement.

" Le cadet de famille qui n'a pas les moyens de soutenir en Europe le ton héréditaire de sa maison. Il lui sera plus facile, au Canada, dans un pays lointain, de recommencer la vie, de prendre de nouvelles habitudes, et de mettre à profit des biens insuffisants ici, surabondants là-bas.

" Les orphelinats agricoles qui ont des ressources. Ils peuvent, au Canada, à bon marché, loin des dangers des villes, dans des campagnes heureuses, établir leurs pupilles sur des terres vierges, en leur imposant des obligations annuelles de remboursement ; ce qui peut même devenir une source de profit pour les œuvres charitables de la maison mère.

"L'homme de fortune, effrayé des fluctuations et des périls qu'offre actuellement le marché monétaire européen, et fatigué des instabilités toujours croissantes de cette vieille société de l'ancien monde. Le jeune Canada lui offre, au suprême degré, la tranquillité, la sécurité et le respect pour sa personne, ses biens et ses croyances.

"Le capitaliste, l'industriel, le commerçant et le spécialiste qui veulent placer des capitaux dans l'industrie, les manufactures, le commerce, les banques, les chemins de fer, les mines, etc. Nos ressources de toute sorte, encore imparfaitement exploitées, présentent, avec les plus grandes chances de réussite, un vaste champ à leur activité, à leur énergie et à leur esprit d'entreprise.

"A ces diverses classes de personnes, nous pouvons, sans imprudence, promettre le succès, pourvu qu'elles apportent avec elles, il va sans dire, la constance, l'économie et l'intelligence du travail. Car, au Canada pas plus qu'ailleurs, les ortolans ne vous tombent point tout rôtis dans la bouche.

"Quant aux ouvriers, mécaniciens, charpentiers, maçons, menuisiers, briquetiers, les chances de succès ne leur sont pas, sans doute, au Canada, aussi brillantes, aussi générales. Ils y rencontreront, dans leurs métiers, de la concurrence : dans les premiers temps de leur séjour, peut-être ne sauront-ils trop où se procurer de l'ouvrage. Ils ne se trouvent pas dans la situation du cultivateur ; le Canada est, avant tout, un pays agricole ; la terre peut s'obtenir à bonnes conditions des anciens propriétaires, le gouvernement la donne ou la vend à un prix nominal ; aussi, pour l'émigrant agriculteur, s'il possède de quoi vivre jusqu'à la première moisson, on peut dire, généralement parlant, que son avenir est assuré.

"Pour le simple artisan, s'il veut émigrer, le mieux pour lui est de passer en Amérique aux gages d'un fermier de ses connaissances, qui louera ses travaux une première, une seconde et une troisième année ; pendant ce temps de service, avec le produit de ses épargnes, il lui sera facile de se créer petit à petit un établissement. Cependant, je dois dire que bon nombre d'émigrants, qui n'avaient pas le sou, débarqués sur nos bords sans aucune protection, sont parvenus avant longtemps à se faire une position aisée et indépendante ; tant il est vrai que, dans les pays nouveaux, il est plus facile de faire son chemin et de renverser les obstacles qui s'opposent à la fortune.

"Enfin, et remarquez bien ceci, les hommes qui appartiennent aux carrières littéraires ou aux professions libérales, avocats, médecins, notaires, journalistes, ainsi que les commis de magasin et les clercs de bureau, doivent bien se garder de passer au Canada sans s'être, préalablement, assurés d'une place ; car ils courraient grand risque d'y végéter. Dans notre pays, l'éducation supérieure est donnée avec une surabondance qui va jusqu'à la

profusion. Les carrières libérales y sont encombrées, il y a plus d'aspirations que d'élus.

"Où émigrer ?

"Les émigrants du centre de l'Europe, parlant le français et pratiquant la religion catholique, auxquels nous nous adressons surtout dans cette brochure, sans pourtant faire acception de personne, préféreront sans doute :

"La province de Québec, la province française et catholique par excellence, où ils retrouveront leur langue, leur foi, leurs lois et leurs mœurs ;

"Manitoba, qui leur offre, en sus des avantages ci-haut énumérés, une plus grande facilité de s'établir sur des terres déjà prêtes à recevoir le soc de la charrue ;

"Le Nord-Ouest canadien, où l'on peut se tailler de vastes propriétés, soit pour la culture, soit pour l'élevage des bestiaux, à même l'immensité des prairies ;

"La Colombie Anglaise, sur les côtes du Pacifique, laquelle, de toutes les provinces canadiennes, possède un climat, avec hivers pluvieux et presque sans neige, se rapprochant le plus de celui de l'Europe centrale ;

"Enfin, les portes de toutes les provinces sont grandes ouvertes ; quelques-uns, pour des raisons personnelles, peuvent préférer la riche province d'Ontario, surtout le comté d'Essex et ses environs, où se dirige depuis quelques années un assez fort courant d'émigration française ; d'autres porteront leur préférence sur le Nouveau-Brunswick, la Nouvelle-Ecosse ou l'Ile du Prince-Edouard, toutes provinces, du reste, qui renferment, et en assez grand nombre, leurs groupes français.

"Avant de passer à l'énumération des avantages particuliers qu'offre chaque province, je dirai un mot général sur le Canada, son gouvernement, ses ressources, ses productions et son climat."

Paris, dans ses rues, déroule maintes pages d'histoire ecclésiastiques, d'histoire profane, de géographie ; même j'y lis, à mes loisirs, nos annales canadiennes. Y a-t-il moyen de ne pas se rappeler les lieux, les choses et les hommes du pays, en parcourant les rues Argenteuil, Argenson, Bellechassse, Varennes, Courcelle, Berthier, Montcalm, Bougainville, Lévis, Montmorency, Montgolfier, Laval, Lauzon, Lemoine, Montreuil, Blainville où, par delà les mers, il y a pour moi un collège bien connu.

"C'est par hasard, me direz-vous, que Paris renferme ces noms canadiens, il ne les a aucunement empruntés à la Nouvelle-France." Peut-être, mais ce qui n'est pas l'effet du hasard, c'est qu'on a baptisé une rue du nom de Canada. En étudiant la carte de l'immense capitale, je tombai sur ce mot, à ma grande surprise. Soudain une idée bizarre me traversa le cerveau, celle d'aller explorer ce coin reculé des faubourgs. Hier, mercredi, j'exécutais mon projet.

Je pars donc à la recherche du Canada parisien. Je remonte les rues Tronchet, du Havre, Saint-Lazare, Larochefoucauld, pays connus ; je m'enfonce dans l'inconnu, la rue Laval, la rue Condorcet, la rue Mauberge, le boulevard de la Chapelle. Je m'informe, en cinq ou six endroits, de la rue Canada ; la réponse invariable était : "Je ne connais pas ce *nom-là.*" On regardait dans le botin, on ne trouvait pas ce *nom-là*. Cependant je ne me décourage point. Je prends la rue de la Chapelle, ainsi appelée de ce qu'elle conduit à la chapelle Saint-Denis, bâtie environ quatre milles en deçà de l'église du même nom, où s'élèvent les tombeaux des rois. Là, un ouvrier put me dire : "Marchez devant vous jusqu'à la rue Riquet, prenez sur la gauche la dite rue Riquet et vous arriverez par la droite au Canada."

Je m'avançais dans une rue assez mal pavée, pas trop propre, sur un trottoir qui ressemblait fort à celui de la rue Fullum. J'étais content ; l'orgueilleuse capitale perdait de son air de princesse, précieuse, guindée, toujours en toilette, pour devenir une femme comme une autre, ouvrière, besogneuse. Je passe entre deux rangées de maisons, uniformes dans leur architecture antique, irrégulières dans leur hauteur, les unes à quatre étages, les autres à trois, les autres à deux, avec cheminées élevées exhaussements sur les côtés de la couverture, façade en pierre de taille unie, et jalousies séparées au milieu par une large barre en bois, tout comme chez nous ; je me serais cru dans la haute-ville de Québec, ou à Montréal dans la rue Notre-Dame, avant que le commerce ne l'eût élargie. Au coin de la rue Riquet se trouve "la Belle Villageoise," magasin de débit en détail où le mouvement, la gaieté et le caquetage me rappelaient les revendeuses du marché Bonsecours. Pour sûr, j'arrivais au pays ; enfin j'aperçus sur un angle, écrit en grosses lettres bien lisibles, *rue du Canada.*

Je la parcourus dans toute sa longueur, regardant à droite et à gauche, examinant ; elle va aboutir à la rue de la Guadeloupe. C'est tout comme sur la carte ; il n'y a, aux yeux des Européens, qu'un pas du Canada aux Antilles. La ruelle n'est pas brillante, longue, ou plutôt courte de cinq cents pieds, bordée de hangars et de maisons d'apparence assez médiocre. Certes, ce n'est pas ce Canada que le poète national a comparé aux splendeurs matinales de l'Orient, et à sa vue il ne se serait pas écrié :

O Canada, plus beau qu'un rayon de l'aurore !

J'entrai dans le seul restaurant qu'il y eut, et je commandai un *steak*. Un homme assez âgé, d'un air un peu bourru, que je pris pour le maître de céans, fumait tranquillement sa pipe ; la femme, ouverte et riante, causait ; un étranger, au comptoir, dégustait, silencieux, un verre d'eau de vie. On me fit asseoir

devant une table de bois, propre, mais sans nappe ; et, pour m'amuser, en attendant que le repas fut prêt, on me donna *le Petit Journal*, feuille à un sou, chiffon révolutionnaire. Cinq minutes après, la femme m'apporta une large grillarde sanguinolente, je l'arrosai d'une demi-bouteille de bordeaux ; avec un gros morceau de pain sous le pouce, sans légumes, sans dessert, je prenais un repas de bûcheron ; je n'avais pas meilleur appétit, quand je dînais dans nos chantiers du haut de l'Ottawa.

Tout en mangeant, sans faire semblant de rien, je dis, d'une manière nonchalante, à mon homme qui fumait comme un tuyau de vapeur : " Votre rue s'appelle Canada ; où ont-ils été pêché ce nom-là ? — Ah ! dame, je ne sais trop. On nous impose, ainsi, des noms qui n'ont ni rime ni bon sens. Voyez par exemple. Nous avions une avenue qui s'appelait Eylau ; mon père a combattu à Eylau sous le premier empereur, nous étions contents de ce souvenir. Eh bien ! on vient de nous l'enlever pour y installer, paraît-il, le nom d'un nigaud." Il venait de faire le plus affreux calembour (d'un Hugo), et le vieux grognard ne riait pas. " Quoi ! pensais-je par devers moi : " Ignorerait-il, par hasard, le nom de Victor Hugo ? O dérision de la renommée ! Vanité des vanités, tout n'est que vanité." Mais, ce qui est bien plus clair, je pensais cela, dans la langue de saint Jean Chrysostôme : *Mataiôtes mataiôtetôn, ta panta mataiôtes.*

L'homme, qui trinquait tout seul, s'avance et dit : " Au contraire, ces dénominations sont pleines de sens commun ; on a voulu réunir ici les noms de toutes les anciennes colonies : le Canada, la Guadeloupe, la Martinique, etc.— Le Canada, remarquai-je, est donc une ancienne colonie française ? — Oui, apparemment." Il ne paraissait pas très sûr de son avancé. Je continuai : " Mais où se trouve ce pays-là. — Oh ! bien loin d'ici.— Quelle espèce de pays est-ce ? — Un pays de chiens, monsieur, où le monde gèle tout debout, et où les indigènes vous mangent les européens tout vivants." Là-dessus il prit son chapeau et sortit.

Je riais sous cape, et je jouissais, par avance, de l'impression que j'allais produire. " Eh bien ! dis-je à mes deux hôtes, je suis du Canada, et je n'ai jamais mangé de chair sanglante que celle du steak ou du roast-beef." Ont-ils eu la chaire de poule ? le frisson a-t-il couru par leurs veines ? Ont-ils eu souleur que je vinsse prendre mon couteau de table et les scalper ? toujours est-il qu'ils se redressèrent soudain sur leurs chaises, se regardant avec de grands yeux étonnés, se demandant si je ne voulais pas les mystifier. " Mais, dit l'homme, vous parlez bien le français ! — C'est ma langue.— De quelle nation êtes-vous ? reprit la femme.— Français cent trente-deux, ou rien du tout." — J'essayai de leur expliquer comment un Canadien est un Français citoyen anglais. Je fus court, car je voyais que de toutes mes explications ils ne croyaient pas un traître mot. Mon steak était fini ; je payai dix

sous pour la viande, dix sous pour le vin, deux sous pour le pain, et je partis heureux d'avoir découvert le Canada en plein Paris, comme autrefois Jacques-Cartier en plein océan.

La couronne que nous avons déposée sur la tombe de Louis Veuillot n'est pas passée inaperçue. A cette occasion, *l'Univers* du 10 courant s'exprimait en ces termes :

" Nous signalions naguère et nous aimions à saluer l'arrivée en France de M. le curé Labelle, un prêtre canadien, français d'origine, dont l'action féconde, au Canada, s'est merveilleusement exercée pour la colonisation des cantons du nord de sa province.

" M. le curé Labelle vient, chargé d'une mission officielle du gouvernement canadien, pour multiplier encore, par de nouvelles recrues, soigneusement faites en France, les heureux fruits de son apostolat.

" Il est superflu de dire quels sentiments M. le curé Labelle et tous ceux qu'il associe à son œuvre portent à la France ; il l'est non moins de dire que c'est l'amour de la France chrétienne que gardent nos frères canadiens, chez lesquels on retrouve si vives les traditions de l'ancienne mère patrie ; mais il est bon d'en publier le témoignage, et *l'Univers* est particulièrement heureux de signaler celui que manifestait la colonie canadienne, inspirée par M. Labelle, au jour des funérailles de Victor Hugo.

" Les délégués canadiens se sont rendus au cimetière du Montparnasse ; ils ont prié sur la tombe de Louis Veuillot, et, comme souvenir de leur pieuse visite au tombeau de celui qui aimait tant à célébrer les mâles vertus du Canada catholique, ils ont fixé au monument funéraire une très belle couronne, dont l'encadrement renferme un crucifix, avec cette devise : AU VAILLANT DÉFENSEUR DE L'EGLISE, LE CANADA FRANÇAIS ET CATHOLIQUE.

" Au spectacle de ce simple et grand hommage, nous n'avons pu retenir nos larmes. Que nos frères catholiques du Canada, que nos compatriotes de l'ancienne colonie française en soient vivement remerciés ! "

A son tour, qu'il veuille bien recevoir, pour ces bonnes paroles, nos remerciements les plus sincères, le journal, le soldat qui continue si courageusement la lutte du grand capitaine, le chevalier, sans peur ni compromis, qui, pour la gloire de Dieu et le triomphe de la sainte Église, combat sans trêve les bons combats.

XXI.

A PARIS

Faire une malle.— Une carte géographique du Canada.— Métis et Algonquins.—Un beau joyau de la couronne de France. — Ce qu'abritait en Amérique le drapeau français.— Chi va piano va sano.— Un bon moine parle pour son couvent.— Chez Barbin.— Des perles dans le fumier.— Les Pères grecs et latins.— Abonnement à un journal grec.— L'abbé Rouxel et son orphelinat.— Revenez nous voir.— M. Bucheron et le Figaro.— Le général Du Barail.— Le comte de Boursetty.— M. d'Héricault.— La revue de la Révolution.— Une longue et belle citation.—Un prêtre canadien.—Sa physionomie.— Les yeux s'humectent d'attendrissement.—Une poignée d'idées.—Paroles mâles et dignes.— Police d'un nouveau genre.—Grimace des officiels.— Indignation patriotique.—Retour des Iles Fidji.— Au revoir en Bretagne.

Paris, 16 juin 1885.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Je vous écris à toute vapeur. Je suis sur mon départ pour un tour en Bretagne, devant passer par Chartres, le Mans, Laval, Rennes, Saint-Malo, Brest, Auray, Vannes, Nantes, Angers, Tours, Orléans. Je suis à faire ma malle, *suant, soufflant, étant rendu.* Quel est l'homme au monde qui peut faire une malle, sans perdre un peu la tête ? M. Labelle reste à Paris, pour continuer ses affaires. Je reviendrai le rejoindre dans trois ou quatre semaines. Pour le moment, allons voir nos cousins de Bretagne.

" Monsieur le président et Messieurs, ayant à parler devant une société de géographie, je ne crois devoir mieux commencer qu'en attirant votre attention sur la carte géographique de mon pays. Le Canada est grand comme l'Europe, il mesure douze cents lieues de l'Atlantique au Pacifique, et son septentrion se perd dans ces mystères du pôle, que les explorateurs et les savants de nos jours se montrent si anxieux de pénétrer. Chez nous, donc, se trouve le pivot sur lequel roule le globe terrestre ; chez nous est toujours en activité ce foyer d'électricité qui attire les recherches de la science et l'aiguille des boussoles ; pour moi, en ce moment, je me contenterais d'attirer et de mériter votre bienveillance et votre sympathie."

C'est en ces termes que je débutais hier soir devant la troisième section de la " Société de géographie." M. Castonnet des Fosses

qui en est le président, m'avait prié de donner dans sa salle de réunion, 7, rue des Grands-Augustins, une conférence sur les *Métis et les Algonquins* du Canada. Le président général de la société est M. de Lesseps. A cette occasion M. Labelle avait fait monter une belle carte de la Puissance, de neuf pieds sur six, et il l'offrit gracieusement en présent à la société. Je continue.

" Ce vaste pays fut un jour un des plus beaux joyaux de la couronne française. Le premier, un capitaine malouin y pénétra. Jacques-Cartier, du sommet d'une montagne superbe, voyant devant lui un fleuve énorme couché dans la plaine, des forêts sombres et plantureuses, des lacs dont le cristal miroitait à travers le feuillage, des horizons sans limites, dans son enthousiasme, baptisa l'endroit enchanteur du nom de Mont-Royal, Montréal ; c'est là, à l'ombre de cette montagne, aujourd'hui couronnée de splendeurs, de verdure et d'avenir, que nous sommes nés, français comme vous, messieurs, dans la liberté du citoyen anglais ; c'est là que nous coulons notre paisible existence, au centre de l'activité et du mouvement national.

" Les colons de la Nouvelle-Angleterre n'avaient pas pénétré dans l'intérieur à six milles de Boston, que déjà nos missionnaires évangélisaient les tribus sauvages sur les bords de nos grands lacs, à cinq cents lieues des rivages de l'Atlantique. Bientôt Joliet et Marquette lançaient leur barque aventureuse sur les eaux du Mississipi ; La Salle découvrait les bouches du grand fleuve au milieu des marécages du golfe du Mexique ; Varennes de la Vérendrye poussait une pointe hardie jusqu'aux pieds des Montagnes Rocheuses ; nos coureurs de bois pénétraient toutes les retraites de ces solitudes immenses à la recherche des pelleteries, des aventures et de l'inconnu. Une ligne de forts s'étendait le long du Saint-Laurent, de l'Ohio et du Mississipi, et le drapeau français couvrait de sa protection les trois quarts de l'Amérique Septentrionale qui s'appelait alors la " Nouvelle-France."

" Maintenant, messieurs, j'aborde mon sujet ; j'y arrive par de longs détours, mais, comme dit le proverbe, *chi va piano va sano.*

" Nos coureurs de bois prirent femme chez les tribus sauvages au milieu desquelles ils vivaient, etc...." Comme la conférence dura une heure et demie, je vous épargnerai le supplice de la lire. A la fin, sous forme de conclusion, j'y rattachai, tant bien que mal, l'explication de la mission du curé Labelle en France, ainsi que l'exposé succinct de nos richesses et de nos ressources. Un bon moine doit profiter de toutes les occasions pour parler pour son couvent, et un bon Américain pour se laisser aller un peu au *humbug*, et faire valoir sa marchandise.

Boileau, en maints endroits, parle du Pont-Neuf et de ses piliers couverts de vieux bouquins ; il a immortalisé le nom de Barbin, libraire qui débitait sa marchandise en face des quais. Les choses ne sont pas changées ; depuis deux siècles cette coutume de Paris,

comme bien d'autres du reste, a traversé les révolutions et les bouleversements politiques, pour fleurir comme au temps jadis. Seulement les parapets se sont allongés, et s'étendent chargés de leurs carcasses plus ou moins savantes et de leurs fossiles littéraires, sur l'espace de plus d'un mille, jusque près du pont de la Concorde ; de même les Barbins se sont multipliés presqu'à l'infini. Supposé qu'il y eût une bataille comme aux jours du *Lutrin*, on pourrait dire encore aujourd'hui :

> Oh ! que d'écrits obscurs, de livres ignorés,
> Furent en ce grand jour de la poudre tirés !
> Vous en fûtes tirés, Almérinde et Simandre ;
> Et toi, rebut du peuple, inconnu Coloandre,
> Dans ton repos, dit-on, saisi par Gaillarbois,
> Tu vis le jour alors pour la première fois.

La seule différence, c'est qu'aujourd'hui les Coloandres, les Simandres et les Almérindes, et tous les autres romans, s'ils sont quelque peu grivois, ne languissent pas dans la poudre, mais ils sont dévorés, seraient-ils insipides d'invention et de style. Cependant, au milieu de cet amas de bouquins déchirés et jaunis, il se rencontre des perles, tout à fait précieuses, que les petites bourses peuvent se procurer à bon marché. La bibliothèque de Saint-Jérôme va se voir enrichie de fort bons ouvrages, bien reliés, qui ne coûtent que cinq sous le volume. Déjà ces trésors ont pris la mer.

De mon côté, après de nombreuses recherches, j'ai découvert chez les Barbins qui vendent des livres d'occasion toute une collection des ouvrages des saints Pères, à des prix vraiment réduits. Pour cinq cents francs j'ai pu me remplir une caisse qui renferme, pour le moins une valeur de quatre cents piastres, tous les Pères grecs et latins. A une institution qui aurait à se monter une bibliothèque, je lui conseillerais d'envoyer ici un homme entendu pour visiter ces magasins où sont entassés les livres de seconde main ; elle procurerait un beau voyage à un de ses membres, tout en faisant des épargnes sur ses déboursés d'achat.

Trois ans passés, avec un ami qui était, et qui est encore, professeur de philosophie au séminaire de Sainte-Thérèse, il nous prit fantaisie de nous abonner à un journal grec. Je fis alors des démarches nombreuses, aucunes ne purent aboutir. A Paris l'occasion était trop belle pour la manquer. Je me rendis à l'ambassade grecque, numéro 127, boulevard Haussman. " Monsieur, ai-je l'honneur de parler au prince Manocordato, le ministre plénipotentiaire de la Grèce auprès du gouvernement français ? — Non monsieur, je suis son premier secrétaire, Constantin Criesis. — M. Criesis, je voudrais m'abonner à un journal de votre pays, pourriez-vous m'en indiquer un qui me conviendrait ? — Grec

moderne ou grec antique ? — Grec antique.— Désirez-vous un journal de Constantinople, de Thessalonique, ou d'Athènes ? — De la ville de Périclès, de Démosthènes, et de Socrate.— Très bien. Vous trouverez là l'*Etoile du Levant*, ou bien l'*Eolia*, ou l'*Ebdomas*, ou le *Cleio*, ou la *Nea Emera*. Vous n'avez que l'embarras du choix. — Monsieur, lui dis-je, je m'en rapporte à votre expérience en cette matière. Je voudrais nn journal, demi-politique et demi-littéraire, qui ne paraîtrait qu'une fois par semaine.— Dans ce cas-là, prenez l'*Emera*. Voyez vous-même, il est hebdomadaire : *Ecdidetai apax tès ebdomados*. Il ne coûte pas cher : *en pasais tais loipais chorais*, *fragca 40*, dans tous les lieux en dehors de la Grèce, 40 francs. Les rédacteurs sont des hommes capables : MM. Alexandros Byzantios et Joannès Baptistès Stalits.— Merci, M. le secrétaire. Voici le prix de mon abonnement. Mon adresse est : " 182 rue Fullum, Montréal, Canada." Maintenant, combien est-ce pour votre peine ? — Rien du tout. Ce serait à nous à vous payer. Quel honneur pour notre langue d'être lue par les sauvages de l'Amérique ! " — Je saluai, et me retirai, sans être trop formalisé du mot *sauvage*, me rappelant que dans l'antiquité les Grecs appelaient tous les peuples, qui n'appartenaient pas à la grand famille hellénique *barbaroi*, barbares. La *Nea Emera* est une feuille de la grandeur de *la Minerve*, bien remplie, sans annonces, avec son roman littéraire au bas des pages, à la façon des journaux français. J'invite tous mes amis qui voudront lire, dans la langue de Xénophon, les nouvelles de l'Attique, de la Servie et de la Bulgarie, à venir, après mon retour, passer chez moi une veillée où l'on ne parlera que le grec.

M. Labelle continue à faire des relations, des amitiés, importantes, précieuses pour le but qu'il poursuit. L'abbé Rouxel est une personnalité que tout Paris connaît ; c'est le père de l'enfance malheureuse, pauvre, abandonnée. Il a fondé à Auteuil un établissement qui donne à des centaines d'orphelins le couvert, le vivre, l'éducation religieuse, un métier, un avenir. Dans les commencements, son œuvre périclitait. Une âme généreuse, convertie de ses erreurs à la manière de saint Paul, lui envoie incognito la jolie somme de deux cent mille francs ; et, pour mieux cacher la source d'où découle ce don, le billet arrive d'un bureau de poste d'Angleterre. Depuis, la même main a encore versé dans la caisse du procureur des pauvres cent autres mille francs. M. Labelle présida, à Auteuil, une distribution de récompenses.

Il parla à cette jeunesse ardente pendant plus de trois quarts d'heure, il l'a enthousiasmée. Tous veulent partir pour le Nord-Ouest. Imaginez donc aussi, avec les petites épargnes que leur mérite leur bonne conduite, au sortir de l'orphelinat, se trouver propriétaire de cent-soixante acres de terre, n'est-ce pas trop séduisant ? Dimanche, nous montâmes dans un wagon où se trouvait

par hasard un de ces bambins de douze ans. Il dit au curé, en le quittant, sans façon : " Au revoir, monsieur, revenez bientôt, à l'orphelinat tout le monde vous attend."

Dans une autre circonstance, M. Labelle rencontrait à dîner, chez l'abbé Rouxel, Monsignor d'Hultz, prélat tout à fait distingué, orateur châtié et aux aperçus nouveaux, savant profond et délié, recteur de ce que l'on peut appeler l'Université catholique de Paris, et aussi M. Bucheron, plus connu sous son nom de plume de *Saint-Genest.* Madame Bucheron, mère, était une des protectrices de l'orphelinat ; son fils s'unit à sa pensée charitable en lui prêtant dans *le Figaro* le concours de sa plume, vive, alerte, pétillante de variété, de chaleur et d'intérêt. Le journal collecta pour l'œuvre plus d'un million de francs. On réussit à assurer à l'abbé zélé, infatigable, remuant, populaire, un revenu annuel de vingt-deux mille piastres.

Chez M. de Saint-Genest, nous fîmes la connaissance du général du Barrail, qui fut ministre de la guerre dans le cabinet de Broglie, sous la présidence de MacMahon : soldat irréprochable, orateur puissant, philosophe dans le vrai sens du mot, homme tout à fait renseigné sur les questions de politique et d'histoire, chrétien aux convictions arrêtées. D'après lui, seul un César peut arrêter la France sur le penchant de sa ruine et donner aux masses, égarées par les doctrines de meneurs sans scrupules, le temps de faire dans le calme leur éducation de vraie liberté.

Le comte de Boursetty est un des fondateurs du fameux *Journal de Rome*, gentilhomme de première éducation, âme droite, cœur ouvert, jaseur intarissable d'anecdotes intéressantes et d'épisodes qui ont eu lieu derrière le rideau ; nous passâmes, en sa compagnie, avec un des savants rédacteurs de *l'Univers*, M. Tavernier, une longue soirée qui nous parut bien courte. Le comte s'intéresse fort au Canada ; il envoie dans les cantons du Nord un colon, le fils de son concierge, qu'il a tenu lui-même pendant un certain temps aux écoles d'agriculture.

Une autre soirée non moins délicieuse fut celle que nous prolongeâmes jusqu'à une heure après minuit chez M. d'Héricault, au milieu d'une société choisie, dans un cabinet de travail dont les murs sont littéralement couverts de livres comme les rayons d'une bibliothèque, au sein d'une atmosphère de science, de bienveillance, d'esprit et de franche gaieté. Madame d'Héricault, avec une grâce parfaite, avait réuni, dans un cercle intime, quelques familles de ses parents et de ses amis, au nombre desquels on comptait le célèbre critique, M. Drumont.

M. d'Héricault dirige une publication mensuelle historique, philosophique, économique, littéraire et artistique dont M. Claudio Jannet est un des collaborateurs, intitulée : *Revue de la Révolution.* On y étudie et dissèque les principes délétères de la grande révolte contre les droits de Dieu ; on y cherche et indique les remèdes à apporter au mal souverain des temps modernes.

Or, dans sa livraison du mois de juin, M. d'Héricault a donné un compte rendu du discours que M. Labelle a prononcé devant la " Société des Sciences coloniales et maritimes." Je citerai ici cette appréciation dans son entier, d'abord parce qu'elle est faite de main de maître et qu'elle est on ne peut plus sympathique aux Canadiens ; en second lieu, pour montrer que, si quelquefois les circonstances, ou la nécessité, mettent M. Labelle en contact avec des hommes, honnêtes du reste, mais qui ne partagent pas toutes nos idées, il poursuit son but toujours sans fléchir, et il ne cache jamais ses couleurs. Je laisse la parole à M. d'Héricault :

" A la fin de la conférence, un des assistants se leva et annon- " ça qu'il y avait parmi les auditeurs un prêtre canadien, M. le " curé Labelle, fort connu et respecté au Canada pour les grands " services qu'il avait rendus à son pays, en arrêtant les progrès " de l'émigration aux États-Unis.

" Au mouvement qui se fit dans l'assemblée, nous vîmes que " l'affectueuse admiration que nous portions au Canada, était " partagée par tous. On ajouta que ces Canadiens groupés autour " de lui par ce prêtre, c'était un gain pour la France. M. Labelle " se leva au milieu des applaudissements.

" C'est un homme vigoureux, à la figure large et ouverte, à la " physionomie ferme et douce, où se mêlent la sérénité, la bonho- " mie et la puissance intellectuelle.

" Je ne m'attendais pas, dit-il, à parler dans une société aussi " distinguée. Mais, je veux le dire, avant tout je me considère " comme Français.

" Il prononça ces paroles avec un mouvement si vif et une " énergie si cordiale, que les larmes jaillirent de ses yeux. " J'avoue,—je veux bien en rougir,—que les miens s'humectèrent " et,—je ne dénoncerai personne,—je ne fus pas le seul à m'at- " tendrir. Je ne songe pas à reproduire toutes les paroles de l'ora- " teur. Quelques traits m'ont frappé, que je n'oublierai pas.

"—La France ne peut être malheureuse sans que nous souf- " frions. Elle n'est pas heureuse sans que nous nous réjouis- " sions. Le Canada, c'est une relique du siècle de Louis XIV. " Il y a six générations que mon ancêtre quitta la Bretagne " pour la Nouvelle-France. Son petit-fils mourut pour la France " sur le champ de bataille d'Abraham. Ce fut la dernière victoire " des Français. A la suite de ce combat où nous fûmes victo- " rieux, nous devînmes les sujets de ceux que nous avions vaincus. " Nous sommes le seul peuple qui ait été à la fois triomphant et " soumis, et qui obéisse à un autre peuple sans avoir été conquis."

" Comme cela est mâle et digne, et comme on peut chercher là " la cause de cette vigueur morale qui a donné aux Canadiens- " Français cette situation prépondérante qu'ils ont aujourd'hui. Ils " n'ont pas été vaincus ! Ils peuvent garder la tête haute et hauts " les sentiments.

"—Nous ne sommes pas en république, mais nous avons toutes
" les libertés. Nous avons tous les bonheurs que la société peut
" donner. Nous n'avons ni armée, ni police, ni gendarmerie. Mais
" nous n'en avons pas besoin. Savez-vous pourquoi ? Vous me
" permettrez de le dire ici : *C'est que toute notre police est faite
" par les Commandements de Dieu et de l'Église !* "

" Cette dernière phrase fit faire la grimace à quelques *officiels*
" qui se trouvaient là. Pensez donc ! la police ! Dédaigner les gen-
" darmes, mais ce sont les derniers prêtres ! et se passer de l'es-
" pionnage, mais c'est tout le culte de la morale indépendante.
" En somme, la masse applaudit et comprit que tout cela était
" sage, vaillant, pénétrant.

" Et nous nous disions, avec un sentiment de honte patriotique,
" que ce fut sans doute un bonheur pour ces braves gens d'avoir été
" séparés de la France. C'est en cela que leur victoire fut féconde
" et que Dieu les récompensa de leurs mâles vertus et de leur in-
" telligente activité. Ils étaient 50,000 il y a cent ans. Ils sont
" 1,500,000 aujourd'hui. Dans un autre siècle, ils seront 45,000,
" 000. Ils sont libres, nous sommes les esclaves de la Révolution.
" Elle les eût corrompus, tyrannisés, étiolés, comme elle a fait de
" nous, s'ils étaient restés attachés à la mère patrie. Ils croissent
" et multiplient : la promesse leur en a été faite au champ de
" bataille.... d'Abraham ; nous, nous restons stationnaires. Ils
" sont prospères, nous sommes ruinés. Ils sont sages, pieux, glo-
" rieux ; nous, nous sommes énervés de débauches sociales, hystéri-
" ques de débauches politiques, boueux de naturalisme, ridicules
" devant l'univers. Nous sentons la décadence, l'affaissement,
" cette patience hébétée des êtres impuissants et stériles. Ils re-
" gardent l'avenir avec la confiance de la jeunesse pure et saine.
" Nous, nous payons de vilains cuistres pour apprendre à nos en-
" fants que le passé, la vie de nos pères, de nos mères, n'est que
" honte et absurdité ; et les gens que nous payons pour insulter
" ainsi l'honneur maternel, on les trouve enfermés sous scellés,
" chez l'épouse de leur voisin !

" Ah ! la Nouvelle-France ! C'est peut-être là que nous de-
" vrions envoyer nos fils et nos filles avec les débris de notre sa-
" gesse et de notre honneur ! Mais non, il nous faut rester ici
" pour voir les anarchistes manger leur belle-mère la République !
" Cela console, et c'est ainsi qu'en passant par le Canada, je suis
" venu des îles Fidji à la Révolution."

Après de telles paroles, mes réflexions deviendraient fastidieuses. J'aurai le bon esprit de m'arrêter ; je vous dis *au revoir* sur la terre de la fidèle Bretagne et de l'héroïque Vendée.

XXII

DE PARIS AU MANS.

Journal de voyage.—Adieux temporaires.—Panorama varié.—Versailles.—Saint-Cyr.—Rambouillet.—Maintenon.—La Beauce.—Hôtel du duc de Chartres.—La cathédrale de Chartres.—Les Carnutes.—Mgr Regnault.—Engrais d'un nouveau genre.—Le Perche.—La forêt du Mans.—Mgr Labouré.—L'hôtel du Saumon.—Un chapon.—La brune tombante.

Le Mans, 19 juin 1885.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Chaque soir, avant de me coucher, je jette sur le papier les impressions de ma journée ; ainsi ferai-je tous les jours, pendant mon tour de Bretagne. Je mets, ici au Mans, pour vous, à la poste, ces premiers feuillets de mon journal.

Jeudi, 18 juin.—Ce matin à 7 heures, je faisais des adieux temporaires à Paris et à M. Labelle, et je partais pour le pays de mes aïeux, la Bretagne. Si le temps et les circonstances ne me permettent pas d'aller à Notre-Dame de Lourdes, au moins j'irai à Notre-Dame de Chartres ; de visiter Paray-le-Monial, je visiterai Auray, d'où nous vient cette dévotion à la bonne sainte Anne que l'on peut appeler chez nous la dévotion nationale.

Il y a du charme à être assis dans un wagon de chemin de fer qui court à toute vitesse, et, sans préoccupations d'affaires, sans efforts de pensée, à regarder nonchalamment la campagne se dérouler sous vos yeux, verdoyante, variée. Passèrent successivement devant moi, comme les divers paysages d'un panorama :

Versailles, la ville du grand roi, dont je vous ai déjà parlé ;

Saint-Cyr, avec sa maison fondée par madame de Maintenon pour l'éducation des jeunes filles nobles, convertie plus tard par l'Empereur guerrier en école militaire. Réveillez-vous, mânes d'Esther et d'Athalie !

Rambouillet, avec son château où [illegible] François Ier, le protecteur des lettres et de Marot. P[illegible] prononcer ce nom, sans penser aux *Précieuses*, si bien ridiculisées par Molière, lesquelles disaient à leurs visiteurs, à Paris, à l'Hôtel de Rambouillet : " Veuillez contenter le désir que ce fauteuil a de vous embrasser ? "

Maintenon, qui a donné son titre de noblesse à la veuve de Scarron, la vertueuse Françoise d'Aubigné, lorsque Louis XIV en fit la compagne de ses vieux jours, en 1684.

Je traversais la Beauce, non celle qu'arrose la rivière Chaudière, mais celle que fertilisent l'Eure et le Loir ; plateau sans collines, sans rochers, sans prairies ; sol perméable, presque entièrement plat, qui étale des champs de blé, encore des champs de blé, puis encore du blé : les épis sortant de leurs tiges souriaient au soleil matinal.

Comme je descendais à Chartres, un monsieur bien mis, ganté, se présente à moi et me dit : " Êtes-vous M. Léon Gauthier ?— Je voudrais bien l'être, monsieur, pour vous servir, mais je n'ai pas cet honneur." Trois omnibus se disputaient ma valise : l'Hôtel de France, le Grand-Monarque et le Duc-de-Chartres. Le choix n'était pas difficile à faire : quand on est à Chartres, c'est simple comme bonjour, on va loger à l'Hôtel du Duc de Chartres.

La merveille de Chartres est sa cathédrale. J'y courus. Je fus terrassé, c'est le mot, d'admiration. Je recule devant la description de ce monument grandiose, imposant et simple, avec sa façade d'un aspect sévère, remarquable par ses deux clochers, ses amples proportions et son immense rosace aux dessins multicolores ; avec ses centaines de statues du plus beau style, ses innombrables statuettes à l'expression étonnante, ses bas-reliefs respirant la vie, ses moulures merveilleuses de variété et de fini ; avec ses trois nefs, superbes de pureté de détails et de majesté d'ensemble ; avec ses belles galeries au-dessus des arcades, et ses fenêtres hautes et larges ; avec sa crypte, sombre comme les catacombes, qui mesure plus de 600 pieds de long, bordée de chapelles rayonnantes ; avec son église souterraine de *Notre-Dame-sous-terre* où brûlent, dans la nuit perpétuelle, quantité de lampes entretenues par la piété des pèlerins. Enfin tout ici étonne par la majesté des conceptions, ainsi que par le goût et la sobriété qui ont présidé à la disposition de ces magnificences architecturales.

Il paraît que " Notre-Dame-sous-terre " occupe l'emplacement de la grotte dans laquelle les druides vénéraient " la Vierge qui devait enfanter." Le pays chartrain, d'après César, était regardé comme le centre des Gaules, et c'est là, sous le couvert de leurs sombres forêts de chênes rouvres que se tenaient les grandes réunions religieuses et politiques des puissants druides. Là, les députés de tous les peuples gaulois firent, sur les étendards nationaux, le serment de combattre, sans trève ni merci, pour la liberté de leur pays. Les *Carnutes* (habitants de Chartres), fiers et braves, le tinrent jusqu'au bout : ils avaient été les premiers à repousser la domination romaine, ils furent des derniers à l'accepter.

Monseigneur Regnault, évêque de Chartres, est un beau vieillard, à la figure fraîche et rose, qui ressemble beaucoup, dans ses manières et ses paroles, à Mgr Bourget. Il me parla longuement du Canada, et il le connaît bien. Il me dit : " Vous trouvez ici deux Montréalais, deux chanoines du chapitre de Montréal. moi

et M. Manceau, tout comme Mgr l'archevêque de Martianopolis et Mgr l'évêque de Montréal le sont du chapitre de Chartres. Ce sont des liens qui existent depuis longtemps entre le Canada et ce diocèse, qui s'appelait autrefois " le grand diocèse des Gaules." Ils ont été resserrés, en ces derniers temps, par la piété de Mgr Bourget, et Mgr Fabre tient à les continuer. Quatre fois par mois, nous avons de vos nouvelles par votre *Semaine religieuse*, qui est très intéressante." Enfin, Sa Grandeur termina par cette gracieuse proposition : " Je vous invite à déjeuner, demain à 11 heures, avec Mgr l'évêque d'Orléans qui vient ici en pèlerinage.—Bien honoré, Monseigneur, mais il m'est impossible d'accepter, je pars à 9 heures pour le Mans." Il me bénit avec effusion, et je sortis doucement impressionné, comme l'on sort d'un entretien avec un grand ami du bon Dieu.

Après avoir parcouru les rues étroites, tortueuses, escarpées du vieux Chartres, et les boulevards modernes qui entourent la ville comme d'une ceinture de verdure et de feuillage, je poussai une pointe dans la campagne solitaire, sans maisons, sans clôtures, une espèce de désert où la main invisible des fées cultiverait des moissons enchantées. Je rencontrai un homme qui faisait du mortier avec un sable rouge comme de la brique, je le crus à préparer de l'engrais. " Mon ami, votre engrais est-il riche ?" Il me regarda d'un air étonné : " Monsieur est-il étranger ?—Oui.—Il me semblait aussi ; car vous ne m'avez pas l'air d'avoir été élevé dans une cruche, et vous venez de me faire une question bien simple." Nous nous expliquâmes.

En m'en revenant, j'eus soif. J'entre dans une maison isolée, aux approches de la ville. Il y avait une femme et deux petites filles de six et dix ans. " Madame, avez-vous du lait ?—Oui, mais c'est du lait de chèvre.—Est-ce que ça se boit ?—Sans doute, c'est plus gras que le lait de vache, et c'est plus léger.—C'est bien, apportez. ...Ma fille, quel est ton nom ?—Marianne Biou.—Et toi, petite ?—Louise Biou." La conversation s'engage, j'en sus long. Le mari travaille dans une communauté; les petites filles vont à l'école chez les sœurs, parce que dans les écoles laïques on ne leur enseigne pas le catéchisme. A la fin, avant de partir, je dus visiter la maison qui a trois pièces, la chèvre qui est blanche comme un cygne, les poules avec leurs poussins, et douze petits lapins qui iront à la broche quand ils seront gros.

Vendredi, 19 mai.—J'avais passé la nuit à Chartres, exprès pour y dire la messe ; ce matin, je ne manquai donc pas de me rendre à la chapelle de Notre-Dame-sous-terre. J'eus le bonheur d'offrir les saints mystères dans ce sanctuaire, chargé d'ombres et de piété, éclairé par la lumière pâle et vacillante de trente lampes ; sous ces voûtes sonores qui répètent et grandissent les paroles du sacrifice ; sur cet autel aux pieds duquel ont passé tant de générations de pèlerins ; devant cette statue, par-

faite copie de celle que les druides vénéraient sous le titre de "*Virgini pariturœ*, à la Vierge qui doit enfanter." On lit encore cette inscription druidique à la porte du sanctuaire, et, au-dessus de l'autel, cette autre : "*Egredietur virga de radice Jesse et flos de radice ejus*, il sortira une tige de la racine de Jessé et une fleur de cette tige." Or, cette fleur, tout chrétien la connaît, c'est la rose mystique, *rosa mystica*, c'est le lys de la vallée, *lilium campi*, c'est *Virgo virginum*, la Vierge des vierges.

Le Canada était avec moi, dans ma pensée, dans ma prière ; et comment aurait-il pu en être autrement ? A quatre pas de la chapelle des *Saints-Forts*, aussi appelée des saints Savinien et Potentien, martyrisés sous l'empereur Claude, on voit, dans une châsse vitrée, artistement travaillée à l'aiguille, ces deux inscriptions : "*Matri Virginœi Abnaqui*, et *Virgini pariturœ votum Huronum* ; ce qui veut dire : "Vœu des Hurons à la Vierge qui doit enfanter," et "Les Abénaquis à la Vierge Mère." O Reine des anges et des hommes, jetez un regard favorable sur ces peuples qui s'éteignent ; étendez votre bénigne protection sur le peuple jeune et vigoureux qui les remplace, afin qu'il croisse toujours en nombre comme en vertus morales, religieuses et sociales.

A 9 heures, en voiture. Aux plaines succèdent les coteaux, aux champs de blé de la Beauce les gras pâturages du Perche, pays si renommé pour ses excellents chevaux de trait, les "percherons." Quittant la vallée de l'Eure nous remontons jusqu'au Mans celle de l'Huisne, serpentant dans une contrée riante et féconde, sillonnée de collines boisées, d'agréables vallons où les cultures alternent avec les prés. Hier, l'œil s'étendait à perte de vue sur une mer de moisson verte, aujourd'hui le regard est emprisonné dans un horizon tout à fait limité par une couronne de feuillage.

Cette grande abondance d'arbres me rappelle la forêt historique du Mans, où l'infortuné Charles VI perdit la raison, alors qu'il marchait en guerre contre le duc de Bretagne. J'ai sous la main le récit de ce triste et émouvant épisode, qui fut, hélas ! pour la France, l'origine de tant de malheurs et de désastres ; je l'insère ici :

"On était au commencement d'août 1392, dit M. de Barante (*Histoire des ducs de Bourgogne*), dans les jours les plus chauds de l'année. Le soleil était ardent, surtout dans ce pays sablonneux. Le roi était à cheval, vêtu de l'habillement court et étroit qu'on nommait *une jacque ;* il était en velours noir et le soleil l'échauffait beaucoup. Il avait sur la tête un chaperon de velours écarlate, orné d'un chapelet de grosses perles que lui avait donné la reine à son départ. Derrière lui étaient deux pages à cheval. Pour ne pas incommoder le roi par la poussière, on le laissait marcher presque seul. Le duc de Bourgogne et le duc de Berry étaient à gauche, quelques pas en avant, conversant ensemble. Le duc d'Orléans, le duc de Bourbon, le sire de Coucy et quelques

autres étaient aussi en avant, formant un autre groupe. Par derrière, les sires de Navarre, de Bar, d'Albret, d'Artois et beaucoup d'autres se trouvaient en assez grande troupe. On cheminait en cet équipage, et l'on venait d'entrer dans la grande forêt du Mans, lorsque tout à coup sortit de derrière un arbre, au bord de la route, un grand homme, la tête et les pieds nus, vêtu d'une méchante souquenille blanche ; il s'élança et saisit le cheval du roi par la bride : "Ne va pas plus loin, cria-t-il, tu es trahi !" Les hommes d'armes accoururent sur-le-champ, et, frappant du bâton de leur lance sur les mains de cet homme, ils lui firent lâcher la bride. Comme il avait l'air d'un pauvre fou et rien de plus, on le laissa aller sans s'informer de rien, et il suivit le roi pendant près d'une demi-heure, répétant de loin le même cri. Le roi fut fort troublé de cette apparition subite ; sa tête, qui était très faible, en fut ébranlée. Cependant on continua à marcher. La forêt passée, on se trouva dans une grande plaine de sable où les rayons du soleil étaient plus brûlants encore. Un des pages du roi, fatigué de la chaleur, s'étant endormi, la lance qu'il portait tomba sur son casque et en fit soudainement retentir l'acier. Le roi tressaillit, et alors on le vit, se levant sur ses étriers, tirer son épée, presser son cheval des éperons et s'élancer en criant : "En avant sur ces traîtres ! Ils veulent me livrer aux ennemis !" Chacun s'écarta en toute hâte, pourtant pas sitôt que quelques-uns ne fussent blessés ; on dit même que plusieurs furent tués. Le frère du roi, le duc d'Orléans, se trouvait là tout près ; le roi courut sur lui l'épée levée et allait le frapper : "Fuyez, mon neveu d'Orléans, s'écrie le duc de Bourgogne ; monseigneur est dans le délire. Mon Dieu, qu'on tâche de le prendre !" Il était si furieux que personne n'osait s'y risquer ! on le laissait courir çà et là et se fatiguer, en poursuivant tantôt l'un, tantôt l'autre. Enfin, quand il fut lassé et trempé de sueur, son chambellan, Guillaume de Martel, s'approcha par derrière et le prit à bras-le-corps ; on l'entoura, on lui ôta son épée, on le descendit de cheval, il fut couché doucement par terre ; on défit sa jacque ; son frère et ses oncles s'approchèrent ; ses yeux fixes ne reconnaissaient personne ; il ne disait pas une parole "Il faut retourner au Mans, dirent les ducs de Berry et de Bourgogne ; voilà le voyage de Bretagne fini." On trouva sur le chemin une charrette à bœufs ; on y plaça le roi de France, en le liant, de peur que sa fureur ne le reprît, et on le ramena à la ville sans mouvement et sans parole."

Le Mans m'a paru une ville bien taillée, avec rues assez larges et assez droites, propre, gaie ; elle compte 56,000 habitants. Elle renferme plusieurs belles églises, dont la plus importante est la cathédrale, dédiée à saint Julien, l'apôtre du pays ; c'est un monument imposant, dont l'ensemble est plein de noblesse, avec un porche crénelé et décoré de belles statues dans le genre de celles

du beau portail de Chartres. La grande nef a cinq travées dont les voûtes se rapprochent du dôme, et les bas-côtés ont dix travées à voûtes d'arête. J'ai remarqué, dans les chapelles, le tombeau de la reine Bérangère, veuve de Richard Cœur de Lion, et celui de Mgr Bouvier, théologien bien connu, mort en 1854. Je récitai un *De profundis* sur sa tombe. Mgr Bouvier n'est pas un saint Thomas, mais il a fait beaucoup pour l'introduction des doctrines romaines en France ; et son influence, dans les sphères théologiques de notre temps, a été profonde et salutaire.

Il n'y a pas encore quinze jours que le nouvel évêque du Mans a été intronisé ; la cathédrale est encore revêtue de ses parures de fête, et elle les conserve jusqu'à dimanche prochain, pour le sacre de l'évêque de la Guadeloupe, Mgr Oury, un des prêtres de ce diocèse. Le prélat consécrateur sera Mgr Guilbert, archevêque de Bordeaux ; les évêques assistants, Mgr Labouré, évêque du Mans, et Mgr Coullié, évêque d'Orléans. Monseigneur Labouré, à l'occasion de son installation, reçoit encore de nombreuses visites. J'en connais quelque chose, ayant eu à faire queue plus de deux heures à sa porte ; mais j'ai été grandement dédommagé de mon attente par la bienveillance et la cordialité avec lesquelles Sa Grandeur a bien voulu me recevoir. Je lui souhaitai : *ad multos annos ! jusqu'à la dernière vieillesse !* Si mon vœu s'accomplit, il aura un long règne ; car la figure du prélat n'annonce pas plus que quarante-quatre ou quarante-cinq ans.

Souvent il faut peu de chose pour déterminer les décisions. Mon guide me parlait du Grand-Hôtel, de l'hôtel de France, de l'hôtel du Saumon. "Allons, me dis-je, au *Saumon*, c'est aujourd'hui vendredi, je devrai trouver là du poisson, ou il n'y en a pas dans la ville." J'étais contrarié, en arrivant au Mans, de ne pouvoir manger un poulet, me rappelant ce vers de la Fontaine :

Un citoyen du Mans, chapon de son métier.

Je dis au garçon : "Vous me préparerez un chapon pour demain matin —Mais, monsieur, le matin, on prend du café au lait, on ne prend pas de chapon.—Qu'importe ? si je veux un chapon, moi ; j'ai de l'argent pour le payer. Je vous dis de me préparer un chapon !—Ah ! si monsieur tient absolument au chapon, il l'aura."

Je suspends ces lignes, pour regarder à la brune tombante, par ma fenêtre entr'ouverte, sur la "place des halles" ; les bruits de la rue arrivent à mon oreille, vagues, confus, indécis ; les enfants jouent sur la place, vifs, alertes, sautillants ; les promeneurs y circulent par petites bandes ; deux fanfares militaires la traversent d'un pas allègre au son de leurs cuivres retentissants ; il y a assez de mouvement pour mettre de la vie, pas assez de tourbillon pour tourner la tête. Pour moi, j'aimerais mieux habiter une

paisible ville de province comme le Mans, que Paris aux boulevards splendides et aux Champs-Élisées : les pensées y sont plus calmes, et les cœurs y reposent davantage dans leur assiette. Mais mieux que tout cela encore est la solitude de notre campagne et de nos bois : *O beata solitudo, sola beatitudo !*

Bonsoir !

XXIII

DU MANS A PONTMAIN.

Le Maine.—Laval.—Vitré.—Le château des Rochers.—Fougères.—Tintinnabula.—Les voleurs.—Beauté des routes.—La forêt de Fougères.—Chez M. Friteau.—Pontmain.—La faiblesse qui confond la puissance.—L'apparition.—Une idylle pieuse.—*Sta, viator.*—La basilique du pèlerinage.—Atmosphère céleste.—Simplicité patriarcale. — A la grande messe.—M. Guérin.—Un bon pèlerin.—Une débauche de repos.—Les oblats de Marie Immaculée.—Une oasis d'anachorètes.—Les témoins de l'apparition.—Sœur Vitaline.—Un précieux souvenir.—La mère Barbedette.—Un ancien château.—Le pèlerinage de l'avenir.—Les jours ne se ressemblent pas.—Un petit Éden.—Ton regard nous rend meilleurs.

Pontmain, 23 juin 1885

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Samedi, 20 juin.—Le chapon du Mans englouti (et il était bon), je partis à neuf heures. Le train nous emporta du département de Sarthe dans celui de Mayenne, toujours sur le territoire de l'ancienne province du Maine. Nous roulons sur un terrain accidenté, légèrement ondulé, bien arrosé, à travers une multitude de haies vives, du milieu desquelles s'élèvent des arbres de haute futaie ; vous diriez une forêt, ou plutôt un parterre, un jardin continuel. De distance en distance, par un contraste singulier, vous apparaissent d'humbles hameaux couverts en chaume ou en tuiles : c'est le nid d'hirondelles bâti de paille et de boue, suspendu dans les tresses d'un feuillage luxuriant.

A midi, nous étions à Laval. Il était dans mon programme d'y arrêter, pour voir le sanctuaire de Notre-Dame d'Avenières, à l'intercession de laquelle, il n'y a pas de doute, la cité lavalloise dut d'être préservée du pillage des Prussiens en 1871 ; mais cet arrêt m'aurait empêché d'arriver à Pontmain pour le dimanche ; je sacrifiai Laval. Je me contentai d'un rapide coup d'œil du haut

d'un pont qui traverse la Mayenne, ici large comme la rivière du Loup. Je ne pouvais point, dans une ville appelee Laval, ne pas penser au saint, austère et énergique prélat qui fonda l'Eglise canadienne ; à ce comté de moi si connu, le plus petit de la province par son étendue, mais non par les hommes qu'il a produits ; et à cette puissante Université qui est apparue, dans nos âges inquiets, comme un signe de division en Israël. La paix ! la paix ! qui nous donnera la paix ? nous nous ruinons en disputes intestines, et nous faisons un tort considérable à notre réputation à l'étranger. Il faudra des années pour réparer, à Rome et en Europe, les brèches que des actes mal calculés et des avancés imprudents ont faites à notre honneur national.

A deux heures, je descends à Vitré. Pour me rendre à Pontmain il me faut changer de ligne de chemin de fer, j'ai devant moi deux heures et demie pour visiter la place. Vitré est un type, la ville la plus singulière que j'aie encore vue, une relique de quatre siècles, restée inviolable et inviolée. Il a, en dehors des murs, ses boulevards, ses promenades, ses parcs et ses étangs ; mais ce n'est pas ce qui m'intéresse. Ce sont, au contraire, ses murailles antiques que la mousse recouvre et que l'herbe envahit ; son château fort, manoir des sires de la Trémouille, avec ses portes énormes, ses escaliers tournants, ses tours rondes et pointues qui ressemblent à des moulins à vent, ses bastions aux meurtrières étroites et sournoises, ses murs épais au centre desquels circulent d'obscurs corridors, ses mâchicoulis, sa herse pour lever le pont-levis, ses oubliettes profondes et souterraines ; ce sont ces ruelles étroites et tortueuses, mal percées, bordées d'un étrange pêle-mêle de vieilles maisons en bois et en pierre, avec des saillies, des auvents et des porches de toutes formes, qui surplombent au-dessus de nos têtes ; d'un côté de la rue à l'autre, par la fenêtre des lucarnes, on peut se donner la main. Le vieux Vitré, je parie, n'a pas changé d'un iota depuis le temps de madame de Sévigné.

A deux lieues d'ici est le *château des Rochers*, où l'illustre écrivain en prose épistolaire avait coutume de passer ses vacances d'été. C'est là, au milieu des prairies et des forêts, qu'elle écrivait : " Savez-vous ce que c'est que faner, batifoler du foin avec une fourche ?" ou encore : " Mon paupre jardinier est mort, nos chênes en sont tout en deuil." C'est sous les berceaux de verdure des *Rochers* qu'elle passait des après-midi à lire Nicole et la Fontaine, ou à écrire à sa fille ces lettres si pleines de cœur, d'esprit, de naturel, de variété et d'abandon. Il paraît que les propriétaires actuels du château conservent avec soin tout ce qui peut rappeler le souvenir de la célèbre marquise ; ce doit être très intéressant à visiter. La dame des Rochers m'attirait d'un côté ; de l'autre m'attirait plus fortement encore la dame de Pontmain

A 6 heures nous sommes à Fougères, ville de 15,000 âmes, pit.

toresquement assise sur une colline allongée. Il me restait encore à faire quatre lieues et demie en voiture. Vraiment, Pontmain, c'est au bout du monde. Quand Dieu désigne à la piété des sanctuaires de pèlerinage, ordinairement il les choisit en des lieux de difficile accès ; il veut les mettre à l'abri de la simple curiosité, et y laisser à la prière son principal mérite, le sacrifice et la persévérance. Exemple, Sainte-Anne de Beaupré, où, avant l'érection du quai, tout se conjurait pour créer aux pèlerins de la misère et des difficultés : la distance, la marée et la boue.

Je pars dans un long carrosse, soufflet rabattu, cocher sur le devant, bande de grelots suspendue au collier du cheval, *tintinnabula*, ce qui éveille l'attention des paysans. Je remarquai que les voitures que nous rencontrions n'avaient pas de clochettes. "Cocher, dis-je, pourquoi avons-nous des grelots, tandis que les autres n'en ont pas ?—C'est que nous ne mettons ces choses-là que pour les grosses gens.—Ah ! ah !.... '

Il m'avait *bu*, j'eus mon tour bientôt. Il commençait à faire brun, nous entrions dans la forêt de Fougères. Il prit un air solennel et grave, je crus qu'il voulait me faire peur. "Monsieur, dit-il, cette forêt a deux lieues de long, il paraît qu'elle est infestée de voleurs, il ne fait pas bon d'y passer la nuit.—C'est bien, lui répondis-je, si vous en voyez un à travers les branches, dites-le-moi. J'ai ici de quoi le servir." Et je mettais la main sur la poche de ma veste. Il comprit que j'avais un pistolet, il se radoucit tout à coup et il ajouta : "Les voleurs étaient nombreux autrefois, mais maintenant il paraît qu'il y en a beaucoup moins.—Tant mieux pour eux." Et je pensais en moi-même : attrape, mon Normand, chou pour chou.

Nous roulions sur une route unie comme une carte, belle comme le chemin qui relie Montréal à Lachine. Toutes les grandes routes de France sont macadamisées, parfaitement entretenues, et bordées d'arbres comme les boulevards des grandes villes.

La forêt est composée surtout de hêtres ; elle appartient à l'État. Sur mes questions le cocher me répondait : "Tous les ans, de ce bois on vend une coupe à des marchands, pour en faire des sabots, des colliers, des voitures, et du combustible. Le bois mort et les branches sèches appartiennent aux pauvres. Les gardes-forestiers l'entretiennent comme un jardinier fait de ses plates-bandes." Hélas ! pensai-je par devers moi, nous sommes loin au Canada de ces précautions sages et intelligentes ; au lieu d'entretenir des bois aux frais du public, nous déboisons à qui mieux mieux, avec une espèce de rage, les superbes forêts que la Providence nous a plantées. Un temps viendra, qui n'est pas loin, où nous aurons à nous repentir cruellement de notre inexplicable imprévoyance.

Aux étoiles j'entrai dans le petit bourg de Pontmain et je pris mon logement à "l'Hôtel de France," chez M. Friteau, l'oncle d'un des cinq enfants qui ont eu part à l'apparition.

Dimanche, 21 juin.—Quand je m'éveillai, le soleil dansait dans mes rideaux. De ma fenêtre, située au troisième étage, j'ai une vue sur le bourg presque tout entier ; il n'est pas considérable, composé seulement d'une trentaine de maisons. Sur ma gauche, à dix pas, se trouve l'église paroissiale, petite, vieille, de pauvre apparence ; à trente pas en arrière de l'église, la basilique du pèlerinage, neuve, coquette, élégante ; devant moi, à deux arpents, le couvent où demeure encore sœur Vitaline, qui a joué un si grand rôle dans l'événement miraculeux ; sur ma droite, à un arpent, la maison du père Barbedette, et, y attenant, sa grange d'où les cinq enfants voyaient la sainte Vierge ; tout à l'entour, la campagne, coteaux et vallons, tellement couverte d'arbres qu'elle ressemble plutôt à une forêt touffue qu'à un champ cultivé.

Pontmain était une des plus petites et des plus inconnues entre les communes de France ; et dans ce hameau isolé, la Vierge Mère, pour la manifestation de ses promesses, choisit non le curé, non les religieuses, mais cinq petits enfants appartenant aux plus humbles familles. C'est le mystère de la toute-puissance divine continuant à opérer dans le monde par la faiblesse des moyens ; c'est la réalisation, encore une fois répétée, de cette parole de l'Apôtre : "*Infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia*, Dieu a choisi ce qu'il y a de plus faible selon le monde pour confondre ce qu'il y a de plus fort ; il a pris ce qui n'est pas, pour détruire ce ce qui est, *et ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt destrueret ;* et cela, afin que nulle chair ne puisse se glorifier devant lui, *ut non glorietur omnis caro in conspectu ejus*." A Pontmain, comme à Lourdes et à la Salette, pour confondre ses ennemis, c'est de la bouche des enfants et des nouveau-nés qu'il s'est plu à tirer une louange parfaite : *Exore infantium et lactantium perfecisti laudem propter inimicos tuos.* Par là, il veut humilier l'orgueil de la fausse sagesse et de la fausse science. Jésus disait à Dieu son Père : "*Confiteor tibi, Pater, Domine cœli et terræ, quia abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis.* Je vous rends grâce, mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, parce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et que vous les avez révélées aux petits."

Le 17 janvier 1871, cinq enfants, Eugène et Joseph Barbedette, Eugène Friteau, Françoise Richer et Jeanne Marie Lebossé, sous les yeux du curé, des religieuses et d'une foule de plus de soixante personnes, virent dans les airs, pendant trois heures, *une belle grande dame*, la sainte Vierge. Elle portait une robe bleue, parsemée d'étoiles d'or, sans ceinture et sans taille, tombant du cou jusque sur les pieds ; les manches en étaient larges et pendantes. Elle avait des chaussures bleues comme la robe et, sur le dessus, un ruban d'or formait un nœud. Un voile noir cachait entièrement les cheveux et les oreilles de la dame, et retombait sur ses épaules jusqu'au milieu du dos. Sur sa tête, elle

portait une couronne d'or, sans autre ornement qu'un petit liséré rouge. Elle avait les mains étendues et abaissées comme on a coutume de représenter Marie Immaculée. Elle regardait les enfants et souriait. Elle était entourée, à la distance d'un demi-pied environ, d'un cercle bleu de forme ovale, large comme la main ; quatre bougies étaient attachées à l'intérieur du cercle, deux à la hauteur des épaules, deux à la hauteur des genoux ; elle portait sur sa poitrine une petite croix rouge. Il se déroula à ses pieds une banderolle sur laquelle s'inscrivirent les phrases suivantes : *Mais priez, mes enfants ; Dieu vous exaucera en peu de temps ; mon Fils se laisse toucher*. La Vierge prit tout à coup une expression de profonde tristesse et il apparut entre ses mains un crucifix tout rouge, et, au-dessus de la croix, sur un écriteau blanc, on lisait ces mots écrits aussi en lettres rouges : *Jésus-Christ*. Une étoile partit de dessous les pieds de l'apparition, et, après avoir allumé les quatre bougies placées dans le cercle bleu, elle alla se placer au-dessus de la tête de la très sainte Vierge. La Dame, étendant les bras, reprit la pose de l'Immaculée Conception, et sur chacune de ses épaules apparut une petite croix blanche ; puis la vision toute entière s'effaça comme derrière un grand voile.

Ce résumé succinct ne donne qu'une idée bien pâle de l'apparition. Il faut la lire dans l'opuscule de l'abbé Richard, intitulé : *l'Événement de Pontmain* ; c'est un drame émouvant, c'est une idylle pieuse, c'est un récit biblique qui a toute la simplicité et la naïveté du livre de Ruth.

Ma première visite, naturellement, fut pour la basilique. Devant la porte principale, à l'endroit même où la sainte Vierge apparut, s'élève une statue couronnée, vêtue de bleu, parsemée d'étoiles. *Sta viator, heroem calcas.* Tu foules mieux qu'un héros, tu foules une terre sacrée ; arrête et fléchis le genou.

La basilique, en style ogival, longue de 150 pieds environ, représente une croix latine. Au-dessus des chapelles latérales qui occupent les bas côtés, les murs ne sont plus que de vastes vitraux se terminant par une rosace, séparés les uns des autres par un faisceau de colonnes en pierre. Ce n'est pas le gothique pieux mais sombre et sévère du moyen âge ; c'est un élancement d'espoir, plein de gaieté et d'allégresse. Par ces grands et nombreux carreaux coloriés, des flots de lumière inondent le peuple, abondants, limpides, transparents, ondulant sous toutes les nuances de l'arc-en-ciel ; l'espérance entre dans l'âme par toutes les fenêtres ouvertes.

Oh ! qu'il faisait bon, ce matin, d'y dire la messe, sous un rayon de soleil qui descendait sur l'autel, au milieu du silence d'un temple désert, où je n'entendais que le murmure de la prière de cinq pieux pèlerins, que le bruit des sabots de bois de mon petit servant sur le pavé de marbre. Le missel priait par l'inter-

cession de saint Louis de Gonzague, " ce jeune homme angélique qui passa ici-bas dans l'innocence et la pénitence, et qui en peu de jours vécut de longues années, *et in brevi explevit tempora multa.*" Aussi, il aimait tant la Vierge très pure, la Vierge très chaste ! Dans ces sanctuaires privilégiés l'atmosphère est pénétrée de divin, les joies célestes rayonnent, les échos d'un monde meilleur vibrent, les souvenirs miraculeux vous saisissent et vous soulèvent, l'âme flotte sur l'encens de la prière. Je comprends pourquoi, aux grands jours de pèlerinage, lorsque les longues processions déroulent leurs anneaux sur le flanc de la colline, dans les allées qui vont en serpentant, les foules enthousiasmées chantent avec tant d'entrain :

Mère de l'Espérance,
Dont le nom est si doux,
Protégez notre France,
Priez, priez pour nous.

De ma fenêtre, je prenais plaisir à voir arriver à l'église, les paysans, à pied, par petites bandes, riant, jasant, les hommes revêtus de la blouse bleue, avec chapeau de feutre ; les femmes portant une robe simple et d'une forme naturelle que la mode n'a pas torturée, sans chapeau, n'ayant sur la tête qu'une coiffe blanche : même les jeunes filles se contentent d'un carreau en dentelle, large comme la main, attaché sur le sommet du chignon. Ce costume n'est pas dispendieux, et ces braves gens n'en paraissent pas plus malheureux. Quelle différence avec cet étalage de luxe que nous voyons déployer chaque dimanche à la porte de nos églises. Nos familles auraient à prendre ici bien des leçons d'économie et de modération. Je ne prétends pas prêcher la simplicité du temps d'Abraham ; mais on pourrait retrancher hardiment sur les harnais à bossettes, les chevaux fringants et les voitures pimpantes ; et tout n'en serait que pour le mieux. Au lieu d'un vernis de richesse, on verrait plus d'aisance véritable au coin du foyer.

J'assistai à la grande messe : l'église paroissiale est petite, pauvre, mais propre et dévote ; l'assistance se tenait bien, priait bien. Dans de tels sanctuaires, le bon Dieu se plaît beaucoup mieux que dans les temples somptueux où il n'est visité que par la curiosité ou l'indifférence. La voûte, grossièrement travaillée, est peinturée en bleu et tachetée d'étoiles ; il est à remarquer que ce sont ces ornements et cette couleur que la sainte Vierge a empruntés dans son apparition. On y a conservé d'anciennes coutumes bien touchantes : après que le prêtre, en chaire, a recommandé aux prières toute une kyrielle de personnes, le peuple se met à genoux, et l'on récite à haute voix le *De profundis*, puis on dit un *Notre Père* " pour Eugène Morin qui donne le pain bénit aujourd'hui, et Michel Sauvé qui le donnera dimanche prochain. "

On fait une prière spéciale pour les bienfaiteurs de l'église et le vénéré M. Guérin, ancien curé.

M. Guérin a desservi cette petite paroisse, composée de cinq cents âmes, pendant 36 ans, de 1837 à 1873. Il façonna cette population à la piété, aux mœurs patriarchales, à la charité et à la simplicité évangélique. Il avait su inspirer une dévotion générale et profonde à la Vierge Immaculée. Tout le monde s'accorde à reconnaître qu'il fut le principal instrument des faveurs que la Reine des anges a prodiguées à Pontmain. Ses paroissiens en parlent encore aujourd'hui comme d'un père. En entendant son éloge sur toutes les lèvres, je ne pouvais m'empêcher de penser à Sainte-Anne des Plaines et à son défunt curé. Que de bien peut faire, sans le secours de grands talents, le zèle d'un apôtre ! les œuvres du curé d'Ars sont là pour répondre.

Je passai le reste du jour en lectures pieuses et en méditations, comme doit le faire un bon pèlerin.

Lundi, 22 juin.—Je n'ai pu m'arracher aux charmes de Pontmain. J'ai coulé les douces heures de ma journée dans l'église, dans les champs, dans les maisons, à prier, à penser, à jaser : une vraie débauche de repos corporel et intellectuel.

A la mort de M. Guérin, l'évêque de Laval chargea les RR. PP. oblats de la desserte de la paroisse. Un seul prêtre ne pouvait suffire aux exigences des pèlerinages toujours croissants. Ils sont six Pères à la résidence, ayant pour supérieur le P. Berthelon. Leur zèle est le même ici qu'à Montréal, que dans les pénibles missions du Nord-Ouest, et le succès correspond au zèle. Le bon Père supérieur prenait plaisir à me conduire par les routes solitaires et champêtres où les processions se déploient, et à m'expliquer les splendeurs de ces spectacles émouvants, alors que des milliers de voix chantent le cantique de Pontmain :

Salut, mère de l'Espérance,
O Notre-Dame de Pontmain,
Divine étoile de la France,
Nous vous chantons ce doux refrain :
Laudate, laudate Mariam.

Cependant Pontmain ne reçoit de nombreux pèlerinages que des lieux circonvoisins ; il ne lui vient des autres parties de la France que des pèlerins isolés, les voies de communication sont trop difficiles. La Salette est un sanctuaire de pénitence, elle est située au milieu de montagnes austères ; Lourdes est un sanctuaire de miracles, la foule des infirmes peut y arriver facilement des quatre points de l'horizon ; Pontmain est un sanctuaire de prière, il est retiré, comme les oasis des anachorètes de la Thébaïde, au fond d'une solitude de verdure. Il faut subir des ennuis pour y arriver ; mais, aussi, quand on y est rendu, comme on est loin des bruits du monde ! comme on est près des voix du ciel !

Dans chaque maison vous rencontrez un témoin de l'apparition ; mais des petits voyants il n'en reste plus ici un seul. Eugène Friteau est parti pour le ciel ; Eugène et Joseph Barbedette sont prêtres, l'un appartient à la congrégation des oblats, l'autre est vicaire dans une paroisse du diocèse de Laval ; Françoise Richer est entrée en religion et Marianne Lebossé est servante dans un couvent. J'ai été faire visite à la bonne religieuse, dont les enfants disaient : " La dame est grande comme sœur Vitaline", ainsi qu'à la mère Barbedette. Depuis 1871, son mari l'a quittée pour une vie meilleure ; elle a laissé le bourg et demeure à cinq minutes de l'église, avec l'aîné de ses fils.

Je trouvai la sœur Vitaline, à deux arpents du couvent, occupée à râteler du foin, et à le charger dans une voiture avec l'aide de deux petites filles. " Excusez, me dit-elle, mais après ma classe, ce travail manuel me fait du bien. Nous avons un petit cheval, doux comme un mouton, qui sert beaucoup à ma sœur Timothée pour aller voir les malades ; et comme de raison l'animal ne vit pas de l'air du temps.—Sans doute, ma sœur, il paraît qu'il n'y a eu qu'un seul cheval, celui d'un avare, qui se soit accoutumé à vivre sans manger, et, par malheur, il est mort justement au moment où il venait de s'accoutumer. " Elle me fit voir son jardin, et elle était tout à fait étonnée quand je lui disais que nous avions au Canada, tout comme à Pontmain, des choux, des oignons, des gadelles, des œillets : il y fait si froid, voyez-vous !

Grande, bien prise, brune, la révérende sœur a un œil vif, qui parle de franchise, de bonté et d'intelligence. Elle eut l'obligeance de me raconter l'apparition dans tous ses détails ; je venais de la lire, elle ne m'apprit rien de nouveau ; mais il y avait dans ses paroles un parfum d'intérêt et une couleur d'actualité que le livre ne traduit pas. De retour à mon hôtel, je crus devoir lui envoyer une offrande pour ses œuvres ; de suite je reçus une lettre où il était dit : " En reconnaissance de vos bontés, veuillez agréer une image pour vous et une pour votre mère. " Cette idée de penser à ma mère me toucha. Je conserverai lettre et image comme un précieux souvenir du couvent de Pontmain.

La mère Barbedette était au champ, à sarcler du sarrasin. Sa bru voulait l'envoyer chercher. " Non, lui dis-je, je ne veux pas la faire marcher, conduisez-moi où elle se trouve. " La bonne vieille, encore verte et vigoureuse, est accoutumée à de semblables visites, rien ne la surprend, rien ne la dérange. " Je travaille, me dit-elle, pour me désennuyer ; quand on ne fait rien, on dit que le temps est long ; pour moi, j'ai soixante-quatre ans, et je vous assure que la vie m'a paru bien courte. " Elle me ramena à sa maison, une demeure en pierre, solide, grande, où les meubles brillent de propreté, même d'aisance. Elle répondait à mes questions, mais simplement et brièvement, sans ajouter aucuns détails qui auraient pu tourner à la gloire de ses enfants. J'avais donné des sous

à sa petite fille de trois ans. Elle me les remit, en disant : "Il n'est pas bon de donner de l'argent aux enfants, ça les accoutume à la cupidité." Je rapportai mes sous ; mais je voulais avoir le dernier mot, et j'envoyai à la fillette un cornet de bonbons.

Il est curieux de visiter, à cinq arpents de l'église, l'emplacement et les décombres de l'ancien château de Pontmain, qui eut son importance dans les guerres du moyen âge, à raison de sa situation sur les limites de la Bretagne et de la Mayenne. Les fondements des murailles subsistent encore en grande partie, sous un bouquet d'arbres séculaires. Cette place forte était protégée, à l'est et au nord, par un étang spacieux qui l'entourait, et, du côté du sud et de l'ouest, par des remparts en terre, entre lesquels étaient creusés trois profonds et vastes fossés, non encore complètement comblés aujourd'hui, qu'on pouvait remplir d'eau à volonté. Près de ces ruines s'élève le nouveau Pontmain, plein d'espérance et de jeunesse. Il règne dans le pays, depuis des siècles, une singulière tradition qui est résumée en ces deux vers :

Lorsque Paris brûlera,
Pontmain se relèvera.

Il est vrai de dire que l'heure lugubre de la dévastation de l'orgueilleuse cité par les hordes communardes, a été la première heure de la résurrection de la modeste bourgade, et plusieurs ont vu dans les événements qui se sont passés depuis quelques années une sorte de réalisation de l'antique prophétie. Dans tous les cas, le Pontmain n'a pas dit son dernier mot ; le père Félix, dans un célèbre sermon qu'il prononça en ces lieux, l'appelait : *le pèlerinage de l'avenir.*

Mardi, 23 *jun* 1885.—Les jours se suivent et ne ne ressemblent pas. A pareille époque, l'année dernière, j'étais au lac Abbitibi avec Mgr Lorrain ; en 1871, au lac Manitoba, au milieu des Métis, dans la pauvre demeure du Père Camper, Breton, originaire de Morlaix, où je vais passer dans quelques jours, et j'y lisais avec attendrissement, au mois de juin, la relation de l'événement de Pontmain. Me serais-je alors douté qu'il me serait donné de voir, après quatorze ans, ce lieu béni? Où serons-nous l'année prochaine? Quand s'ouvrira définitivement la porte béante du tombeau? Tenez-vous toujours prêts, car personne ne connaît ni le jour, ni l'heure.

J'étais venu à Pontmain pour trois quarts de jour, et voici trois jours que j'y suis et je voudrais y rester longtemps encore. Qu'il fait bon d'être ici, de méditer dans la paix et la lumière rayonnante de la basillique, de s'agenouiller à l'endroit de l'apparition, au pied de la statue qui représente la belle dame habillée de bleu et d'étoiles, de visiter cette humble grange où se trouvaient les enfants favorisés de la vision miraculeuse, d'en lire le récit dans

des pages émouvantes, de converser avec ces gens simples encore tout pénétrés des prodiges que le ciel a accomplis au milieu d'eux, de se promener dans les allées de ce bois silencieux, sur le flanc de ces coteaux solitaires, au bord de ce ruisseau murmurant, à travers cette campagne parfumée des senteurs des foins et des odeurs de la piété, enveloppée de verdure, de calme et de recueillement. Les Champs-Élysées, le Bois de Boulogne ne sont plus que de pâles images de splendeur, témoignages de la faiblesse humaine, à côté des vraies beautés naturelles, des richesses de site, des joyaux de puissance que Dieu a semés avec prodigalité dans ce petit Éden, honoré des faveurs de sa sainte Mère.

Mais il faut être raisonnable, prendre sur soi, s'arracher de liens aussi forts que doux, et partir. Adieu, Notre-Dame de l'Espérance, veillez sur nous !

Nous croyons à ta parole
Qui nous dit : " Séchez vos pleurs ! "
Ton sourire nous console,
Ton regard nous rend meilleurs.

XXIV

DE PONTMAIN AU MONT SAINT-MICHEL.

Trois pèlerinages en huit jours.—Nos jours passent comme l'ombre.—Une chanson de notre enfance.—Plus cher et moins cher.—La ville principale des *Redones*.—La capitale de la Bretagne.—Ombres et souvenirs.—Rennes.—La cathédrale.—Le musée.—La place du palais.—Le palais de justice.—L'hôtel de ville.—La Motte.—Sainte-Marie-en-Mélaine.—Le Thabor.—Le jardin des plantes.—Les quais.—Places originales.—La Saint-Jean-Baptiste.—Dol.—Nisa et Daphnis.—Pontorson.—Le Mont Saint-Michel.—L'hôtel Poulard.—Sanctuaire druidique.—Apparition de saint Michel.—Le pied d'un enfant.—Consécration de l'église par Notre-Seigneur.—Childebert II.—Charlemagne.—Les bénédictins.—Pèlerins royaux.—Pèlerins ecclésiastiques.—Les foules.—Prison d'État.—Rétablissement du pèlerinage.—Les Pères du Sacré-Cœur.—Dans un couloir.—Aspect imposant.—La merveille.—Le cellier de l'aumônerie.—La salle des chevaliers.—Le réfectoire des moines.—Le dortoir.—Le cloître.—Une fleur au milieu des granits.—Un saut.—La basilique de l'Archange.—Le clocher.—Les transepts.—Le chœur et l'abside.—La crypte des gros piliers.—Onze siècles debout.—Une leçon pratique d'architecture.—Messe de saint Michel.—La statue de l'Archange.—Réflexions et espérances.—Prières.

Mont Saint-Michel, 26 juin 1885.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Je vous envoie cette lettre du Mont Saint-Michel, pèlerinage célèbre, vieux de onze siècles. Certes, on ne me reprochera pas d'avoir oublié la dévotion dans mon tour de Bretagne ; j'en suis à mon troisième pèlerinage en huit jours : Chartres, Pontmain, le Mont Saint-Michel.

Le pèlerinage, entre maints avantages, a celui de mettre devant nos yeux notre existence voyageuse sur cette terre. "Seigneur, disait David, nous sommes des étrangers et des voyageurs devant vous, ainsi que l'ont tous été nos pères. Nos jours passent comme l'ombre, et nous ne demeurons ici-bas qu'un instant."

Mardi, 23 *juin*.—Qui ne connaît cette chanson, avec laquelle nous endormaient nos mères : "A Paris, à Paris sur la queue d'une souris ; à Rome, à Rome sur la queue d'une pomme ; à Rouen, à Rouen sur la queue d'une jument ; à Rennes, à Rennes sur la queue d'une renne ?" Eh bien ! à Rennes, m'y voici.

Départ de Pontmain à 4h., de Fougères à 6½h., de Vitré à 8½h., et arrivée à Rennes à 9½h. Je loge à l'hôtel de France, au centre de la ville. De se faire conduire au centre d'une place que l'on veut visiter, cela coûte plus cher et moins cher ; plus cher pour s'y rendre, moins cher ensuite pour faire, à la ronde, les visites et les promenades. A la fin, on y gagne.

Rennes était la ville principale de cet ancien peuple de l'Armorique que César appelle *Redones* ; il est singulier, tout de même, de voir avec quelle ténacité les noms plus ou moins défigurés, plus ou moins estropiés, traversent les siècles, les races et les générations.

Cette ville devint la capitale du duché de Bretagne, si fier, si catholique, si jaloux de son indépendance et de sa liberté. Il fut réuni à la couronne de France par le mariage d'Anne de Bretagne avec Charles VIII en 1491, puis avec Louis XII en 1499. N'allez pas dire aux Bretons que leur pays a été annexé à la France ; ils vous répondront que, au contraire, ce sont eux qui ont annexé la France à la Bretagne.

Je vais me coucher sous mon ciel de rideaux blancs ; et je sens qu'autour de mon lit voltigent les souvenirs et les ombres de *Bertrand Du Guesclin*, de *Simon de Montfort*, de *Charles de Blois*, d'*Olivier de Clisson*, dont la bravoure a fait frissonner tant d'auditeurs au pied de nos théâtres de collège, et d'un autre personnage qui y a fait couler tant de larmes, *Arthur de Bretagne*, moissonné comme une fleur au printemps de la vie.

Mercredi, 24 *juin*.—Rennes a plus de 60,000 habitants. Un incendie ayant détruit, en 1720, une grande partie de la ville, elle fut reconstruite sur un plan régulier, ce qui lui donne un aspect tout moderne. Avec une bonne carte à la main, je pus la visiter sans prendre de guide. J'ai vu successivement :

La cathédrale, avec son portail d'un style classique, très ornée à l'intérieur, où les ducs de Bretagne venaient chercher la consécration de leurs pouvoirs ;

Le musée, qui est plus riche en peintures et en antiquités qu'on pourrait le supposer dans une ville de province ;

La place du Palais, où s'élance et s'épanouit un beau jet d'eau en pluie d'orage ;

Le palais de justice, sur la façade duquel trônent les quatre grands jurisconsultes de Bretagne : d'Argentré, Chalotais, Gerbier et Toullier ;

L'hôtel de ville, bâti en hémicycle entre deux pavillons, avec beffroi terminé par un dôme bulbeux ;

La Motte, une butte en forme de motte de terre, convertie en promenade ;

Sainte-Marie-en-Mélaine, dont le clocher sert de piédestal à une statue de la sainte Vierge ;

Le Thabor, colline qui domine la ville, promenade publique su-

perbe, où, dans un carré fermé par de hauts tilleuls, s'élève la statue de Du Guesclin, svelte, déliée ;

Le jardin des plantes, bien entretenu, étalant ses gazons émaillés de fleurs de toutes sortes, qui marient ensemble, agréablement, leurs couleurs d'iris, d'azur, d'émeraude et de saphir.

Je revins par les quais, propres, solides, qui longent les eaux réunies et canalisées des rivières *Ille* et *Vilaine*, surtout le quai Saint-Yves. Il revient à la Bretagne la gloire d'avoir donné, au ciel et au culte de nos autels, un avocat. Une prose en l'honneur du bienheureux patron du barreau, chante ces paroles que je citerai, parce que c'est une pieuse malice à laquelle on n'est pas obligé d'ajouter une foi parfaite : " O saint Yves, avocat et non voleur, chose surprenante pour le peuple. "

Advocatus, non latro,
Res miranda populo.

Assez de descriptions. Plus je vois de grandes villes, plus je me convaincs qu'en général elles se ressemblent toutes plus ou moins, comme un homme ressemble à un autre homme. Je préfère les places originales, singulières, bizarres, uniques dans leur physionomie, telles que Vitré, Pontmain ou le Mont Saint-Michel ; au moins on y voit du neuf. Le nouveau est si rare sous le soleil, *nil sub sole novum !*

Je n'ai pas oublié que c'est aujourd'hui la fête nationale ; et je me suis uni, de cœur, aux élans publics de votre patriotisme. La chose m'était facile sur cette terre de Bretagne, où est si grande la dévotion au saint Précurseur, et d'où nos pères avaient apporté la coutume des feux de la Saint-Jean. "*Ipse præibit ante illum in spiritu et virtute Eliæ.* Il marchera devant le Seigneur dans l'esprit et la vertu d'Élie. " Puissions-nous dire toujours la même chose de la nationalité canadienne, vis-à-vis des peuples américains, dans les voies de la vérité et de la foi.

A 4h., je quitte Rennes. Nous passons de la vallée de la *Vilaine* dans celle de l'*Ille* : ces deux rivières donnent son nom au département d'*Ille-et-Vilaine.* A 5½h., Dol.

Voilà trente ans que j'entends parler des bergers ; j'ai lu leurs mœurs, décrites sous toutes les formes, dans Théocrite, Virgile, Gesler et Segrais ; mais je n'en avais jamais vu en chair et en os. Aux environs de Dol, il m'a été donné d'en comtempler deux, un jeune gars et une fillette, assis sur l'herbe, sous les branches inclinées d'un pommier, ayant à leur côté leur bâton, ou, pour parler poète, leur houlette, jasant et riant à cœur joie ; sur la lisière du blé, un gros chien était accroupi, avec un air philosophe, protégeant le fruit défendu, et les douces brebis paissaient tranquilles. Étaient-ce quelque Nisa et quelque Daphnis, se disputant le prix du chant ? étaient-ce Philémon et Baucis, à l'aurore de la vie ?

Eudore et Cymodocée ? Non, à leur air simple et naïf, c'étaient plutôt Maximin et Mélanie de la Salette, c'était Bernadette Soubirous, c'étaient les enfants de Pontmain ; et l'églogue qu'ils se contaient, n'en devait être que plus charmante et plus vraie.

A 6h., nous quittons, à Dol, la grande ligne de Saint-Malo, pour prendre celle de Pontorson. A 7h., nous sommes à Pontorson, d'où, en trois quarts d'heure, les voitures de M. Lemoine nous conduisent au Mont Saint-Michel, distance de près de deux lieues.

Le Mont Saint-Michel, le *Mont en péril de mer*, comme l'appellent les vieilles chroniques, a été surnommée la " Merveille de l'Occident." Rocher isolé au fond de la baie de Saint-Malo, haut de 300 pieds, mesurant vingt arpents de tour, éloigné d'une demi-lieue de la côte, auquel on arrive par une chaussée qui n'a que la largeur du chemin ; pic volcanique, jeté comme une épave au bord de la grève, que l'on distingue à plus de quinze lieues dans les terres, tantôt rutilant au soleil comme un immense piton d'argent, tantôt sombre et chargé de vapeurs à travers lesquelles passent de rouges éclairs ; enceinte militaire, fortifiée de hautes et épaisses murailles, flanquée de tours et de bastions ; montagne ovale qui se dresse superbe et sévère sur les confins de la Normandie et de la Bretagne, ayant à sa base une cité en miniature qui élève ses maisons et ses terrasses verdoyantes en gradins superposés, au centre un monastère qui abrita pendant des siècles la vertu des anachorètes et la science des bénédictins ; au sommet une basilique grandiose qui la hérisse et la couronne de flèches et de clochetons ; Jérusalem nouvelle, autre Sion, debout au milieu des plages sablonneuses, avec ses pieds baignés par les flots, sa tête perdue dans les nuages ; vrai géant de granit entre l'Océan et le ciel, entre deux immensités.

Je suis descendu à l'hôtel Saint-Michel, tenu par M. Poulard, composé de cinq ou six maisons s'étageant l'une au-dessus de l'autre ; du réfectoire pour arriver à ma chambre à coucher, il me faut gravir, à l'extérieur, cent marches de pierre bien comptées. Devant ma porte, à cent-vingt pieds au-dessus du niveau de la mer, court une jolie terrasse, ombragée de tilleuls, de noisetiers, de figuiers et de lauriers. De cette rude pyramide, sur laquelle le travail humain se distingue à peine du roc nu, ma vue embrasse la vaste baie circulaire, en ce moment laissée à découvert par la marée basse, la solitude uniforme des sables mornes et incolores, le cours droit et tranquille de la Couesnon qui sépare les anciennes provinces rivales de la Bretagne et de la Normandie, et là-bas, à l'horizon, la ligne indécise de la côte basse et bleue. De partout, sur les ailes de la brise, à travers les feuilles frémissantes, il arrive à mon âme rêveuse comme un murmure mystérieux des souvenances du passé, d'une histoire complexe où se rencontrent les figures de nobles capitaines, d'illustres abbés et de martyrs célèbres, d'une légende multiple où se mêlent les beautés artistiques, archéologiques, religieuses, politiques et littéraires.

Jeudi, 25 *juin*.—Un mot d'histoire. La célébrité de ce mont, qu'on appelait autrefois *Tombe*, se perd dans la nuit des temps. Les savants mettent sur son sommet un autel consacré à Bélénus. Dans les profondeurs de la forêt de Scissy, qui l'avoisinait, on voit les druides cueillir le gui sacré. C'est également ici qu'il faudrait placer le collège des druidesses, dont l'occupation consistait à rendre des oracles et à vendre aux marins des flèches enchantées pour les protéger contre les orages.

En 708, saint Michel apparut à saint Aubert, évêque d'Avranches, et lui déclara qu'il voulait se faire connaître comme protecteur particulier du peuple français. Il lui commanda de s'en aller au mont de Tombe et d'y édifier une église sous son vocable et celui de tous les autres Esprits bienheureux. Deux fois il intima ce commandement au saint évêque ; mais celui-ci, craignant les illusions, attendait un signe plus évident de la volonté céleste. L'Archange alors, apparaissant une troisième fois, le toucha du doigt sur le front, où il lui fit, dit la légende, un trou sans le blesser. Il n'y avait plus à reculer.

On commença à préparer la place où il fallait assoir les fondations de l'église ; mais de deux pointes qui étaient sur ce rocher, la plus haute demeurant impénétrable au feu et à l'acier, lassa enfin les plus robustes ouvriers. Saint Aubert eut recours à la prière. Saint Michel, dans une nouvelle apparition, l'avertit d'appliquer le pied d'un enfant contre cette pointe, et qu'il y procurerait autant d'espace qu'on en avait besoin. Le saint n'eut pas plutôt obéi à l'injonction, que cette éminence, se séparant de la montagne, alla se précipiter, du côté du nord, avec un grand débris de rochers qu'on y voit encore.

L'église construite, le saint évêque, accompagné de tout son clergé et d'une multitude de peuple, se préparait à en faire le lendemain la dédicace. Mais, pendant la nuit, saint Michel lui apparut et lui fit connaître que Notre-Seigneur était déjà descendu lui-même avec ses anges, pour exécuter les cérémonies de la consécration. Il se contenta d'y établir douze clercs pour persévérer continuellement dans le service du très glorieux Archange.

La renommée de ces prodiges attira des multitudes de pèlerins. Dès l'an 712, Childebert II vint reconnaître le protecteur de son royaume, sous la sauvegarde duquel il plaça sa couronne.

Plus tard, Charlemagne, au faîte de sa puissance, vint, lui aussi, se prosterner devant l'autel de saint Michel et le remercier de la protection qu'il avait accordée à ses armes, dans sa guerre contre les Saxons ; même il avait fait placer l'image archangélique sur les étendards de son armée.

Au dixième siècle, les enfants de saint Benoît, c'est-à-dire les hommes les plus instruits et les plus austères de cette époque, remplacent les clercs établis par saint Aubert ; et dès lors l'abbaye du Mont-Saint-Michel devient célèbre entre tous les couvents du

royaume, et l'Europe entière s'y rend en pèlerinage, car le *moutier* brille de la triple auréole de la grandeur, de la science et des vertus ; j'ajouterai, de la gloire, car par la nécessité des temps, ce mont devint aussi une place forte, défendue par un ordre spécial de chevalerie, qui dut subir plusieurs sièges, mais au sommet de laquelle n'a jamais cessé de flotter le drapeau national ; ce qui l'a fait appeler par un poète *Mons virgo*, montagne immaculée du joug étranger.

Parmi les illustres pèlerins qui l'ont visité, les annales du Mont Saint-Michel énumèrent avec orgueil Louis VII, saint Louis, Philippe le Hardi, Charles VI, Charles VII, Louis XI, Charles VIII qui tint à remercier dans son sanctuaire "Monseigneur saint Michel de la bonne victoire obtenue contre ses ennemis de Bretagne ;" François Ier, Charles IX, Henri III, Charles X et Louis-Philippe. Vous voyez que je suis en haute compagnie.

Les chefs de l'Église ne pouvaient manquer de prendre part à cette dévotion ; et l'on voit enregistrés ici les noms du bienheureux Lanfranc, de saint Vincent Ferrier, de saint Anselme, du cardinal Rolland qui fut pape sous le nom d'Alexandre III ; de Robert et de Hugues, archevêques de Rouen ; d'Étienne et de Benoît, abbés de Cluny et de Saint-Michel de l'Écluse, etc.

Je renonce à citer les noms des ducs de Bretagne et de Normandie, des barons, comtes ou seigneurs. Quant aux foules qui se pressaient, sans cesse renouvelées, aux abords de la sainte forteresse, je n'en puis mieux donner une idée qu'en transcrivant les vers d'un chroniqueur comtemporain :

Nombre y vont de pèlerins
Qui erroient par les chemins.
Cors, cornemuses, frestaux,
Et flûtes et chalumeaux
Sonnoient tant, que les montaignes
En retintoient, et les plaignes.

La révolution, qui détruisit tant de choses vénérables, dispersa les religieux. Le Mont devint prison, et on y entassa trois cents prêtres des diocèses d'Avranches, de Coutances, de Dol, de Saint-Malo et de Rennes, qui avaient refusé de prêter le serment constitutionnel.

En 1817, le Mont fut converti en maison centrale de force et de correction pour cinq à six cents condamnés, et il a retenu cette destination jusqu'en 1864, époque à laquelle Mgr Bravard obtint de le rendre à sa première destination. A son appel, de nombreuses processions de pèlerins recommencèrent à venir adresser en ces lieux leurs prières à l'Ange protecteur de l'Église et de la France.

Une colonie des Pères du Sacré-Cœur, dont la maison mère est à Pontigny, diocèse de Sens, remplace les enfants de saint Benoît. Leur supérieur est le P. Robert. En apprenant que je suis de Mont-

réal, il me dit : "J'ai assez bien connu Mgr Bourget. Je logeais au même hôtel que lui, à Rome, en 1855 ; même au retour, j'ai fait en sa compagnie la traversée de la Méditerranée. Il s'est montré bien bon pour moi.—Je le crois sans peine, mon Père, il est bon pour tout le monde.—Cependant, reprit-il, on dit qu'il n'est pas tendre pour le libéralisme catholique.—D'abord, mon Père, le libéralisme n'est pas *du monde ;* puis sa sévérité vis-à-vis l'erreur vient de sa grande bonté pour les personnes.— C'est vrai."

Maintenant suivez-moi. Préparez-vous à gravir quatre à cinq cents marches, dans un couloir étroit et escarpé, bordé de hautes et antiques maisons noircies par le temps ; après que vous aurez escaladé je ne sais combien de jardins suspendus au-dessus des toits, vous arriverez à l'entrée de l'abbaye-forteresse.

Quel aspect imposant et sévère ! la porte est flanquée de belles tours en granit, encorbellées, garnies de créneaux et de mâchicoulis, percées de lucarnes et de meurtrières. Un escalier sombre et rapide conduit dans la salle des gardes, vestibule sonore et retentissant, dont la voûte est sillonnée de nervures qui retombent sur de gracieuses colonnettes.

Entrons dans la *Merveille.* On désigne sous ce nom le corps de bâtiments qui occupe la partie nord du Mont et regarde la mer. Vauban ne trouvait rien en ce genre de plus hardi, de plus achevé ; les archéologues modernes y reconnaissent eux-mêmes le plus bel exemple d'architecture religieuse et militaire que nous a transmis le moyen âge avec ses richesses, ses gloires, ses chefs-d'œuvre. La base, assise sur le roc et adossée au flanc de la montagne, est d'une solidité à toute épreuve, le faîte s'élève à une hauteur prodigieuse au-dessus des grèves, et l'ensemble étonne par sa hardiesse, ses proportions, sa grandeur à la fois sévère et poétique. Cette construction vraiment gigantesque se compose de trois étages superposés et de deux bâtiments réunis en un seul tout, d'une unité et d'une harmonie parfaites. Au premier plan, se trouvent l'aumônerie et le cellier ; le réfectoire et la salle des chevaliers forment la deuxième galerie ; à la troisième zone, on voit le dortoir et le cloître. Les murs, appuyés par des contreforts dont la forme varie selon la disposition des salles intérieures, restent inébranlables depuis plus de dix siècles ; la révolution a passé par ici avec son esprit de destruction, et la Merveille est debout, toujours solide, toujours majestueuse, portant le cachet des années sur ses murailles rembrunies, et offrant à l'observateur des pages émouvantes, écrites pour ainsi dire sur chacune de ses pierres.

A l'entrée de la Merveille se trouve la *tour des corbins,* ainsi nommée à cause des arcatures, appelées corbins, qui la couronnent. Cette tour renferme un escalier en limaçon de cent trente-trois marches, desservant plusieurs parties des bâtiments.

L'aumônerie et le *cellier* communiquent entre eux par une porte pratiquée dans le mur séparatif. Ces deux salles, longues ensemble

de 200 pieds et larges de 38, sont romanes de cette époque secondaire où pointe déjà l'ogive ; dix-huit colonnes divisent cette galerie souterraine en trois avenues majestueuses dans le cellier, et en deux seulement dans l'aumônerie. Deux escaliers de cinquante marches chacun, ménagés dans l'épaisseur des murs, mettent cette immense et curieuse crypte, la plus étendue peut-être qui existe en Europe, en communication avec la salle des chevaliers.

La *salle des chevaliers* a un cachet de noblesse et de grandeur qui impose, comme un chevalier armé de toutes pièces et svelte encore sous sa pesante armure ; les yeux y cherchent des casques et des cimiers, les échos semblent y avoir conservé des bruits de fer et d'acier. Divisé en quatre nefs par trois rangs de six colonnes, identiques au coup d'œil général, mais différentes de chapiteaux et d'ornements, ce superbe vaisseau gothique est d'une pureté de style remarquable.

Le *réfectoire des moines*, la plus élégante des salles de l'abbaye, est divisé en deux nefs par six colonnettes monocylindriques, à base octogone et à chapiteaux fleuris, d'où s'élancent les délicieuses nervures de la voûte, pour se réunir en rosaces et retomber, trois à trois, sur les pilastres des murailles latérales.

Le *dortoir* est remarquable par la jolie colonnade en granit qui forme une suite de barbacanes, allant du bas jusque vers le haut. C'est la pièce du monument qui a le plus souffert. Elle sera, dit-on, la plus brillante après sa restauration.

Les maîtres de l'art affirment que le *cloître* est le plus beau morceau d'architecture qui existe en France. Rien, en effet, de plus gracieux et de plus léger que cette galerie étonnante, lancée dans les airs à plus de quatre cents pieds au-dessus du niveau des flots. Quelle solitude, loin de les terres, près du ciel, pour la méditation et la contemplation ! Comme les regards des moines devaient tomber avec mépris sur les terres qui s'étendaient plates à l'horizon, sur les vagues qui venaient se briser impuissantes au pied de leur demeure inébranlable ! Qu'était-ce que la colonne de saint Siméon Stylite à coté de ces cellules aériennes, perchées comme des nids d'aigles au sommet d'un fier rocher !

Cette gracieuse construction, comparée à une fleur éclose au milieu d'âpres granits, consiste en une aire quadrilatérale, mesurant soixante-quinze pieds sur cinquante-sept, entourée de galeries qui reposent sur un double rang de colonnettes de granitelle, au nombre de 220. Cent de ces colonnes décorent les murs latéraux, et les cent-vingt autres forment, autour de l'aire, une double colonnade ajourée avec une voûte aux nervures élégantes. La variété des chapiteaux, la richesse des rosaces, la délicatesse des feuillages, le fini des frises, la diversité des sculptures, la perfection avec laquelle sont fouillées les vignes et les roses, tout se réunit pour transporter et ravir l'archéologue.

Afin de n'être pas trop long, je passe, sans les décrire, le prome-

noir, la cage de fer, la crypte de l'aquilon, les prisons, les deux Jumeaux, le passage des catacombes, le cachot du diable, etc., pour arriver enfin à la *Basilique de l'Archange.*

La vieille nef, commencée en 1020 et achevée en 1120, ayant quatre travées, se divise en trois zones horizontales et superposées. La première se compose de pilastres ornés, sur chaque face, de colonnes aux chapiteaux garnis de feuillages et de têtes angéliques ou grimaçantes. Chacun d'eux supporte les moulures cintrées des arches et des arceaux de la grande nef. La seconde zone représente de grands cintres géminés, soutenus par des colonnes basées et chapitées, encadrées elles-mêmes de cintres plus petits séparés par une colonnette. La troisième zone verse la lumière dans ce noble vaisseau, au moyen de jolies fenêtres romanes avec archivoltes et colonnettes pour encadrement.

Quatre énormes piliers, formés par un faisceau de colonnes disposées trois à trois sur chaque face, supportent un clocher lourd et massif.

Les transepts, aux voûtes sans arceaux, présentent de magnifiques fenêtres encadrées, sous de profondes voussures, par d'élégantes colonnettes.

Le chœur et l'abside, construits de 1450 à 1523, sont la merveille de l'art gothique expirant. L'intérieur de ce chœur flamboyant se compose, comme la nef, de trois zones superposées. La première comprend dix piliers, dont l'énorme grosseur est dissimulée par une multitude de colonnettes d'une admirable perfection. La seconde se compose d'une galerie à jour, formée de trilobes et de nervures prismatiques. Au fond règne une suite de fenêtres ogivales ; des meneaux et des nervures partent de cette zone, au-dessus des piliers, pour monter vers la voûte et se réunir à la clef. La troisième est éclairée par onze belles fenêtres, divisées par un meneau qui se ramifie dans le timpan en un groupe de trois cœurs enflammés, par allusion aux Esprits célestes, princes de ce sanctuaire.

Autour du chœur rayonnent neuf chapelles. Dessous, se trouve la *crypte des gros piliers*, ainsi nommée à cause de ses énormes colonnes de douze pieds de diamètre, sur lesquelles repose l'abside de l'église aérienne. Elle possède une belle statue de la sainte Vierge, à laquelle on attribue une origine miraculeuse. Elle est de couleur brune, comme le sont du reste les femmes de la Palestine. On l'appelle Notre-Dame de dessous terre ou la " Vierge noire. " C'est le cas de dire : " *Nigra sum, sed formosa*, je suis noire, mais je suis belle. "

Maintenant descendons chez M. Poulard ; après un tel effort, il est bien juste que nous nous reposions. Pardonnez-moi cette longue description d'église et de cloître ; c'est le premier péché de ce genre que je commets depuis le commencement de mon voyage, et je vous assure que vous ne me reverrez plus tomber dans la même faute.

Vendredi, 26 juin.—Quand un endroit vous plaît, arrêtez-vous-y sans scrupule, jouissez-en, c'est le charme du voyage ; sans cela la promenade vous devient une course au clocher, lourde, fastidieuse, plus laborieuse que la journée d'un bûcheron. C'est en voyage un peu comme en lecture, il faut voir *peu et bien.* Je passe donc deux jours sur ce rocher. Si le temps finit par me presser, je bifferai de mon programme plusieurs endroits sur les côtes de Bretagne, dont le principal mérite est le pittoresque. En fait de points de vue, l'Armorique ne saura m'offrir rien qui surpasse les sites divers du Saguenay, du Saint-Laurent, de l'Ottawa, du Témiscaming. Je cherche ce que je ne retrouverai pas au Canada ; or j'ai ici ce qu'on ne trouve plus même en Europe : onze siècles encore debout.

Quelle douce jouissance, pour le corps et pour l'esprit, que d'être assis tranquillement au grand air sous un feuillage protecteur, que de humer le frais et les salins, tout en lisant l'histoire de ces lieux, théâtre de tant d'actions d'éclat et de dévouements obscurs, tout en étudiant les secrets merveilleux d'une architecture malheureusement perdue, en ayant sous les yeux les exemples qui mettent les principes en lumière, qui les font toucher, qui les font palper. Parmi les flots de visiteurs que les voitures de M. Lemoine apportent et rapportent cinq fois par jour comme un flux et reflux, il arrivait, hier soir, tout un lycée de jeunes gens sous la conduite de leurs professeurs. Ces maîtres ont raison ; leurs pupilles, dans une journée, en parcourant ces monuments, vont en apprendre sur le moyen âge plus qu'ils ne l'auraient pu faire en un mois tout entier derrière leurs pupitres.

Ce matin, j'ai dit la messe votive de saint Michel, dans la chapelle particulière de saint Michel, seul avec mon servant, sous les vastes arceaux de la basilique sonore. Ce temple élevé, élancé, solennel, majestueux, est digne du chef de la milice céleste ; on se croirait sur les marches de la Jérusalem nouvelle, au pied du trône redoutable devant lequel brûlent les sept lampes ardentes.

A l'entrée de la chapelle se trouve, de grandeur naturelle, une belle statue en bronze argenté : l'archange saint Michel, les ailes déployées, la cotte de maille autour de la poitrine, tenant le bouclier d'une main, de l'autre brandissant son épée flamboyante, foulant à ses pieds le dragon qui se tord de douleur et de rage. Tout, dans la figure, dans le regard, dans le maintien, dans les élans du geste, semble crier : "Qui est semblable à Dieu ? *Quis ut Deus ?*"

Je pensais : le Mont Saint-Michel est comme le palladium de la nation franque. Tant qu'il a été le lieu vénéré de pieux pèlerinages, la fille aînée de l'Église a marché à la tête du monde. Aussitôt que l'indifférence l'a laissé tomber dans l'oubli, la France, s'écartant de ses hautes destinées, s'est égarée dans les voies de l'impiété. Maintenant qu'on commence à réparer les injures du

temps et les dégâts du vandalisme officiel, maintenant que les esprits se tournent de nouveau vers la montagne archangélique, puissent cette restauration et ce retour aux traditions d'autrefois être le signal du relèvement d'une nation dont la bénigne influence manque aujourd'hui dans le mouvement des peuples.

" Levez-vous, saint Michel, combattez pour vos enfants ; sauvez tous ceux qui sont inscrits dans le livre de vie ; et portez secours aux justes."

Consurge, Michael, sta pro filiis vestris,
Salventur omnes scripti in libro vitæ ;
Sta in auxilium animabus justis.

Un vieux cantique rendait à peu près la même pensée en ces termes :

Saint Michel, protecteur des mers,
Votre puissance est sans égale,
Ayant mis Satan *à l'envers*
Malgré sa fureur infernale.
Nous nous prosternons devant vous ;
Saint archange, priez pour nous.

Dans cinq minutes, je quitterai cet antique sanctuaire, pour voir d'autres merveilles, pour courir d'autres plages. Je dirai au Patron de ces lieux avec le poète d'antan :

Toy qui commande à ces flux
Et reflux,
Fais qu'aucun mal ne me grève ;
Et deffend ton pèlerin
Au chemin,
Quand il passera la grève.

XXV

DU MONT SAINT-MICHEL A SAINT-MALO

Marche, marche !— Pontorson.— Les Normands.— Dol.— Une campagne feuillue. —St-Malo.—La chanson de la mer.—Jacques Cartier.—Les ruines de Louisbourg.—Sur les remparts.—Sur le parapet d'une tour. —Le premier des Canadiens.—Duguay-Trouin.—Alain Porée.—Maupertuis.—Robert Surcouf.—Chateaubriand.—Une romance.—Écho de jours purs. — Lamennais.— Une bande d'écoliers.— Trois à trois.— Les Malouins.—Nous irons sur l'eau.—Un commentaire.—Géographie dans un refrain.—Justesse historique dans la poésie populaire.—Une cathédrale sévère.—Une procession.—Une distraction.—Un nid bien rempli.—Une ville fière de ses grands hommes.— Quatre statues.— Vous êtes Canadien.— Paramé et St-Iduoc.— La maison de Jacques Cartier.—Chez Jean Hersy.—Au coin du feu.—Stadaconé.

Saint-Malo, 29 juin 1885.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Je vous adresse cette lettre de Saint-Malo, beau port de mer ; je pars dans une minute. Je m'arrache avec regret de ce nid de pirates, de corsaires, de marchands, de marins, de grands hommes, de héros ; mais mon billet de chemin de fer, comme la mort, me crie : marche, marche !

Vendredi, 26 juin.—Je quittai le Mont Saint-Michel à $2\frac{1}{2}$ h. P. M. J'avais une heure de relai à Pontorson ; j'en profitai pour aller visiter l'église ; rien d'extraordinaire, si ce n'est que tout est en pierre, murs, voûte et pavé, comme dans toutes ces églises de France que l'on bâtissait pour une éternité. Je fis une promenade sous les saules pleureurs du cimetière ; je me croyais transporté, par enchantement, au pays, en lisant sur les tombes ces noms bien connus : Lemoine, Boyer, Forget, Berthelot, Tanguay, Le Tellier, Blouin, Rouxel, Lambert, Leroy, sieur de Dumont.

Saint-Michel et Pontorson sont les deux seules places que j'aie visitées en Normandie, ce jardin de la France agricole, et de toutes les provinces de l'ancienne mère patrie celle qui a fourni le plus grand nombre de colons au Canada. Plus grands que les Bretons, d'un teint plus rose, les Normands gardent encore quelque chose de la physionomie de ces fiers hommes du Nord (*North men*), qui descendaient de leurs retraites inaccessibles sur leurs *chevaux de mer*, faisaient trembler l'empire de Charlemagne, fon-

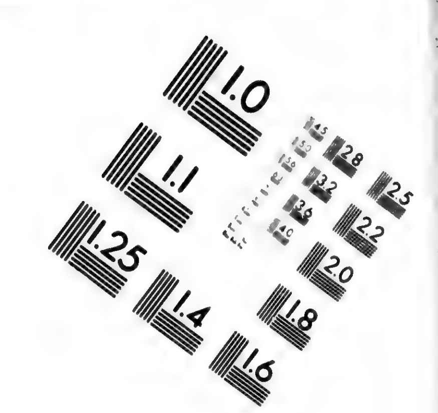
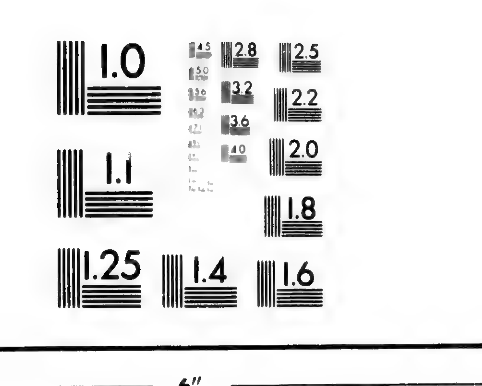


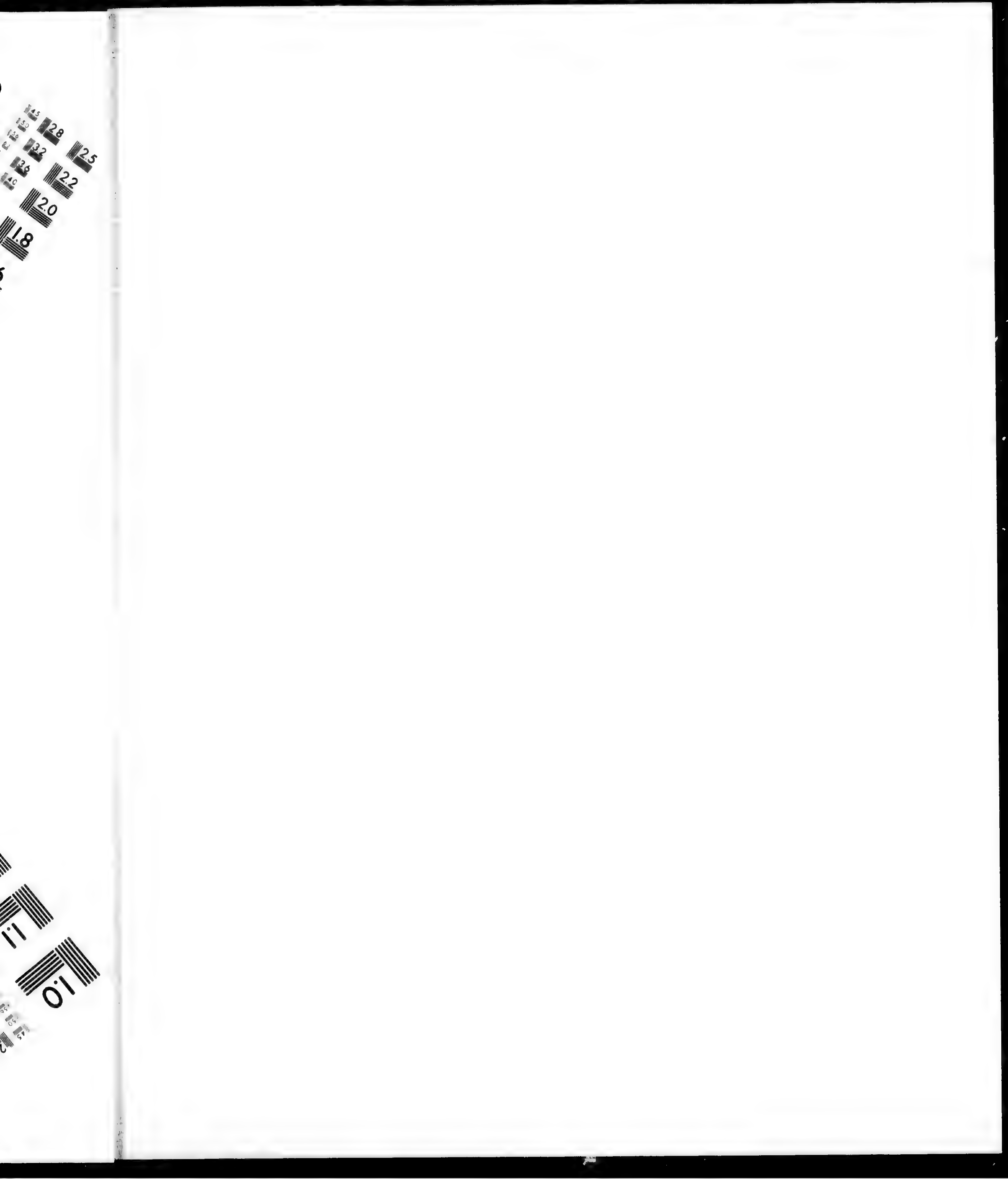
IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6″

Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



daient des royaumes à Constantinople et à Naples, conquéraient l'Angleterre en lui donnant son aristocratie nouvelle qui a été sa force et sa gloire pendant des siècles. Ils paraissent plus calmes et plus froids que les autres populations françaises, ils sont certainement moins expansifs, et leur regard ferme et retors semble dire : "Ce n'est pas tout, j'ai encore par derrière une pensée que je garde en réserve." Des Normands nous tenons nos goûts d'aventures, et cet esprit délié qui nous fait fendre un cheveu en quatre et argumenter sur la pointe d'une aiguille. La Fontaine ne disait-il pas :

Certain renard gascon, d'autres disent normand ?

Doi, paraît-il, a une cathédrale remarquable du treizième siècle, je n'en aperçus que la tour qui s'élève au-dessus du transept. Il y a tant de belles choses, le moyen de tout voir ! en visite comme en mangeaille, pour la bonne digestion intellectuelle, la modération est le meilleur régime.

Nous traversons *La Fresnaye* et *La Gouesnière*, une campagne cultivée et feuillue comme le sont, à Montréal, le chemin d'Outremont et la Côte-des-Neiges. La France est le pays du goût, il y a de la poésie dans toutes les têtes et jusque dans le bout des doigts, la bêche et la serpe travaillent avec art. Je comprends ce mot : *La belle France.* Est-il étonnant que le paysan français soit si casanier, qu'il s'attache si fortement à son clocher, qu'il s'arrache avec tant de peine des lieux enchanteurs qui l'ont vu naître : trouvera-t-il ailleurs une aussi belle nature ?

Saint-Malo est une île, ou plutôt un rocher entouré de remparts, couvert de maisons, du milieu desquelles se dresse le seul clocher de la cathédrale. Il est relié à la terre ferme par une chaussée, longue de 700 pieds, large de 150, qu'on appelle le sillon. Le train nous y dépose à cinq heures. Je descends à l'hôtel de France ; la pension y est un peu plus chère, mais la vue sur la mer y est splendide, et cela vaut bien quelque chose de plus par jour.

Au moment où je vous écris, ma vue s'étend à l'infini sur les flots bleus ; les vagues viennent se briser sur la pointe des rochers en écumant, et elles font entendre un clapotis régulier qui parvient à mon oreille comme la chanson de la mer, sourde, puissante et monotone.

"C'est donc de ce port, que j'ai là, sur ma droite, qu'est parti le hardi navigateur qui, avant tout autre, a remonté le cours du Saint-Laurent. Ici, vivaient ces compagnons de tes hasards qui, avec toi, ô Jacques Cartier, ont gravi les flancs de notre Mont-Royal. Quelle fut ta récompense pour avoir donné à ta patrie la moitié d'un continent ? celle de Colomb. Mais cette ingratitude et cette indifférence des siècles passés ne doivent pas nous étonner. Ne voyons-nous pas encore tous les jours l'égoïsme jouir des

labeurs du dévouement, et, sous le moindre prétexte, dire à son bienfaiteur : nous sommes quittes ? Pour nous, ô grand homme, nous sommes fiers d'être tes débiteurs ; ta mémoire vit honorée au sein de nos populations ; une rivière, un comté, une place publique dans la plus grande ville de notre pays, s'enorgueillisent de s'appeler Jacques-Cartier : et bientôt, je l'espère, au sommet de cette montagne que tu escaladas le premier, et que tu baptisas d'un nom retentissant, on verra se dresser ta statue."

Jamais, depuis mon départ, je ne me suis senti aussi près du Canada. Je n'en suis séparé que de neuf cents lieues ; cette mer, qui baigne les fondements de mon hôtel, baigne aussi les côtes du golfe Saint-Laurent ; aucune terre ne s'interpose entre mon balcon et le Cap-Breton. Ne sont-ce pas les ruines de Louisbourg que je vois surgir à l'horizon comme dans un mirage !... Mais je rêve tout debout ; allons nous coucher, et que le sommeil nous apporte des rêves couleur de rose.

Samedi, 27 juin.—Il existe sur les remparts une promenade qui est superbe, très fréquentée ; on peut faire le tour de la ville dans une petite demi-heure ; je l'ai fait trois fois aujourd'hui, à la marée basse, à la marée montante, à la marée haute, pour jouir du spectacle sous toutes ses faces. A la basse marée, la grève se trouve découverte au loin et au large, il ne reste qu'un chenal étroit pour entrer dans le port. Vienne une flotte ennemie, elle se trouve à sec, impuissante comme des poissons sur le sable. A la mer haute, la baie est parsemée d'îlots, jetés çà et là en désordre, qui émergent au-dessus des eaux, laissant paraître leurs aigrettes rugueuses, couronnées de bastions et de créneaux ; puis de la terre ferme, s'avancent des pointes fortifiées, armées jusqu'aux dents : le génie de Vauban a passé par ici pour régulariser le génie encore plus puissant de la nature. Est-il étonnant que Saint-Malo, plusieurs fois assiégé, n'ait jamais vu ses portes forcées par l'ennemi ?

Cette après-midi, je m'assis sur le parapet d'une tour. Je suis adossé à la ville ; au-dessus de mon épaule les canons tendent leurs longs cous, prêts à vomir ces collines de boulets qu'on a entassés à leurs côtés ; sur ma gauche s'élève en amphithéâtre Saint-Servan, baigné par les eaux de la Rance ; devant moi, surgissent ces îlots fortifiés, qui sont comme autant de satellites de guerre autour d'une planète inabordable : le grand-bey, le petit-bey, et là-bas, à quatre mille, le lugubre Cézembre qui a vu tant de naufrages, qui a recueilli tant d'épaves et de cadavres ; sur ma droite s'étend la vaste mer. Je repasse dans ma mémoire les hommes illustres qui ont vu le jour sur ce coin de terre étroit. Le nombre en est vraiment considérable. En voici quelques-uns :

Jacques Cartier, le premier, par l'âge, de tous les Canadiens ;

Duguay-Trouin, qui se signala surtout par ses guerres de course, exécutées avec tant de bonheur contre les flottes anglaises, et par sa grande expédition contre Rio-Janeiro ;

Alain Porée, qui s'illustra dans les guerres maritimes de Louis XIV ;

Maupertuis, littérateur, en butte à la rivalité et à la verve railleuse de Voltaire, mathématicien qui fut un des premiers à reconnaître que notre globe devait être aplati aux pôles ;

Robert Surcouf, célèbre corsaire, la terreur des mers sous le premier empire ;

Chateaubriand, le brillant fondateur d'une école littéraire, le père inconscient des monstruosités romantiques.

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance !
Ma sœur, qu'ils étaient beaux ces jours
De France !
O mon pays ! sois mes amours
Toujours.

Te souvient-il du lac tranquille
Qu'effleurait l'hirondelle agile ?

....

Te souvient-il que notre mère,
Au foyer de notre chaumière,
Nous pressait sur son cœur joyeux,
Ma chère !
Et nous baisions ses blonds cheveux
Tous deux.

Ces strophes de la douce et mélancolique romance me hantent ; elles font résonner à mon oreille comme le timbre argentin d'une cloche lointaine, comme les vibrations d'un cœur ému, comme l'écho de jours purs et sereins.

Enfin, pour revenir aux célébrités malouines, comment oublier *Lamennais*, ce génie si haut que l'orgueil a fait tomber si bas ? *Quomodo cecidisti, Lucifer ?*

Est-ce tout ? Qui sait si, parmi ces cinquante enfants que je vois défiler par la rue, trois par trois, sous la conduite d'un frère, il n'y a pas l'étoffe d'un écrivain, d'un savant, d'un marin ?

Ces écoliers marchent trois par trois. Il me vient une idée lumineuse. Quand j'étais au collège, on nous répétait souvent : Soyez rarement seul, jamais deux, toujours trois, *raro solus, nunquam duo, semper tres.* Et pendant les promenades, qui sont un temps considérable des récréations, nous étions comme liés deux par deux, et ce deuxième était presque toujours le même *homme.* Pourquoi, dans nos maisons canadiennes, la jeunesse n'irait-elle pas à la campagne, comme elle le fait à Saint-Malo, trois à trois ?

L'île s'appelait Aaron, primitivement, et j'ai passé ce matin dans la rue Saint-Aaron. Elle prit son nom actuel de l'évêque saint Maclou ou saint Malo, qui y fonda un monastère. En 1140, un siège épiscopal fut établi dans cette ville, admirablement située

pour devenir une importante place maritime. Dès le temps des croisades, les Malouins, corsaires et marchands, méritaient le nom de *troupes légères de la mer.* Leur domaine, c'était l'Océan ; leur idée dominante, les découvertes, le commerce, la pêche, et souvent le pillage. Au seizième et au dix-septième siècle, ils ont une histoire à eux. En 1504, ils découvrent les bancs de Terre-Neuve ; en 1535 le Canada ; en 1609, ils forcent l'entrée de Tunis ; en 1622, ils équipent nombre de vaisseaux contre La Rochelle ; en 1693, ils repoussent les attaques d'une flotte anglaise ; en 1711, ils s'emparent de la capitale du Brésil. Ils sont assez riches pour faire des prêts au roi : en 1709, de trente millions, en 1718, de vingt-deux millions. Pendant la guerre de l'indépendance américaine, ils arment soixante-douze navires comme corsaires ou comme auxiliaires. " Tout y était négociant ou corsaire, dit Duclos, et souvent l'un et l'autre. Au milieu des malheurs publics, les armateurs malouins voyaient leurs entreprises réussir sur toutes les mers ; jamais Saint-Malo n'était dans un état plus brillant."

Chose singulière, je retrouve ces caractères historiques reflétés et imprimés dans cette chanson si connue au Canada, dont le refrain se lit : *Nous irons sur l'eau nous y prom'promener.* Il y est dit qu'à Saint-Malo, qui est un beau port de mer, trois gros navires sont arrivés, chargés de blé et d'avoine. Trois dames vont marchander le grain. Elles demandent au capitaine : " Combien ton blé ? " Il leur répond : " Six francs, et trois francs l'avoine." Les dames se récrient : " C'est de moitié trop cher." Comme pour leur faire examiner plus à loisir la marchandise, il leur dit : " Montez sur le pont." Aussitôt qu'elles sont montées, il lève l'ancre et gagne le large. Marchand et corsaire !

D'abord, comme vous le voyez, Saint-Malo n'est pas une rade ordinaire, mais un " beau port de mer ;" ses armateurs n'équipent pas de petits voiliers, mais " trois gros navires." Comme à Tyr, comme à Carthage, comme chez tout peuple commerçant, les femmes tiennent le comptoir, " trois dames s'en vont les marchander ;" aussi le faut-il bien, tous les hommes sont à la mer. Voyez comme ces dames entendent le métier ! elles sont familières, compères et compagnons comme dans les transactions du commerce ; elles ne disent pas *votre blé,* mais *combien ton blé* ;" pas monsieur, mais " marchand " tout court. Elles n'oublient pas, selon la coutume, d'épiloguer, d'émietter, de faire des difficultés. " Ah ! s'écrient-elles, c'est bien trop cher de moitié." Voilà pour ce qu'il y a de marchand dans un Malouin ; voici maintenant ce qu'il y a de corsaire. Le capitaine tend un piège, sans plus d'explications il dit à ces dames : " En haut montez ;" c'est sans doute pour s'entendre sur le prix. Puis, sans dire ni un ni deux, il lève l'ancre, ouvre ses voiles au vent et gagne les plaines de la haute mer. Pâris ne fit pas autrement avec la belle Hélène.

Ce n'est pas tout. Je n'ai jamais compris avant aujourd'hui pourquoi le refrain chantait: "Nous irons sur l'eau, nous y prom' promener, nous irons jouer dans l'île." C'est bien simple, quand on voit, comme je l'ai sous les yeux maintenant, que Saint-Malo est bâti sur une île. Dans ce temps-là, la jetée n'était pas construite, et pour y aller jouer et se promener, il fallait bien passer sur l'eau.

N'est-ce pas étonnant, comme les chansons et les poèmes populaires nous livrent la physionomie du passé, avec une naïveté de vérité que n'ont pas les documents officiels, trop souvent travaillés et manipulés par un esprit machiavélique, ni les faits de la prétendue grande histoire, dont le parti pris, en plus d'une rencontre, a torturé et martyrisé la signification? Pour un observateur attentif, Homère en apprend plus qu'Hérodote sur les mœurs, la religion, la vie domestique, la manière de naviguer, de camper et de combattre des anciens peuples de la Grèce. Il faut cueillir ces détails çà et là, il est vrai, dans l'esprit plutôt que dans la lettre du vers, comme l'abeille cueille le suc dans le calice de différentes fleurs ; mais, une fois qu'il est cueilli, le miel est d'un goût de beaucoup supérieur à la rose ou à l'œillet.

Dimanche, 28 *juin*.—L'ancienne cathédrale a une nef sévère et sombre, avec piliers massifs, un chœur plus gai, une flèche élégante et légère. Dans ces vieilles églises gothiques, au sein des faux jours et des demi-obscurités, qui figurent les ombres de ce monde passager et ignorant, la lumière vous tombe d'en haut, vous vient du ciel : c'est inspiré, c'est sublime.

J'y assistai à la grande messe, et je compris la vérité de cette remarque que j'avais lue plus d'une fois d'une manière indifférente : c'est un plaisir pour le catholique, sous quelque ciel qu'il se trouve, de voir dans ses églises se dérouler les mêmes rites et les mêmes cérémonies, d'entendre le même *Credo*. Seulement il y a, dans le culte extérieur, certaines petites différences locales, qui ont bien leur charme et leur intérêt. Ici avant la messe, pour l'*Asperges*, je crois, le clergé avec la croix en tête fit deux fois le tour de l'église. Devant la croix marchait solennel un bedeau, ou plutôt un officier militaire, ayant sur la tête son bicorne de général, portant veste brune, pantalon rouge, écharpe brodée sur la poitrine, épaulettes et galons, tenant d'une main sur son épaule une lance terminée par une framée, et de l'autre un bâton à gros pommeau d'or dont il frappait de temps en temps le pavé. Derrière le célébrant venait une espèce de Turc, habillé d'une robe flottante aux pans écarlates, coiffé d'une sorte de turban, armé d'une masse : vous auriez dit le bey de Tunis rendant hommage aux Malouins, ses vainqueurs. Je soufflai tout bas à l'oreille de mon voisin : " Nous prennent-ils pour des pirates pour se promener ainsi au milieu de nous entre des gens d'armes ?" Il paraît que ma remarque ne valait pas grand'chose, il ne la comprit pas,

il n'en goûta pas le sel. J'ajoutai : " Que signifie cette procession ?—Rien du tout, monsieur, elle a lieu tous les dimanches."

Pendant que les notes solennelles du chant grégorien se promenaient sous les arceaux de pierre, soutenues par les majestés de l'orgue, par les ronflements des trombones et les mugissements sourds des violoncelles, je me disais : " C'est donc ici, entre ces deux énormes colonnes, près du chœur, en cet endroit où pour un sou j'ai droit à une chaise et j'entends la messe, que, trois siècles et demi passés, notre Jacques Cartier reçut, de la bouche de son évêque, des paroles d'encouragement et la bénédiction du ciel ; puis la *Grande Hermine*, la *Petite Hermine* et l'*Émerillon* firent voile vers ces terres lointaines qu'il appelait " les royaumes de Saguenay, de Canada et d'Hochelaga." J'avouerai que ma prière a été chargée de distractions et d'émotions peut-être un peu trop profanes ; mais qu'il me jette la pierre celui qui, en ce lieu, aurait pu faire autrement.

Saint-Malo a 12,000 habitants, et il n'en aura jamais plus, le nid d'aigle étant rempli. La ville ne peut plus s'étendre, elle tomberait à l'eau. Les maisons, hautes, solides, antiques, ne sont séparées que par des ruelles étroites ; le terrain semble avoir été disputé pouce par pouce, les jardins et les places publiques sont minuscules. Mais quel besoin les Malouins ont-ils de parcs, lorsqu'ils ont, à quelques pas de leur porte, la promenade des remparts qui leur offre, à satiété, l'air, la fraîcheur de la mer, et les points de vue les plus variés.

Saint-Malo est très fier de ses grands hommes ; ses places sont ornées des statues de Chateaubriand et de Duguay-Trouin ; l'îlot du grand bey s'honore du tombeau de l'auteur du *Génie du christianisme*, quelque chose de fort simple, une pierre sans inscription, avec une croix, entourée d'un grillage en fer ; on vous montre avec orgueil les maisons de Duguay-Trouin, de Chateaubriand, de Lamennais ; même l'appartement où est né Chateaubriand, fait partie de l'hôtel de France où je loge en ce moment ; le propriétaire me l'a fait visiter avec une complaisance satisfaite.

Au-dessus de la porte principale de l'hôtel, qui donne sur la cour intérieure, on voit les armes de la famille Chateaubriand : un champ de pourpre semé de fleurs de lis, surmonté d'une couronne, et porté par deux lions à gueule enflammée, avec cette devise : *Mon sang teint les drapeaux de la France.* Aux quatre coins de la porte se trouvent, en pied, les quatre statues suivantes : Jacques Cartier, tel que nous le connaissons au Canada, le poing sur la hanche, l'air méditatif, l'œil plongé dans l'infini ; Du Guesclin, bardé de fer, la visière relevée, appuyé sur sa longue et forte épée ; Duguay-Trouin et Jean Bart, en costume de marin, l'attitude provocatrice et dégagée, portant au poing la hache d'abordage.

Certes, ces reliques du passé étaient loin d'être pour moi

sans intérêt ; mais il en est une que j'avais encore plus à cœur de voir, la maison de Jacques Cartier. Je demandai au maître d'hôtel : " Savez-vous où se trouve dans les environs la maison de Cartier ?—Ah ! mais vous êtes Canadien !—Qui vous l'a dit ?—Votre question d'abord, puis votre accent.—Je dois avoir un accent bien provincial ?—Pas du tout. Votre français est magnifique, pur, correct, digne de Tours ou de Blois...—Monsieur, vous allez tant m'en dire, que je vais me trouver justifié de vous répondre que vous me faites un *compliment français*. Connaissez-vous la maison de Cartier ?—Sans doute, qui ne la connaît ? Vous allez prendre l'omnibus de Paramé, qui part à toutes les heures, ici, tout près, sur la place Chateaubriand. De Paramé, vous vous rendrez à Saint-Iduoc ; de Saint-Iduoc, vous suivrez la route de Rutheneuf ; et arrivé à la première fourche de chemin, vous vous arrêterez, c'est là.—Merci. Je puis m'y rendre les yeux fermés."

Ce qui fut dit, fut fait. Je monte en voiture pour Paramé, village de bains, rempli de villas neuves, fraîches, coquettes, distance de trois quarts de lieue. Je prends mes jambes à mon cou, et, cheminant entre les maisons de plaisance et les jardins, j'arrive à Saint-Iduoc, petit bourg tranquille, dormant dans le feuillage ; de là, pour un autre quart de lieue, je m'enfonce dans une campagne plus solitaire, plus déboisée, moins riche. Enfin, j'arrive aux deux fourches de chemin, en face d'une ancienne résidence, conservant encore, malgré son état de délabrement, un certain air d'aristocratie, qu'on appelle dans le pays circonvoisin (plusieurs paysans ne savent pas pourquoi) *Porte Cartier*.

La maison est bâtie en pierre, elle est à deux étages sans les lucarnes, mesure une quarantaine de pieds de long, et est ornée sur le devant d'une tourelle, dont la moitié seulement de la circonférence ressort de la façade. Elle est entourée d'un mur haut de dix à douze pieds, formant un carré d'environ cent trente pieds sur toutes les faces ; près de la grande porte qui introduit dans ce quadrilatère, on voit gravé sur une pierre de taille, un écusson où l'on distingue encore les figures d'un homme et d'une femme ; dans l'intérieur de cette enceinte se trouvent deux autres bâtisses en pierre, dont l'une attenant à la maison principale, et l'autre située en face. Pourquoi ces fortifications ? est-ce que du temps de Cartier on avait encore à craindre des incursions du voisinage ? était-ce seulement un style de construction que l'on tenait des ancêtres ?

J'entrai dans une ferme qui se trouve à deux arpents. L'homme, ayant une entorse au pied, est assis sur son lit ; la femme va et vient, tracasse. " Madame, j'ai soif. Pourriez-vous me donner une tasse de lait ?—Monsieur, j'ai dépensé tout ce que renfermait la laiterie, mais il y en a encore dans le pis de la vache." Elle courut me traire un bol de bon lait chaud, qu'elle me servit avec du sucre. " A qui appartient la maison voisine ? " L'homme me ré-

pondit : " A Madame Tarouilly, de Rennes ; elle est aussi propriétaire de cette demeure où vous vous trouvez maintenant. Je cultive les deux fermes à son profit. On dit que c'est le navigateur Cartier qui a bâti ce manoir-là, vous le savez sans doute ? — Oui, quel est votre nom, à vous ? — Jean Hesry. — Vous appartenez à Saint-Iduoc ? — Non, notre ferme est la première de Rutheneuf, un beau village sur le bord de la baie, à une demi-lieue d'ici." La femme reprit : "Vous êtes d'Amérique. Vous n'êtes pas le premier qui venez visiter la Porte Cartier. Il y a deux ou trois ans, un monsieur de par-là nous a laissé sa photographie, le connaissez-vous ?" Et elle me montrait le portrait de M. l'avocat Chicoine, de Sherbrooke. " Madame, je n'ai pas sur moi de photographie, mais je puis vous laisser ma carte." Elle lut. " Quoi ! dit-elle, vous êtes prêtre ? — Oui. — Prêtre catholique ? — Sans doute.— Prêtre catholique romain comme nous ? — Catholique comme vous. — Alors, monsieur le curé, vous allez bénir ma petite fille." Elle la fit venir, un petit ange de trois ans, grasse, potelée, joufflue comme les anges de Raphaël. Comme je partais, ces braves gens me dirent : " Monsieur, quand vous reviendrez à Saint-Malo, venez nous voir. — Oui, quand je reviendrai !..."

Je jetai un dernier coup d'œil sur le vieux manoir, et reprenant à pas lents, la tête basse, le chemin de Paramé, je songeais par devers moi : Cartier a dû passer dans cette campagne isolée les jours de sa vieillesse. Le soir, les paysans des environs se réunissaient autour de son foyer, et il les intéressait du récit de ses aventures lointaines. Il leur rapportait les misères et les souffrances de ce pénible hivernement, à l'embouchure de cette rivière par lui nommée Sainte-Croix ; il leur relatait son ascension sur le sommet du Mont-Réal, depuis le rapide de Lachine, en passant à travers un beau pays couvert de noyers et de chênes, en arrêtant sur son chemin à la bourgade des Iroquois, au pied de ce coteau où s'élève aujourd'hui la cathédrale de Saint-Pierre ; il leur décrivait, tel qu'il s'était déroulé sous ses yeux émerveillés, cet incomparable panorama de rivières serpentant dans la plaine immense, de lacs argentés, de cascades écumantes, de montagnes bleues, de forêts habillées de leurs brillantes parures d'automne : que d'espérances recélaient pour lui les secrets et les horizons de cet Ouest insondé ! Il leur racontait aussi, sans doute, les divers épisodes de cette touchante légende, depuis si harmonieusement traduite dans le langage des dieux par M. Chauveau :

Stadaconé dormait sur son fier promontoire :
Ormes et pins, forêt silencieuse et noire,
Protégeaient son sommeil.
Le roi Donnacona, dans son palais d'écorce,
Attendait, méditant sur sa gloire et sa force,
Le retour du soleil.

XXVI

DE SAINT-MALO A SAINTE-ANNE D'AURAY

PAR BREST.

Je rêve de Beaupré.—Misit Dominus angelum suum.—Massacre des innocents.—Dinan.—Lamballe.—Saint-Brieuc.—Guimgamp.—Morlaix.—Landerneau.—Lannion.—Roscof et Saint-Paul-de-Léon.—Le Finistère.—Brest.—Une avant-midi bien employée.—Le rade de Brest.—Le port militaire.—Le pont tournant.—Le type celtique.—Au cours Dajot.—Notre religion, notre langue et nos lois.—Maintes stations brûlées.—Châteaulin et Quimper.—Pont-l'Abbé et Concarneau.—Quimperlé.—Lorient.—Hannebon.—Quiberon.—Auray.—Le Morbihan.—Un secret de voyageur.—Sainte Anne.

Sainte-Anne d'Auray, 30 juin 1885.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Me voici donc à Sainte-Anne : le mot sonne canadien, je rêve du Saint-Laurent et de Beaupré ! J'aurais pu me rendre ici presque tout droit, en traversant du nord au sud la péninsule armoricaine ; j'ai préféré passer par le chemin des écoliers, par Brest.

Lundi, 29 *juin*.—Départ de Saint-Malo à 7 h. A. M. C'est aujourd'hui la Saint-Pierre ; en France, cette fête n'est pas d'obligation. Que l'ange du bienheureux apôtre nous accompagne, et nous sauve de tous périls : *Misit Dominus angelum suum, et liberavit de manu Herodis.* Que ce Pasteur des âmes à qui à été donné le pouvoir de lier et de délier, entende notre prière :

Beate pastor, Petre clemens, accipe
Voces precantium, criminumque vincula
Verbo resolve, cui potestas tradita
Aperire terris cœlum, apertum claudere.

D'un seul trait, je me rends à Brest. Je sacrifie aux douceurs prolongées de mon séjour à Pontmain, aux charmes du Mont Saint-Michel, et aux émotions du même genre que je me promets à Sainte-Anne d'Auray, un grand nombre de places intéressantes où j'aurais pu arrêter, aux termes de mon billet, sans qu'il m'en coûtât un sou, et que je me contente de regarder de la fenêtre de

mon compartiment ; c'est un vrai *massacre des innocents.* Les principaux endroits ainsi immolés sont :

Dinan, où le commerce et les attraits champêtres des environs ont attiré une colonie anglaise, de plus de 1200 personnes ;

Lamballe, dont le nom me rappelle une belle mais infortunée figure de la cour de Marie-Antoinette ;

Saint-Brieuc, d'où sont partis les ancêtres du curé Labelle ;

Guingamp, qui possède un lieu de pèlerinage à Notre-Dame de Bon-Secours, où il y a, chaque année, la veille du premier dimanche de juillet, une fête, une indulgence, ou plutôt, comme disent les gens du pays, un *pardon* célèbre ;

Morlaix, où vit encore la mère du P. Camper, avec lequel, pendant quatorze mois, au lac Manitoba, j'habitai un palais couvert en boue et en foin, je me régalai de poisson faisandé et de hachis au pémican. Je devais y arrêter ; mais quand j'appris que le P. Camper, délégué au chapitre de sa congrégation, était sur le point d'arriver dans sa famille, je résolus de passer tout droit. La joie de me voir, à côté de la joie de le revoir, aurait été une goutte d'eau dans l'Océan ; d'ailleurs, je n'avais à apprendre à la bonne mère que des nouvelles, vieilles de onze ans. Morlaix, le *Mons relaxatus* des Romains, est aussi la patrie du général Moreau, le rival de Bonaparte ; et d'Émile Souvestre qui, dans ses romans, s'est si souvent inspiré de l'histoire et des légendes de la Bretagne ;

Landerneau, gai, actif, souriant à la rivière Élorn qui le traverse, et aux gracieux paysages qui l'entourent.

Même, mon billet circulaire me donnait le droit de faire une excursion, en dehors de la ligne principale, à trois endroits qui sont en grande vogue chez les touristes, et que je me contentai de saluer de la main, sur ma droite : *Lannion*, *Roscoff* et *Saint-Paul-de-Léon*, dont le clocher est célèbre dans la France entière par sa hardiesse, sa beauté et son élévation.

Je suis natif du Finistère,
A Saint-Paul j'ai reçu le jour ;
Mon pays est le plus beau de la terre,
Et mon clocher le plus haut d'alentour.

Le Finistère doit son nom à sa situation à l'extrémité occidentale du territoire français : *finis terrae*, la fin des terres. C'est un pays de schistes, de granits, une contrée sombre, belle cependant, où les champs cultivés se mêlent aux bois, aux landes et aux bruyères. Les côtes y sont hérissées d'écueils, tourmentées par la mer, percées d'estuaires, richement découpées, dentelées de bizarres déchirures, bordées de rochers menaçants, de falaises sauvages et de grottes sonores où la mer s'engouffre en tonnant. Sur 1,600,000 acres, le département compte 700,000 acres de terre labourables, 100,000 en prés, 85,000 en bois et 650,000 en landes

stériles. Les landes et les marais occupent plus du tiers du territoire. Cependant le Finistère n'en nourrit pas moins 700,000 hommes, 110,000 chevaux de moyenne taille, mais robustes, 280,000 vaches qui ressemblent fort à nos petites laitières canadiennes, 54,000 bœufs, 62,000 veaux, 61,000 moutons, 94,000 porcs et 1,800 chèvres. Après cela désespérerons-nous de nos montagnes, où plus des deux tiers du sol sont propres soit à l'agriculture, soit aux pâturages ? Cultivons avec autant de soin qu'en Bretagne, vivons avec autant d'économie que cette forte population, et notre province de Québec pourra nourrir facilement dix millions d'habitants.

A 6 hrs, je faisais mon entrée à Brest, incognito, inaperçu ; les nombreuses frégates à l'ancre dans la vaste rade, pour mon arrivée, n'ont pas fait retentir de leur puissante artillerie les collines d'alentour ; et je n'ai pu entendre, roulant, éclatant, retentissant, assourdissant, ce qui est devenu un juron pour tout bon marin, le *tonnerre de Brest.*

Mardi, 30 *juin.*—Je voulais partir à 1 h. p. m. Je n'avais donc à moi qu'une avant-midi ; je laissai de côté les rues, les parcs, les musées et les églises pour donner mon temps aux deux merveilles de Brest, sa rade et son port militaire.

Je me transportai d'abord au *Cours Dajot,* un belle promenade bordée de grands ormes, qui domine le noble bassin. J'avais devant moi la moitié environ de cette rade, la plus vaste et la plus sûre de l'Europe, longue de 16 milles, large de 8, où 400 vaisseaux de ligne peuvent trouver un bon mouillage. La presqu'île de Plougastel m'en cache le bras gauche, qui va se ramifiant en une quantité d'anses. En face j'aperçois le *goulet,* entrée de la rade, passant au pied d'un promontoire, large seulement de 900 pieds sur une longueur de douze arpents ; il est défendu par des batteries formidables, pour la plupart à fleur d'eau, couvertes elles-mêmes par un vaste système de fortifications, qui défendent aussi le port et la ville. A ma droite, sur un rocher à l'entrée du port, s'élève le château, avec son donjon et ses huit tours, couronnés de canons à la gueule béante. Passez, messieurs les vaisseaux ennemis, passez, si vous l'osez.

Or, supposé par impossible que l'ennemi s'empare de la rade, la flotte française ne se compte pas pour prisonnière ; elle se réfugie dans le *port militaire,* une sorte de canal de quatre milles de long, sur une largeur de 300 pieds, et une profondeur de 30 à 40 pieds, creusé en grande partie dans le roc vif, à l'embouchure d'une petite rivière nommée le Penfeld, et dont l'entrée est commandée par les batteries du *château.* Mais pour voir ce port militaire, prenons le boulevard de la marine, et transportons-nous sur le *pont tournant ;* c'est là que je passai la seconde partie de mon avant-midi.

Rien de plus léger et de plus hardi, comme construction, que ce

pont qui réunit les deux collines sur les flancs desquelles la double ville s'élève en amphithéâtre, Brest et la Recouvrance ; son tablier est à une hauteur de plus de 64 pieds et il mesure une longueur de 160 pieds. Il se compose de deux volées en fer établies sur des piles en forme de tours, sur lesquelles quatre hommes les font aisément pivoter.

Du haut de cet observatoire, je ne pouvais voir le port dans tout son ensemble, parce qu'il forme plusieurs courbes masquées par des hauteurs ; mais j'en voyais assez pour m'amuser, avec beaucoup d'intérêt, à considérer ces baleines bardées de fer, si terribles dans les combats, maintenant dormant tranquilles sur leurs ancres ; ces immenses bâtiments, ateliers, casernes, magasins de toutes sortes, qui s'alignent sur les deux rives ; cette animation, ce va-et-vient que crée un port de cette importance, en employant les bras de huit à neuf mille ouvriers. C'est intéressant..., mais *l'aiguille sur l'émail d'un pas tranquille et lent*, s'avance vers une heure et, *Thircis, il nous faut songer à la retraite.*

Le Finistère, pointe avancée de la France dans l'océan Atlantique, extrême limite de la Gaule, a été comme le Morbihan et les départements voisins, le refuge des populations celtiques refluant devant les invasions. Nous avons ici, coulant depuis plus de deux mille ans, un sang antique, presque entièrement pur de tout alliage étranger. Aussi, le type breton, tant au physique qu'au moral, est-il tout à fait décidé, parfaitement tranché, et fortement trempé. Vous y lisez, comme dans un miroir, la franchise, la rondeur, l'honnêteté, la ténacité. Il faut être tenace à la cinquantième puissance pour avoir conservé son langage à travers tant de difficultés, de séductions et d'impossibilités. Or, il faut savoir qu'il y a encore 1,200,000 Bretons, qui ne parlent pas d'autre langue que le celtique du temps de Vercingétorix. Cela paraît fort, mais il n'y a pas à en douter, les statistiques du recensement officiel sont là.

Hier soir, sous les ombrages du *Cours Dajot* , j'étais assis entre deux groupes d'ouvriers dont l'un parlait celte, et l'autre français ; le celte me paraissait rude, dur et énergique ; le français, passant par le gosier de ces Brestois de la classe inférieure, ne l'était pas moins. Je pouvais répéter ce que disait un jour le général italien *La Marmora*, dans une assemblée populaire à Dijon : " Il est heureux que je sois ici, afin qu'il y en ait un au moins qui parle français."

Ces Bretons ont conservé leur idiome, lorsqu'il est défendu de l'enseigner dans les écoles, de le parler dans les conseils municipaux, malgré tous les efforts qu'on a faits pour introduire dans ces départements la belle langue française, la langue de la littérature, la langue de la diplomatie. Et nous, Canadiens-Français, nombrant deux millions bientôt, huit millions dans un siècle, nous perdrions notre langue, lorsqu'on l'enseigne dans toutes les écoles,

lorsqu'elle est la langue du gouvernement, lorsque chaque jour la publicité sur les feuilles de la presse la porte aux quatre coins du pays ! nous la perdrons si nous voulons. Et, serions-nous assez lâches pour le vouloir, il faudrait des générations pour l'arracher complètement des entrailles du peuple ; car la langue tient aux fibres les plus tenaces de l'existence nationale. Je terminerai cette tirade par un conseil : Que nos jeunes filles, aux lèvres précieuses, n'apprennent pas trop l'anglais. C'est la mère qui enseigne à parler à son enfant ; c'est pourquoi, chez tous les peuples, quoique le bien s'appelle *héritage paternel*, la langue, elle, se nomme *langue maternelle*. Je n'ai pas besoin d'en ajouter davantage, le reste se comprend tout seul. Que notre devise soit donc toujours celle-ci : " Notre religion, notre langue et nos lois."

Une heure sonne. Le train part. Seul dans mon compartiment, je voyage aussi à l'aise et plus tranquille que le roi de Prusse, étendant sur les bancs mes guides, mes géographies, mes histoires, mes cahiers, mes journaux : ce sont là des compagnons qui ne parlent qu'autant qu'on veut, avantage qui n'est pas à dédaigner. Je ne m'arrêterai qu'à Sainte-Anne, bien décidé, pour me servir d'une expression ici usitée dans les gares, à *brûler* une foule de stations : un second massacre dont voici les principales victimes :

Chateaulin, dans un pays accidenté, et *Quimper*, chef-lieu de département et siège d'un évêché ;

Douarnenez, au fond de la baie du même nom, à l'entrée de cette péninsule hardie qui s'appelle la corne de la Gaule, *Cornu Galliæ*, Cornouaille. Le cap le plus avancé de cette presqu'île est la fameuse pointe du Raz, ainsi décrite par Émile Souvestre : " Quoique élevée de plus de 80 mètres au-dessus de la mer, la Pointe du Raz semble à chaque instant près de s'engloutir sous les vagues, on dirait un navire qui tangue ; la terre frémit sous vos pieds, une écume salée vous couvre, et les hurlements terribles des flots dans les cavernes des rochers vous étourdissent jusqu'à vous donner le vertige." Là, les tempêtes sont sans merci, et tous les noms de lieux sont sinistres : *la baie des Trépassés*, *l'enfer de Plogoff*. En lançant sa barque sur cette mer inclémente, le matelot breton fait cette prière, sublime dans sa simplicité : " Mon Dieu, secourez-moi dans le passage du Raz ; ma barque est si petite et la mer est si grande !"

Pont-l'Abbé, et Concarneau, qui nous pêche, nous met en conserves, et nous envoie des sardines ;

Quimperlé, encadré de bocages, où viennent se réunir l'*Ellé*, qui coule avec lenteur au milieu de prairies sur un lit de sable d'argent, et *l'Isolle*, qui se précipite à travers les rochers ;

Lorient, fondé au dix-septième siècle, par cette grande compagnie des Indes, instituée en 1664 par Colbert, laquelle devait plus tard nous être si funeste à l'époque du fameux système de Law. En 1689, Madame de Sévigné écrivait à sa fille : " Nous avons

fait depuis trois jours le plus joli voyage du monde au Port-Louis, qui est une très belle place, située comme vous savez : toujours cette belle pleine mer devant les yeux. Le lendemain, nous allâmes en un lieu qu'on appelle Lorient, à une lieue de la mer ; c'est là qu'on reçoit les marchands et les marchandises qui viennent d'Orient."

Hannebon, dont Froissard disait : "On avait plus grande joie de la prise et saisine d'Hannebon, que de tels quarante châteaux qui sont en Bretagne." En 1342, Jeanne de Montfort, pendant la captivité de son mari, défendit cette place contre Charles de Blois. "Armée de corps et montée sur un bon coursier, elle chevauchait de rue en rue par la ville." Son courage se communiquait à tous, et les femmes aidaient à la défense. Cependant, à la fin, pressée par la famine, la place allait succomber. On parlait de se rendre. Jeanne seule résistait et promettait un secours par mer : "Attendez trois jours, dit-elle, encore trois jours !" Des fenêtres du château elle interrogeait sans cesse l'horizon ; enfin, les trois jours écoulés, au moment où le désespoir devenait extrême dans la cité, la comtesse aperçut au loin sur la mer une forêt de voiles, Hannebon était sauvé. Cette histoire que je rapporte presque mot à mot de M. Adolphe Joanne, rappelle les paroles pleines d'angoisse du conte de "Bonnet Rouge," pendant que le terrible Bonnet aiguisait son rasoir : "Anne, ma sœur Anne, dis-moi, les vois-tu venir ?"

Quiberon, où descendit en 1790, sous la protection des canons anglais, l'infortuné Sombreuil ;

Auray, où Sombreuil fut jugé, puis fusillé avec 932 de ses compagnons. La plaine qui vit ces exécutions s'appelle aujourd'hui "champ des martyrs." La restauration y a fait élever une petite chapelle avec cette inscription : "*Hic ceciderunt*, ici, ils sont tombés. *Gallia mœrens posuit*, monument élevé par la France en deuil."

Depuis Quimperlé, nous voyageons dans le *Morbihan*. Ce département doit son nom à un grand golfe, ou plutôt à une petite mer intérieure, située en face de Vannes, que les Bretons, dans leur ancienne langue, ont appelée, par opposition à l'Océan, Petite Mer, *mor*, mer, et *bihan*, petite. Long de quinze milles, large de neuf, réuni à la grande mer par un seul détroit, parsemé d'îles et de bancs de vase noirâtre, le golfe du Morbihan ressemble à une feuille de vigne, tant son rivage a été déchiqueté par les flots, tant il a été dentelé de baies, de criques et de caps.

"Comment se fait-il, me direz-vous, que vous êtes aussi savant ?" C'est bien simple, je suis *doctus cum libro*. Je ne voyage jamais sans avoir, au fond de ma valise, les meilleurs auteurs qui traitent des lieux que je dois visiter. Avant d'arriver à un endroit, je lis tout ce qui se rapporte à sa géographie, à son histoire, à ses monuments ; alors, quand je vois de mes yeux, aucun objet

n'est muet, tous me parlent de passé, de légendes curieuses, de gloire militaire, de génie artistique, de martyre ou de sainteté. Sans effort, il naît dans ma tête tout un monde d'idées, de souvenirs, de comparaisons, de réflexions. Pour vous, qui de si loin ne pouvez me suivre que du regard de l'imagination, si vous êtes enterré sous le nombre de mes pages, fatigué, ennuyé, ahuri, sachez pourtant que je vous ménage, et que je vous envoie seulement le dessus du panier. Comme je ne suis pas avare de mes avantages, je vous livre mon secret. Je le conseille à tous ceux qui se mêlent de voyager : un trop grand nombre peut-être, par faute de préparation éloignée ou prochaine, passent à travers les pays comme des aveugles à travers une galerie de peintures, comme des sourds à travers l'harmonie d'un concert.

Je suis arrivé ici à 9 heures du soir. Je loge à l'hôtel du *Lion d'or*, à deux pas de l'église. Sainte-Anne est un lieu de pèlerinage; pas n'est besoin de vous dire qu'on n'y arrive point aisément, comme de plain-pied : Jésus ne priait pas au milieu de la foule, il se retirait dans la solitude, sur le sommet des montagnes. De la gare de Sainte-Anne à l'église, il reste à faire un trajet d'environ trois quarts de lieue, dans une campagne tranquille : justement assez de chemin, après avoir quitté le bruit et la distraction des chars, pour se recueillir avant d'arriver au sanctuaire. Recueillons-nous donc, et mettons notre nuit et notre sommeil sous la protection de la Dame de ces lieux. "Sainte Anne, patronne des Bretons, priez pour nous, " ou, comme disent les fils de la Bretagne, *santès Anna, patronesar Vretoned, pedet aveid omb.*

XXVII

A SAINTE-ANNE D'AURAY.

Un triduum.—Trois puissants protecteurs.—Yves Nicolazic.—La fontaine miraculeuse.—Une apparition.—Recteur incrédule.—Découverte de la statue.—Son histoire.—Un sanctuaire.—Naissance de Louis XIV.—Vœu d'Henriette de France.—Sainte-Anne de Beaupré.—Dévotion nationale.—La basilique.—Une verrière.—Terrain neutre.—Ex-voto.—Le petit séminaire.—Du haut de la tour.—Trois îles bretonnes.—Les fidèles compagnes de Jésus.—Au Nord-Ouest.—J'y suis, j'y reste.—Le pèlerinage breton.—Dans les chaumières.—Affluence de pèlerins.—L'anniversaire d'Arzon.—Une procession de Vretoneds.—Trois cantiques.—Litanies de sainte Anne.—Un concert pittoresque.—Adieu, Sainte Anne !

Sainte-Anne, 4 juillet 1885.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Avant de partir d'ici, je vous envoie le journal de mon *Triduum* en l'honneur de sainte Anne, patronne des Bretons, patronne des Québecquois ; et, pour ce qui regarde le culte de sainte Anne, Montréalais comme Trifluviens, nous sommes tous Québecquois.

Mercredi, 1er *juillet.*—Je m'estime heureux d'être arrivé ici pour l'ouverture du mois de juillet, consacré à sainte Anne. Ce matin, à la messe, il était doux d'unir l'invocation de saint Jean-Baptiste, au jour de son octave, à l'invocation de la bonne sainte Anne dans sa basilique par excellence, l'un patron de la nationalité canadienne, l'autre patronne de la province de Québec. Ils étaient parents sur la terre, puisque Élisabeth, mère de Jean, cousine de la sainte Vierge, se trouvait la nièce de sainte Anne ; si, à ces deux saints personnages, vous ajoutez saint Joseph, patron du Canada, notre pays a la gloire d'être placé sous la sauvegarde de la famille toute entière. Comment périr, quand on marche à l'ombre d'une telle protection ?

En 1623, un brave paysan, Yves Nicolazic, habitant ce petit bourg, alors appelé Ker-Anna, village d'Anne, fut favorisé d'un grand nombre de visions miraculeuses. Un soir entre autres, se trouvant en compagnie de son beau-frère, il conduisait ses bœufs à une source qui coulait sur son champ, lorsque tout à coup une

lumière éblouissante épouvanta les animaux. Les deux paysans levèrent les yeux et aperçurent une dame pleine de majesté, vêtue d'une robe plus blanche que la neige ; elle était tournée vers la fontaine. Effrayés, ils prirent la fuite ; puis, s'étant rassurés l'un l'autre, ils revinrent ensemble ; mais la lumière s'était évanouie et la dame avait disparu.

Cette source coule toujours ; c'est aujourd'hui une fontaine monumentale, encaissée dans des blocs de pierre de taille, où l'eau s'épand dans trois bassins de granit. Les miracles s'y multiplient : souvent, l'infirme y trouve la guérison, le malade la santé, et surtout le pécheur, la conversion. A l'exemple des autres pèlerins, j'y ai bu avec foi, je m'y suis lavé les mains et la figure. Puisse la dame au blanc vêtement me faire sentir sa douce présence et goûter les choses du ciel !

Le 25 juillet 1624, Nicolazic vit encore la céleste vision, qui lui adressa ces paroles : " Yves Nicolazic, ne craignez point. *Je suis Anne, Mère de Marie.* Dites à votre recteur que, dans la pièce de terre appelée le Bocenno, il existait autrefois, même avant qu'il n'y eût ici aucun village, une chapelle dédiée en mon nom. C'était la première de tout le pays ; il y a 924 ans et six mois qu'elle a été ruinée. Je désire qu'elle soit rebâtie au plus tôt, et que vous en preniez soin. Dieu veut que j'y sois honorée."

Plus tard, elle lui disait : " Découvrez à votre recteur ce que vous avez vu et entendu, et ne tardez pas à m'obéir." Mais le recteur ne crut point à sa parole, il le traita durement, et il qualifia ses visions d'illusions et de folies.

Enfin, le 7 mars, après bien d'autres communications, sainte Anne se montre de nouveau à son humble serviteur, toute resplendissante ; elle abaisse sur lui un doux regard, et, d'une voix pleine de tendresse, elle prononce ces mots : " Yves Nicolazic, " appelez vos voisins ; menez-les avec vous au lieu où ce flambeau " vous conduira. Vous trouverez l'image qui vous mettra à cou- " vert des risées du monde ; il connaîtra enfin la vérité de ce que " je vous ai promis." C'était la nuit ; Nicolazic réveille Louis Le Roux, Jacques Lucas, François Le Bloënec, Jean Tanguy, et Julien Lézulit. Le flambeau marche devant eux ; arrivé au-dessus du coin du Bocenno, il monte et descend par trois fois comme pour le leur faire remarquer, et il disparaît. On court chercher un cierge qu'on allume ; puis tous se mettent à bêcher avec ardeur. Bientôt le bois de l'ancienne image apparaît à leurs yeux, haut d'environ trois pieds. Pleins de respect, ils la prirent, et, après l'avoir contemplée, l'appuyèrent sur le fossé du champ ; ils se retirèrent joyeux, attendant avec confiance ce que leur réservait l'avenir.

Cette statue exista jusqu'à la révolution, alors que les Vandales de l'impiété la brisèrent. En 1823, on en fit, sur le modèle de l'ancienne, une nouvelle dont le socle renferme un fragment de

la statue de Nicolazic, le seul qui ait échappé à la rage des révolutionnaires. On l'appelle toujours "la statue miraculeuse." On la voit, à droite de la basilique, dans la chapelle de sainte Anne, sous une niche élégante, enfermée dans une châsse en cuivre doré. C'est à ses pieds que viennent s'agenouiller les foules, toujours renouvelées, des pèlerins.

Le bruit des merveilles arrivées à Ker-Anna se répandit dans le pays circonvoisin. Les populations affluaient de tous côtés, venant vénérer la statue miraculeuse ; les aumônes se multipliaient. L'évêque fit faire, sur les apparitions, les enquêtes les plus minutieuses et les plus sévères ; enfin, le 25 juillet 1625, fut posée la première pierre du sanctuaire que sainte Anne avait demandé.

Le réveil de la dévotion à sainte Anne gagna toute la Bretagne, les provinces limitrophes, la Normandie, l'Anjou, le Poitou ; même la cour de France n'y échappa point. Louis XIII et sa femme, Anne d'Autriche, après treize ans de mariage, faisaient faire des pèlerinages à Auray pour obtenir du ciel la naissance d'un enfant ; leurs vœux furent exaucés, et le 5 septembre 1638, Dieu accordait à la France ce Louis Dieudonné qui devait laisser son nom à son siècle, et imposer à l'admiration du monde la gloire du nom français.

En 1644, Henriette de France, reine d'Angleterre, fuyant devant ses sujets révoltés, fut jetée par une tempête sur les côtes de la Bretagne, et elle vint confier ses inquiétudes et ses peines à la bonne sainte Anne. En voyant dans la basilique un tableau qui la représente s'inscrivant sur le registre de la confrérie, il me semblait entendre l'écho de cet exorde célèbre : "Celui qui règne dans les cieux, et de qui relèvent tous les empires", etc. Trois ans plus tard, la reine offrait au sanctuaire de sainte Anne une croix diamantée, parce qu'elle avait recouvré des mains des ennemis sa fille Henriette-Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans, princesse dont Bossuet a raconté la mort soudaine au milieu de cette "nuit désastreuse où retentit tout à coup, comme un éclat de tonnerre, cette étonnante nouvelle: Madame se meurt, Madame est morte !"

Ces faits se passaient de 1623 à 1645. C'est l'époque où un courant sérieux d'émigration commençait à peupler le Canada. Est-il étonnant que ces colons de la Bretagne, de la Normandie, de l'Anjou, du Poitou, aient emporté avec eux une dévotion alors si florissante dans leurs villages ? Est-il étonnant que les grandes dames de la cour qui soutenaient à Québec plusieurs établissements religieux, aient favorisé un courant de piété dans lequel donnaient avec tant de ferveur le roi et les princesses de France ? Je ne suis plus surpris de voir que, dès les premiers jours de la colonie, la côte de Beaupré ait possédé son sanctuaire, ses pèlerins, ses ex-voto et ses miracles.

Chose qu'on n'a pas assez remarquée, c'est que Sainte-Anne d'Auray et Sainte-Anne de Beaupré sont presque de même date ; elles sont sorties certainement d'une même idée. Les révélations de Nicolazic, avant même qu'il ne mourût (puisque Dieu ne le rappela à lui qu'en 1660), en même temps qu'elles élevaient en Bretagne un temple en l'honneur de sa *bonne maîtresse*, sans qu'il le sût, jetaient les bases d'un sanctuaire du même genre par delà les mers. La dévotion à la bonne sainte Anne est née avec notre peuple ; aussi est-elle, après celle de la sainte Vierge et de saint Joseph, la plus douce à son cœur, la plus enracinée dans ses mœurs. Sainte Anne a veillé sur notre berceau, comme sur celui de Marie : puisse-t-elle nous conduire, dans une sphère inférieure, sans doute, à des destinées aussi pures, aussi saintes ! Ne sommes-nous pas le tabernacle immaculé du Verbe, au milieu des populations hétérodoxes de l'Amérique ?

Jeudi, 2 juillet.—Un mot de la basilique de Sainte-Anne. Halte-là, que vos cheveux ne se hérissent pas sur votre tête ; cessez de trembler : je n'entreprendrai pas de faire la description de cette église, ni d'aucune autre, je vous l'ai promis au Mont Saint-Michel. Seulement, qu'il me soit permis de dire :

1° Que cette basilique, toute pimpante de jeunesse, puisque la consécration n'en date que de 1877, est un vaisseau qui mesure 150 pieds de long, 96 pieds de large dans le transept et 60 dans la nef, 54 pieds de haut, ayant une tour qui porte une statue colossale de sainte Anne à 225 pieds dans les airs ;

2° Que c'est un magnifique monument, dû à la générosité de tout le peuple de la Bretagne, avec des détails gracieux et de majestueuses proportions ;

3° Que les voûtes sont à compartiments et à cinq clefs pendantes, et que de légères peintures recouvrent les arceaux et semblent former un immense velum jeté sur des arêtes de pierre ;

4° Que les seize autels sont d'une architecture légère et finie, et que le pavé du chœur est une mosaïque en marbre de différentes couleurs ;

5° Que les vitraux de l'étage supérieur sont consacrés à représenter les parents de sainte Anne, les saints qui font la gloire de la Bretagne ou ceux que cette terre si catholique vénère d'une manière spéciale ;

6° Que les vitraux de l'étage inférieur retracent les principaux faits de la vie de notre sainte et l'histoire du pèlerinage.

Je terminerai cette énumération en style de notaire, en disant que ce qui m'a le plus intéressé dans toute la basilique, c'est cette galerie de verrières. J'ai passé plusieurs heures à lire et à relire d'indicibles merveilles dans ce livre illustré, aussi compréhensible pour l'ignorant que pour le savant. Ces verres coloriés, où les nuances sont si bien ménagées, où les tons sont si doux et les effets de lumière si moelleux, nous rappellent les gloires de sainte

Anne, sa bonté, la vertu de Nicolazic, la piété des princes qui ont favorisé son culte, l'entrain des peuples qui ont en tout temps visité son sanctuaire ; enfin, ils nous montrent, comme dans un tableau vivant, la chaîne des pieuses traditions et des filiales démonstrations qui se continue ininterrompue jusqu'à nos jours.

A côté d'un don de Louis XIII et des principales familles de Bretagne, vous en voyez un autre de Monseigneur le comte de Chambord, et de Sa Majestée Napoléon III. Dans l'église catholique, sur le terrain de la foi, il n'y a pas d'ennemis, de partis politiques, de divisions intestines et funestes ; frères en Jésus-Christ, nous sommes tous destinés à habiter un jour la maison du même père de famille, le ciel de Dieu.

Après les vitraux, passons aux ex-voto qui sont appendus au mur du transept et des chapelles absidales, tableaux on ne peut plus variés : c'est un enfant à genoux au pied du lit d'un père mourant, qui remercie sainte Anne d'avoir rendu la santé à l'auteur de ses jours ; c'est une mère qui reçoit dans ses bras, sain et sauf, son fils, qui, tombé à l'eau par accident, a passé sous la grande roue d'un moulin ; c'est un navire démâté qui a échappé aux vagues en furie ; c'est une femme qui tombe du troisième étage de sa maison sur le pavé de la rue sans se blesser, et que sais-je ? Ces tableaux me plaisent, parce qu'ils brillent de foi et resplendissent de reconnaissance. Naïfs parfois, toujours touchants, il en est peu qui soient l'œuvre d'un artiste ; mais, dans leur simplicité, ils en disent plus au cœur que bien des œuvres de grands maîtres ; car ils parlent de l'amour des enfants et de la bonté de la mère.

L'évêque de Vannes a ici, attenant à la basilique, son petit séminaire, sous la direction d'une vingtaine de prêtres séculiers. C'est aujourd'hui congé, j'en profite pour aller y faire une petite visite. M. Guyonvarch a l'obligeance de me faire visiter la maison, les jardins, les grandes allées de tilleuls plantés autrefois par les Carmes qui desservaient la chapelle de Nicolazic, et la cour de récréation où s'amusaient 180 petits Bretons, habillés chacun dans le costume de son village, quelques-uns ayant des sabots de bois. O l'aimable simplicité de trois siècles passés ! Figurez-vous nos collégiens dans nos escaliers ferrés avec des sabots ! Tonnerre de Brest ! !

M. Guyonvarch me conduisit au sommet de la tour de la basilique, d'où nous avions jusqu'aux limites de l'horizon la vue de la contrée circonvoisine qui est très unie. De tous côtés apparaissent les clochers de nombreuses églises. " Voici, me disait mon intéressant cicerone, voici *Grandchamp* qui domine les plaines d'alentour, *Pluneret* aux trois églises, *Brech* perdu au milieu d'un bouquet d'arbres, *Lorient* qu'on aperçoit malgré la distance, la *Chartreuse* avec son champ des martyrs, *Carnac* montrant avec

orgueil ses alignements de menhirs, énigmes pour les archéologues, *Auray*, célèbre par la bataille où périt Charles de Blois, *Pluneret* où l'on aime à prier sur la tombe de Monseigneur de Ségur, et, là-bas, dans la mer, mon île natale, *Groix*."

Trois îles du littoral breton, paraît-il, sont célèbres : *Groix*, charmante, cerclée qu'elle est par des falaises schisteuses où les lames ont creusé des cavernes ; *Belle-Ile*, avec un climat très doux, un sol fertile et de bonnes prairies, mais ceinte d'une côte sauvage, d'une "côte de fer," comme on dit dans le pays ; et *Ouessant*, qui sort de la mer au delà d'un archipel de rochers, de plateaux, d'écueils tour à tour cachés ou découverts par les flots ; beaucoup de ses habitants, qui sont presque tous marins, meurent en mer. De là, le proverbe breton qui dit : "Qui voit Groix voit sa joie, qui voit Belle-Ile voit son île, qui voit Ouessant voit son sang."

Faisant une promenade en dehors du village, je passai devant un couvent, et je demandai à une personne que je rencontrai sur la route, à quelle communauté appartiennent ces religieuses. "Aux Fidèles compagnes de Jésus", me répondit-elle. La portière m'entendit, elle sortit sur son perron : "Monsieur désire peut-être visiter la chapelle ?—Ah ! non... oui... peut-être bien..., cela dépend... si ça ne gêne pas." Il paraît que cela ne gênait pas. Je pus voir un petit bijou de sanctuaire, luisant d'élégance, de goût et de propreté. Ce couvent d'assez humble apparence, au milieu de ses arbres séculaires, de ses vastes jardins et de son parterre artistement découpé, est un nid de fauvettes bâti dans le feuillage, les parfums, le frais et le silence. C'est le noviciat de la communauté, dont la maison mère est à Paris ; soixante fauvettes, je veux dire soixante novices y sont à l'école de la prière et du dévouement. De plus, une centaine de petites Bretonnes, venant de toutes les parties du pays d'Arvor, y puisent l'éducation, au centre de la dévotion et des traditions armoricaines, sous les regards maternels de sainte Anne.

En entrant au parloir, je fus charmé d'y rencontrer, en peinture, une vénérable connaissance, Mgr Grandin, évêque de Saint-Albert, dont le portrait occupe une place d'honneur. Ces religieuses ont trois maisons dans son diocèse ; celle de Batoche, au mois de mai, a passé par la terreur, les dangers, la mitraille et la ruine. Rien de plus intéressant que d'entendre lire la relation que ces bonnes Sœurs du Nord-Ouest ont envoyée ici, de leurs épreuves, de leurs sacrifices et de leur confiance en Dieu. Je pris mon congé, en les félicitant sur leur beau nom de "Fidèles compagnes de Jésus."—"Pensez à nous devant Dieu, me dit l'assistante ; il ne se passe pas de jour, à Sainte-Anne d'Auray, sans qu'on parle du Canada."

Vendredi, 3 juillet.—Je n'ai pu me décider à dire adieu à Sainte-Anne encore aujourd'hui. J'ai toujours aimé sainte Anne.

Je suis né dans une paroisse appelée Sainte-Anne, au bout de l'île de Montréal ; j'ai été baptisé dans cette petite chapelle qui y existe encore, et qui sert de maison d'école. Pendant mes années de collège, ma plus belle promenade de vacance était d'aller passer quelques jours à Sainte-Anne ; cependant, pour être vrai, je dois dire qu'alors la belle nappe d'eau du lac des Deux-Montagnes, une jolie grève de sable fin où il était si bon de prendre un bain au soleil couchant, les gros noyers et les érables touffus que l'on voit autour de la croix aux environs de la rivière Delorme, les lectures et les rêveries qu'on y pouvait faire dans le repos et l'ombre, tout cela, sans doute, avait autant d'attraits pour moi que la dévotion ; mais n'importe, j'aimais sainte Anne. Maintenant, j'y suis, j'y reste. D'ailleurs, ne suis-je pas Breton par mes ancêtres, par le sang, par le nom ? Or

> C'est notre mère à tous ; mort ou vivant, dit-on,
> A Sainte-Anne, une fois, doit aller tout Breton.

En Bretagne, chacun semble avoir à cœur de justifier ce mot du poëte : si l'on n'a pas visité le célèbre sanctuaire, il manque quelque chose dans sa vie. Pour accomplir ce pèlerinage on s'impose de durs sacrifices, on amasse pendant des années une petite somme sou par sou ; on fait à pied un long trajet en grossiers sabots. On campe, à la belle étoile, dans les prairies et sur les landes ; assis sur la terre dure, on récite le chapelet ; après avoir prié on chante : chanter, c'est prier encore. Les fatigues sont grandes, mais on croit qu'un pèlerinage ne doit pas se faire comme un voyage de plaisir, et que la fatigue est méritoire. On a vu des femmes entreprendre à pied, pour se rendre à Sainte-Anne, un voyage de 40 à 50 lieues. Dès qu'elles aperçoivent de loin la flèche de l'église, prosternées dans la poussière du chemin, elles font une courte prière, et elles reprennent leur route plus fortes et plus joyeuses. A peine arrivées, elles font, à genoux, le tour de la basilique, oubliant la fatigue, pour ne songer qu'à leur reconnaissance.

Je suis entré dans maintes chaumières bretonnes. Presque partout, j'ai vu, collée au mur, entre une bataille terrible et quelque touchante légende du passé, une image aux couleurs plus tranchées, plus vives : c'est le chef-d'œuvre d'un artiste populaire, il représente naïvement les grandeurs de sainte Anne d'Auray.

Soixante-dix paroisses du Morbihan se rendent ici, tous les ans, à jour fixe, accompagnées de leur clergé, déployant leurs riches bannières, portant leurs croix les plus précieuses. Je ne parle pas de ces pèlerins libres qui viennent, par milliers, de tous les points de la Bretagne, des grèves, des montagnes, des plaines, depuis les rives de la Seine jusqu'au fond du Finistère, non plus que des pèlerinages particuliers : une famille en deuil qui vient

prier pour le repos éternel d'un mort chéri ; des personnes sauvées providentiellement d'un grand danger, qui apportent des actions de grâces et l'hommage de leur reconnaissance.

Une des plus touchantes démonstrations de ce genre est celle qui a lieu, chaque année, depuis deux cents ans, le lundi de la Pentecôte, de la part des habitants de la petite île d'Arzon, qui viennent fêter l'anniversaire d'un pèlerinage fait en 1673 par leurs ancêtres ; ils avaient été sauvés de la mort, par la protection de sainte Anne, dans un terrible combat naval, où la flotte française luttait contre les forces hollandaises de Ruyter. Les petits neveux, aujourd'hui, portent processionnellement autour de l'église, avec une noble fierté, le modèle d'un vaisseau de guerre et l'ex-voto de leurs aïeux ; et ils chantent une vieille cantate composée après l'événement par un poète inconnu, laquelle, vibrante de foi et de patriotisme, a survécu à des œuvres plus applaudies au dix-septième siècle, et depuis longtemps oubliées. En voici quelques strophes, pour la curiosité de la chose :

Nous avons été de bande
Quarante et deux Arzonnois
A la guerre de Hollande,
Pour le plus grand de nos rois.

Ce fut de juin le septième
Mil six cent septante et trois,
Que le combat fut extrême
De nous et des Hollandais.

Les boulets comme la grêle
Passaient parmi nos vaisseaux,
Brisant mâts, cordages, voiles,
Et mettant tout en lambeaux.

La merveille est toute sûre,
Que pas un homme d'Arzon
Ne reçut la moindre injure
De mousquet, ni de canon.

De Jésus ô sainte aïeule,
Par un bienfait singulier,
Nous connaissons que vous seule
Nous gardiez en ce danger.

Il m'a été donné d'assister hier matin à l'un de ces pèlerinages. Environ cinq cents personnes de je ne sais quel village, après avoir entendu la messe dans la basilique, déployèrent les anneaux de leur procession, autour du *champ de l'épine*, dans les allées préparées à cet effet ; elles passaient sous ma fenêtre. En tête marchaient trois fiers *Vretoneds* en veste courte, portant la croix, précédés de quelques pas par un bedeau qui sonnait deux clo-

ches, une chaque main. Les femmes, sur deux rangs, suivaient la croix ; puis venait une bannière sur laquelle on voyait brodée à l'aiguille l'image de saint Silly, puis les hommes, puis le curé en chape. Je ne pouvais me lasser d'admirer ces costumes antiques, ces coiffes relevées, contournées, se repliant sur le sommet de la tête, ou laissant tomber sur leurs épaules leurs longues ailes blanches ; ces braies plissées, ces vestes brodées, ces longs cheveux de robustes habitants, qui sont des Celtes égarés en plein dix-neuvième siècle, ces traditions immuables au milieu des changements incessants des modes et des façons d'agir de notre temps ; surtout cette foi simple et vive, ignorant le respect humain, capables de sacrifices obscurs et de sublimes dévouements.

On chantait le cantique de Monseigneur Becel, évêque de Vannes :

Mère de la patrie,
Reine de nos cantons,
Gardez, avec Marie,
La foi de nos Bretons ;

le cantique de M. Nicol, l'historiographe du pèlerinage :

Sainte Anne, ô bonne Mère,
Toi que nous implorons,
Entends notre prière
Et bénis tes Bretons ;

un cantique à la fille de sainte Anne, la Mère d'un Dieu fait homme :

Reine de l'Arvor, nous te saluons !
Vierge immaculée, en toi nous croyons ;
Partout et toujours, ô Vierge Marie,
Tu fus des Bretons la *Dame* chérie.

On n'oublia pas les litanies de sainte Anne, où on lui donne des appellations pleines de douceur et du symbolisme le plus riche et le plus touchant : " Arche de Noé, mont d'Oreb, racine de Jessé, arbre fécond, vigne fructifiante, nuée pleine de rosée, nuée resplendissante, nuée lumineuse, vase rempli de grâces, miroir de patience, gouvernante des vierges, port de ceux qui sont sur mer, chemin des voyageurs, enfin, partout et toujours, patronne des Bretons."

La procession était trop longue pour permettre de chanter ensemble un seul refrain, il se forma plusieurs chœurs. Les chants se croisaient, se répondaient dans un désordre charmant, qui formait le plus pittoresque des concerts. Pendant une demi-heure, je restai attaché à ma fenêtre, immobile, ému, le cœur attendri, l'enthousiasme au cerveau, et les larmes aux yeux. Le poète populaire disait vrai :

Il n'eût pas été Breton dans son cœur,
Qui n'eût, ce jour-là, pleuré de bonheur.

Mais il faut partir : demain à six heures, l'omnibus me reconduira au chemin de fer. Adieu, superbe basilique, monument de la foi et de la charité d'un peuple généreux ; adieu, sanctuaire béni où des milliers d'ex-voto racontent la puissance et la bonté de celle qui règne en ces lieux ; adieu, fontaine bienfaisante, dont les eaux ont fortifié tant de faiblesses corporelles et spirituelles ; adieu, *scala sancta*, dont on monte les vingt-huit marches à genoux, en gagnant les mêmes indulgences qu'à la basillique patriarchale de Saint-Jean de Latran ; adieu, sainte Anne. En vous quittant, en reprenant mon pèlerinage à travers la Bretagne, à travers la France, à travers la vie, je vous répéterai ces paroles que vous entendez si souvent de la bouche de vos pieux pèlerins :

Agréez mon hommage,
Sainte Anne, avec mes vœux ;
Que mon pèlerinage
Me rapproche des cieux !

XXVIII

DE SAINTE-ANNE A NANTES PAR VANNES.

En route pour Ithaque.—Un arbre généalogique.—Lettre de l'abbé C. Tanguay.—Pertuis.—Lettre de M. O. Reclus.—Au bureau de M. Joanne.—Ploermel.—M. de Mercœur.—Lettre de saint François de Sales.—Mauron.—Concoret.—Un coin de terre fortuné.—Vannes.—Le musée archéologique.—Armes des vieux Celtes.—Mégalithes.—Louise de Laulnay.—Sceau d'Anne de Bretagne.—Inscription grecque.—Inscription latine. —Cadran solaire. — Vers de Théophile Gauthier.—La place de Garenne.—La tour du connétable.—Les Vénètes.—Témoignage de César.—Une bataille navale.—Victoire de Crassus.—Honte d'un vaincu.—Deux livres bretons.—Quatre langues sœurs.—Mots français qui se trouvent être latins, grecs et bretons.—A la tente de Noé.—A Questembert.—La comtesse de la Herverie.—Vous êtes Américain !—Saint Ermel et le dragon.—Le combat des trente.—Entre Mauron et Concoret.—Arrivé incognito.—Chez le curé de Concoret.—La Vierge et le goupillon.—Le pays des sorciers.—Fontaine de Barenton.—Les eaux de Gaël.—Le père Eon.—Le diable recteur de Concoret.—A la mairie de Concoret.—Un village antique.—Pertuis du faon.—Un renseignement lumineux.—Pertuis Néanty.—Chanson d'Anne de Bretagne.—Paimpont.—Bains.—Promenade délicieuse.—Bergère et quenouille.—Mont-Pertuis.—Sainte-Marie.—Chez Preaux le journalier.—La Gacilly.—Chez le comte de Preault.—Sologne.—Noce et danse.—Trois chansons.—Redon.—Énée ne peut trouver Anchise.

Nantes, 8 juillet 1885.

Monsieur le Directeur,

Je vous envoie, de Nantes, le récit " de mes longs errements sur la terre et sur l'onde," à l'exemple d'Ulysse, pour trouver la patrie de mes pères, pour trouver Ithaque. Ai-je réussi comme *le plus rusé des Grecs ?* La suite de ce journal vous le dira.

Samedi, 4 juillet.—Un certain jour d'une certaine vacance, en une certaine année, ayant sous la main les registres de ma paroisse, il me prit fantaisie de construire mon arbre généalogique. J'y réussis, après bien des recherches, bien des essais, bien des tâtonnements. Ce qui me surprenait, c'est qu'après avoir des-

cendu cinq branches qui répondaient au nom de *Proulx*, j'arrivais à un tronc qui s'appelait *Preaux*. Pourtant, c'était bien lui, ce premier aïeul, immigré à Québec, puis établi à Charlesbourg, dont la famille vint ensuite se fixer à Montréal, pour planter plus tard une de ses tiges à Sainte-Geneviève ; je le contrôlais par le nom de sa femme et celui de ses nombreux enfants.

Pour lever tout doute, j'écrivis à notre savant généalogue, l'abbé Tanguay, lui demandant tout simplement la chaîne de mes grands-pères, sans lui dire un mot de mon embarras. Il me répondit : " Mon ami, changez votre nom. Voici quel est votre premier ancêtre sur la terre du Canada : Le 2 mars 1699, a lieu, à Québec, le mariage de Jean Preaux, né vers 1651, fils de François Preaux et de Martine Fermière de Pertuis, diocèse de Nantes, à Marie Fleury, fille de François Fleury et de Jeanne Gilles." La question était réglée.

Cet aïeul à la sixième génération venait donc de Pertuis. Quand je débarquai en France, cet hiver, il me parut original et plaisant d'aller y voir mes *petits* grands cousins. Mais dans quelle partie du diocèse de Nantes était situé Pertuis ? Je m'informai, personne ne pouvait me renseigner. Je consultai le dictionnaire des postes ; je trouvai des Pertuis en quantité dans le centre, dans le midi, dans l'ouest de la France, mais aucun dans le diocèse de Nantes. De son côté, Monseigneur Lecoq, évêque de Nantes, que je rencontrai à Paris, au sanctuaire de Montmartre, m'assura qu'il n'y avait certainement pas dans son diocèse, de localité portant ce nom. " Probablement, ajouta-t-il, s'il a existé un Pertuis dans l'ancien diocèse de ce nom, par les nouvelles délimitations qu'a apportées le concordat, il est tombé de Nantes en Vannes.

En désespoir de cause, je résolus d'essayer Vannes. Je m'adressai, pour plus d'informations, à mon savant ami, l'auteur de la " Terre à vol d'oiseau," M. O. Reclus. Il m'écrivit de sa coquette résidence de Chaintreauville, près Nemours, la lettre suivante que je cite en son entier :

" Cher ami, révérendissime abbé, Algonquin excellent, j'ai trouvé mon bureau plein de monde, et n'ai pu m'occuper du Pertuis, diocèse de Vannes.

" Si vous avez le temps, allez demain, lundi, à la maison Hachette ; faites-vous mener au bureau de M. Joanne, et demandez, en mon nom, mon ami, M. Anthyme Saint-Paul, archéologue émérite et bénéméritant.

" Il y a quelque chance de vous trouver la chose, ou dans le dictionnaire topographique du Morbihan, ou dans un des annuaires du dit Morbihan.

" A défaut de M. Saint-Paul, s'il était absent, M. Nicolas ou M. Monnier, du même bureau, vous rendraient ce service et vous montreraient, s'ils le peuvent, le Pertuis sur la carte de l'*État-*

Major, après l'avoir déniché dans le dictionnaire ou dans l'annuaire.

" Dites à M. Labelle, que M. Rameau, bien que ayant du terrain par-dessus la tête, prend un lot au lac Témiscamingue, pour être à côté de moi, et en l'honneur du grand Saint-Émilion. Un de plus !"

Je courus au bureau de M. Joanne. J'étais à la source des connaissances topographiques, ethnographiques, géographiques et géohydrographiques. Après cinq minutes de recherches à travers ses cartes et ses vieux bouquins, M. Saint-Paul me dit : " Il n'y a qu'un Pertuis de ce côté-là ; c'est un tout petit hameau de la commune de *Concoret*, dans le canton de *Mauron*, dans l'arrondissement de *Ploermel*, dans le département du *Morbihan*.— Merci, monsieur : c'est clair, et cela me suffit."

Je cherchai dans la géographie du Morbihan, *Ploermel*, et je trouvai : " ville de 5,761 habitants, chef-lieu d'arrondissement. Église (monument historique, 1511-1602) offrant de belles sculptures, notamment au portail du nord, de magnifiques vitraux du seizième siècle, et les statues, en marbre blanc et de grandeur naturelle, de Jean II et de Jean III, ducs de Bretagne. Retable en bois du dix-septième siècle, à trois étages, richement sculpté, dans la chapelle des Ursulines. Chapelle Saint-Marc (beaux vitraux) du seizième siècle au château de Malleville. Curieuse croix de Marc-Faraud et de Roblains, à personnages. Maisons du seizième siècle, ornées de feuillages et de figures grimaçantes. Hôtel du duc de Mercœur, avec cheminée sculptée. Hôtel où descendit Jacques II d'Angleterre. Restes de murailles d'enceinte avec mâchicoulis, fossés et tour. A un kilomètre, étang du Duc (belle cascade). Menhir près de la chapelle Saint-Michel. Dolmens de Haut-Bezon et de Ville-Bouquet."

L'hôtel de Jacques II me rappelle une longue suite d'infortunes royales ; l'hôtel de Mercœur, de son côté, me rappelle les hautes qualités d'un vaillant capitaine, gouverneur de Bretagne, un des chefs de la Ligue, qui ne fit sa soumission, à Henri IV, qu'en 1598. L'empereur Rodolphe lui donna contre les Turcs le commandement de ses armées de Hongrie. Il mourut des suites de la fièvre pourprée, âgé seulement de 44 ans. Saint François de Sales prononça son oraison funèbre à Notre-Dame de Paris. J'ai avec moi les lettres du grand évêque de Genève. Dans une épître qu'il adressa à Mademoiselle de Mercœur, pour lui dédier son discours imprimé, je lis ces douces et excellentes paroles :

" Vous y verrez que la vie de Monseigneur votre père a été l'une des plus belles et accomplies entre celles des princes des derniers siècles, et comparable à celle des plus excellents de l'antiquité. Il vous fera ressouvenir que vous êtes fille d'un si grand prince, sa fille unique, sa chère fille. Mais il ajoutera que vous êtes surtout fille de son esprit et de sa foi, puisqu'il vous a reçue

de Dieu par les prières du grand saint François, duquel aussi vous portez le nom ; et que, pour ce, vous êtes plus obligée de vous réjouir en la vie et la gloire de son esprit, que de regretter la mort de son corps. Vous y verrez, qu'encore que Dieu le vous eût laissé davantage, vous n'eussiez pourtant guère joui du bien de sa présence ; car il avait tant de charité, qu'il eût toujours privé de ce contentement son épouse et sa fille, pour ne point frustrer de son secours l'Église sa mère et l'épouse de son Dieu."

Après Ploermel je cherchai Mauron, et je trouvai : " 4,600 habitants—chef-lieu de canton de l'arrondissement de Ploermel. Dans l'église, en partie moderne, vantaux de porte sculptée et charpente apparente (seizième siècle). Maisons du seizième siècle."

Je cherchai Concoret, et je trouvai : " 1,127 habitants, canton de Mauron.—Beau château féodal (quinzième siècle) flanqué de quatre tours, démantelé en 1598, restauré en 1867 par M. Charette. Chapelle du quinzième siècle.—Près du château de Ros, ruines d'un monastère."

Ce monsieur de Charette est le frère du brave général, qui a si bien continué les traditions militaires de sa famille sur les champs de bataille de Rome et d'Orléans, qui a arboré intrépidement l'étendard du Sacré-Cœur comme un signe de victoire pour les espérances françaises et catholiques.

Je cherchai Pertuis, et je ne trouvai rien du tout. C'est pourquoi, afin de voir de mes yeux et de toucher de ma main, je me suis mis en route, à la découverte de ce coin de terre fortuné, si calme et si tranquille, qu'il échappe aux géographies même les plus minutieuses.

Je quittai Sainte-Anne à 6 heures ce matin. A 7 heures, j'étais à Vannes. De descendre à l'hôtel du Morbihan, de m'installer dans ma chambre, de prendre les informations pour m'orienter dans la ville, de courir à l'évêché faire viser mon *Celebret*, de visiter la cathédrale qui est belle, de longer le port qui n'est pas celui de Liverpool, ni même de Montréal, de jeter un coup d'œil sur les vieilles fortifications, ce fut l'affaire de deux heures. Je me trouvais à la porte du *musée archéologique*, j'entrai.

Là, j'examinai plus en détail. J'étais en face de la *chose* de Vannes, de richesses de provenance locale, déterrées dans les fouilles du Morbihan, que l'on ne trouve nulle part ailleurs : série de haches, de colliers, d'objets en pierre polie de la période celtique ou préhistorique, bronzes, bustes, statuettes, curiosités de l'époque gallo-romaine, médailles, monnaies, écussons du moyen âge, etc. Cette collection est riche, et, dans son genre, ne le cède, paraît-il, à aucune autre en Europe.

La ressemblance qui existe entre ces haches de guerre en diorite, ces couteaux en silex pur et simple des vieux Celtes, et les tomahawks, les lames et les pointes de flèches en pierre de nos sauvages, me frappait. Ou ces peuples appartenaient à une même

civilisation, ou les mêmes besoins ont créé, pour la guerre comme pour la paix, les mêmes coutumes et les mêmes instruments.

Ce musée renferme des photographies de ces *mégalithes* (*mégas*, grand, *lithos*, pierre) qui font l'étonnement du voyageur, souvenirs nombreux et grandioses d'époques inconnues, monuments étranges de peuples oubliés : les uns appelés *menhirs*, ce qui signifie " pierre debout," les autres *dolmens*, " pierres horizontales supportées par des pierres debout." On en rencontre sur toutes les plages solitaires de la Bretagne ; à Carnac, près d'Auray, entre autres, on en voit cinq ou six cents, plantés en terre par un prodige de travail, rangés sur plusieurs files qui se déroulent sur une longueur de plus d'une demi-lieue. Sous ces dolmens, on retrouve des indices certains de sépulture ; ils étaient donc les tombeaux de peuples religieux qui, à la manière des Égyptiens, bâtissaient à leurs morts des demeures à l'épreuve des saisons et du temps.

Pour revenir au musée, je me suis arrêté avec intérêt devant les objets suivants :

Un petit cercueil en plomb, et portant l'inscription : " Ci-gît le couer de haulte et puissante dame Louise de Laulnay, épouse de hault et puissant Goorge de Bueil, lieutenant-général pour le Roy, en Bretagne, laquelle décéda le dernier jour de mars 1585 ;

Le sceau de majesté de Pierre II, duc de Bretagne, en 1454, représentant le prince assis sur son trône, avec cette légende : *Sigillum Petri Ducis Britanniae comitis Montisfortis et Richemont* ;"

Le sceau d'Anne de Bretagne : écu partie de France et de Bretagne, surmonté d'une couronne supportée par deux lions, et entourée d'une cordelière avec cette légende : "Anne, par la grâce de Dieu, reyne de France, duchesse de Bretagne ; "

Un fragment d'un bas-relief en marbre avec l'inscription grecque : *Con Demetrio Thugater chrèstè chairé ;*

Une borne militaire, en granit, trouvée à Saint-Christophe, commune d'Eleven, portant l'inscription : *Magno imp. caes. aurelian. invicto trib. Pot. III, P. P. P. A. M. D.* Savants, devinez le sens de ces six dernières lettres ;

Enfin, un cadran solaire, qui porte la jolie légende que voici . " *Deus movet, umbra docet ; cernis quâ vivis, quâ moriere latet,* Dieu la fait mouvoir, l'aiguille t'instruit ; tu vois l'heure où tu vis, celle où tu mourras t'échappe." Mais cette traduction ne rend pas la délicatesse et le charme des mots latins.

Si j'étais poète, je tournerais sur cette inscription une charmante pièce de vers, comme l'a fait M. Théophile Gautier, sur une autre légende, gravée au frontispice d'une horloge : *Vulnerant omnes, ultima necat.*

La voiture fit halte à l'église d'Urrugne,
Nom rauque, dont le son à la rime répugne,
Mais qui n'en est pas moins un village charmant,
Sur un sol montueux perché bizarrement.
C'est un bâtiment pauvre, en grosses pierres grises,
Sans archanges sculptés, sans nervures ni frises,
Qui n'a pour ornement que le fer de sa croix,
Une horloge rustique et son cadran de bois,
Dont les chiffres romains épongés par la pluie,
Ont coulé sur le fond que nul pinceau n'essuie.
Mais sur l'humble cadran, regardez par hasard ;
Comme les mots de flamme aux murs de Balthazar,
Comme l'inscription de la porte maudite,
En caractères noirs une phrase est écrite ;
Quatre mots solennels, quatre mots de latin,
Où tout homme, en passant, peut lire son destin :
" Chaque heure fait sa plaie et la dernière achève."
Oui, c'est bien vrai, la vie est un combat sans trève,
Un combat inégal, contre un lutteur caché
Qui d'aucun de nos coups ne peut être touché ;
Et dans nos cœurs criblés, comme dans une cible,
Tremblent les traits lancés par l'archer invisible.
Nous sommes condamnés, nous devons tous périr.
Naître, c'est seulement commencer à mourir ;
Et l'enfant, hier encore chérubin chez les anges,
Par le ver du linceul est piqué sous les langes.
Le disque de l'horloge est le champ du combat,
Où la mort, de sa faux, par milliers nous abat ;
La mort, rude jouteur, qui suffit pour défendre
L'éternité de Dieu, qu'on voudrait bien lui prendre.
Sur le grand cheval pâle, entrevu par saint Jean,
Les heures, sans repos, parcourent le cadran :
Comme ces inconnus des chants du moyen âge,
Leurs casques sont fermés sur leur sombre visage,
Et leurs armes d'acier deviennent tour à tour
Noires comme la nuit, blanches comme le jour.
Chaque sœur à l'appel de la cloche s'élance,
Prend aussitôt l'aiguille ouvrée en fer de lance,
Et toutes, sans pitié, nous piquent en passant,
Pour nous tirer du cœur une perle de sang ;
Jusqu'au jour d'épouvante ou paraît la dernière,
Avec le sablier et la noire bannière ;
Celle qu'on n'attend pas, celle qui vient toujours,
Et qui se met en marche au premier de nos jours !
Elle va droit à vous et, d'une main trop sûre,
Vous porte dans le flanc la suprême blessure,
Et remonte à cheval, après avoir jeté
Le cadavre au cercueil, l'âme à l'éternité !

Après avoir trotté de droite et de gauche, et parcouru les rues sombres, étroites, sinueuses, bordées de nombreuses maisons gothiques, j'allai me reposer à la place de *Garenne*, splendide promenade qui élève ses quatre terrasses superposées jusqu'à un plateau ombragé de chênes séculaires.

Je m'assieds ; à mes côtés deux femmes tricotent et babillent, un homme silencieux lit sa gazette, un petit chien blanc se roule

sur l'herbe. A travers le feuillage, je vois couler, au pied de la quatrième terrasse, le *Coudat*, large comme la *Mascouche*, sur les bords duquel vingt laveuses jouent du battoir. Au delà du fleuve, se dresse, ronde d'abord, puis carrée, coiffée de son bonnet pointue, la tour du *Connétable*. Le duc Jean IV, après l'avoir fait construire, invita le connétable de *Clisson* à la visiter, et l'y retint prisonnier. Cette trahison irrita toute la Bretagne et la cour de France. Jean dut relâcher son prisonnier ; il s'en consola en lui faisant payer une forte rançon. De cette circonstance, la tour a pris son nom, et le porte encore avec orgueil après cinq siècles, moins deux ans.

Sous l'ombrage druidique des rouvres, je lus l'histoire de mes ancètres, les *Vénètes*, habitants de Vannes, en breton *Gwened ;* c'étaient de fiers barbares et de puissants guerriers. César en parle avec éloge. Deux ans passés, lorsque, au collège de Sainte-Thérèse, en visitant les classes comme préfet des études, j'entendais les élèves de méthode traduire la " Guerre des Gaules, " et que mes yeux parcouraient cette page où est racontée la bataille navale du Bourg-de-Batz, je ne me doutais pas que je lisais un exploit de famille. Je me figure, d'ici, mon grand-père à la soixantième génération faisant pâlir pour un moment l'étoile du divin Jules, et balançant la fortune du peuple romain. Oh ! la ! la !

Les Vénètes, instruits en fait de navigation, expérimentés sur la mer, possédaient de nombreux vaisseaux, à l'aide desquels ils faisaient le commerce avec les peuples éloignés. " Telle était, dit César, l'assiette des places fortes, situées sur des langues de terre ou des promontoires, qu'elles n'étaient accessibles ni aux gens de pied à cause du flux, ni aux navires parce qu'à la marée descendante ils couraient risque de se perdre sur des bas-fonds."

La flotte romaine, bâtie par les soins de Crassus, attaqua les Vénètes, l'an 56 avant Jésus-Christ ; elle était commandée par le jeune Brutus, le favori du grand *imperator*, le futur meurtrier de son bienfaiteur. César et ses troupes de terre assistaient à l'action, du haut d'une colline. Ce fut la plus grande bataille navale de l'antiquité.

Les Vénètes avaient 220 vaisseaux solides, un peu lourds, massifs. " Quand ils attaquaient les nôtres, dit César, nous ne pouvions l'emporter que par la rapidité et la manœuvre des rames ; pour le reste, ils étaient mieux appropriés aux parages qu'ils fréquentaient et à la violence des tempêtes ; ils étaient d'ailleurs d'une telle solidité que nos éperons ne pouvaient rien contre eux ; la hauteur de leurs bordages les mettait à l'abri de nos traits. Quand il s'élevait une rafale, ils s'abandonnaient au vent et supportaient mieux que nous les coups de mer." Les Romains usèrent de ruses ; à l'aide de faux, emmanchées au bout de longues perches, ils coupèrent les cordes des vaisseaux vénètes, et comme les voiles et les agrès faisaient toute la force de ces navires, en les perdant, ils se trouvaient complètement paralysés.

Mes pauvres ancêtres furent vaincus, et, un peu plus tard, après la bagatelle de dix-sept cents ans, Jean Preaux venait cacher la honte de sa défaite dans les solitudes ignorées du Saint-Laurent. *Victus abit, longèque ignotus exulat oris.*

En passant devant une librairie, je venais d'acheter deux livres, produits du terroir que je foulais à mes pieds, une *grammaire bretonne* et un dialogue *breton-français.* Je m'amusai longtemps à les feuilleter. Comme le bourgeois gentilhomme qui faisait de la prose sans le savoir, je découvris que je parle breton depuis mon enfance, et je l'ignorais. *Coq* nous vient tout droit de l'Armorique ; *boitte,* dans la langue des Vretoneds, signifie nourriture, appât, amorce. Quand une mère dit à son enfant : " Donne-moi un beau bec", qui le croirait ? elle *bretonne.* Ce dernier mot rappelle une phrase de Suétone, parlant d'un Toulousain surnommé Becco : *Cui Tolosæ nato cognomen in pueritia becco fuerat, id valet gallinacei rostrum.*

Je n'ai jamais cru que le français sort du latin, tout fait, comme Minerve est sortie du cerveau de Jupiter. Rome, en trois siècles, n'a pas eu le temps de latiniser la Gaule jusque dans ses couches les plus profondes, lorsque, en huit siècles, la France avec des moyens d'action bien plus puissants, n'a pu franciser complètement la Bretagne. Une langue est vivace comme le chiendent. Le français et le latin, de même que le grec et le celtique, sont des frères jumeaux, dialectes issus d'une même langue mère ; les uns, le grec d'abord, puis le latin, grâce à certaines circonstances favorables, ont pu influencer les autres, les agrandir, les façonner, les policer, mais ils ne leur ont pas donné naissance. Ce sont là, chez moi, de vieilles idées que venaient confirmer en ce moment mes deux nouveaux livres bretons.

Pour la curiosité de la chose, je vais citer toute une liste (et je pourrais l'étendre bien davantage) de mots qui sont quasi les mêmes dans la langue de la France, de Rome, de la Grèce et de la Bretagne. Remarquez que ces mots expriment de ces idées générales que les peuples, lorsqu'ils se divisent, apportent avec eux ou rencontrent nécessairement dans tous les pays ; les expressions qui ne servent qu'à rendre des idées particulières ou locales, comme de juste, sont bien autrement sujettes à variation.

Dieu, Deus, théos, doué.—Trône, tronus, thronos, trôn.—Nuit, nox, nux, noz.—Pré, pratum, pration, prad.—Port, portus, poros, porh.—Tour, turris, turris, tour. — Pois, pisum, pissos, piz.— Lion, Léo, Leôn, lion.—Chien, canis, cuôn, chass.—Colombe, columba, columbis, golom.—Or, aurum, auron, eur.—Sucre, saccharum, sacchas, sucr.—Lampe, lampas, lampas, lampr.—Lin, linum, linon, lin.—Un, unus, en, unan.—Deux, duo, duô, deu.— Trois, tres, treis, tri.—Dix, decem, deca, dec.—Heure, hora, ôra, aer —Dent, dens, odos, dant.—Bœuf, bos, bous, beuein.—Frère, frater, phrater, brer.—Enfin *chetu treu erhoalh,* ce qui veut dire, en voilà assez.

Oui, en voilà assez pour prouver que tous les peuples de l'Europe méridionale sont, pour le moins, cousins germains. Mes deux livres bretons aidant, je remontais le cours des âges, bien au delà de Romulus, bien au delà même d'Agamemnon, jusqu'à la tente du patriarche Noé, alors que les enfants de ses deux fils Gomer et Javan partaient, les uns pour les belles plaines de la Gaule à travers les forêts de la Germanie : Gomariens, Galates, Gaulois ; les autres pour la péninsule et les îles de la Grèce : Javanais, Ioanes, Ioniens. La confusion des langues, en effet, n'a pas dû être si complète qu'il ne soit resté, dans le vocabulaire des groupes de même famille, un certain nombre de mots communs, débris et souvenirs de ce langage unique qu'Adam apprit à sa descendance : *Erat autem terra labii unius, et sermonum eorumdem.* Ne vous fait-il pas plaisir de savoir que, lorsque Noé envoya par la fenêtre de l'arche l'oiseau de la bonne nouvelle, il l'appela, comme nous, colombe ou golom ?

Mais *sol jam mediam cœli terit arduus arcem*, déjà il est midi ; il est temps de s'arracher aux merveilles et aux secrets de la linguistique ; et, continuant notre route, songeons à poursuivre nos recherches généalogiques.

A 2 heures, laissant Vannes, je partais donc pour l'inconnu ; puis, une heure après, je prenais, à Questemberg, la ligne de Ploermel. J'étais seul dans mon compartiment. Il faisait chaud, l'atmosphère était lourde, le soleil dardait ses rayons par la fenêtre de gauche jusqu'au milieu du wagon ; j'étais assis à la fenêtre opposée, respirant l'air et le parfum des champs. Une dame se présente, jeune encore, distinguée, bien mise, avec un petit garçon de sept à huit ans. " Monsieur, dit-elle, est-ce que je vous dérangerais, si je m'assoyais à la fenêtre, devant vous ?—Aucunement, madame. Du reste, le siège vous appartient, je n'ai droit qu'à une place." Le petit garçon, pour mettre le nez à la portière, me passa par-dessus les jambes. La dame lui dit en mauvais anglais : " Fais donc attention, tu fatigues le monsieur." Je lui répondis en un anglais pas très bon peut-être, mais meilleur que le sien : " Laissez faire, il faut bien que cet enfant ait de l'air, lui aussi." La dame resta surprise. Je continuai : " Madame est Anglaise, sans doute ?"—Non, dit-elle.—Mais vous parlez l'anglais très bien.—Ah ! vous voulez rire. Au contraire, je le sais très peu.—Je veux dire très bien pour une Française ; il est rare qu'en France les femmes apprennent l'anglais. Elles se contentent de leur belle langue ; ou bien, si elles veulent se donner le luxe d'une langue étrangère, elles attaquent de préférence l'italien, l'espagnol, l'allemand ! —Mon mari élève nos enfants pour le commerce, il leur donne des bonnes anglaises, et par-ci par-là j'attrape quelques mots."

En voyage, avec un peu de bonne volonté, on a fait vite connaissance. Elle me dit : "Vous me paraissez étranger ?—Oui.—Y a-t-il

longtemps que vous êtes en Bretagne ?—Trois semaines. — Avez-vous visité plusieurs endroits ?—Un certain nombre : Rennes, Saint-Malo, Brest, Vannes.—Je demeure à Rennes. Où logiez-vous ?—A l'hôtel de la Monnaie.—Êtes-vous allé voir la cathédrale ? —Oui. — Quelle rue avez-vous suivie ? — La rue de la Monnaie. —Alors, monsieur, vous avez passé à notre porte. Vous rappelez-vous d'une petite place publique que vous avez longée, en allant, sur votre droite, et de trois maisons qui sont en face ? Nous restons dans l'une de ces maisons.— Je me rappelle très bien la place, où l'on voit une statue et un jet d'eau ; mais des maisons je n'ai pas mémoire.— Êtes-vous resté plusieurs jours à Saint-Malo ? — Deux jours.— Avez-vous visité la campagne ?— Oui, du côté de Paramé, en me rendant à la maison de Jacques Cartier.— La maison de Jacques Cartier !.. mais, vous êtes allé chez nous.—Alors, madame, je puis dire votre nom. — C'est bien, dit-elle en se croisant les bras, je vous attends."— Me voilà terriblement embarrassé, je l'avais oublié. J'avais beau me creuser le cerveau, me gratter le front, rien ne venait. " Madame, si je ne l'ai plus dans la tête, je l'ai encore dans ma valise." J'ouvre mon sac, je prends mon cahier, et je lis : " Madame de Tarouilly !" — Non, dit-elle en riant de bon cœur, vous n'y êtes pas, voici mon nom. " Et elle me tendait sa carte, où il était écrit : " Madame la comtesse de La Herverie." Je ne me doutais pas d'être si près d'une grandeur ; je fis ma révérence, et j'ajoutai : " Votre fermier, alors, madame la comtesse, m'a mis dans l'erreur. Certainement il m'a dit que la propriétaire s'appelait Madame de Tarouilly.— Mon fermier avait raison, et moi je n'ai pas tort. Madame de Tarouilly est ma tante. Nous possédons cette propriété par indivis ; à raison de ses souvenirs historiques, nous ne voulons nous en défaire, ni d'un côté ni de l'autre ; et, à la fin de chaque année, nous partageons les revenus."

Plus loin, elle me dit : " Vous rendez-vous à Rennes de nouveau ? — Non, j'arrête à Mauron.—Il n'y a rien à voir de ce côté-là :—Je cherche mes parents.— Vous êtes originaire de Bretagne ? Je suis Bretonne.— Moi aussi, j'ai l'honneur d'être Breton-rond. —Vous n'habitez plus le pays ? — Non, mon père a quitté la Bretagne pour émigrer à l'étranger, il y a quelque deux cents ans.— Ah ! ah ! ah ! je sais maintenant d'où vous venez. Vous êtes Américain.— Pourquoi ?—Seul, un Américain peut se permettre cette chose-là : chercher ses parents après deux siècles ! ah ! ah !... Un Français n'en est pas capable.— Il n'est pas assez excentrique.— Non, ce n'est pas ce que je veux dire.—Oui. Nous, quand nous voyons un homme faire un long voyage, prendre un jour et une nuit pour monter, avec beaucoup de fatigues, sur le sommet du Mont-Blanc, dans le seul but de voir se lever le soleil, nous disons : C'est un Anglais. Dans le même sens, vous venez de me proclamer un Américain." La comtesse était embarrassée. " Non... pas

précisément.... pas du tout.... Voici. Je veux dire qu'il n'y a qu'un Américain qui puisse avoir pour ses parents autant de naturel. Dans tous les cas, vous n'avez qu'à vous bien tenir. Vous allez voir si vos cousins et vos cousines vont vous accabler de prévenances et de civilités ! — Pourquoi ? — Pour avoir des présents, grand Dieu ! un cousin qui revient d'Amérique, c'est censé être tout cousu d'or."

A quatre heures, pour monter à bord du train de Mauron, je descendais à Ploermel, qui signifie "Peuple d'Ermel." Au sixième siècle, un dragon dévastait le voisinage ; saint Ermel lui passa son étole autour du cou, et le renversa dans un fossé, où on le tua ; à l'endroit jaillit une fontaine qui coule encore. Dans l'église de Ploermel, on voit un tableau qui rappelle ce miracle légendaire.

A six milles de la ville, du côté de Josselin, s'élève, dans la solitude, une colonne triangulaire en granit qui consacre le souvenir d'un combat digne des Horaces et des Curiaces. En 1351, trente chevaliers bretons commandés par le sire de Beaumanoir se mesurèrent avec trente chevaliers anglais sous les ordres de Benborough ; ils les vainquirent après une lutte acharnée et meurtrière. Les Bretons avaient perdu quatre des leurs, et les Anglais neuf. Au reste, parmi les quarante-neuf qui survivaient, il n'y en avait aucun dont le corps et le visage ne fussent couverts de blessures. Il est passé en proverbe, en Bretagne, de dire à propos d'une bataille vivement disputée : "On s'y battit comme au *combat des Trente.*"

A 6 heures, je mettais pied à terre à Mauron. "Si j'ai bien compris, me dit madame de La Herverie, vous vous rendez à Concoret ? —Oui, madame. — Savez-vous que vous allez dans le pays des sorciers ?—Comment ?—Par toute la Bretagne, pour désigner les habitants de cette commune, je ne sais trop pourquoi, on dit *les sorciers de Concoret.*—Tant mieux, madame, tant mieux ! je donnerais beaucoup pour que mes ancêtres vinssent d'un nid de sorciers.—Alors, bonne chance !—Merci, au revoir."

Il me restait à faire deux lieues de chemin. Heureusement je trouvai à la gare un habitant de Concoret, avec cheval et voiture, qui consentit à m'amener, moyennant finance. Je dus lui laisser le temps de faire ses petites affaires, et il ne se pressa guère. Déjà, depuis deux heures, la nuit enveloppait de ses ombres, quand nous y entrâmes inaperçus et silencieux, le village modeste et isolé où j'allais déterrer les antiquités de mon origine.

Dimanche, 5 juillet.—Quand le soleil eut ramené le jour et chassé le sommeil, j'allai dire la messe. Le curé ne voulut pas que je logeasse ailleurs qu'au presbytère. "L'hospitalité bretonne, me dit-il, ne me permet pas de vous laisser à l'hôtel." Il a nom Noblet ; comme il est âgé, son évêque lui a donné le secours d'un vicaire, M. Jarno ; de plus un jeune prêtre, enfant de la paroisse

malade, retiré du ministère actif, M. Barbier, les aide de temps à autre à la desserte. Je passai donc mon dimanche en bonne compagnie ; je chantai les vêpres, ce qui ne donna pas une très haute idée de la science musicale au Canada, et je présidai, autour de l'église, une procession de la sainte Vierge. Le but de mon voyage s'était répandu comme une traînée de poudre, et j'étais devenu, aux yeux de cette bonne population rurale, un véritable objet de curiosité. Je ne pouvais faire un pas sur la rue sans être accablé de regards, de questions et de politesses.

Pendant le dîner, je demendai au curé : " D'où vient le nom de Concoret ?— Du latin *concors*, concorde, répondi-il. Il paraît que autrefois deux seigneurs du voisinage, s'étant pris de querelle, s'étaient donné rendez-vous ici, pour se battre en duel. Pendant la nuit, ils eurent tous les deux le même songe : ils crurent voir la sainte Vierge qui, les bénissant avec un goupillon, leur recommandait de faire ensemble leur paix. Le lendemain, à l'endroit même où s'élève aujourd'hui l'église, s'étant raconté mutuellement leur vision, ils se raccordèrent, et, peu après, ils y bâtirent un temple en l'honneur de la miséricordieuse patronne qui avait ménagé leur accord.—Je comprends maintenant. Pendant la messe, je ne pouvais m'expliquer la signification de cette statue de la sainte Vierge que l'on voit au-dessus du maître-autel, tenant d'une main deux cœurs et de l'autre un goupillon avec lequel elle les bénit.—C'est le monument, le souvenir de ce miraculeux événement.

" Pourriez-vous me dire aussi pourquoi on appelle Concoret le pays des sorciers ?" Là-dessus M. Barbier qui connaît à fond l'histoire de sa place natale, m'a relaté toute une série d'anecdotes, capables de faire dresser les cheveux sur la tête. D'abord Concoret est bâti sur la lisière de la forêt de Paimpont, qui a sept lieues de long sur deux de large. Voyez ce qu'une pareille situation, à l'entrée de bois sévères, ouvre d'horizon à l'imagination des bonnes, aux sombres aventures et aux rencontres de loups-garous.

A une petite distance, sous le couvert d'arbres séculaires et mystérieux, coule la fontaine de Barenton, où vécurent en hermitage, nouveaux Philémon et Baucis, Viviane et Ponthus. Autrefois, quand la sécheresse désolait le pays, toute la population s'y rendait en procession, clergé en tête ; avec le pied de la croix, que l'on trempait dans la fontaine, on jetait quelques gouttes d'eau sur une pierre ponce qui se trouve encore à proximité ; immédiatement le ciel se couvrait de vapeurs, les nuages s'amoncelaient, et les champs desséchés étaient abreuvés d'une pluie bienfaisante. Aujourd'hui encore les jeunes filles s'y glissent en secret, pour y connaître leur horoscope. Elles jettent une épingle dans l'eau, en disant : " Fontaine de Barenton, je vais te donner une épingle." Si la fontaine, par le dégagement de ses gaz, rit, la jeune fille se mariera dans le courant de l'année ; sinon, non.

Un ancien roi de Bretagne, saint Judicaël, en passant dans le voisinage, bénit une autre fontaine, et depuis les eaux de *Gaël* ont la vertu de guérir de la rage. Les populations croient que les recteurs de l'endroit se passent les uns aux autres le secret de certaine prière qui remonte au bon roi Judicaël ; aussi, après avoir rempli son flacon à la fontaine, le pèlerin n'a garde d'oublier d'aller demander au curé sa bénédiction, pour en féconder l'eau et lui donner sa vertu salutaire.

De Concoret sortit un hérésiarque, *Éon*, qu'on appelait généralement le Père Éon. Il habita d'abord un couvent voisin, dont on montre encore les ruines ; une rue du village porte son nom. Émile Souvestre rapporte que son supérieur ayant voulu l'envoyer dans le couvent de Paimpont, il en conçut tant de dépit qu'il jeta bas le froc et se fit chef de secte. Une phrase du *Credo* lui avait tourné la tête : *per eum qui venturus est judicare vivos est mortuos.* Comme le mot *eum* se prononçait alors *éon*, il crut que le symbole des apôtres annonçait sa venue et signifiait : *par Éon qui doit venir juger les vivants et les morts.* En conséquence il se proclama le Messie, et parcourut la Bretagne, la Saintonge et la Gascogne. Un fou trouve toujours un plus fou que lui, qui l'admire : il se fit bon nombre de partisans qu'il amena habiter la forêt de Paimpont. Comme il entrait dans sa doctrine beaucoup de magie et de sciences occultes, on appelait ses sectaires les *sorciers.* A la fin, ses déprédations sur les terres des nobles et de l'Église finirent par attirer l'attention. Le duc de Bretagne le fit arrêter en 1148, et il fut conduit à Reims, où le pape Eugène avait réuni un concile. Éon fut condamné comme hérésiarque, et mourut en prison.

" Enfin, me dit M. Barbier, le diable a été, pendant trois jours, recteur de Concoret." Et il me rapporta une légende des plus curieuses que je vous passerai, peut-être, quelque bon jour, à votre loisir. En fallait-il davantage pour mériter le nom de sorciers? les gens de l'île d'Orléans se le sont attiré à moins. Là, tout au plus, le diable s'est contenté de bâtir l'église de Saint-Laurent, et, encore, de force ; aussitôt qu'il a été débridé, s'est-il empressé de prendre la fuite. Jamais il n'a été curé.

Après les vêpres je me rendis à la mairie ; je me fis apporter les registres ; je cherchai en l'année 1651, dix ans après, dix ans avant, je ne trouvai rien. " Vous êtes sur une fausse piste, me disait le vicaire. Avant la révolution, Concoret et tout le territoire circonvoisin, par un caprice de délimitation, appartenaient au diocèse de Saint-Malo ; même les évêques de Saint-Malo avaient leur maison de campagne, à quatre lieues au sud d'ici, par delà la forêt de Paimpont. Chez M. Joanne, on n'a pas tenu compte de cette ancienne division." Je le crus ; d'autant plus que dans le registres je ne rencontrais rien qui approchât, de loin ou de près, de *Preaux*, et que ce nom n'existe pas actuellement dans la paroisse.

Cependant j'étais trop près de Pertuis, pour ne pas m'y rendre.

Le vicaire m'y conduisit, à pied, par une route de chèvre, à travers les haies vives et les champs de blé. Je trouvai un antique village, avec de longues maisons de pierre, vieilles comme la terre, bordé d'un côté par la grande forêt, de l'autre par de nombreux étangs. Dans le voisinage on voit les ruines du château de Comper, qui a joué un rôle dans la guerres de la Ligue.

D'où peut venir ce nom ? Pertuis, du latin *pertundere*, participe *pertusus*, signifie, dans son acception propre, trou vide, que l'on fait en forant ; c'est dans ce sens que le proverbe dit : " A tel pertuis telle cheville ;" La Fontaine : " Dans le pertuis mettant un long cornet ;" Régnier : " Moult a souris pauvre secours, qui n'a qu'un pertuis à refuge." En géographie, c'est un passage resserré entre une île et la terre ferme, ex. : le pertuis de Maumusson ; ou bien, comme dans le cas présent, un simple passage d'un lieu à un autre. Par ce mot, a-t-on voulu désigner le chemin étroit et difficile, par lequel on arrivait au château, entouré et protégé de petits lacs et de marécages ? Ou bien faut-il adopter l'interprétation qui a cours généralement dans le pays ? On l'appelle le *Pertuis du faut* ou *du faon*, parce que,dit-on, c'est la route par laquelle, autrefois, les biches et leurs faons sortaient de la forêt pour venir boire aux étangs.

J'allais me coucher, un peu désappointé, un peu désorienté dans mes recherches, lorsque M. Barbier me dit : " Il existe un second Pertuis dans Paimpont, et un troisième dans Sainte-Marie, paroisse récemment détachée de Bains ; ce dernier se trouvait, avant la révolution, dans le diocèse de Vannes. Ces localités sont sur votre chemin, si vous allez, par voiture, prendre les chars à Redon, qui se trouve à quatorze lieues d'ici."—" J'irai, répondis-je. Mon but, en venant en Bretagne, est surtout de voir le paysan chez lui ; je ne puis prendre de meilleur moyen que de traverser les campagnes en voiture, de descendre, ici et là, dans les hameaux, de m'asseoir sans façon à la table de famille, et de jaser à la bonne franquette entre deux vers de cidre. *In vino veritas :* dans ce laisser aller vous saisissez les mœurs et leurs nuances, vous prenez sur le vif les façons de faire, vous surprenez la population au naturel."

Lundi, 6 juillet.—Ce matin, à 6 heures, avec mon phaéton de l'avant-veille, en compagnie de M. Barbier, me rendant à Paimpont, je passai par le second Pertuis, un rocher couvert de bois, couronné d'un pauvre village, mais d'où la vue embrasse une plaine superbe et un fer à cheval de collines bleues. " Là, me disait mon obligeant compagnon, est le château où coula ses jours Toussaine de Volvire, morte en odeur de sainteté, dont la mémoire vit toujours dans ce pays ; là est *Néant*, où l'on voit son tombeau ; ce pertuis s'appelle *Néanty*, parce qu'il conduit à ce bourg de Néant. Ici, tout près, est le *Val-sans-retour*, si délicieux qu'une fois qu'on s'y arrête, on ne veut plus en retourner.

Chemin faisant, il me chanta une chanson que j'ai entendu répéter plus d'une fois en Bretagne, où la verve gauloise se mêle à la malice française, sans pitié aucune pour la simplicité bretonne.

C'était Anne de Bretaigne,
En sabots,
Revenant de son domaine,
En sabots,
Mirlitontaine,
Oh ! Oh !
En sabots.

Voilà qu'aux portes de Rennes
Sont trois bons vieux capitaines.

Ils lui donn'nt une verveine ;
Si ell' fleurit, tu s'ras reine.

Elle a fleuri, la verveine,
Anne de France fut reine.

Les Bretons sont dans la peine,
En sabots,
Ils ont perdu leur souv'raine
En sabots,
Mirlitontaine,
Oh ! Oh !
En sabots.

J'arrêtai à Paimpont pour jeter un coup d'œil sur les registres, à peu près certain de n'y rien découvrir ; mais je voulais en avoir le cœur net. Ce bourg est situé en pleine forêt, sur le bord d'un étang ; c'était, avant la révolution, un monastère d'abord de Bénédictins, puis de Génovéfains. La position est enchanteresse, vraiment c'est à donner envie de se faire moine. A mon retour, si vous le voulez, nous irons nous établir, loin du commerce des hommes et des chicanes de la politique, dans votre *canton de la Minerve*, sur les bords du lac *Désert* qui déroule sa belle nappe d'eau comme un miroir ovale, ou sur les bords du lac des *Longues-Pointes* qui étend comme des pattes d'araignée ses baies profondes entre des presqu'îles verdoyantes. Là, je méditerai, ou plutôt, je contemplerai la nature de la terre et des cieux, pendant que vous ferez les faits divers des environs, parlant perdrix et pigeon, vous faisant l'écho du chant des oiseaux sous la feuillée, du bruit des grands vents dans les sapins, du silence du soir sur la rive. Qu'en dites-vous ?

Phaéton, à 1 heure, me déposait à Guer, où une voiture publique, me prenant sur ses bancs déjà remplis et dans ses flancs trop étroits, me fit descendre à son tour, brisé et meurtri, après m'avoir promené à travers une belle campagne, vers 4 heures, à

Bains. Je pris une chambre, pour deux nuits, à l'unique hôtel du village. De suite, je me mis en rapport avec le curé, le vicaire et le secrétaire de la commune. Toucherais-je, par hasard, au terme de mes recherches ? Il existe, à Bains et dans les environs, des *Preaux*, des *Preau* et des *Priou* ; à la mairie, j'en rencontre un grand nombre dans les registres ; cependant je ne tombe pas sur l'acte de baptême après lequel je cours. Il peut très bien se trouver dans ces nombreuses pages que je n'ai pu déchiffrer, parce que l'encre en est trop effacée. Pourtant, il faut en finir. Supposons donc, pour le besoin de la cause, que c'est d'ici qu'est parti "Jean Preaux, fils de François Preaux et de Martine Fermière", et demain, allons à cinq milles plus loin voir son pertuis.

Mardi, 7 juillet.—Il est six heures. Le soleil matinal sourit aux champs de blé ployant sous le fardeau de leurs épis ; les oiseaux éparpillent dans les airs les notes de leurs joyeuses chansons. J'ai cherché une voiture, je suis heureux que la fenaison m'ait empêché d'en trouver une, je me vois forcé de faire le voyage, comme nous avions coutume de dire au collège, *pedibus cum jambis*. Nommez-moi dans le monde, un charme supérieur à celui de se promener à pied, lentement, sans être pressé, la tête libre de soucis, le cœur léger, par une journée d'été pas trop chaude, sur une belle route, entre deux rangées de maronniers, de hêtres ou de chênes, vous reposant de temps à autre sur le bord d'un ruisseau, dormant un somme sur l'herbe, lisant sa gazette au frais, profitant de toutes les rencontres que le hasard vous apporte, cheminant compère et compagnon avec des connaissances d'un quart d'heure, entrant dans les maisons pour prendre un verre de cidre, donnant des sous aux enfants qui vous prennent pour un milord, jasant avec le paysan qui vous ouvre naïvement sa pensée ou qui, sur ses gardes, se défie de vos questions, regardant, observant, philosophant, ou, ce qui est mieux, ne pensant à rien du tout ? Voilà quelle a été ma journée.

Tout près de la route, j'aperçus une bergère qui gardait ses trois vaches et leurs veaux, en filant sa quenouille. Filer de la quenouille, dans le siècle des rouets et des filatures mécaniques, tout comme au temps de sainte Clotilde et de Geneviève de Nanterre, c'est une merveille ! Je m'assis sur une roche pour jouir du spectacle ; et la bergère continuait tranquillement son travail, ne se doutant guère qu'elle était l'objet de mon admiration, avec son fuseau et sa bobine.

Après avoir marché environ quatre milles, j'arrivai à une colline, de figure ronde, un peu en forme de pain de sucre : c'est le mont Pertuis. Sur le plateau, s'étend à travers les grands arbres un village de 400 à 500 âmes, dont les divers groupes s'appellent : *le Pertuis, la Courbe, le Peu, la Ponnière*, et au milieu le *Bois Médian*. La colline, avec la partie de campagne qui l'entoure, s'ap-

pelle la *Frérie de Germillac*, comme du reste il y a encore dans la paroisse les Fréries de *l'Aumônerie*, d'*Épont* et d'*Hautreprint*. Le mont Pertuis mérite bien ce surnom printanier de Germillac ; car tout autour de vous, partout où votre œil se porte, vous voyez *germiner* l'herbe tendre, les prairies, les blés verts, les haies vives, les pommiers, les bois et les feuillages épais. J'allai demander aux allées sombres du *Bois Médian* un peu de repos et de *frigus opacum*, et je me disais : "Peut-être que, avant de partir pour le Canada, mon aïeul est venu se reposer une dernière fois sous cet ombrage, refoulant dans son cœur l'amertume du départ, dévorant les regrets des poignants adieux !" Mais comme je n'étais pas absolument certain du fait, je ne voulus pas m'engager trop loin sur cette voie, et je mis la bride à mes pensées, à mes sentiments et à mes émotions.

Je poussai jusqu'à Sainte-Marie, distance de neuf milles ; et il était six heures du soir, lorsque je rentrai à mon hôtel, ayant fait six lieues à pied, fatigué, mais content de ma course ; dans cette seule journée, j'étais descendu plus avant dans le cœur et la connaissance de la vraie France, que pendant un séjour d'un mois à Paris. " Alors, me direz-vous, qu'avez-vous découvert ?"—Je vous conterai cela plus tard. Ces études de mœurs sont susceptibles de s'agrandir et de se compléter chaque jour ; pour être vrai et définitif, on ne doit tirer au clair ses impressions qu'à la fin du voyage. Voilà pourquoi vous me trouvez, malgré mes pages à n'en plus finir, si sobre d'appréciations générales.

Mercredi, 8 juillet.—Deux messieurs, dans le voisinage, portent le nom de Preaux. L'un demeure à Bains même ; il est journalier de son métier. L'autre, qui signe avec la particule noble, a son château à Saint-Sixte, près La Gacilly, c'est le comte de Preaulx.

J'allai d'abord chez le journalier. Il ne fut ni fâché ni flatté de ma visite, me recevant sans se déranger de sa table, continuant sans façon à manger son morceau de lard froid sur sa galette de sarrasin, et s'inquiétant de toute autre chose que de notre parenté.

" Je suis, lui dis-je, probablement, un de vos petits parents d'Amérique ?—Ah ! ah !... le blé est-il beau vers chez vous ?—Je ne sais trop, il n'était pas encore semé quand je suis parti. Mais il y a bien longtemps que mon grand-père a quitté la France, il y a deux cents ans.—Ah ! ah !... Eh bien ! ici nous n'avons plus de belles récoltes, depuis que l'empereur a quitté. — Vraiment ! Dites-moi, votre famille a-t-elle toujours demeuré à Bains ?—Je ne sais pas, je ne m'occupe point de ces choses-là... On dit qu'après les élections les taxes vont encore augmenter, c'est décourageant." Je sortis, débarrassant ce cousin de ma présence. Il peut être un fort honnête homme, bon travailleur, bon citoyen, bon époux, bon père de famille, mais, à coup sûr, il n'a pas un grain de poésie dans la tête.

Je voulus voir si le comte serait plus ému de notre affinité à la mode de Bretagne. A 10 heures, je montais dans la voiture publique, et, retournant trois lieues sur mes pas, je prenais la route de *La Gacilly*, petite ville à deux milles de laquelle se trouve le château de M. de Preaulx. On devrait dire *La Gracilly*, car rien de plus gracieux que les environs, une gracieuseté de collines cultivées, de coteaux verdoyants et de vallons ombreux, où serpente, en détours paresseux, une petite rivière qui mire dans le cristal de ses eaux les grâces de ses rivages.

Sur mes deux pieds marchant, après une demi-heure de chemin, je m'enfonçai dans une longue et sombre avenue, sous une voûte de tilleuls, de hêtres et de noyers ; je débouchai sur une prairie qui étendait sa pelouse jusqu'à un contour de la rivière ; devant moi s'élevait le moulin banal avec ses grands bras, et sur la droite se dressait sévère le castel entouré de ses murailles antiques. Je me dirigeai vers la porte principale ; une vieille servante, à l'air respectable et un peu revêche, d'un pas pesant vint à ma rencontre ; elle me dit : " Qu'est-ce que veut monsieur ?—Je désire voir M. le comte de Preaulx.—Il est absent.—Pour longtemps ?—Oui.—Madame de Preaulx est-elle visible ?—Cette pauvre madame de Preaulx, on n'en parle plus, le bon Dieu l'a rappelée à lui.—M. de Preaulx a un fils ?—Oui, mais il est à l'armée, en garnison.—Il a une fille.—Oui, mais elle est partie ce matin pour Redon, avec son mari. Elle ne reviendra pas avant demain. —Alors, madame, bonjour.—Mais qu'est-ce que je dirai à M. le comte ?—Tout ce qu'il vous plaira.—Quel est votre nom ?—C'est un secret !—D'où venez-vous ?—D'Amérique. Et M. de Preaulx, lui, est-il originaire de ce pays ?—Non, il est du Berry ; cependant il n'est pas Berrichois, mais Solognois.—Vous me paraissez bien le connaître ?—Si je le connais ! j'étais au service de sa dame, avant qu'il ne la mariât ; et ils ont un fils assez âgé pour être officier. Ah ! cette chère dame ! que Dieu ait pitié de son âme !" Sur ce, je saluai et me retirai. Le malheur m'en voulait ; et, comme le bonhomme La Fontaine, je m'en revins à La Gacilly, *gros Jean comme devant*.

Arrivé à ma valise, je cherchai le mot *Sologne*. " Plateau aride, marécageux et insalubre, situé entre Orléans et Bourges." C'était loin de Vannes. Je dus renoncer, si jamais j'en avais eu, à mes espérances de noblesse. Vraisemblablement il ne coule dans nos veines qu'un sang roturier. Il ne me sera jamais dit, comme à un de mes amis, lorsque, au collège, il s'avisa de signer un thème consu de fautes, avec un grand *De* devant son nom : " De L.... es-tu noble ? Eh bien, viens ici baiser la terre, et traîner ton écusson dans la poussière."

Comme je me mets à table pour dîner, il arrive une noce. Les toilettes sont propres, mais on ne peut plus simples ; la mariée ne diffère de ses campagnes qu'en ce que le fond de sa coiffe porte

une couronne de fleurs échafaudée sur un fil de fer, en ce que son tablier est couleur d'arc-en-ciel et que sa collerette a les nuances changeantes et diaphanes de l'aurore boréale. Le parti est accompagné d'un grand violon, dont la crosse est ornée d'un long pompon de rubans aux diverses couleurs. Sans dire ni un ni deux, Orphée commence à jouer et toute la noce danse, non pas dans le salon, mais devant la porte de l'hôtel, sur la place publique ; en un clin d'œil les gens des maisons voisines se rassemblent et font cercle. La servante qui me passe les plats, m'oublie, les pieds lui en brûlent, elle est tout attention et tout yeux pour la danse ; un cavalier lui offre le bras, la voilà à sauter avec les autres. Il fait chaud, le soleil darde d'aplomb ses rayons sur les pierres du pavé, les sueurs ruissellent ; n'importe, "jouez hautbois, résonnez musettes," et danse toujours. De temps en temps, l'hôtelier passe des rafraîchissements ; on boit à longs traits, on s'essuie la figure, puis on reprend à ginguer. Il y a jusqu'à douze couples qui gambadent à la fois ; cela me fait l'effet d'un jeu de marionnettes, que le prestidigitateur met en mouvement par un fil secret. Il est évident que ces danseurs n'en sont pas à leur coup d'essai : la cadence est parfaite, ils battent le pavé en mesure, légers comme des chevreaux.

La danse finie, les invités s'assoient autour d'une table, sans nappe, sans couverts ; on apporte une dizaine de bouteilles de bière et de cidre, et le chant commence. Je saisis ce refrain :

Mon père me marie
A un faiseur de brosses,
Le lend'main de mes noces
J'en étais bien marrie.

Une chanson n'attendait pas l'autre. Le marié chanta :

L'autre jour aux noces
De maître Laurent,
J'avions du pain d'orge,
De gross' paill' dedans.

REFRAIN.

Mais j'dansîm's, dansîm's,
Mais j'dansîm's pourtant.

J'avions de l'eau pure
Au lieu de vin blanc.

Au dessert, des prunes
Vertes sous la dent.

Une vielle enrouée
Pour tout instrument.

Je battions la m'sure
Comm' des ours dansants.

J'avions pour danseuses
Des vieill's de cent ans.

Mais j'dansîm's, dansîm's,
Mais j'dansîm's pourtant.

De toutes ces chansons, ce fut la mariée qui eut la plus heureuse :

Partons, partons, ma mère ;
Allons chez le notaire.
Car c'est enfin demain
Que j'épouse Robin.
Maman, maman, je veux Robin.

Robin a une poule
Qui depuis sept ans couve ;
Ell' n'a fait qu'un poussin.
Maman, je n'en veux point.
Maman, maman, je n'en veux point.

Robin a une vache
Qui danse sur la place
Au son du tambourin.
Maman, je veux Robin.
Maman, maman, je veux Robin.

Robin a des sabots
Qui sont vilains et gros,
Percés dessous, dessus.
Maman, je n'en veux plus,
Maman, maman, je n'en veux plus.

Au bas de sa jaquette
Sont pendues des sonnettes
Qui font toujours din din.
Maman, je veux Robin,
Maman, maman, je veux Robin.

A 2 heures, la voiture publique me reprend et m'emporte vers Redon, où je dois monter dans les chars à 3½ heures. A 6 heures, je descends à Nantes, à l'hôtel de Bretagne.

Ici se terminent mes recherches généalogiques. Si mon aïeul n'est pas satisfait des cinq jours et des vingt-cinq piastres que j'ai dépensés à courir après son ombre fugitive, il est bien exigeant. Il est vrai que je n'ai pas réussi, comme le pieux Énée pour son père Anchise, à la rencontrer au fond d'une vallée verdoyante : *At pater Anchises penitus convalle virenti*. Mais aussi, comme le héros troyen, n'avais-je pas, pour passer le Styx et pénétrer le secret des enfers, la Sybille de Cumes et le rameau

d'or. Dans tous les cas, j'ai vu mieux que " les ombres muettes, le chaos, Phlégéton, la nuit profonde et les lieux silencieux de l'empire des morts," *umbræque silentes, et chaos, et Phlegeton, loca nocte silentia late.*" J'ai vu chez lui, avec ses mœurs patriarcales, ses coutumes variées, son énergie indomptable, sa foi vive, son patriotisme ardent, la crème du paysan français, le Breton bretonnant. (1)

XXIX

DE NANTES A ORLEANS PAR ANGERS ET TOURS.

Le 14 juillet.—Nantes.—La place Graslin.—Le Cours Cambronne.—Le muséum d'histoire naturelle.—La cathédrale.—Le château.—Souvenirs d'enfance.—Dans les prisons de Nantes.—Commentaire sur une chanson.—Objection et réponse.—Idylle digne de Théocrite.—Aux calendes grecques.—L'Anjou.—Le bon pasteur d'Angers.— Mort de Mgr Bourget.—Ses funérailles.—L'hôtel du Cheval-Blanc.— Pégase refuse de trotter.—Sur les boulevards d'Angers.—Climat tempéré de la Bretagne.—La belle Touraine.—Saumur.—Tours.—La patrie du beau parler.—Le séjour des anciens rois de France.—La prononciation canadienne.—La ville de la Pucelle.

Orléans, 14 juillet 1885.

Monsieur le Directeur,

Je viens de passer les troupes en revue. Du haut de mon balcon, les bras croisés, j'ai vu défiler devant moi le général, *je ne sais pas qui*, son état-major, les officiers à cheval, le sabre au poing, mille hommes la baïonnette au bout du fusil, soixante-quinze musiciens sonnant de la trompette et battant le tambour ; car, voyez-vous, c'est aujourd'hui l'anniversaire de la prise de la Bastille, c'est la fête nationale, ou plutôt, c'est la fête patronale de la République. Le patriotisme tricolore flotte à toutes les fenêtres,

---

(1) De retour au Canada, je visitai moi-même les registres de Notre-Dame de Québec. Or, dans l'acte de mariage de Jean Preaux, dont l'écriture est joliment effacée, ce n'est pas *Pertuis* qu'il faut lire, mais probablement *Vortou* ou *Vertou*. En effet, il existe en Bretagne, à deux lieues de Nantes, une petite ville du nom de Vertou. A revoir, au prochain voyage d'Europe. Pour aujourd'hui, point de départ faux, résultat nul. *Pro puncto uno perdidit Martinus asellum.*

et on est à garnir, pour l'illumination de ce soir, tous les arbres de la place de guirlandes de lampions. Pourquoi n'avoir pas choisi pour point de ralliement "le serment du jeu de paume" ou le jour de "la proclamation de la république ?" Cela aurait eu une apparence de sens commun. Mais qu'est-ce qu'a à faire, dans la vie et les gloires d'une nation, le siège d'une prison ? Ah ! je comprends. Pour les faubourgs de Paris qui ont posé cette enseigne sur la porte de la république française, il faut un petit air de barricades, une petite senteur d'émeute.

Jeudi, 9 *juillet*—Nantes, la capitale des anciens *Namnètes*, est une ville de 125,000 habitants, bien bâtie, commerçante, pleine d'activité ; nulle part ai-je rencontré autant de vie et de mouvement en Bretagne. Je visitai :

La place *Graslin*, qui est comme le centre de la ville ;

Le *Cours Cambronne*, promenade décorée d'une statue de ce célèbre général qui dit à Waterloo : " Le garde meurt et ne se rend pas ! "

Le *muséum d'histoire naturelle* et le *musée de peinture*, qui renferme plus de 1,000 tableaux.

Le *Jardin des Plantes*, avec ses lacs, ses cascades, ses rochers et ses grottes.

La *cathédrale*, qui renferme, d'un côté du chœur, le tombeau de François II, duc de Bretagne, et de sa femme Marguerite de Foix, cénotaphe en marbre noir et blanc, ouvrage très riche, monument élevé par la piété de leur fille Anne de Bretagne ; et de l'autre côté, le tombeau de Lamoricière, originaire de Nantes. Le général y est représenté par une statue en marbre blanc, couchée sous un baldaquin, gardée par l'Histoire, la Charité, le Courage et la Foi, qui se tiennent debout aux quatre angles de ce chef-d'œuvre, dû au ciseau de *Paul Dubois*.

Mais ce que je visitai avec plus de soin et d'intérêt, c'est le château avec ses six tours circulaires, ses murs épais de vingt-un pieds, ses larges fossés que remplissaient autrefois les eaux de la Loire, sa chapelle où fut célébré le mariage d'Anne de Bretagne avec Louis XII, père du peuple, et son donjon où furent renfermés tant de prisonniers célèbres, entre autres le *maréchal de Retz*, monstre de cruauté, qui a servi de type au Barbe-Bleu de nos vieux contes populaires, le *cardinal de Retz*, *Fouquet*, que madame de Sévigné eut le noble courage d'y venir visiter, et, dans ces derniers temps, la *duchesse de Berry*, mère du comte de Chambord. Voulez-vous savoir pouquoi je m'arrêtais avec tant de complaisance dans ce *vieil-castel ?* Voici.

Il a, depuis ce temps-là, neigé sur nos têtes plus de trente hivers, alors que j'étais un petit garçon de six à sept ans, quand, après la journée faite (à laquelle je n'avais pris d'autre part que de porter la collation aux travailleurs), je descendais du champ à cheval, je me rappelle que mon beau-père, jamais abattu

par les fatigues, homme d'une inaltérable bonne humeur, avait coutume de chanter toujours une même chanson, qui commençait par ces mots :

Dans les prisons de Nantes,
Y a-t-un prisonnier,
Gai, faluron, falurette,
Y a-t-un prisonnier,
Gai, faluron, dondai.

C'est ce souvenir, embaumé des soirs d'été, des jouissances tranquilles et des parfums de mon enfance, qui me retenait dans ces sévères donjons. Alors j'ignorais ce qu'étaient *Nantes* et la *Loire ;* je fus bien surpris, plus tard, d'apprendre, aux leçons de géographie, que ces noms existaient ailleurs que dans la chanson. Donc, au cours de ce petit poème populaire, il est dit :

" Dans les prisons de Nantes, il y a un prisonnier, que personne ne va voir, excepté la fille du geôlier ; elle lui porte à manger et à boire, et aussi des chemises blanches quand il a besoin de changer. Un jour il lui demande : qu'est-ce que l'on dit de moi ? Elle lui répond : on dit, dans la ville, que vous mourrez demain. Puisque, dit-il, je dois mourir demain, veuillez me détacher les pieds. La fille, encore jeunette, lui détache les pieds et les mains. Le galant, qui était fort alerte, se jeta à la Loire. De la première plonge, il va au fond de la rivière ; de la seconde, il la traverse. Quand il fut sur la côte, il se met a chanter : Que Dieu bénisse les filles, et surtout la fille du geôlier. Si jamais je retourne à Nantes, je veux la marier."

C'est digne d'Homère pour la simplicité du récit, pour la naïveté du sentiment, pour la vérité des couleurs locales, enfin pour la poésie. Nous voyons sur la scène deux personnages : un homme triste, rêveur, il est dans la plus sévère des prisons, personne ne vient le voir ; puis une jeune fille douce, bonne ; elle lui porte à boire et à manger, c'est son devoir ; mais quant aux chemises blanches, n'est-ce pas un effet de son bon cœur ? On sent que dans leurs rapports journaliers, il s'est établi une certaine intimité, une certaine confiance. Quand on est jeune, qu'on a l'âme pure, qu'on n'a pas été flétri par les malices et les trahisons de la vie, n'est-on pas naturellement porté à s'apitoyer sur les malheureux ? Ce prisonnier, comme de raison, est inquiet, il prend des informations sur son sort. La jeunesse est franche, elle ne sait pas déguiser sa pensée. La jeune fille lui dit sans ambages toute la vérité, quelque dure qu'elle soit : *demain, vous mourrez.* Cependant, elle n'est pas tout à fait sûre, elle ne le désire pas, c'est le bruit qui court dans la ville, et, en jasant avec sa mère, elle a dû apprendre les *bruits qui courent.* Le malheur rend industrieux, la nécessité est *la mère de l'industrie ;* le prisonnier se contente de dire avec un soupir : "Puisque demain je meurs, ah ! déliez-moi les

pieds.'" Le bon cœur de la fillette est touché ; en effet, quand on n'a plus qu'une journée à vivre, il est bien juste que l'on goûte un peu de liberté ; elle ne soupçonne aucun artifice ; le poète a soin de nous dire, avec une bonhomie digne de La Fontaine, qu'elle est encore *jeunette*. Mot non moins naïf, c'est que le *galant est fort alerte*, et il le prouve bien. Il lui suffit de deux plonges pour aller au fond de la Loire et la traverser. Voilà le grand, l'héroïque, le merveilleux ; et il en faut dans toute poésie. Tantôt le prisonnier était triste, maintenant il est joyeux et debout, sur la côte ; en faisant ses adieux à la prison, il témoigne de sa joie par son chant.

Ici, du moins, me direz-vous, le poète est pris en flagrant délit d'inexactitude. Son héros ne devrait pas s'amuser à chanter dans les rues de la ville, au grand danger d'être repris.

Pas du tout. Trois ou quatre siècles passés, le château devait se trouver en face d'une prairie basse et marécageuse ; car la ville qui s'est tant agrandie depuis, ne s'étend guère même aujourd'hui sur la rive gauche de la Loire. Mon poète, sans y penser, par la fidélité de sa muse, a donné la date de son existence. Enfin, pour bouquet spirituel, notre *galant*, et tout Français l'est un peu, obéissait à son caractère et à la circonstance en chantant les louanges du beau sexe ; et cette aventure romanesque se termine, comme tout roman, par la perspective d'un mariage.

Au risque de me faire traiter de barbare, je me rangerai de l'avis de Molière, qui préférait, au sonnet du bel esprit dans le *Misanthrope*, le verset : "Si le roi Henri voulait me donner Paris, sa belle ville," et je soutiens que cette chanson, pour la fine fleur de son naturel, vaut mieux qu'une églogue de Virgile, et qu'elle égale une idylle de Théocrite.

Sur cette chanson bretonne, je quitte la Bretagne, remettant à plus tard, peut-être aux calendes grecques, mes considérations sur les mœurs et coutumes du pays. Passons plus loin, et plus rapidement ; nous avons pris trois grandes semaines pour visiter la province de l'ouest, il ne nous reste plus qu'une petite semaine pour visiter trois provinces du centre, l'Anjou, la Touraine et l'Orléanais.

Parmi ceux qui ont traduit César, qui ne se rappelle les braves *Andegavi*, et la courageuse résistance que fit leur chef *Damnacus?* Un des comtes angevins, Robert le Fort, fut la tige des Capétiens ; Foulques d'Anjou devint roi de Jérusalem ; de cette famille sortit la trop fameuse Éléonore, qui épousa Plantagenet, et fut la pomme de discorde entre la France et l'Angleterre. Les Angevins firent la conquête du royaume des Deux-Siciles, où leurs principaux chefs laissèrent la vie au massacre des *Vêpres siciliennes ;* Louis XI réunit l'Anjou à la couronne de France, et, depuis lors, ce duché ne fut plus qu'un titre d'apanage réservé aux fils

puînés des rois très chrétiens. Son dernier comte avait été le *bon roi René*, qui a laissé un si beau souvenir dans l'histoire angevine, et dont on voit à l'extrémité du " boulevard du roi René " la statue en bronze, entourée de douze statuettes, représentant Damnacus, Roland, et les principaux personnages de la maison d'Anjou, tels que Robert le Fort, Foulques Nerra, Foulques V, Henri II Plantagenet, Marguerite, reine d'Angleterre.

Parti de Nantes à midi et demi, à trois heures j'étais à Angers. Mgr Freppel est retenu à Paris, par ses devoirs de député. J'allai voir M. le grand vicaire, qui connaît bien Montréal, et qui me parla de ses compatriotes M. Rousselot et M. Rousseau, ainsi que des Pères Trappistes de Belle-Fontaine, établis au lac des Deux-Montagnes. De là, j'allai faire visite au vaste établissement des Sœurs du Bon-Pasteur, la maison mère de plus de cent monastères, établis dans presque toutes les parties du monde : la France, l'Italie, l'Autriche, la Prusse, la Belgique, l'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande, la Bavière, l'île de Corse, l'île de Malte, la Hollande, l'Egypte, l'île de Ceylan, l'Algérie, les Etats-Unis, le Chili, la république de l'Equateur, l'Uraguay, l'île de Cuba, la Suisse, l'Indo-Chine et l'Australie. Je n'ai pas besoin de vous nommer leurs quatre maisons du Canada ; vous connaissez comme moi ce zèle infatigable qui recueille au monastère de la rue Sherbrooke l'enfance sans mère, la malice précoce pour la convertir, et les existences fanées qui veulent, à l'exemple de Madeleine, retrouver la vigueur de leur vertu et le trésor perdu de leur virginité ; cette éducation forte et simple que l'on distribue aux pensionnats de St-Hubert, et de St-Louis de Gonzague à Montréal ; ce dévouement admirable, qui se dépense chaque jour, sans jamais s'épuiser, à l'œuvre difficile, quelquefois ingrate, toujours éminemment salutaire, du relèvement de la femme coupable, que la société pour un temps a rejetée de son sein, à l'asile de Sainte-Darie, rue Fullum.

J'appris, chez ces bonnes Sœurs, une bien triste nouvelle, la mort de Mgr Bourget. Elles me passèrent toute une liasse de journaux, où étaient racontés les détails de son décès et de ses funérailles. Je n'eus pas le courage de visiter la ville ce soir-là, ni même de souper. Je m'enfermai sous clef, dans ma chambre, profondément impressionné ; la vie me paraissait sombre, remplie de bagatelles et d'inutilités ; heureux encore celui qui l'a passée comme ce fidèle serviteur, il n'a pas à trembler lorsque l'heure de rendre ses comptes au Père de famille est arrivée. *Euge, serve bone, intra in gaudium Domini tui !* Je lisais, en pleurant, les derniers moments, les dernières paroles de ce père qui a tant aimé ses diocésains, et que ses diocésains ont tant aimé ; je parcourais, avec un charme plein d'amertume, ces différentes biographies des journaux qui ne m'apprenaient rien du tout, mais qui faisaient passer devant ma mémoire un défilé d'œuvres si nombreuses, qu'on s'étonne qu'elles aient trouvé place dans une seule vie.

Le peuple, après tout, connaît bien ses vrais amis. J'étais à Paris, lors des funérailles de Victor Hugo ; la foule s'y pressait, curieuse, rieuse, comme à un spectacle. Que les funérailles du grand évêque canadien ont été plus graves, plus solennelles, plus sublimes ! Elles sont nées, non d'une ordonnance du pouvoir, mais de la douleur publique, mais du deuil des cœurs. Qu'il est attendrissant, surtout quand on est si loin, de voir défiler, attristé, ce cortège de toutes les classes de la société, de toutes les protestations d'amour filial, de toutes les admirations, de toutes les reconnaissances. M. Collin m'enlevait, tout comme ses auditeurs de Notre-Dame : ce discours, où brillent avec tant d'éclat la charité, l'humilité et la plus franche impartialité, est non seulement d'un grand orateur, mais d'un saint. Sous les paroles si chaudes de *pectus* et de vérité, prononcées par Mgr l'archevêque de St-Boniface, je sentais, comme ceux qui étaient assis dans la chapelle de l'évêché, l'émotion me serrer le cœur, l'enthousiasme me monter au cerveau, les larmes me tomber des yeux. Je dus marcher longtemps dans ma chambre, pour secouer un peu de mes nerfs ces impressions qui les fatiguaient ; je dormis tard. Dors, o père de ton peuple, modèle de ton clergé, ange de ton église, évêque de la charité, du zèle et de la piété, dors sous les piliers de cette cathédrale dont tu as jeté les bases pendant ta vie, et que, après ta mort, tu couronneras de ses dômes et de ses coupoles. Ton nom vivra, dans les dyptiques de l'Église canadienne, à côté des Laval et des Plessis.

Vendredi, 10 juillet.—Je suis descendu à " l'hôtel du Cheval-Blanc," parce que, dans la paroisse où j'ai été élevé, il y a un rapide qu'on appelle " cheval blanc ;" parce que, quand j'étais au Manitoba, j'ai souvent logé au presbytère de M. Kavanagh, curé de " la Prairie du Cheval-Blanc ;" enfin parce que cet hôtel est à proximité de la cathédrale. Il n'en faut pas davantage pour déterminer un acte humain.

Je quittai le Cheval-Blanc de grand matin, n'ayant pu presque dormir, pour courir la ville, visitant successivement la " cathédrale," où l'on voit une chaire qui renferme tout un monde de figures sculptées avec le plus grand art ; les églises de Saint-Laud, Saint-Serge, Saint-Joseph et la Trinité ; le musée de sculpture, de peinture et d'histoire naturelle ; et le " château," castel pentagone, bâti sur un rocher, un des plus imposants qu'on puisse voir. Je viens de résumer ma journée en dix lignes ; elle a été pourtant une des mieux remplies de mon voyage, si labourieuse que, en face d'un récit détaillé, la plume me tombe des mains, de fatigue. Il ne faut jamais forcer Phébus, ni Pégase pour le faire trotter malgré lui. C'est pourquoi je n'en écris pas plus long. Bonsoir.

Samedi, 11 juillet.—Soleil torride, atmosphère énervante, température étouffante. J'ai passé mon avant-midi à faire le tour de

la ville, sur ces beaux boulevards bien ombragés qui ont remplacé les vieux remparts, m'arrêtant à tous les cinq arpents pour continuer ma lecture, ou pour lier conversation avec une connaissance accidentelle.

C'est la seule journée vraiment chaude que j'aie rencontrée depuis que j'ai quitté Paris. La Bretagne jouit d'un climat excessivement tempéré, été comme hiver. Le sol n'y a pas une grande altitude, et de trois côtés il est baigné par l'Atlantique. On sait que moins une contrée est élevée, moins il y fait froid, et aussi moins brusques et considérables y sont les changements atmosphériques. En sus, le voisinage de la mer modère et égalise la température, en amoindrit les excès, rend l'hiver plus doux, l'été plus frais. Ainsi les Bretons grelottent moins que nous en janvier, et suent moins en juillet.

A 5 heures, les chars m'emportent, en amont, dans la vallée de la Loire. Riches cultures, vergers aux fruits renommés ; vigueur de végétation favorisée par la douceur humide d'un climat exceptionnel ; collines escarpées où se plaît déjà la vigne ; imposants vignobles, peignés, ratissés, soignés avec sollicitude ; pampres regorgeant de sève, buvant les rayonnements du soleil ; grappes naissantes ; rochers aux découpures bizarres, encadrant les maisons enfouies sous des bouquets de verdure ; gares coquettement nichées dans le caprice d'un vallon ; longues allées de marronniers et de tilleuls, conduisant à des sites ravissants ; vieilles résidences royales ou princières, jolies villas, villages épars dans les champs ou groupés sur les pentes de coteaux, charme des souvenirs ; grandeur des horizons dans une contrée ombragée, moins boisée cependant, et encore mieux cultivée que la Bretagne : telle m'apparaît la *belle Touraine.*

En passant je salue *Saumur* qui produit un vin mousseux, lequel ne rougit pas devant le champagne ; et *Cinq-Mars*, où l'on voit les ruines du château du marquis de Cinq-Mars, qui fut décapité avec son ami de Thou, pour avoir conspiré contre le pouvoir naissant de Richelieu. J'entrai à *Tours* à la clarté des étoiles et des réverbères.

Dimanche, 12 juillet.—Tours, l'ancienne ville des *Turones*, a aujourd'hui une population de 53,000 habitants. Elle est bien bâtie, percée de belles rues, agrémentée de jolies places publiques : nombre d'étrangers y séjournent volontiers. J'y visitai les églises et le musée. Henri IV disait de la façade de sa cathédrale que "c'était un bijou auquel il ne manquait qu'un écrin." Mais je passai la plus grande partie de mon temps dans la chapelle de Saint-Martin, dans l'enfoncement souterrain qui renferme son tombeau, ayant avec moi sa vie écrite par M. l'abbé Dupuy. Mon après-midi et ma soirée ont été embaumés des parfums d'humilité et de charité qui s'exhalent des paroles et des actions du grand évêque de Tours ; il semble que, sur les lieux mêmes qu'ils ont

sanctifiés de leur présence, on comprenne mieux les saints, on touche de plus près leurs pensées, on descende plus avant dans le mobile de leurs actes. Jamais je n'ai été frappé plus fortement de l'héroïsme du " *non recuso laborem*."

Pour le troupeau qu'à jamais j'abandonne,
S'il faut pourtant différer mon trépas,
Près de saisir la céleste couronne,
J'accepte de nouveaux combats.

Lundi, 13 *juillet*.—Je ne voulais pas partir de Tours, sans aller voir les ateliers des MM. Mame, qui envoient à nos écoles tant de beaux livres de récompense. Jamais consul romain montant en triomple au Capitole, jamais jockey remportant la victoire aux courses de Longchamps, ont-ils été plus fiers que cet élève de méthode qui monte les gradins du théâtre, portant sur son bras un prix de version grecque? Déjà, il se croit un Démosthène. Le cœur gonfle d'orgueil au père et à la mère, qui voient leur enfant couronné. Et dire que la couverture brillante, que la tranche dorée, que les gravures en taille-douce, sorties de la librairie Mame, entrent pour une si large part dans ce bonheur. Ici, MM. Mame font d'autres heureux : leurs boutiques donnent de l'ouvrage à sept cents ouvriers, du pain à trois mille bouches. Ce sont des hommes d'affaires, et, encore plus peut-être, des philanthropes chrétiens.

La Touraine passe pour la patrie et le sanctuaire du beau langage; ici, pas d'accent, pas de grasseyement, pas d'*r* roulant, pas d'*u* tonnant, ni d'*e muet* sonore. Pourquoi toutes les classes de la société y parlent-elles plus purement qu'ailleurs? c'est peut-être de ce beau pays que la langue française a pris son origine pour s'étendre ensuite ailleurs avec la puissance de la maison royale. Les Capétiens, avant d'être comtes de Paris et rois de France, étaient comtes de Tours.

Dans tous les cas, à l'époque de la formation de la langue avec son allure actuelle, les rois semblaient aimer le séjour de la Touraine, attirés tant par les nécessités de la guerre avec leurs voisins que par le goût des plaisirs ou de la retraite. Louis VIII en 1223, et Philippe le Hardi en 1264, avaient rassemblé leurs armées à Tours; en 1226 Louis IX y était avec Blanche de Castille; en 1308, Philippe le Bel y fait condamner les Templiers; Charles VI et Isabeau y sont successivement relégués; Charles VII partage sa vie entre les résidences royales de Tours, de Loches et de Chinon; Louis XI fait en quelque sorte de son château du Plessis, à Tours, la capitale de son royaume; Charles VIII aime à habiter Amboise, où il est né; Louis XII tient, au château du Plessis, les États généraux qui le proclament le *Père du peuple*; François Ier reçoit à Amboise la visite de Charles-Quint.

Nécessairement, le voisinage de la cour déteignait les tons et les nuances du beau parler sur toutes les couches de la population.

Or, il se trouve que les Tourangeaux parlent comme les Canadiens, ou les Canadiens comme les Tourangeaux. Je me suis fâché, aujourd'hui, tout seul, de m'être laissé dire autrefois, que nous ne parlions pas bien le français. Il y a de quoi s'arracher les cheveux, quand certains Anglais qui, n'ayant appris que dans les livres la langue de Racine, et ne pouvant nous comprendre dans la conversation par manque de pratique, viennent nous dire ! "Moa ne pas les entendre, c'est les Canaguennes parler une espèce de "patoa." Sans doute, notre prononciation a bien quelques reproches à se faire vis-à-vis l'accentuation, la lettre *a* et la diphtongue *oi : omnis homo mendax.* Mais il n'en reste pas moins vrai que, quant au fond, elle est de la note la plus juste, de la formule la plus correcte, du timbre le plus pur, et de l'aloi le plus franc.

Parti de Tours à 4 heures, je suis arrivé à 8 heures dans cette ville de Dunois, de La Hire, de Xaintrailles et, avant tout, de la *Pucelle* "qui, au milieu des cruels méchefs de la France, s'en vint chevauchant au milieu des hommes d'armes pour mener sacrer à Rheims son noble et gentil Prince." Saint Aignan, au quatrième siècle, préserva sa ville épiscopale, *Aurelianum* (Orléans), des fureurs d'Attila, le fléau de Dieu. "Descendons, pensai-je, à l'*Hôtel de Saint-Aignan ;* cela nous portera bonheur, il nous protégera contre les dangers et les fléaux si nombreux du voyage."
—Ainsi soit-il.

XXX

D'ORLEANS A LIVERPOOL PAR ANVERS.

Retour à Paris.—Un voyage spécial au Canada.—Circulaire de M. Casimir-Périer. — Un grand moyen de propagande. — Une dernière visite aux amis. — Ste-Geneviève de Montréal. — Nanterre. — La Rosière.—L'abbé Delaumosne.—L'église de Nanterre.—Sainte Geneviève rend la vue à sa mère.—Le puits miraculeux.—L'oratoire de Ste-Geneviève.—Adieux à M. Labelle.— De Paris à Bruxelles.—Geneviève de Brabant.—Le Juif-errant.—La capitale de la Belgique.—Anvers.—L'exposition.—Le Manitoba.—Le Canada.—Notre fort et notre faible.—Chou pour chou.—Sur la Manche.—A travers la campagne d'Angleterre.—Londres.—Liverpool.—Le soir d'un beau voyage.

Liverpool, 22 juillet 1885.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Je suis rentré à Paris, de retour de la Bretagne, mercredi, le 15 du courant, après un mois d'absence.

J'ai trouvé M. Labelle dans l'ouvrage, les occupations, les embarras et les visites par-dessus la tête. " La Compagnie Canadienne-française de navigation à vapeur, " dont M. Ficquet est l'agent général, organise un voyage spécial au Canada ; et on a demandé à M. Labelle le secours de ses conseils et de ses directions. Même je ne suis pas loin de croire qu'il n'est pas étranger à l'idée originaire de ce voyage, et il pourrait bien se faire qu'il fût visé par cette phrase de M. Ficquet : " Pour répondre au désir qui lui en a été manifesté." Dans tous les cas, il est certain que le travail qu'il fait depuis le printemps sur l'opinion française, ne sera pas indifférent au succès de cette entreprise. Un de mes amis me disait ces jours derniers : " Il est temps que votre curé s'en aille. S'il restait ici un an, il finirait par bouleverser la France."

Tous les grands journaux de Paris parlent de cette excursion transatlantique et, à cette occasion, publient à qui mieux mieux des tirades élogieuses sur le Canada. " Certaines causes, me dit-on, paieraient bien cher la réclame qu'on vous fait pour rien." Ce qui étonne plus d'un, c'est que le président du " Syndicat maritime et fluvial de France," M. Paul Casimir-Périer, homme d'importance qu'on ne remue pas facilement, prête son concours

entier et chaleureux au projet. Dans une circulaire qu'il adresse à toutes les succursales de sa société, il s'exprime en ces termes : " Dans le rapprochement qui va se produire entre la France et le Canada, rapprochement dont tout l'honneur d'initiative revient aux Canadiens dans le cas présent, il nous a semblé que les représentants de notre activité nationale ne pouvaient se dispenser de s'associer à cette manifestation ; notre syndicat a, en conséquence, décidé de provoquer la formation d'une délégation qui réunirait les divers éléments du monde économique maritime, littéraire, artistique, industriel et commercial de France, à l'effet de prendre part à ce voyage qui ouvre un horizon nouveau à nos relations extérieures."

Si ce voyage réussit, comme toutes les apparence nous portent à croire, il fera connaître le Canada en France mieux que seize mille brochures et cinq mois de conférences. Les excursionnistes, nécessairement, en rapporteront une bonne impression qu'ils communiqueront à leurs amis ; et les journalistes qui se trouveront du parti, charmés des agréments de cette vacance par delà l'Océan, feront dire et redire, par les cent bouches de la presse, non seulement les beautés naturelles du Canada, le grandiose de Québec, les splendeurs de Montréal, les coquetteries des Mille-Iles, les merveilles du Niagara, mais encore, et surtout, les ressources de toutes sortes qu'offre notre pays à l'agriculture, au commerce et à l'industrie.

M. Labelle quittera le Havre, le 4 août, avec le voyage spécial. Je m'embarquerai ici, à Liverpool, demain, 23. L'un part, l'autre reste, tous les deux agissant dans les intérêts de la même cause. Je ne suis demeuré à Paris que juste le temps nécessaire pour presser la main aux nombreux amis qui nous ont rendu si agréable le séjour de la capitale française, et pour répondre aux lettres qui s'y étaient accumulées pendant mon absence. Surtout je devais des remerciements à M. Marmier, qui a eu la gracieuseté de nous envoyer à chacun une carte d'admission pour assister, dans les salles de l'Académie française, à la séance de réception de M. Duruy ; c'est une faveur pour laquelle plus d'une princesse aurait donné volontiers dix mille francs. A ceux qui lui demandaient des cartes, il paraît que M. Marmier répondait : "C'est bien, s'il en reste; mais avant tout, je veux servir mes Canadiens."

D'autres remerciements, une autre visite me tenait au cœur, je me la promettais depuis longtemps, je la fis. Pour bien me comprendre, il faut savoir que j'ai été élevé, aux environs de Montréal, dans une paroisse qui est sous la protection de sainte Geneviève : là le soleil est plus brillant qu'ailleurs, l'air est meilleur à respirer, le paysage plus riant. Dans l'église de cette paroisse bénie, où j'ai fait ma première communion, au-dessus du maître-autel, on voit sur la toile Geneviève, jeune fille de quinze

ans, bonne, douce, naïve, assise à l'ombre d'un chêne, qui file sa quenouille, pendant que ses blancs moutons se pressent autour d'elle, et qu'un chien est couché à ses pieds. Ce tableau n'est peut-être pas l'œuvre d'un maître. Enfant, je le trouvais admirable ; devenu grand, je lui ai conservé les yeux de mon enfance, et la même admiration filiale. Et voilà pourquoi, samedi, la veille de mon départ de France, je prenais les chars pour Nanterre, village situé à trois lieues de Paris, la patrie de ma chère Sainte.

Le *Nemptodurum* du bréviaire est une agglomération de maisons antiques, perdues dans un bocage. Il était midi quand j'entrai à l'église, vieille, petite, mais propre et pieuse. La nef en était remplie par une foule d'invités et de curieux ; un couple, heureux ou malheureux, était agenouillé aux balustres, prêt à prononcer le grand oui. Comme je n'étais pas de la noce, je passai à la sacristie, où je fus agréablement surpris de rencontrer une ancienne connaissance, l'original sur lequel fut copié mon tableau de Ste-Geneviève, île de Montréal. Je m'agenouillai, et je lui parlai comme à un ami.

Après la messe, pendant que le curé se déshabillait, je lui dis : " Monsieur le curé, si j'en juge par le concours, vous venez de bénir un mariage fashionable.— Certainement, c'est notre Rosière qui vient de se marier.—Et qu'est-ce votre *Rosière* ?— Ah ? vous êtes un étranger. Eh bien ! voici. Tous les ans, aux fêtes de la Pentecôte, le conseil municipal, de concert avec le curé, fixe son choix sur la jeune fille qui s'est le plus distinguée, pendant l'année, par sa conduite irréprochable et son dévouement à sa famille. Une dot lui est assurée sur la caisse municipale. C'est la Rosière.—Oui, mais pourquoi l'heureuse élue prend-elle ce nom ?—En souvenir de la couronne de roses qui lui est décernée. La cérémonie du couronnement a lieu solennellement à l'église. La *Rosière* s'agenouille devant l'autel, accompagnée de sa devancière, et d'une petite fille habillée à la façon de sainte Geneviève enfant. Le prêtre bénit la couronne ; du haut de la chaire, après quelques paroles de circonstance, il l'invite à monter les degrés d'un trône richement décoré, où l'attend la dame qui a le privilège de la couronner, et qui va devenir sa marraine et sa protectrice. La Rosière assiste en livrée à tous les offices. Durant l'année, à elle l'honneur de porter dans les processions la bannière de ses compagnes, et de quêter pour les pauvres du bureau de bienfaisance. Autrefois, c'était le curé qui la couronnait ; et le cérémonial lui mettait dans la bouche ces vers gracieux de Fortunat :

> Te inter mundanas vepres gradiente, fatemur,
> Calcatis spinis, promeruisse rosas.

Le curé de Nanterre est l'abbé Delaumosne, un admirateur pieux et dévoué de sainte Geneviève ; il a publié, de sa bonne patronne, sur papier de luxe, une biographie, illustrée de 36 dessins d'après Viollet-Leduc ; le livre se vend au profit de l'église, comme le laissent entendre les dernières paroles de la dédicace : "J'espère de vous, ô glorieuse Sainte, de grandes bénédictions sur Nanterre et son pasteur ; mais je vous demande la faveur de ne pas mourir avec le regret de délaisser votre dou ce image sur un autel vulgaire, sous une voûte et entre des murailles dénudées."

Lui-même me conduisit autour de son église, et m'en expliqua les différents tableaux. Au-dessus du maître-autel, Geneviève, habillée en bergère, avec mantelet vert et robe rouge, la houlette à la main, garde son troupeau. Sur les murs latéraux, sur cinq toiles différentes, on voit d'abord l'enfant privilégiée qui reçoit des mains de saint Germain une médaille en signe de l'alliance qu'elle a promise à Dieu ; puis, le saint évêque qui tient les mains étendues sur la tête de sa pupille, et la bénit en présence de sa mère ; plus loin, un arbre au pied duquel se trouve le puits de sainte Geneviève ; plus loin encore, la petite bergère, lisant en veillant sur ses moutons ; enfin Geneviève rendant la vue à sa mère.

En face de ce dernier tableau, M. le curé me dit : (1) "Geneviève pouvait avoir neuf ans. Un jour que l'on célébrait une grande fête, sa mère voulut aller seule à l'église, et, trop craintive pour la santé de sa fille, elle lui défendit de l'accompagner. L'enfant fut fort affligée de cette défense. Mais comme elle ne savait qu'obéir, elle eut recours aux supplications et aux larmes pour fléchir sa mère. "Quoi ! disait-elle, fondant en pleurs, je manquerais à la promesse que j'ai faite au saint évêque Germain ! Si je ne vais pas à l'église, je perdrai le glorieux titre d'épouse de Jésus-Christ ! Je ne serai plus digne de la récompense du ciel !" A ces mots, la mère, cédant à un mouvement d'impatience, donne un soufflet à sa fille. Dieu l'en punit sur-le-champ. Elle perd entièrement la vue.

"Déjà, depuis vingt-deux mois elle était privée de la lumière, quand, enfin, elle comprit qu'elle était châtiée pour avoir maltraité sa fille, et que c'était à Genevière elle-même qu'elle devait recourir pour recouvrer la vue. Elle l'appelle donc et lui dit : "Ma fille, prenez un seau, je vous prie ; allez de suite au puits tirer de l'eau et vous me l'apporterez."

"Geneviève court, mais oppressée par le chagrin du triste état de sa mère, elle s'arrête, et se met à pleurer sur le bord du puits.

(1) Voyez *Sainte Geneviève de Nanterre*, par l'abbé Delaumosne, pages 11 et suivantes.

Cependant l'obéissance la presse ; déjà elle a puisé l'eau, elle la présente à sa mère. Celle-ci, levant les mains au ciel, prie avec foi, et dit à sa fille : " Faites le signe de la croix sur cette eau, avant d'en mouiller mes yeux." A peine a-t-elle touché ses paupières, qu'elle commence à voir. Une deuxième, une troisième fois, elle met sa confiance dans cette eau sanctifiée par les larmes et la bénédiction de sa fille ; sa guérison est complète, elle recouvre entièrement la vue."

" Maintenant, ajouta le curé, venez voir le puits miraculeux, qui existe encore." Il me conduisit dans une cour d'environ quinze cents pieds carrés, ombragée d'arbres. Le puits est empierré d'une forte maçonnerie en forme octogone, et surmonté d'une poulie en fer qui facilite le puisement de l'eau. " Cette eau, continua M. Delaumosne, a la propriété de changer en couleur violette bleuâtre la blancheur du verre ; mais elle a surtout la vertu d'opérer des guérisons merveilleuses."

Tout vis-à-vis du puits, sous la maison du curé, s'ouvre le cellier où la pieuse enfant, d'après la tradition, aimait à venir s'entretenir avec le Bien-Aimé de son cœur. On y descend par un escalier d'une douzaine de marches. Le sombre souterrain a été converti en un oratoire, dont l'autel est orné de la statue de la Sainte qu'on vénère en ces lieux ; nombre de pèlerins viennent s'y agenouiller avec foi. Dans cette espèce de catacombe, à dix pieds sous terre, dans le silence et le recueillement, à la lueur pâle d'un lampion, je fis ma prière : " O sainte Patronne, veillez sur moi, protégez-moi, conduisez-moi ; surtout ramenez-moi sain et sauf, dans mon pays, dans mon île, dans ma paroisse de Ste-Geneviève."

Dimanche, j'assistai à la messe à Paris, et aux vêpres à Bruxelles. M. Labelle, à huit heures A. M., vint me reconduire à la gare du Nord ; je lui pressai la main, non sans quelque émotion, car depuis cinq mois nous vivons de la même vie, du même travail, des mêmes projets, des mêmes espérances.

Je passai par *Chantilly*, tout plein des souvenirs du grand Condé ; par *Compiègne*, où Jeanne d'Arc fut faite prisonnière par les Bourguignons ; par *Noyon*, la patrie de Calvin ; par *Saint-Quentin*, où les masses prussiennes défirent en 1871 le brave général Faidherbe ; et par cette belle campagne de Belgique, au mille carré la plus peuplée de l'Europe, la mieux cultivée du monde.

Qui nous expliquera l'origine des idèes ? Souvent elles viennent se peindre dans le miroir de notre âme, d'elles-mêmes, sans être appelées, mêlées, comme la vie, d'absurde et de sublime, de sérieux et de ridicule. Savez-vous quelle fut ma première pensée en voyant briller dans le lointain les clochers de la capitale du Brabant ? Une légende de Schmid se déroula à ma mémoire et il me semblait voir dans le bois voisin la grotte où une biche fidèle,

pendant sept longues années, prêta son lait à Geneviève de Brabant et à son fils Dolor.

Puis, j'entendis résonner à mon oreille l'air ennuyeux et monotone d'une complainte qui a trente-six couplets :

Est-il rien sur la terre
Qui soit plus surprenant
Que la grande misère
Du pauvre Juif-Errant ?
Que son sort malheureux
Paraît triste et fâcheux !

Un jour, près de la ville
De Bruxelle en Brabant,
Trois bourgeois fort dociles
L'accostent en passant.
Jamais ils n'avaient vu
Un homme aussi barbu.

Je ne pouvais m'en débarrasser, tous les couplets se présentaient les uns après les autres, j'étais hanté.

" Cocher, mène-moi voir tout ce qu'il y a de beau dans Bruxelles ; surtout prends bien garde d'aller trop vite, je veux jouir." Recommandation inutile, quand on prend une voiture à l'heure. Après quatre heures, j'avais vu toutes les places de la ville, tous les boulevards, toutes les statues, toutes les églises, tous les palais, y compris l'hôtel-de-ville, qui est sans contredit l'édifice le plus remarquable de Bruxelles, lequel reçut dans ses salles le petit-fils de Ferdinand et d'Isabelle, qui fut plus tard l'empereur Charles-Quint. Bruxelles, pour son élégance, sa propreté, est un second Paris, mais un Paris en petit, sans cette surfaitation de vie, de mouvement, de gaieté, de plaisir chantant qui caractérise le vrai Paris. Vous m'appellerez barbare, si vous le voulez ; mais j'ai laissé de côté les musées, bien qu'ils passent pour être des plus beaux de l'Europe. De peinture et de sculpture, comme je me compte un curieux plutôt qu'un connaisseur, je suis rassasié. J'ai tant vu d'art délicat que j'ai faim et soif de notre rude et grande nature. On se fatigue de l'œuvre de l'homme, jamais de celle de Dieu.

Lundi, de grand matin, je descendais à Anvers ; après avoir déposé mes malles au Grand-Laboureur, je courus au Palais de l'Exposition. Pour mieux utiliser mon temps, je pris un *cicerone*. " Menez-moi par tous les départements. Expliquez-moi toutes choses. Je vous donne cinq francs ; mais, par exemple, parlez." Il parla pour cent francs, sans cesse ni relâche, comme le moulin de Lachine, à tort et à travers, jamais à bout d'arguments ; quand il ne connaissait pas une explication, il la faisait ; à la fin, je n'écoutais plus, il parlait toujours.

Rien n'est plus intéressant que d'étudier les physionomies

diverses que présentent les nations, ainsi rangées côte à côte ; le goût de la France, le fini artistique de l'Italie, le sérieux de l'Autriche, l'activité audacieuse de la Belgique, les efforts, pour se grandir, des petits pays qui se dressent comme sur la pointe des pieds, l'opulence grave de l'Angleterre qui ressemble à une matrone assise au milieu de ses enfants, au centre de ses colonies.

Quand nous arrivâmes au Canada, mon cicerone me dit : " Voici le premier pays agricole du monde entier. On y voit du froment qui surpasse celui de la mer Noire, les pois y ressemblent à des balles, les pommes de terre y sont grosses comme des navets et les navets comme des citrouilles." Je pensais aux deux voyageurs de La Fontaine dont l'un avait vu un chou gros comme une maison, et l'autre, pour le cuire, un chaudron grand comme une église. " Où se trouve ce pays-là ? lui demandai-je.—En Amérique, auprès des États-Unis et du Mexique. Il n'y a rien pour battre le Manitoba.—Et qu'est-ce que ce Manitoba ?—Une province du Canada, située sur les côtes de l'océan Pacifique.—Alors, c'est tout près de la Chine ?—Justement, les Manitobains parlent de passer une loi pour arrêter le flux de l'émigration chinoise qui les déborde.—Savez-vous quel est le gouverneur de cette province fortunée ?—Oui ; tenez, voici son buste, un M. Langevin. —Vous me paraissez fort renseigné sur cette contrée-là ? — Ah ! monsieur, il en est de même pour tous les autres pays ; c'est mon devoir de guide, voyez-vous, de me mettre au fait de tous les renseignements possibles.—Et impossibles ?— Justement, vous l'avez dit." Quand il me vit inscrire mon nom dans le livre des visiteurs, comme venant de *Montréal, Canada*, cela lui coupa le caquet net ; il me fallut ensuite lui arracher les paroles du corps.

En effet, notre exposition est superbe pour les produits agricoles, étagés qu'ils sont en amphithéâtre dans des bocaux en verre ; sous ce rapport, on ne trouve rien qui lui soit supérieur dans le département d'aucune nation. Notre salle est très bien située, à gauche de l'entrée principale. C'est un plaisir de lire, au-dessus du vestibule, en grosses lettres françaises, cette inscription : *Puissance du Canada*. De nombreuses cartes géographiques déroulent sur les murs l'étendue de nos vastes provinces : bon nombre d'étrangers sont étonnés de faire ici la découverte d'un pays aussi grand et aussi riche, dont ils ignoraient à peu près l'existence et les ressources. Des tableaux en trois langues, le français, l'anglais et l'allemand, donnent la quantité de minots de blé, d'orge, d'avoine, de pommes de terre, exportés ces années dernières du Manitoba : c'est toute une révélation pour l'Europe.

Nos fourrures et nos mines y sont assez bien représentées ; les pêcheries pourraient l'être davantage. Notre industrie de voitures, si riche et si variée, y a une mine vraiment piteuse ; mais nos tweeds remportent un véritable triomphe de bon goût, de couleurs bien mariées et de solidité. Il serait trop long de

m'arrêter sur les nombreuses classes d'articles dont les échantillons sont exhibés dans le meilleur jour possible ; qu'il me suffise de dire que notre section canadienne, au milieu de tous ces grands pays d'Europe, ne fait pas du tout mauvaise figure. On y voit toujours un nombre considérable de visiteurs, arrêtés, examinant, questionnant. Il est juste de dire que M. Doré et M. Fabre, lieutenants ici de sir Charles Tupper, font noblement et gentiment les honneurs de leur domaine. Que l'on s'instruise par l'expérience, qu'on note ce qui manque à l'ensemble de nos articles pour donner une idée adéquate de nos richesses ; car, l'année prochaine, à l'exposition des colonies à Londres, il conviendrait que le Canada, en sa qualité d'aîné, marchât à la tête des fils et des filles d'Albion.

Quand je fus pour partir, mon guide me dit : " Monsieur, vous avez dans votre exposition de fort beaux canots ; est-ce vrai que, chez vous, tous les voyages se font dans ces légères embarcations ?— Pourquoi pas ? nous avons tant et de si belles rivières, l'Escaut ne serait au Canada qu'un ruisseau ; toutes les rivières de la Belgique, réunies, ne jetteraient qu'une goutte d'eau dans notre Saint-Laurent.—Ah ! je vous crois.—Nos pères faisaient la guerre maritime en canots d'écorce ; en canot ils ont capturé des vaisseaux de vingt canons.—Ah ! ah ! je vous crois. —Les Canadiens parlent de venir à l'exposition d'Anvers, à travers l'Atlantique, avec leurs femmes, en canot.—Ah ! je vous crois.—Ils sont si habiles qu'ils peuvent sauter en canot la chute de Niagara.—Je vous crois, je vous crois.—Seulement ils ne peuvent remonter les *rapides*. Alors ils font *portage*, c'est-à-dire qu'ils portent canot et bagage sur leur tête, à travers la forêt.— Ah ! pour le coup, c'est trop fort. Vous me blaguez.—Eh bien ! mon ami, *par pari refertur*.—Monsieur, je ne comprends pas le latin.—Cela veut dire, en bon français, chou pour chou. Nous sommes quittes. La seule différence, c'est que vous, vous me vendez vos histoires cinq francs, et que moi, je ne vous prends rien pour vous rendre la pareille. Bonjour, et sans rancune." Il me frappa sur l'épaule, en riant : "Bien dit, l'ami. Bon voyage, je cours chercher une autre victime." Je pris une voiture pour aller voir d'abord l'ancienne cathédrale, qui est très belle, puis conduire mon bagage au bateau d'Harwick.

A $4\frac{1}{2}$ heures, nous descendons l'Escaut, qui coule lent et tortueux comme le Styx, entre des terres basses et plates ; à 7 heures, nous prenons la Manche qui se montre clémente et calme. Je suis porté à croire que tout le mal qu'on en dit, provient autant de la petite dimension de ses bateaux traversiers que de la perfidie de ses vagues. Je passai la nuit comme un soldat en faction, dormant encapoté et botte.

A 5 heures, mardi matin, nous touchions à Harwick. Une heure et demie de chemin de fer devait nous conduire à Londres. Les campagnes de Belgique, à cette époque de l'année, sont cou-

vertes d'épis dorés ; l'Angleterre, humide et brumeuse, est encore habillée de tendre verdure. Nous passons par Chistlehurst, où est venu terminer son existence un impérial aventurier, tantôt heureux, tantôt malheureux. Ce château, pensai-je, a vu une bien poignante douleur, les larmes inconsolables d'une veuve infortunée pleurant la mort prématurée d'un fils unique, héritier de grandes espérances et de vastes projets.

Londres était enveloppé d'une fumée sombre et rougeâtre : on aurait dit une éclipse de soleil ; toutes les figures me paraissaient longues et tristes. Je ne fis que traverser ce brouillard et cette mélancolie, craignant d'attraper le *spleen*, anxieux de retrouver les flots de lumière et de gaieté dont est inondée la campagne.

A 3 heures P. M., je descendais à Liverpool, vaste entrepôt de déchargement, immenses alignements de quais, d'élévateurs et de grues criardes, ville de hangars et de palais de commerce, fourmilière grouillante d'ouvriers, centre fiévreux où convergent les échanges maritimes des cinq parties du monde, *numbriculus terræ*.

Demain je mettrai le pied sur le steamer qui doit me déposer sur la terre du Canada : je n'en suis pas fâché. La nostalgie ne m'a pas encore gagné, mais si ces pérégrinations devaient durer simpiternellement, je sens que je finirais par être atteint du mal du pays. J'ai fait un beau voyage. Non seulement j'ai vu des choses, mais les circonstances ont voulu que je visse des hommes, des idées, des courants d'opinion, des nuances de couleurs, des intérieurs secrets, des intimités enveloppées de mystères, les officines où se fabriquent les armes de la lutte, les sources empoisonnées d'où découlent sur le monde les laves de la désorganisation sociale, les efforts généreux et héroïques des ouvriers de l'ordre pour édifier une digue qui devra arrêter les envahissements toujours croissants de la révolution. Mais l'esprit se fatigue de toujours observer, l'œil de toujours regarder, le pied de toujours courir. J'en suis arrivé à cet état d'âme qui soupire après le repos, le silence, la retraite, sa chambre, ses livres, ses vieux amis, son intime d'enfance, sa chaise berceuse dans un coin, près de la fenêtre.

XXXI

LE RETOUR SUR MER.

Mon journal.—Le départ.—Singulière coïncidence.—Le laboratoire des connaissances.—La société ecclésiastique.—MM. Pelletier et Bessette —M. Doulcet.—Le Père Croonenberghs.— Les Pères Daignault et Lebeuf.—Trois ministres protestants.—Une troupe d'orphelines.—La population du bord.—Un miroir d'azur.—Fâcherie de la mer.—Les tempêtes de l'âme.—Rapidité de la vie.— Nourriture intellectuelle.—Mens sana in corpore sano.—Rêver du Canada.—Un gentil balancement.—La messe.—Dévotion à sainte Anne.—Demande et réponse.—Evangile du neuvième dimanche après la Pentecôte.—Roma locuta est, causa finita est.—De Charybde en Scylla.—Le travail de la pensée.—Le secret du bonheur.—Avons-nous réussi ?—Avec nombre, poids et mesure.—Succès inespéré.—Le meilleur genre d'émigration.—Seize mille brochures.—Levain.—L'opinion publique.—Foyer de propagande.—Témoignages flatteurs.—Lettres de M. Claudio Jannet.—Adieu d'un chrétien.—Conversations agréables.—Le Zambèze.—Tribus africaines.—Œuvre de régénération.—Les premiers missionnaires de l'Afrique.—Le Père de Pelchin et ses compagnons.— La fécondité de la croix.— Vingt-deux Pères missionnaires.— Le haut Zambèze.—Le bas Zambèze.— Grahamstown.— Le Transvaal septentrional.—Médiocrité des ressources.—Salaires des ministres protestants.—Appel à la charité de l'Amérique.—Rome poursuit ses conquêtes.—Une bourrasque. —Cinq bons livres.—Vérité des légendes.—Caractère du peuple canadien.—Pierrot le Breton.—Fillette et papillon.—Servitudes de la prosodie de Boileau.—Fantaisies et caprices.— Licences de la prosodie bretonne.—Un Achille canadien.—Un garçon peu chanceux.—Banquises.—Haleine tiède.—Le détroit de Belle-Isle.—Le golfe St-Laurent.—Bon prophète.— La Gaspésie.— Heureuse population.— L'habitant canadien.— La Pointe-au-Père.— Un souvenir de vingt ans.— Le St-Laurent.— L'île d'Orléans.—Québec.—Avantages du Canada.—Douceur de l'amitié.—Salut, ô ma belle patrie !

A bord du *Circassian*, 23 juillet 1885.

MONSIEUR LE DIRECTEUR

Jeudi, 23 *juillet*.—Je commence un journal de ma traversée pour le revenir en Amérique, comme j'ai fait pour l'aller en

Europe. J'y ajouterai une page chaque jour, à moins que le mal de mer ne vienne engourdir mon esprit, mes doigts et ma plume.

A cinq heures, notre léviathan commence à se remuer, d'abord lentement et embarrassé dans ses mouvements, puis accélérant sa course, enfin irrésistible dans sa marche régulière et rapide. Le soleil rayonne de splendeur et d'allégresse, les eaux renvoient de gais reflets de diamant, tout autour de moi sourit à mon départ.

Singulière de coïncidence: je m'en retourne par le même bateau qui m'a amené, le *Circassian*, et je couche au *berth n°* 11, dans ce lit dont M. Labelle "a fait gémir les coussins sous sa molle épaisseur." J'en suis fort aise, n'ayant pas à faire connaissance de nouveau avec le personnel qui doit avoir soin de notre table et de notre bagage ; tous les employés sont les mêmes, excepté le capitaine. Allons nous coucher avec cette douce pensée : dans huit jours, nos yeux reverront les côtes d'Amérique.

Vendredi, 24 *juillet*.—Au début d'un voyage, les passagers s'examinent, s'étudient, se tâtent du regard ; petit à petit les rapprochements se font, les groupes se dessinent, telles liaisons se nouent qui dureront jusqu'au terme du voyage, et quelquefois jusqu'à la fin de la vie. Ainsi dans une combinaison chimique, les atômes de même nature se recherchent, s'unissent, s'agrègent ; ainsi, dans le grand laboratoire du chaos, se sont formés les granits, les calcaires et les marbres.

Pour moi, mon centre est tout trouvé ; nous sommes cinq prêtres à bord, société agréable qui chassera l'ennui, et égayera la motonomie de la traversée.

M. Pelletier et M. Bessette sont deux jeunes prêtres canadiens, l'un de Québec, l'autre de Saint-Hyacinthe, qui reviennent de Rome, où ils ont étudié, le premier quatre ans, le deuxième trois ans. Je juge, par mon plaisir, du plaisir qu'ils éprouvent à rentrer dans leur pays; leur absence ayant duré six et huit fois plus que la mienne, leur joie doit être portée à la sixième et huitième puissance. Ils sortent tout chauds de leurs classes de dogme, de morale, de droit canon ; et je puis boire à longs traits la science à sa source.

M. Doulcet, un de leurs compagnons d'étude au collège romain, est un abbé français, très instruit, possédant une masse d'informations générales, ayant vu son monde, qui vient au Canada faire un voyage de deux mois.

Le Père Croonenberghs, homme de 43 ans, jésuite belge, appartient aux missions du Zambèze, dans l'Afrique australe.

"J'ai fait, me dit-il, l'an dernier, la traversée de Londres au cap de Bonne-Espérance, en compagnie d'un jésuite canadien.—Comment l'appelez-vous ?—Le Père Daignault.—A-t-il été zouave ? —Oui ; c'est même à Rome qu'il a trouvé la vocation religieuse. —Je le connais, je lui ai enseigné les Belles-Lettres au collège

de Sainte-Thérèse. Il était le premier en composition française. Je me rappelle, entre autres, une belle narration qu'il fit sur "la Mort du Père de Noue."—C'est peut-être l'occasion providentielle qui a jeté dans son cœur la graine du jésuitisme.—J'en serais trop heureux. Avez-vous d'autres Canadiens en Afrique ?—Oui, le Père Lebeuf. Malheureusement nous n'en avons pas assez. C'est de ces hommes-là qu'il nous faut, durs à eux-mêmes, le cœur toujours content, se consolant des misères par une chanson, pouvant supporter le froid, la chaleur, et les privations de toutes sortes." Je me tus, une bouffée d'orgueil national me montait au cerveau. Laissez-nous grandir ; et vous verrez si, un jour, à l'exemple de l'ancienne France, nous ne marchons pas à la conquête du monde, avec une croix. Cessons de nous chicaner, et tournons de ce côté les efforts de notre énergie et la surabondance de notre sève.

Pour en finir avec le cercle ecclésiastique, j'ajouterai que nous avons pour compagnons de voyage un vénérable archidiacre anglican avec son tablier et ses bas de soie ; un deuxième ministre de l'église prétendue reformée, avec sa moitié ; et un troisième révérend accompagné d'une nombreuse progéniture. Saint Pierre, déjà marié avant sa vocation à l'apostolat, quitte sa femme pour être plus libre dans la direction de sa famille spirituelle ; saint Paul, de son côté, dit : "Il est bon à l'homme de se passer de femme... Ce que je souhaite, c'est que vous soyez tous comme moi... A l'égard des personnes qui n'ont point été mariées ou qui sont dans l'état de viduité, je leur dis qu'il est avantageux de demeurer dans leur état, comme moi-même je demeure dans le mien."

Deux matrones conduisent au Canada hospitalier septante orphelines, que l'on reconnaît à leur robe de bure grise et à leur gentil bonnet rouge. Pauvres enfants ! isolées, elles sont lancées bien jeunes dans la vie ! l'avenir leur réserve bien des dangers. Mais elles ne paraissent pas s'en douter. Elles courent, elles rient, elles dansent, elles sautent avec cette figure ouverte, avec cet air confiant que les revers et les déboires n'ont pas rendus encore réservés et sérieux. Puissent-elles trouver dans nos familles des maîtresses prudentes, des mères bienveillantes. Sinon, je les rencontrerai à Sainte-Darie. Car, il ne faut pas l'oublier, le plus grand nombre de nos prisonnières n'a pas poussé sur notre sol, mais il nous vient de provenance étrangère.

Voici le recensement de la population qui vit et pense dans dans les flancs du *Circassian*, ces chiffres m'ont été fournis par le caissier. Passagers de première classe, 50 ; passagers de seconde, 35 ; passagers de troisième, 298 ; hommes de l'équipage, 96 ; total, 489, un petit village. Cependant nous ne sommes pas à l'étroit, il y a de la place pour loger encore une fois autant de monde. Je suis seul dans ma cabine, ce qui n'est pas un petit

avantage, les désagréments de la traversée en sont diminués de moitié.

Nous avons navigué, par le plus beau temps du monde, sur un miroir d'azur, entre les montagnes abruptes de l'Ecosse et les coteaux de l'Irlande, couverts de leurs tapis de verdure émeraude ; notre marche a été paresseuse, même nous avons attendu trois heures à Moville la malle de Londres. Mais ce soir, au soleil couchant, toutes les forces de la vapeur ont été lâchées, et nous nous sommes lancés dans les vastes champs de la plaine liquide, la proue du navire pointée droit sur les tours de Notre-Dame de Montréal.

Samedi, 25 *juillet*.—Ce matin, la mer a menacé de se fâcher. Pendant toute la nuit elle s'est gonflée ; au réveil le navire tanguait sur la vague longue, et plus de la moitié des passagers, faisant la grimace, les yeux abattus, la figure jaune, préféraient s'étendre sur le pont, plutôt que de s'asseoir devant leur assiette. Cependant ce ne sera rien ; la mer petit à petit s'est calmée, elle paraît maintenant tout à fait de bonne humeur.

La mer inconstante est bien l'image de ce pauvre cœur humain : tantôt tranquille, tantôt agité, un souffle invisible suffit pour le bouleverser de fond en comble. Aujourd'hui, en repos, souriant à l'avenir, je me délecte dans l'existence ; demain, des agitations me tourmentent. Qu'est-il donc arrivé ? Il est passé sur l'âme un nuage sombre, chargé d'inquiétudes vagues, de soucis vains, de craintes chimériques, et les sentiments les plus divers montent, descendent et s'entrechoquent dans ce cœur oppressé ! " Seigneur, Seigneur, sauvez-nous, car nous allons périr." Si le Seigneur, qui commande aux tempêtes, dit un mot, de suite il se fait un grand calme.

Ce vaisseau est l'emblème de ma vie. Je me suis embarqué à Liverpool ; maintenant, bon gré mal gré, me voici emporté vers Québec où je devrai débarquer ; impossible de retourner vers les côtes d'Angleterre. Quand une fois on a mis le pied dans l'existence, on est entraîné, indépendamment de son vouloir, par le courant des années, vers le port de l'éternité. Un peu plus tôt, un peu plus tard, infailliblement on y arrive. Déjà la moitié du voyage a été parcourue, il a été bien court. Oui, la vie de l'homme, sur la terre, c'est la bulle d'air dissipée par le vent, c'est un songe de la nuit qui s'évanouit au matin, c'est la flèche qui fend les airs, c'est l'oiseau qui se perd dans le nuage. L'homme a passé, montrez-moi sa trace.

J'entends gronder, dans les entrailles du monstre, les ressorts puissants qui le mettent en mouvement. Mais il faut les nourrir d'une abondante provision de combustible, les abreuver d'une copieuse ration d'eau : c'est là le principe de leur activité. Ainsi en est-il du corps humain, et encore plus de l'âme. Si vous voulez qu'elle produise des œuvres vivaces, soutenez-la de bonnes lectures

et de sérieuse réflexion ; si vous désirez qu'elle arrive à la vie véritable, abreuvez-la aux fontaines du salut, nourrissez-la du pain de la parole divine.

Cette grande voile blanche, que le vent enfle, active grandement la rapidité de notre marche ; mais aussi, faut-il que le gouvernail travaille plus fortement pour maintenir solide la quille du navire, et lui faire tracer d'aplomb son large sillon. L'imagination et l'enthousiasme sont de puissantes voiles qui soulèvent l'âme et l'emportent dans les sphères les plus élevées ; mais aussi faut-il que le jugement lui serve de gouvernail, sans quoi elle devient le jouet de folles pensées, de projets absurdes et de déceptions cruelles.

Le proverbe dit vrai : *mens sana in corpore sano.* Il est difficile que l'esprit garde sa vigueur, quand le corps est languissant, tant sont grandes l'union et la sympathie entre ces deux parties de nous-mêmes. Cette réflexion m'est inspirée par le spectacle de ces hommes, de ces femmes, de ces enfants étendus sur le pont pêle-mêle, sans souci, abattus. Hier, nous les voyions se promener souples et prestes dans leur démarche, et leur esprit paraissait vif, pétillant, agile, pensant. Aujourd'hui que leurs nerfs sont brisés par le mal de mer, leur intelligence est comme un arc détendu, sans valeur, impuissant. Cependant, il faut que l'âme aérienne soit la maîtresse de ce corps matériel ; c'est pourquoi les saints, à l'exemple de saint Paul, par le jeûne et la mortification, réduisaient leur chair en servitude, afin de donner à la partie supérieure de leur être toute son indépendance et toute sa liberté.

Assez philosophé. Après avoir fait tout debout des rêves plus ou moins creux, allons dans les bras du sommeil rêver véritablement du Canada et du plaisir de le revoir.

Dimanche, 26 *juillet.*—De gros nuages couvrent le ciel, ce qui donne à la mer une teinte de mélancolie qui ne déplaît point. Le calme n'est pas plat, il y a justement assez de houle pour permettre au vaisseau, poursuivant sa course, de se balancer, de se dandiner comme un cygne, lentement, majestueusement, c'est gentil.

Le Père jésuite a une chapelle ; ce matin, dans sa cabine, nous avons pu assister à la sainte messe. Sans que le capitaine s'en doutât, son navire était devenu le temple du Dieu vivant. L'enfant de Bethléem, la victime de la croix voulait bien, pour l'amour de nous, se contenter d'un pauvre lave-mains pour autel. Puisse la ferveur de notre prière avoir été, dans cette chapelle improvisée, dans ce lieu dénudé, pour ce Cœur qui aime tant les hommes, le parfum des fleurs, l'odeur de l'encens et l'harmonie des cantiques. Tout, autour et au-dedans de nous, en a reçu une couleur dominicale ; car, un dimanche sans messe est une journée veuve, voilée de tristesse et d'ennui.

Nous faisons sur la mer la fête de sainte Anne. Mer et fête me

rappellent la relation d'un Père jésuite, accompagnant d'Iberville dans son expédition navale à la baie d'Hudson, en 1694, je crois. Depuis plusieurs jours, les vents étaient contraires, le froid augmentait, et l'on manquait d'eau. " Dans cette extrémité, raconte le Père Marest, les Canadiens vinrent me proposer de faire un vœu à sainte Anne, et de lui promettre de consacrer en son honneur une partie du premier gain qu'ils feraient dans le pays. J'approuvai leur dessein, mais après en avoir parlé à M. d'Iberville. Je les avertis en même temps de travailler à leur sanctification, puisque c'était par la pureté des mœurs qu'on rendait ses vœux agréables à Dieu. La plupart profitèrent de mes avis et s'approchèrent des sacrements. Le lendemain, les matelots voulurent imiter les Canadiens, et faire le même vœu qu'eux ; M. d'Iberville et les autres officiers se mirent à leur tête. Dès la nuit suivante, qui était celle du 21 ou 22 septembre, Dieu nous donna un vent favorable." M. d'Iberville se rendit à la rivière Nelson, fit le siège du fort anglais, s'en empara, puis retourna à Québec avec un riche butin. Ainsi tout avait réussi à merveille, *sanctâ Annâ favente.* Vous voyez par là que la dévotiou des Canadiens à sainte Anne ne date pas d'hier. Je lui demandais de vouloir bien continuer sa bénigne protection à sa province de Québec, d'où partent les battements du cœur et la vie de la race française en Amérique.

Il me semblait entendre une voix intérieure qui me disait : " C'est mon bonheur de lui tendre une main secourable, tant qu'elle ne s'en rendra pas indigne." Or, qui peut nous rendre indignes des faveurs d'une si bonne mère ? L'évangile d'aujourd'hui, du neuvième dimanche après la Pentecôte, nous donne la réponse à cette question.

"Lorsque Jésus fut proche de la ville, en la voyant, il répandit des larmes à son sujet, et il dit : " Oh ! si du moins en ce jour qui est pour toi, tu avais su connaître les choses qui étaient capables de te donner la paix ! mais elles ne sont point maintenant devant tes yeux, car il viendra un temps malheureux pour toi ; et tes ennemis feront une circonvallation autour de tes murailles ; ils t'enfermeront et te presseront de tous côtés ; ils te ruineront, toi et tes habitants, et ils ne laisseront pas pierre sur pierre dans l'enceinte de tes murs ; parce que tu n'as pas su connaître le temps où tu as été visitée."

Les Juifs sont disparus comme nation, parce qu'ils n'ont pas écouté les paroles de la vérité : ils ont été voués aux entraînements de l'erreur et à la l'esprit de division. L'Église, pour me servir d'une autre expression du divin Maître, a veillé sur nous, Canadiens, comme la poule veille sur ses poussins. Elle a protégé notre enfance, fortifié notre jeunesse, enlevé les pierres d'achoppement qui se trouvaient sur notre chemin ; elle a ouvert à nos populations la source de toutes les sciences, nous a doués d'un

clergé modèle, nous a ménagé l'exercice d'une liberté forte et vraie, a formé nos hommes publics, dont le talent est l'épée qui attaque, et les principes, le bouclier qui défend. Voulons-nous vivre, soyons dociles à ses enseignements, écoutons ses préceptes et ses directions ; n'étouffons pas la voix de ses prophètes, la voix de ses évêques. L'Église seule peut nous faire " connaître les choses qui sont capables de nous donner la paix." Le martyre de l'âme vaut mieux que le martyre du corps. Quoiqu'il en coûte aux lumières de notre sagesse, à la sincérité de nos manières de voir, ayons toujours la générosité de sacrifier, quand il le faut, nos opinions sur l'autel de l'obéissance, soyons toujours prêts à répéter cette parole d'un saint Père : *Roma locuta est, causa finita est.*

Mais assez prêché. Hier, de la philosophie, aujourd'hui du sermon, vous allez peut-être dire que je tombe de Charybde en Scylla.

Lundi, 27 juillet.—La mer n'est pas calme, elle n'est pas agitée ; comme pour montrer qu'elle a la vie, elle soulève en légers replis son dos sinuant. Assis sur le pont dans un grand fauteuil de toile, respirant un air frais qui vient des glaciers du pôle, je laisse courir au hasard mon œil et ma pensée. Aussi loin que mon regard peut porter, jusqu'à cet endroit où l'azur clair du ciel vient se baigner dans l'azur sombre des eaux, je vois jaillir des myriades de paillettes d'or sous les rayonnements du soleil, et surgir les milliers de têtes blanches de la vague moutonnante. Ma pensée, libre comme la brise, légère comme les blancs oiseaux qui voltigent autour de nous, toujours active même dans son repos, puisqu'elle est l'émanation d'un principe essentiellement vivace, l'image de la pensée éternellement créatrice, travaille, se replie sur elle-même, repasse, récapitule.

Depuis cinq mois que, sur le même vaisseau, je flottais, dans ces parages, sur les mêmes eaux et sous les mêmes cieux, que s'est-il passé ? J'ai vu les splendeurs de la puissante Angleterre, les charmes et les laideurs de la belle France, l'antique Italie où se trouve la tête du monde ; bien des idées nouvelles sont nées chez moi, bien des connaissances acquises se sont complétées. Cependant le bonheur n'est pas là, il est plus près, chacun en porte le secret dans la retraite de son cœur.

La mission à laquelle j'ai été associé, a-t-elle réussi ? A mon avis, oui, et autant que le plus exigeant pourrait le désirer.

M. Labelle n'a jamais voulu se constituer agent actif d'émigration, il laisse ce soin aux employés du gouvernement ou aux représentants des sociétés intéressées. Seulement, voyageant en Europe, il a bien voulu prêter main-forte à cette œuvre patriotique qui est depuis si longtemps le but de ses efforts et l'âme de sa vie. Il n'a pas eu l'intention de déverser du coup la France sur le Canada, ni de créer pour cette année un fort courant d'émi-

gration, ni de se mettre à la tête d'un détachement de colons ; c'aurait été une chimère, surtout quand on connaît combien le paysan français est attaché à son clocher : même au pays, que de peines ne faut-il pas pour arracher un de nos habitants de sa paroisse, et le transplanter à quelques lieues dans la forêt. Du reste, un flot nombreux d'émigration constituerait, pour celui qui l'aurait déterminé, de trop lourdes responsabilités, et pourrait devenir un danger pour notre pays en y apportant pêle-mêle une écume sociale et des éléments délétères. Dans toutes les œuvres durables, le temps est le meilleur facteur, il faut y aller avec nombre, poids et mesure.

Quel était son but ?—Répondre de vive voix, d'une manière satisfaisante et adéquate, aux nombreuses lettres qui lui demandaient des informations sur le Canada ; faire connaître nos ressources dans ces classes du peuple français d'où pourrait nous venir un secours homogène et sain ; décider, mais en petit nombre pour commencer, certaines familles morales, bonnes, ayant des capitaux, à aller tenter un essai d'établissement au Canada ; sur tous ces points il a réussi, même au delà de ses espérances.

Il a semé un bon grain, il suffit d'en entretenir la croissance, la moisson viendra d'elle-même en son temps. Les familles qui, sur ses conseils, sont passées ou passeront sous peu au pays, si elles font leurs affaires, comme il y a tout lieu de l'espérer, en attireront d'autres, d'entre leurs parents et leurs amis ; c'est là ce qui constitue l'émigration la plus sûre et la plus constante, parce qu'elle est tout à fait volontaire, satisfaite, sans déboires et sans reproches.

Il a répandu, avec intelligence, d'après les meilleures conseils, dans la portion du peuple français qui nous ressemble pour les mœurs et les idées, seize mille brochures, expliquant nos richesses agricoles, industrielles, minières ou forestières ; les communards et ceux qui fraient avec eux, y sont avertis qu'au milieu de nous ils seraient comme des poissons en dehors de leur élément. D'ailleurs, il n'y a pas de danger qu'ils s'engagent dans un mouvement dont le porte-étendard est une soutane ; et vous avez pu voir, par les échos qui vous sont arrivés de France, combien, en toutes circonstances, M. Labelle a porté haut la voix de ses principes et les couleurs de son drapeau.

Il est inpossible de se figurer, sans l'avoir vu, le nombre d'amis et de connaissances qu'il s'est créés dans le meilleur monde de la politique, de la finance, de la science et de la position sociale. Souvent on faisait antichambre à sa porte, comme dans le vestibule d'un ministère ; il a dû renoncer à accepter les invitations qu'on lui envoyait de toutes parts, le plus précieux de son temps y aurait passé, même il n'aurait pas suffi à toutes les demandes. Jamais il ne se fatiguait de répéter, de répéter encore, de répéter toujours les mêmes explications. Ces personnes sortant de leur

entrevue, satisfaites du Canada et de son curé, sont devenues autant de zélateurs, autant de propagateurs de son idée. Vous serez surpris peut-être, un jour, de la force du levain qui a été déposé dans les masses françaises.

Vous savez que M. Labelle est un brasseur d'idées, un vulgarisateur de grands projets. Il a été en France ce qu'il est au Canada. Non content de ses conversations avec les particuliers, il a attaqué le public, il a parlé dans de nombreuses assemblées, il a provoqué des réunions ; bon gré, mal gré, les journaux de la grande capitale, si fiers, si difficiles à aborder, ont dû s'occuper de ses plans, et s'en faire les porte-voix auprès de leurs centaines de mille lecteurs. Les Parisiens s'étonnaient de voir comment, en si peu de temps, il était parvenu à émouvoir la presse.

Enfin cette excursion, qui est née de son travail, qui sera nécessairement composée d'hommes importants, à la tête de laquelle il a bien voulu revenir au pays, sera un foyer de propagande pour l'émigration ; à leur retour, ces voyageurs feront connaître, aux quatre coins de la France, le résultat de leurs études et de leurs observations ; et le Canada n'a besoin que d'être connu pour être apprécié.

Je terminerai ces quelques remarques en disant que M. Labelle a reçu, sur les avantages qu'a produits son séjour en France, de personnages tout à fait distingués, les témoignages les plus flatteurs. Je n'en citerai qu'un, parce que celui qui l'a écrit, fait autorité au Canada, M. Claudio Jannet ; et je ne retrancherai aucun mot de sa lettre, afin de lui laisser tout son poids, comme toute sa délicatesse.

" *Cher monsieur le curé,* — J'aurais été fort tenté de vos très gracieuses offres de voyage, si je ne me trouvais retenu de mille manières par mes devoirs de père de famille. L'un de mes fils vient de passer son baccalauréat, l'autre va le passer à la fin du mois, une de mes petites filles est gravement malade de la fièvre typhoïde : avec tout cela, on ne peut songer à s'absenter pour deux mois ; c'est ce qui, à mon très grand regret, m'a empêché d'aller vous serrer la main avant mon départ pour la campagne, qui est fixé à demain. Mais depuis trois semaines je ne m'appartiens plus. Il faudra maintenant que mes enfants soient grands, pour que je puisse me permette d'aller voir votre beau et cher Canada. C'est l'affaire de quelques années ; mais j'aurais le cœur trop serré, si je ne pensais pas que quelque jour j'irai le revoir.

" En attendant je suis très heureux de l'excellent succès qu'a eu votre voyage. D'après tout ce qui me revient, je vois que, par votre haute connaissance des affaires, et aussi, permettez-moi d'ajouter, par votre noble désintéressement et le rayonnement de votre vertu de prêtre, vous avez produit une excellente impression dans le public parisien. Le Canada en bénéficiera.

" Pour ma part, vous le savez, je suis tout dévoué à l'œuvre

de la colonisation, et je ne négligerai jamais une occasion de vous envoyer quelque colon de bonne famille et de bonnes dispositions. Dites à M. l'abbé Proulx, si digne d'être votre collaborateur, combien j'ai été heureux de faire sa connaissance. Au revoir, cher monsieur le curé, au Canada, en attendant que ce soit au ciel !"

C'est l'adieu d'un chrétien, d'un patriote, d'un savant, d'un vrai père de famille, d'un grand ami du Canada. Plusieurs personnages distingués en France s'intéressent à notre pays, quelques-uns peut-être autant que M. Jannet, aucun plus : la chose n'est pas possible. Que l'illustre professeur veuille accepter ici l'expression de nos remerciements pour tous les services qu'il s'est plu à nous rendre, depuis que nous avons mis le pied sur la terre de la vieille mère patrie.

Mardi, 28 juillet.—Le temps s'écoule vite, nos conversations sont des plus agréables et des plus instructives. MM. Pelletier et Bessette, ayant passé trois ou quatre ans à Rome, nous parlent de ces trésors de science que recèlent les écoles des Papes. M. Doulcet, qui a beaucoup voyagé en Pologne et en Irlande, nous raconte les mœurs de ces peuples vaillants et amis. Le P. Croonenberghs, qui appartient à la mission du Zambèze, nous révèle les secrets de dévouement apostolique qui sont ensevelis dans les retraites inconnues de ces contrées lointaines.

" Le Zambèze, lui dis-je, ne traverse-t-il pas un vaste désert, le désert de Monomotapa ? Ainsi, du moins, le disait notre géographie, quand je l'ai apprise sur les bancs du collège.

—C'était une supposition, répondit-il. Les explorations modernes et les courses des missionnaires ont découvert que ces pays ne renferment pas de désert, à proprement parler ; qu'ils sont très fertiles pour la plupart, et qu'ils font vivre des tribus nombreuses, telles que les Batlapens, les Betchouanas, les Matabélé-zoulous, les Umzila-zoulous, les Hottentots, les Bouchmens, les Damaras, les Ovanpos, les Okovanpos, etc. La moindre de ces tribus compte 20,000 âmes, il y en a de 200,000. Toutes ces nations, que je viens d'énumérer, habitent au sud du Zambèze.

—Il est évident, mon Père, d'après ce que vous nous avez dit, que Dieu a choisi notre temps pour répandre sur le sud de l'Afrique, cette terre de malédiction, la lumière bienfaisante de sa foi, et la rosée de ses espérances éternelles. Y a-t-il longtemps que l'œuvre de régénération est commencée ?

—Il y a environ trente ans, deux grands évêques, Mgr Comboni et Mgr Francken, revenant de l'Est pour assister à la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, furent frappés de l'abandon dans lequel se trouvait le monde africain, et les premiers ils entreprirent d'émouvoir sérieusement l'opinion catholique en faveur de ces enfants délaissés de la famille humaine. Bientôt des apôtres zélés firent des merveilles en Abyssinie, au

Zanzibar, tandis que d'un autre côté des missionnaires descendaient d'Alger jusqu'au Sahara. Cependant quelques prêtres dévoués et trois évêques successifs donnaient une nouvelle impulsion à l'œuvre sainte, déjà commencée au Cap de Bonne-Espérance et dans les autres colonies anglaises. Les Pères du Saint-Esprit prirent pour champ de leurs travaux la côte de l'Est. Plus tard le roi des Belges se réserva la tâche de pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique centrale, le long du Congo mystérieux.

—Tout ceci est très intéressant, mon Père; mais enfin vous n'êtes pas encore arrivé au pays qui s'étend entre le Congo et le Limpope, aux bords de ce fleuve que vous appelez le majestueux Zambèze.

—M'y voici. En 1873, le révérend Père H. de Pelchin, à l'âge de 60 ans, après avoir dépensé 18 années de sa vie en travaux apostoliques au Bengal, reçut la tâche difficile de répandre la foi dans ces immenses contrées, que les Pères Jésuites avaient autrefois traversées à les époques reculées. Il partit avec douze compagnons, au nombre desquels je me trouvais. Difficile fut notre marche, de Grahamstown vers les retraites inexplorées de l'intérieur. La mort nous décima et nous décima encore ; d'autres survinrent, et moururent à nos côtés. Depuis 1879 jusqu'à aujourd'hui, douze prêtres, nos hommes les plus vigoureux, et quatre Frères lais, ont succombé, victimes de leur zèle et du climat. Nous avons dépensé, jusqu'à la dernière, les ressources que nous a fournies la charité catholique. Humainement parlant, les sacrifices d'hommes et d'argent sont énormes, et l'on pourrait dire que, dans les commencements, les résultats apparents n'étaient pas à leur hauteur.

—Alors, mon Père, permettez-moi de vous dire que c'est un signe que vous faites l'œuvre de Dieu. Toutes les grandes entreprises d'évangélisation n'ont réussi qu'après avoir vu jeter dans leurs fondations les plus utiles de leurs apôtres et le meilleur de la charité chrétienne. Jésus-Christ sur la croix a été la première pierre de cet édifice d'immolation, et la pieuse libéralité des premiers chrétiens n'a servi, pour le plus grand nombre des envoyés de la bonne nouvelle, qu'à les faire parvenir au lieu de leur martyre et de leur tombeau.

—Vous avez raison. La croix, tel a été l'héritage de notre chère mission. Après avoir semé dans les larmes, nous pouvons dire maintenant que nous commençons à récolter dans l'allégresse.

—Combien êtes-vous de Pères, et combien avez-vous de missions dans toute cette région du Zambèze?

—Nous sommes 22 Pères et 20 Frères. Nous avons trois centres de missions. Le premier centre se trouve dans le haut du Zambèze, au milieu de la tribu guerrière des Métabélés. Les conversions y sont lentes. Dans les trois stations de Boulawayo, Pandamatonka et Tati, on ne compte que 60 brebis dans le bercail.

Cependant si les fidèles sont peu nombreux, ils sont excellents. Nous aurions pu en baptiser des centaines, eussions-nous voulu n'avoir que des chrétiens de nom. Ce sera une mission florissante, car j'ai toujours remarqué que plus le travail est lourd et pénible, plus il est sûr et durable.

" Le second centre est situé dans le bas du Zambèze. L'œuvre évangélique commença à Quilimane, et de là s'étendit, en remontant la rivière, à Senna, à Tete-Zumbo, à Baroma, et de chacune de ces places à quelque distance au nord dans l'intérieur. Là, s'ouvre un vaste champ d'opération pour les ouvriers du Père de famille, avec environ dix mille indigènes qui ont appelé eux-mêmes nos missionnaires, et qui reçoivent volontiers les enseignements de l'Église. Six prêtres et cinq frères y résident ; ce nombre est insuffisant pour l'abondance de l'ouvrage, mais nous ne pouvons en envoyer davantage, par défaut de ressources.

"Le troisième centre se trouve dans le diocèse de Mgr Richards, l'évêque si zélé et si intrépide de Grahamstown. Là, sous son haut patronage, nous avons ouvert le collège de Saint-Aidan, une école de Kaffirs, un séminaire et une réduction à Dunbrody ; probablement, en ce moment, nos Pères sont à organiser une nouvelle réduction à Rocky Nook.

" Enfin, à part ces trois centres déjà solidement établis, j'ai fondé, aux mois de décembre et de janvier derniers, chez les tribus Batlapens du Transvaal septentrional, une autre mission centrale, qui laisse concevoir les plus belles espérances de succès.

—Vraiment, mon Père, vous y allez à pas de géant !

—Hélas ! notre marche serait bien autrement rapide, si nos ressources pécuniaires n'étaient pas si limitées. Nous n'avons à donner à peine que 500 francs à chacun de nos 80 prêtres, frères ou étudiants ; et encore, avec cette modique somme, ils doivent pourvoir non seulement à leur nourriture et à leur habillement, mais de plus à la construction de leurs maisons, de leurs écoles, et aux frais de leurs voyages qui sont toujours si dispendieux dans ces pays sans chemins. En sus, sur la côte d'Afrique où nous devons nous approvisionner, ce qui coûte un franc en Europe, se vend cinq à dix francs. Jugez de notre pénurie en face d'exigences aussi colossales.

" Voyez la différence. La plupart des ministres de la *London Missionary Society* ont un salaire de 4,000 à 5,000 francs par année, sans compter 250 francs pour chacun de leurs enfants, 500 francs pour la construction de leur maison, un wagon et un attelage de 12 à 16 bœufs pour le voyage, attelage valant de 1,000 à 1,200 francs. Nous n'en désirons pas autant, nous ne demandons rien pour nous-mêmes ; puissions-nous seulement avoir ce qui est de stricte nécessité pour le soutien de nos pauvres établissements !

" Jusqu'ici l'Europe a tout fait pour les missions de l'Afrique australe. Aujourd'hui, l'Europe se déclare impuissante à continuer

son œuvre. La généreuse France est épuisée, de même l'est la Belgique. Les églises d'Allemagne et d'Angleterre sont tout entières aux besoins toujours croissants de leur développement intérieur. Force nous est donc de faire appel à nos frères d'Amérique. C'est ce qui me conduit dans votre catholique et charitable Canada. S'il le faut, j'irai plus loin, jusque dans la Nouvelle-Zélande, jusqu'en Australie. Mais à tout prix, les délaissés de l'Afrique australe doivent être amenés au bercail et à la loi de Jésus-Christ, coûte que coûte.

—Je vous souhaite, mon révérend Père, tout le succès désirable, dans la poursuite de votre noble entreprise. Merci. Vous m'avez édifié, consolé, réjoui. L'apostolat n'est pas mort dans l'Eglise catholique, il est aussi vivace que jamais. Rome poursuit toujours ses conquêtes, dans aucun temps elle n'a été davantage la maîtresse du monde."

Cette conversation se continuait, pendant que le vent solide soulevait la mer, que le vaisseau gémissant se roulait sur lui-même, que la vague irritée en battait les flancs et bavait sur le pont. Cette bourrasque me rappelle les gais incidents, les glissades et les ennuis de notre traversée de février. Les visages blêmes se font communs, et rares les convives à table. Jusqu'ici je tiens bon. Cependant je n'ose trop me vanter, sachant par une triste expérience combien les jours se suivent et ne se ressemblent pas.

Mercredi, 29 juillet.—La mer s'est remise de ses émotions, et, revenue à un calme relatif, elle nous permet de goûter la compagnie de nos livres et le charme de nos lectures. J'ai de fort bons ouvrages : la *Vie de sainte Geneviève*, la *Vie de saint Martin*, et la vie d'un homme qui est loin d'être saint, *Cranmer*, et, pour me reposer l'esprit, le *Foyer Breton*, ainsi que les *Chansons de la Bretagne*.

" Pour les trois premiers, me direz-vous, passe ; mais pour les derniers, vous perdez votre temps à lire des faussetés."—Des faussetés ! halte-là ! arrêtez, s'il vous plaît. Faussetés, quant aux faits, je concède, quant aux sentiments, je le nie tout à fait. Bien plus, je soutiens que les légendes et les chants populaires sont souvent plus historiques que l'histoire, ou du moins qu'ils en forment une partie essentielle, nous en apprenant sur la vie intime et véritable d'une nation beaucoup plus long que les documents officiels, maniérés, décolorés, torturés par le parti pris ou les exigences de la politique.

La grande histoire nous promène sur le théâtre de la vie publique d'un peuple ; la légende nous fait asseoir à son foyer. L'une nous raconte les grandes actions qui sont le fait du petit nombre ; l'autre nous apprend les habitudes journalières, les inclinations, les fantaisies qui sont du domaine de tous ; c'est la révélation complète de l'existence nationale, c'est le reflet de son caractère, c'est le cachet de son tempérament, c'est la forme particulière par

laquelle elle trahit à son insu ses rêves, ses secrets comme sa manière d'être.

Lisez les *Mille et une nuits* ; mieux que les tableaux de l'histoire, ce livre fantaisiste vous parlera des palais enchantés de l'Orient, de ses jours pleins de soleil, de ses nuits étoilées, de ses festins mystérieux, embaumés de parfums, de roses, et de gracieuses féeries. Lisez les *Récits de Schmid*, ils peindront, dans le naturel le plus parfait, sous vos yeux, ces familles d'Allemagne aux mœurs patriarcales, aux goûts simples, à la vie retirée. Les *Contes de Perrault* font briller à chaque page cet esprit impatient, vivace, mobile, pétillard, sympathique pour le faible, amateur de liberté, qui caractérise la race gallo-celtico-française. De même, les légendes populaires vous révèlent une Espagne chevaleresque, une Irlande gracieuse et enjouée, une Angleterre digne, pudibonde et froide, des peuples du Nord austères et sobres d'imagination.

Quel sera le caractère du livre qui réunira les légendes du Canada ? la gaieté, une teinte de mélancolie, l'émotion tendre, la poésie simple, une lueur de mystérieux et de grandiose. Il sera gai comme " Vive la Canadienne," " Charles Guérin" et nos réunions d'hiver ; mélancolique comme la " Claire Fontaine," la chanson de Cadieux, les adieux de nos ancêtres partant pour les guerres indiennes ou les grands voyages de l'Ouest ; touchant comme " Les Anciens Canadiens," ou " Jacques et Marie," relatant la dispersion d'un peuple infortuné ; poétique comme la " Jongleuse " ou les " Trois légendes de mon pays ; " mystérieux comme les histoires du père Michel dans "Forestiers et Voyageurs ;" grandiose comme notre nature incomparable, comme notre fleuve majestueux, comme nos lacs sans horizons, comme les retraites sombres de nos forêts, comme l'immensité de nos solitudes, comme nos montagnes " dont les cieux couronnent les sommets."

Jeudi, 30 juillet.—Voulez-vous une de mes chansons bretonnes ? je ne suis pas avare, je vous en donnerai deux.

PIERROT LE BRETON.

Ma cher' maman, je vous écris
Que nous somm' entrés dans Paris,
Et que j'suis déjà caporal,
Et qu' bientôt je s'rai général.

A la bataill' je combattions
Les ennemis de la Nation ;
Et tous ceux qui se présentaient,
A grands coups d'sabr' j'les émondais.

Par là passa mon général
Qui dit : " V'là z-un brav' caporal ;"

Et puis me demanda mon nom.
J'lui répondis : " Pierrot l'Breton."

Il me tendit un beau ruban
Et je n'sais quoi au bout d'argent.
Il m'dit : " Mets ça à ton habit,
Et combats toujours l'ennemi."

Faut que ça soit d'quoi bien précieux,
Car tous les autr' m'appellent Monsieu,
Et mett' la main à leur chapeau,
Quand ils veul' parler à Pierrot.

Maman, si j'meurs en combattant,
J'vous enverrai mon beau ruban.
Et vous l'mettrez à votr' fuseau
Pour vous souv'nir du gars Pierrot.

Je n'vous dis rien pour mon cousin ;
Vous lui direz que j'me port' bien.
Et j' suis votre humble serviteur,
Pierrot qui vous salue de cœur.

FILLETTE ET PAPILLON.

C'était un' petit' fille
Qui s'appelait Suzon.
Elle allait à l'école
Tout près de sa maison.

Dans son chemin rencontre
Un joli papillon.

Ell' le prend par la patte
Et lui dit : " Mon mignon, "

Que tu dois êtr' fort aise,
Tu n'a pas de leçons ;

Tous deux de compagnie
Nous nous envolerons."

La clochette l'appelle ;
Adieu, cher papillon.

Voilà une poésie qui m'irait. J'avoue que dans ma vie passée j'ai fait des vers, c'est un de mes nombreux péchés de jeunesse. J'ai renoncé au métier pour plusieurs rai ons ; une des principales, c'est que les mille règles de la prosodie de Boileau mettent trop d'entraves au génie. Il est vrai que Corneille et Racine ne s'en sont pas trop mal tirés ; mais il m'est avis que, s'ils n'eussent pas traîné à leur pied le boulet d'une rime trop sévère, ils auraient porté encore plus haut leur vol d'aigle, grand et sublime.

La prosodie française a reçu sa dernière éducation à la cour des rois. Si elle a gagné en cette compagnie du poli et du délicat, elle en a pris aussi les fantaisies et les caprices. Je ne citerai que deux exemples. *Aloi* rimera avec *loi* au singulier, et non pas avec *lois* au pluriel, comme si la rime était pour l'œil, ou que *loi* et *lois* n'eussent pas le même son. Deux vers masculins qui ne riment pas ensemble, ne peuvent se suivre. Ainsi, après un vers finissant par *plaisant*, je ne pourrai en terminer un autre par le mot *voir ;* la chose irait à merveille si c'était *boire ;* or, à Tours en Touraine, la patrie du beau parler, on prononce tout à fait de la même manière *voir* et *boire*.

La prosodie bretonne, comme la prosodie populaire du Canada du reste, a des vues plus larges ; elle comprend que la cadence et la rime sont du domaine de l'ouïe, et que l'œil n'a rien à y voir ; ainsi *présentaient* peut rimer avec *émondais*, *ruban* avec *argent*, *chapeau* avec *Pierrot*. Un *e muet* à la fin d'un vers suffit pour constituer une rime féminine, surtout dans une chanson où cette demi-syllabe file généralement sur une note plus ou moins traînante. L'*e muet* est traité comme un être vraiment sans parole, et avec une apostrophe on le fait disparaître partout, soit devant une consonne, soit au milieu d'un mot. Les expressions, devenues élastiques, se raccourcissent et s'allongent, selon les besoins du moment ; de cette façon, il y a moyen pour toutes les capacités d'enfourcher Pégase.

Allons, Homères du Saint-Laurent, produisez une Iliade d'après les règles de cette prosodie facile, et elle passera dans la législation du Parnasse. Les héros manqueraient-ils dans nos annales, remplies de grands coups d'épée, de dévouements sublimes, de martyres sanglants, de voyages hardis, de mœurs étranges ? Prenez votre lyre, et chantez la colère de quelque Achille canadien, *Menin aeide, théa, Paleideos Achilleos.*

J'en aurais, sur ce sujet, encore beaucoup à dire ; mais je préfère terminer en vous rapportant les aventures d'un *Garçon peu chanceux.*

C'était par un jour de fête
Qu'au sermon je l'avisois ;
Voyant qu'elle me regarde,
Je sentis j'ne sais pas quoi ;
Car jamais j'ne l'avais vue,
C'était la première fois.

V'là qu'au sortir de l'église,
Je me trouve en son chemin.
J'me boutis auprès d'la porte,
Contr' le bénitier du coin,
Pour lui donner d'l'eau bénite ;
Mais il n'y en avait point.

Approchant l'jour des étrennes,
J'veux lui envoyer un plis.
J'achetai un' plum', de l'encre,
Et du papier de haut prix ;
Je me mis à lui écrire,
Mais j'n'avais jamais appris.

Étant v'nu l'jour de sa fête,
J'voulus lui faire un présent :
J'achetai un petit merle
Qui sifflait si joliment !
Mais le chat du voisinage
Me le tua tout vivant.

L'autre jour dans la prairie,
Elle allait me regardant ;
Pour lui montrer mon adresse,
J'voulus sauter le courant.
Je l'aurais sauté sans doute,
Si je n'eus tombé dedans.

Ayant rencontré chez elle
Son voisin, l'gros René,
Nous nous cherchâmes querelle
Pour nous faire déloger.
Je l'aurais mis à la porte,
S'il ne me l'eût fait passer.

L'aimant donc à la folie,
J'la d'mandai à ses parents.
Ils me l'auraient accordée,
Si un autre, justement,
Ne l'eût épousée la veille,
Ou le jour d'auparavant.

Nous avons rencontré une vingtaine de banquises, glaçons énormes, tours carrées, obélisques égyptiens, aiguilles de Cléopatre, cathédrales gothiques, arches flottantes ; ils sont hauts comme le Windsor ; pourtant, sous le poids qui les immerge, la masse invisible a huit et dix fois l'élévation de la masse apparente ; s'ils atterrissaient au rivage, ils auraient donc l'altitude de montagnes. Ils s'en vont, ici processionnellement, là voguant à l'aventure, jusqu'à ce que la chaleur de l'air ait fondu leurs parois immergées, et la chaleur de l'eau leurs parois submergées.

Le temps, pour tout de bon, s'est mis au beau. Jusqu'ici, M. Doulcet et le R. P. Croonenberghs, par manière de passe-temps, prenaient plaisir à me taquiner sur les froidures et les brumes de notre température. J'avais beau leur répondre que nous n'étions pas encore entrés dans les eaux canadiennes, que nous traversions les courants froids du pôle resserrés entre deux chaleurs, celle du *Gulf stream* qui porte les douceurs de ses tièdes émanations, de l'Amérique aux côtes de France et de Belgique, et celle

de notre *torride et tropical* Labrador, ce raisonnement ne paraissait pas les convaincre. Aujourd'hui, grâce à la clémence d'une bise moins frileuse, je commence à triompher. Je leur promets pour demain l'atmosphère de Suisse, le soleil de Provence et le ciel d'Italie.

Vendredi, 31 juillet. — "Père belge, et vous, prêtre français, voyez ce qu'est l'entrée d'un grand pays. La porte a sept lieues de large, le détroit de Belle-Ile ; le golfe Saint-Laurent, qui en est le vaste vestibule, mesure des centaines et des centaines de milles. Cet étang du parterre canadien est ceinturé de paysages les plus variés : il est fermé d'un côté par une muraille de granit et de gneiss du haut de laquelle se précipitent, tête baissée, des rivières frénétiques, le Labrador ; d'un autre côté par une île mystérieuse, enveloppée de brumes opaques, qui, regardant de loin votre Europe, semble jeter un défi à la rage des vents et aux emportements des tempêtes, je veux dire Terre-Neuve ; d'un autre côté par un cap hardi, joyeux de briser des vaisseaux sur ses rocs voilés de brouillards, l'île du Cap-Breton ; enfin,par un rivage verdoyant, ombragé de hautes futaies, dentelé de baies gracieuses, la côte de l'ancienne Acadie. Sur ses eaux flottent comme d'énormes bouquets de fleurs, comme d'immenses nénuphars, l'île du Prince-Édouard couverte de riches moissons ; les îles de la Madeleine,cyclades embaumés de mœurs patriarchales ; Anticosti, parc solitaire où le chasseur poursuit la piste de l'ours et du renard ; Saint-Pierre Miquelon, ce diamant que la vieille France a gardé pour se rattacher à la France nouvelle. Bientôt, par un estuaire de trente lieues, vous entrerez dans ce large et long corridor qui conduit aux extrémités de la demeure, bordé d'une suite de panoramas qui se déroulent sous vos yeux comme une toile enchantée : campagnes vertes, moissons dorées, feuillage luxuriant, villes superbes, montagnes élancées, rivières aux eaux limpides, lacs dormants, cascades écumantes, Niagara tonnant, c'est là "Mon Canada, mon pays, mes amours."

Terre ! terre ! A minuit nous entrions dans le détroit de Belle-Ile ; il y avait sept jours et sept nuits que nous ne voyions que les eaux inférieures et les eaux supérieures. Du soleil levant jusqu'à neuf heures,nous apercevons la côte septentrionale de Terre-Neuve. C'est là que d'Iberville, avec ses braves, faisait ses campagnes d'hiver à la raquette. Puis nous sommes encore retombés dans l'immensité, tout rivage disparaissant à l'horizon. Cette nuit nous entrerons dans ce fleuve nôtre, le second du monde pour le volume de ses eaux, le premier pour la beauté de son cours.

J'ai été bon prophète : pendant toute la journée, un soleil brillant dans un ciel pur, par un temps doux et frais, a relui sur la surface de la mer comme sur une masse d'argent liquide, mouvante, miroitante, scintillante.

Samedi, 1er août.—Nous avons longé,à quelques milles au large,

les côtes élevées de la Gaspésie. C'était un repos pour l'esprit, un charme pour les yeux de voir, tout en se promenant sur le pont, par un soleil radieux, se succéder, de distance en distance, assis au fond d'une baie, à l'embouchure d'une rivière, dans l'affaissement d'une crique, de petits villages coquets, groupés autour de leur église comme des poussins autour de leur mère ; puis, une ligne de blanches maisonnettes se déroule le long du rivage ; en arrière s'élèvent sur une pente douce des champs habillés de moissons encore vertes ; au delà, bornant le paysage, se dresse la montagne couverte de forêts, tantôt allongeant son sommet en un plateau horizontal, tantôt s'arrondissant en des croupes gracieuses, tantôt s'élançant en pics effilés. C'est une sauvagerie tempérée d'un rayon de civilisation calme et tranquille.

Population heureuse ! qui vivez dans ces parages grandioses et sévères, en face de ce fleuve large comme la mer, loin des bruits, des agitations et des tempêtes du monde, vous ignorez les nouvelles comme les amusements des grandes contrées, vous connaissez les joies de la famille, la satisfaction des goûts modérés, les douceurs de l'existence sobre, les consolations d'une religion divine pieusement pratiquée, l'enivrement des espérances éternelles. Vous possédez le secret du bonheur, que la philosophie chrétienne de saint François de Sales résumait en ces quelques mots : " Je désire peu de choses, et, encore, ce que je désire je le désire peu."

Combien le ciel a fait à nos habitants la vie plus facile et plus douce qu'au paysan de l'Europe, de la Bretagne par exemple. La terre qu'il a sous les pieds, il la possède ; elle est étendue comme une petite seigneurie, il est son propre maître, il se sent libre chez lui comme l'oiseau dans l'air, il possède une maison confortable, luisante de propreté, divisée en plusieurs pièces, ayant son petit salon endimanché pour recevoir les amis ; il ne partage pas sa demeure avec les races bovine, porcine, ovine, et chevaline ; et le disgracieux tas de fumier ne s'entasse pas devant sa porte. Souvent les alentours de son séjour champêtre ont les allures d'une maison de plaisance, d'une villa. Il connaît ses heures de repos, ses jours de récréation, de congé, de promenade. Ses étables renferment un troupeau de laitières, ses écuries plusieurs chevaux, ses remises plusieurs voitures. Il a de bonnes manières ; dans sa tête logent des idées fermes, bien arrêtées. S'il sort sur le grand chemin, avec ses beaux habits, avec son attelage brillant, avec son carrosse de prix, il n'a pas honte de sa personne. S'il a un défaut, c'est le luxe ; s'il se trouve sur le bord d'un danger, c'est dû à la facilité que lui donnent ses moyens d'être prodigue. Un gouverneur anglais appelait nos habitants *un peuple de gentilshommes.* C'est d'eux sans doute que Virgile voulait parler, quand il a écrit ce vers : *O fortunatos nimium sua si bona norint agricolas !*

O trop heureux le peuple canadien
S'il connaissait la grandeur de son bien !

Dimanche, 2 août. — A deux heures après minuit, le steamer s'arrête en face de la Pointe-au-Père ; un steamboat vient chercher la malle anglaise, pour la remettre à un train spécial qui doit la transporter à toute vitesse à Québec, à Montréal,à Toronto, jusqu'aux extrémités du pays. L'air était tiède et parfumé des senteurs du varec. Les étoiles versaient une lueur vaporeuse, la lune pâle nous regardait à travers un voile de nuées légères. Les perspectives étaient incertaines, les teintes confuses, les formes insaisissables. Les hommes allant, venant, ne me semblaient qu'un reflet d'eux-mêmes. Ici, un de nos compagnons, habitant la Rivière-du-Loup, M. Pelletier, nous fit ses adieux. " Après quatre ans d'absence, allez, brave et jeune lévite, goûter les joies de renter dans la famille ; une mère, des sœurs, des frères, vous attendent avec anxiété ; le veau gras a été immolé. Vous allez, dès l'automne, entrer dans les travaux et les soucis de la vie réelle; marchez avec confiance vers le bien et les succès que vous préparent votre belle éducation, vos manières pleines de distinction et de réserve, votre esprit délicat, sérieux et solide."

J'allai me coucher en songeant qu'à la Pointe-au-Père, il y a vingt ans, oiseau échappé du collège, enivré de grand air et de liberté, porté sur les ailes de l'espérance et de la jeunesse, je descendais au terme de mon premier voyage. Hélas ! depuis lors, les circonstances, ou plutôt la Providence, j'aime à le croire, a promené sous bien des climats mon existence pérégrinante. Quelquefois je tremble, en entendant résonner à mon oreille deux apophtegmes : " Pierre qui roule n'amasse pas de mousse. " *Raro sanctificantur*, dit de son côté l'Imitation de Jésus-Christ, *qui multum peregrinantur*. La sainteté s'acquiert-elle en voyageant ?

Nous voguons au milieu du fleuve, ayant sur notre droite les montagnes du Nord abruptes, tourmentées, torturées ; sur notre gauche la rive sud qui s'élève, par une pente douce et longue,légèrement en amphithéâtre, sur une profondeur de trois et quatre lieues,jusqu'à cette ligne de collines revêtues de feuillages, qui forme un fond bleu, découpé en dentelle,sur lequel l'œil se repose mollement. Cette plaine inclinée est carreautée comme par des rubans de maisons blanches ; et, au bord des eaux, de trois lieues en trois lieues, surgissent de riants villages, du milieu desquels s'élance le clocher d'une église. " C'est le Rhin avec ses féeries, s'écrie le P. Croonenberghs, mais le Rhin décuplé quant à la masse de ses eaux, à la largeur de son lit."

Quand il eut vu sortir du sein du fleuve, insensiblement, comme une terre enchantée, l'île d'Orléans, parée de ses bosquets d'érables aux têtes arrondies, de ses bocages feuillus faisant boire leurs branches dans les eaux qui baignent leurs pieds, de ses vastes campa-

gnes aux maisons vertes, jaunissantes ou dorées, de ses grasses métairies qui ressemblent à des villas seigneuriales, le tout ombragé dans le lointain par les ombres géantes des Laurentides qui bordent au nord la côte de Beaupré : " Parfait, s'écria-t-il, splendide, magnifique, sublime ! "

Mais lorsque Québec nous apparut, assis coquettement sur le flanc de sa colline, faisant briller aux rayons du soleil de cinq heures ses flèches et ses clochers comme autant de minarets d'une ville orientale, dominé par le front sévère et les créneaux de sa sombre citadelle, regardant " ce bel affourc d'eau " couvert d'une forêt de mâts, ceinturé du cordon blanc des habitations de Beauport, des feuillages de l'île, des falaises animées de la ville de Lévis ; ravi, transporté, enthousiasmé, il s'écria : " C'est ce que j'ai encore vu de plus beau."—Avez-vous vu la baie de Naples?—Oui, mais à Naples le paysage est trop vaste ; on suppose,au loin, que ce doit être beau ; ici, on touche de l'œil que c'est beau.—Mais Naples a son volcan fumant ! —Oui, mais il n'a pas les rideaux de neige et les franges écumeuses du Montmorency ; surtout, les environs n'y ont pas cet air d'aisance et de confortable qui rayonne par toute cette compagne." Le fait est que je n'ai jamais trouvé Québec aussi beau, qu'après avoir vu les beautés de l'Europe.

Les excursionnistes et les délégués français ne pourront s'empêcher de remarquer ce pittoresque de notre grande nature, le bonheur tranquille de nos populations, l'aisance de nos campagnes, la satisfaction et le contentement qui règnent partout, la sécurité de notre vie sociale, la stabilité de nos institutions politiques, la liberté large et vigoureuse dans laquelle se meuvent sans se froisser les différents groupes religieux et nationaux de la Puissance, l'étendue de nos terres offertes à la colonisation, la fertilité de notre sol, les ressources de nos mines et de nos forêts, la fermeté de notre marché monétaire, l'honnêteté générale qui préside à nos transactions, les avantages qu'offrent notre industrie et notre commerce à l'esprit d'entreprise et aux grands capitaux. De retour dans leurs foyers, ils feront connaître à leurs compatriotes ce qu'ils auront vu, entendu, découvert, examiné, étudié. Je ne doute pas que le voyage de M. Labelle en Europe ne soit l'occasion déterminante, entre la France et le Canada, d'un rapprochement plus intime, vraiment efficace, gros de résultats pour l'un et l'autre pays.

Si les communards sont les pires colons (et nous en savons quelque chose), de même, je crois qu'il n'y a pas au monde de meilleur élément qui puisse entrer dans la constitution d'un peuple, que les couches saines de la société française ; elles sont imprégnées de générosité, d'élan, d'ardeur, d'héroïsme, d'apostolat. C'est une race forte et vivace, qui survit aux prospérités comme aux désastres, aux délices de Capoue comme aux massacres de la

terreur ; elle porte dans son sein des trésors d'intelligence, d'ordre, d'économie, et des ressources inépuisables. La devise de Paris ne ment pas : *Fluctuat, nec mergitur.* Le vaisseau de ses destinées flotte comme une arche de liège, les tempêtes ne peuvent le submerger. Or, à l'heure présente, il est en France nombre de bonnes familles qui, dégoûtées des avanies que le passé leur a fait boire, découragées par les dangers et les hontes du présent, effrayées des points noirs apparaissant à l'horizon d'un futur qui n'est pas loin, cherchent du regard autour d'elles une terre hospitalière qui pourrait leur devenir une seconde patrie. Lorsque nous ouvrons larges nos portes, non seulement aux émigrants d'Angleterre, d'Écosse ou d'Irlande, mais encore aux Allemands, aux Mennonites, aux Scandinaves, aux Islandais, pourquoi le Canada ne serait-il pas, pour ces exilés volontaires du devoir et de la conscience révoltée, le Latium où ils porteraient leurs pénates, le palladium de leur foi et leurs espérances d'avenir ? Pour en arriver là, il suffit d'une propagande intelligente et d'une sage direction.

Dans un quart d'heure nous passerons à la douane ; il faut aller mettre en ordre ses valises. Je dois presser la main, non sans regret, à mon ami belge, le R. Père Croonenberghs, à mon ami français, M. Doulcet, à mon ami canadien M. Bessette. Ces connaissances fortuites sont souvent celles qui marchent le plus vite. Formées spontanément, elles passent par-dessus les préléminaires que nous imposent les liaisons prévues ; les esprits s'approchent de prime-saut, les cœurs se laissent aller à la confiance sans examen. Puisse notre souvenir réciproque vivre aussi longtemps que nos relations, pendant ces dix jours, ont été faciles et douces.

Ce soir je prendrai les chars, et, demain matin, je me réveillerai dans la cité reine du Saint-Laurent. Bien que mon absence n'ait pas été très prolongée, il m'est agréable de rentrer au lieu natal, de me reposer dans mon cabinet solitaire, de me refaire au contact des vieilles amitiés. La Fontaine disait, " Qu'un ami véritable est une douce chose." La sainte Écriture, avec une autorité plus haute, proclame la même vérité : "*Amicus fidelis, protectio fortis : qui autem invenit illum, invenit thesaurum ;* l'ami fidèle est une forte protection, celui qui l'a trouvé a trouvé un trésor. On ne peut rien lui comparer, ni l'or, ni l'argent. Son amitié est un remède qui donne les joies de la vie et les semences de l'immortalité, *medicamentum vitæ et immortalitatis.*" Pendant mon voyage, j'ai entendu un proverbe un peu matérialiste, mais dont la pointe est bien juste : "Quatre choses font les douceurs de l'existence : du beurre d'une heure, du pain d'un jour, du vin de dix ans, et une amitié de vingt ans." J'en possède une de vingt-sept ans, ininterrompue, inaltérée, inaltérable. Enfin, voulez-vous connaître jusqu'au fond quels sont mes sentiments, Crémazie s'est chargé de les exprimer :

Salut, ô ma belle patrie !
Salut, ô bords du Saint-Laurent !
Terre que l'étranger envie
Et qu'il regrette en la quittant.
Heureux qui peut passer sa vie
Toujours fidèle à te servir,
Et dans tes bras, mère chérie,
Peut rendre son dernier soupir !

J'ai vu le ciel de l'Italie,
Rome et ses palais enchantés ;
J'ai vu notre mère patrie,
La noble France et ses beautés ;
En saluant chaque contrée
Je me disais au fond du cœur :
Chez nous la vie est moins dorée,
Mais on y trouve le bonheur.

O Canada ! quand sur ta rive
Ton heureux fils est de retour,
Rempli d'une ivresse plus vive,
Son cœur répète avec amour :
Heureux qui peut passer sa vie
Toujours fidèle à te servir,
Et dans tes bras, mère chérie,
Peut rendre son dernier soupir !



TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE.